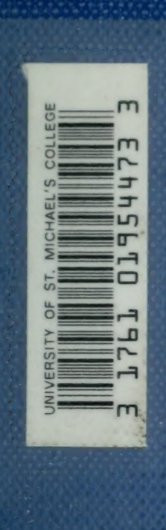
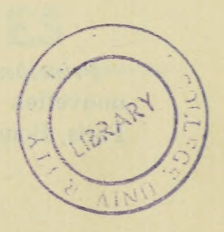

UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE
3 1761 01954473 3

MANUEL

de

L'HISTOIRE DES RELIGIONS

NON CHRÉTIENNES



OUVRAGES DU MÊME AUTEUR :

Catéchisme historique: **Petite Histoire de Ma Religion** (65e mille). Langres, Ami du Clergé.

Édition complète : Ancien Testament, Nouveau Testament, Histoire de l'Église. 1 vol. in-16 . 1.50

Édition simple : Hist. de l'Église. 1 vol. in-16, 1.00

L'Histoire au Catéchisme : **Méthode d'explication de la Petite Histoire de Ma Religion.** 1 brochure in-16. Saint-Dizier, Gauthier 1.00

Principes de Génétique : **L'Art de créer des Races nouvelles :** *Fleurs, fruits, légumes, etc.* 1 vol. in-12. Paris, Bonne Presse.

P. FOURNIER
Supérieur du Collège de l'Immaculée-Conception
de Saint-Dizier.

SIGNUM VITÆ

MANUEL
de
l'Histoire des Religions
NON CHRÉTIENNES

TOURCOING
J. DUVIVIER, Éditeur.

1921

NIHIL OBSTAT :

Langres, le 1er *Août* 1921

P. MIELLE

Censor

IMPRIMATUR :

Langres, le 2 *Août* 1921

Eug. LINDECKER

V. g.

AVANT-PROPOS

L'intérêt de l'Histoire des Religions est multiple.

Les grands évènements des cinq années de la guerre lui ont apporté un élément de curiosité passagère qui n'a pas encore perdu tout son attrait. En coudoyant sur notre sol cent peuples divers aux croyances et aux pratiques les plus bigarrées, nous avons eu plus d'une fois l'occasion de nous poser des questions, le plus souvent restées sans réponses, sur ces religions exotiques qu'ils véhiculaient avec eux. Les idées fausses qu'on ne manquait pas de s'en faire autour de nous ou seulement l'étonnement intrigué que l'on nous manifestait nous ont fait sentir plus d'une fois qu'il y aurait quelque profit à pouvoir parler plus pertinemment de ces diverses religions, à redresser les comparaisons inexactes qu'elles pouvaient faire naître, à mieux faire sentir aux chrétiens l'immense supériorité des croyances chrétiennes.

Mais à côté de cet intérêt passager, l'Histoire des Religions en suscite d'autrement durables et de beaucoup plus grande portée.

D'abord c'est un des terrains que le scientisme du XIX[e] siècle s'est efforcé de transformer en champ de bataille.

On avait alors sacrifié le véritable esprit scientifique aux haines antireligieuses. On peut bien dire que ce sont celles-ci qui, chez nous, ont poussé au développement de l'Histoire des Religions et qui l'ont fait entrer dans l'enseignement supérieur.

En 1906, un groupe des Maîtres de l'Université, au nombre desquels MM. Aulard, Havet, Seignobos, demandait au Parlement l'organisation d'un enseignement de

l'Histoire des Religions dans tous les établissements de tout degré, depuis les Facultés jusqu'aux écoles primaires. Le but était proclamé crûment : montrer dans les religions, toutes les religions, « des institutions humaines..., un chapitre de l'évolution des sociétés..., les affirmations d'un clergé ignorant et crédule..., l'erreur et le mensonge » en un mot.

Le Convent Maçonnique de l'année suivante (22 sept. 1907), faisait sien ce projet (1). Et pour comprendre toute l'importance de cette adhésion, il faut avoir présent à l'esprit le mot de M. Lafferre, ancien grand-maître de la Franc-Maçonnerie, Ministre de l'Instruction Publique, à la cérémonie du 22 sept. 1918, rue Cadet, déclarant que la néfaste société est «l'armature même de la République ».

On voit assez par là le très grave danger d'un enseignement né de pareilles impulsions, sournoisement guidé par un tel esprit. C'est à tous les éducateurs, à tous ceux qui ont souci de la jeunesse et de l'avenir qu'il appartient de lutter sans retard contre le péril. Une élite intellectuelle, plus nombreuse tous les jours, sait apprécier à leur valeur ces conceptions démodées, ce voltairianisme usé et démenti quotidiennement par la science. Mais il faut faire passer de l'élite nouvelle à la masse ces convictions pleines de promesses, cet esprit de vie si nécessaire aux reconstructions qui s'imposent.

Bien qu'il n'existe, dans l'enseignement primaire ni secondaire, aucun Manuel d'Histoire des Religions, chaque enfant des écoles, chaque élève des collèges et lycées en possède une sorte de rudiment éparpillé aux divers chapitres de ses livres d'histoire. Conçu dans quel esprit ?

(1) « Conformément au désir manifesté par le dernier Convent, le Conseil de l'Ordre s'est préoccupé de faire établir un résumé de l'histoire des religions pouvant convenir aux enfants qui fréquentent les écoles. Cet ouvrage de notre F.·. Lahy a paru ; le F.·. Sembat insiste pour que ce livre soit répandu dans nos écoles primaires ». *La Franc-Maçonnerie démasquée*, 10 déc. 1907, p. 361.-

La thèse du F.·. Lahy, la voici dans son texte : « Dans les manifestations religieuses primitives, on ne voit pas de Dieu à proprement parler. L'homme dépend du totem, forme animale ou végétale. Puis viennent le culte des ancêtres, les cultes locaux, les cultes nationaux, le polythéisme, le monothéisme. Les religions sont des phénomènes qui disparaissent sous l'influence des causes matérielles. » *Encyclopédie d'Enseignement populaire supérieur*, Schleicher, Paris.

Trop souvent encore dans celui qu'ont révélé, avant la guerre, les enquêtes sur les Manuels condamnés. Cet esprit, il importe de le redresser, de le confondre si celà est nécessaire.

Le plus souvent on le rencontrera maintenant atténué et camouflé sous la vieille défroque évolutionniste.

Beaucoup d'historiens des religions se croient sincèrement fidèles à la méthode scientifique en cherchant à tout prix, dans le processus religieux, au point de départ, des formes rudimentaires, qui iraient sans cesse se perfectionnant, se compliquant, s'enrichissant, jusqu'à donner naissance aux religions les plus élevées et les plus parfaites.

Or, on suit les faits d'aussi près que possible, au cours de cette étude, et l'on n'y constate rien de pareil.

Il y a plus : si même l'évolution était une loi de la Biologie, il ne serait pas scientifique de l'étendre aux autres domaines et particulièrement à celui-ci.

Mais il y a plus encore : l'Evolution n'est pas une loi de la Biologie. Ni la Paléontologie, ni l'Embryologie, ni l'Anatomie comparée, ni la Géographie Botanique ou Zoologique, ni aucune autre science de la vie ne permet aux esprits positifs de prendre l'Evolution pour une hypothèse suffisamment explicative. L'admirable « enchaînement » du monde animal et du monde végétal est un fait constaté bien antérieurement aux théories évolutives. Quant à l'explication qu'on en donne par la descendance, et c'est là le grand point de l'Evolutionnisme, c'est un pur roman scientifique (1).

Mais en dehors même des questions d'éducation et de philosophie scientifique, l'Histoire des Religions porte en elle un enseignement apologétique qui vaudrait assurément qu'on l'étudiât pour lui-même.

Ici comme ailleurs la recherche a tourné à la confusion de l'incrédulité, et la science dont on voulait faire un engin destructeur, quand on l'a mieux connue, on s'est aperçu qu'elle était au contraire fort propre à arc-bouter l'édifice de nos croyances. Sa portée apologétique existe pour chacune des religions prises en particulier, quand on rétablit leurs vrais rapports, leur valeur et leur influence, — et pour leur ensemble, quand on en mesure

(1) Nécessaire il est vrai pour qui veut à tout prix exclure l'action d'un Dieu extérieur au monde.

les lacunes ou qu'on en étudie l'évolution (au vrai sens du mot, cette fois). C'est ce que nous nous efforcerons de faire saisir dans le chapitre qui clôra cette étude.

Celle-ci pourra s'utiliser de diverses façons, comme objet d'études et point de départ de recherches personnelles, ou comme ensemble de matériaux pour causeries ou conférences. En raison de ces diverses destinations, le texte vise à être partout simple, clair, précis, didactique, en même temps que complet, scientifique, établi sur les meilleures sources et basé sur les dernières conclusions de la science.

Nous avons réduit la Bibliographie aux ouvrages vraiment utiles et abordables pour nos lecteurs. Nous l'avons voulue critique, afin de leur éviter d'onéreuses déconvenues. Qui voudrait pousser plus loin l'étude des religions, trouverait là toutes les indications nécessaires à des recherches ultérieures.

Enfin deux chapitres ont été plus développés en vue de nos collègues de l'enseignement secondaire. Ils trouveront ici sur les religions grecque et romaine nombre de choses qu'ils seraient sans celà contraints d'aller chercher dans les gros volumes imprimés outre-Rhin.

CHAPITRE PREMIER

INTRODUCTION GÉNÉRALE

I. — QUESTIONS DE MÉTHODE

Importance de l'Histoire des Religions. — Le phénomène le plus important de l'histoire humaine par sa continuité, son universalité, sa puissance et sa valeur est, sans contredit, le « fait religieux ». Longtemps abandonné à l'histoire anecdotique et curieuse, il n'est entré dans le domaine scientifique qu'à la fin du dernier siècle. Loin d'avoir atteint sa forme définitive, l'Histoire des Religions est seulement en train de se constituer.

Néanmoins, tant par ses prétentions du début que par ses résultats réels dans la suite, elle a pris dès l'abord une importance considérable.

Ses Étapes. — A. — *Étape pré-scientifique.* — L'étude des religions non classiques n'intéressa

d'abord sérieusement que deux sortes d'observateurs : avant tout et par devoir, les missionnaires, source d'informations qui n'a cessé de fonctionner ; puis, par curiosité et intérêt, quelques commerçants et explorateurs. Ni le but, ni la méthode de leurs observations ne pouvaient être scientifiques et leurs relations n'offraient au lecteur européen qu'un attrait de curiosité.

A partir du XVI[e] siècle, les religions classiques, dans la mesure où elles parurent nécessaires à l'intelligence des textes, devinrent, sous le nom de *Mythologie*, et restèrent, une branche des Belles Lettres.

B. — *Étape philosophico-scientifique.* — Les premières tentatives de constituer la science des religions en discipline particulière furent d'origine française et philosophiques plus que scientifiques.

A la fin du XVIII[e] siècle, Dupuis (1742-1809), plaça *l'origine de tous les cultes* dans celui des astres ; bientôt après, l'École traditionnaliste catholique (Bonald, Lamennais, etc.), pour défendre ses théories, s'attachait à réunir les faits où elle voyait des échos de la Révélation primitive. Double exemple des tours de force et des faiblesses de l'esprit systématique.

C. — *Débuts de l'étape scientifique.* — Au XIX[e] siècle, sous la convergence de causes multiples, l'Histoire des Religions se constitua comme science séparée, avec son but, son champ d'action, ses méthodes. De trop nombreux aventuriers continuèrent cependant à n'y chercher qu'une arme de lutte antireligieuse : ils sont châtiés aujourd'hui par un complet oubli.

On s'accorde à regarder comme les initiateurs de la science nouvelle le pasteur hollandais C. P. Tiele

et l'allemand, acclimaté en Angleterre, Fr. Max Muller (1823-1900) (1).

Par une secrète harmonie de tendances, l'Histoire des Religions prit d'abord un rapide essor en pays protestants, Angleterre et Allemagne.

En France, on continua d'en user pour la lutte anti-religieuse. Dans les Facultés, des chaires d'Histoire des Religions remplacèrent celles de théologie catholique. Il s'ensuivit que les résultats scientifiques furent plus que médiocres : de là le mépris des savants étrangers pour cette école française du XIXe siècle. En dehors des écrits catholiques, un livre émerge, soustrait à ces tendances, un chef-d'œuvre celui-là : la *Cité antique* de Fustel de Coulanges (1866), et quelques bons travaux de purs érudits, qui seront cités à leur place.

Les catholiques ont suivi le mouvement : dès 1880, l'abbé de Broglie ouvrait à l'Institut de Paris, un cours d'Histoire des Religions. Mais c'est seulement au XXe siècle qu'ils se sont fait une large place grâce à une pleiade de savants et d'érudits de premier ordre.

Il importe essentiellement que cet effort vital se continue aujourd'hui.

Ses difficultés. — De tous les sentiments humains le sentiment religieux étant le plus profond et le plus complexe, l'étude en est singulièrement difficile, surtout lorsqu'il s'agit du passé.

(1) C. P. Tiele, *Histoire des religions jusqu'à l'avènement des religions universalistes*, 1876 ; traduction française Vernes, Paris, 1880 ; ce fut le premier Manuel d'Histoire des religions ; *Histoire comparée des anciennes religions de l'Egypte et des peuples sémitiques*, traduction Collins, 1 vol. in-8, Paris, Fischbacher, 1882. — Max Muller, philologue et indianiste, a beaucoup écrit et rapidement vieilli dans l'un et l'autre domaine.

Difficultés de *documentation* · rareté des documents écrits, rédigés souvent en des langues disparues, et dont il est fort délicat, sinon parfois impossible, de dégager la signification sociale, morale, même liturgique ; difficultés de l'observation directe chez les non-civilisés, fort défiants, incapables de s'expliquer, extrêmement attachés à leurs secrets : on leur a fait dire tout ce qu'on a voulu.

Difficultés de *discernement* : on ne s'entend pas, entre savants, sur la définition de la religion ni du fait religieux. Bien souvent les auteurs, dépourvus de toute religion, travaillent sur une matière qui leur est étrangère ; bien souvent ils partent de préjugés et de parti-pris auxquels ils accommodent les faits. (Par exemple, cette idée, reprise de Voltaire, que les religions ne sont qu'entraves, d'où les ridicules abus du *tabou*).

Difficultés de *délimitation chronologique* : plus que toutes les autres, les coutumes religieuses tiennent au cœur des peuples et souvent survivent aux croyances qui leur sont liées. De là naît une grande facilité de confusion pour les esprits imprudents ou passionnés. (Exemple : Noël rattaché au *sol invictus*).

Difficultés de *classement* : Pour ordonner les faits, il est nécessaire de les grouper autour d'idées générales, de catégories tranchées. Or, jusqu'ici, chacun se laisse généralement diriger par ses idées personnelles, ses tendances ou ses habitudes de spécialiste : il n'existe pas encore de catégories objectives s'imposant à tous.

Difficultés *d'exposition* : comme dans beaucoup d'autres domaines, on s'est fréquemment ici laissé opprimer par le verbalisme. On a pris les mots pour les choses, l'évolution et le progrès pour des forces et des causes alors que ce ne peuvent être que des lois et des plans.

Difficultés *d'interprétation* : c'est l'une des principales. Oublier nos idées pour nous placer dans celles d'un préhistorique ou d'un négrille africain est une opération bien délicate à réussir. De là l'extrême rareté de l'esprit historique. De là ces théories compliquées, quintessenciées, livresques, pour expliquer la pensée, si concrète, si simple, si près de la vie et des choses, qu'est celle des anciens et des primitifs. Mgr Le Roy a fait toucher du doigt l'énormité des erreurs d'interprétation dues parfois aux plus graves « Maîtres » de la science.

Les Méthodes et les Tendances. — La complexité des méthodes n'est pas inférieure à celle de l'objet. L'Histoire des Religions est à la fois histoire et science d'observation.

Comme science historique, elle fait appel à toutes les formes de l'histoire : Préhistoire, Histoire des mœurs, des sentiments et des idées, Histoire littéraire, Histoire de l'art, etc., — et à toutes les sciences auxiliaires de l'histoire : Archéologie, Épigraphie (1), Philologie : langues mortes et langues vivantes, Bibliographie, Folk-lore (2), — sans compter la Psychologie et la Métaphysique, la Sociologie, la Biologie, etc. Une érudition immense, encyclopédique, jointe à la finesse, à la souplesse, à l'esprit rigoureusement scientifique, à un parfait bon sens : il faudrait tout celà, qui est impossible à réunir.

La méthode sera, sous cet angle, la méthode générale de toutes les sciences historiques : collecte des textes et des sources, critique textuelle, critique

(1) Etude des inscriptions.

(2) Etude des traditions et légendes populaires. Pour une première orientation générale dans le Folk-lore, avec bibliographie étendue, on peut consulter P. Sébillot, *Le Folk-lore*, in-12, Paris. O. Doin. 1913.

de provenance, critique d'interprétation, effort vers une conclusion de portée générale.

Mais comme science d'observation, l'Histoire des Religions n'aura-t-elle pas une méthode propre ? La seule qu'on ait jusqu'ici proposée, et dont on fait une vraie débauche, est ce qu'on nomme la *méthode comparative*. Elle consisterait, dans sa perfection, a rapprocher les usages religieux les uns des autres, pour les expliquer, combler les lacunes et finalement construire pour chaque religion un cycle évolutif complet, en partant, par exemple, du *Clan de la louve* (Romulus) pour aboutir au DEO OPTIMO MAXIMO des inscriptions latines. Appliquée dans d'autres territoires historiques, cette manière de faire apparaîtrait une véritable bouffonnerie · ce serait imaginer l'histoire des Celtes ou des Ligures sur un patron découpé et fourni (si celà était faisable) par un mélange d'histoire égyptienne, grecque et romaine. En raison de la grande part qu'y tiennent les sentiments et les idées, l'Histoire des Religions répugnerait moins à ces retouches par analogie. La méthode comparative semble en soi légitime. C'est par analogie que Cuvier restituait les êtres disparus. Mais il avait du génie. En fait, la méthode comparative aboutit généralement à une formidable salade de pays, de dates et de civilisations. Elle n'a rien donné de solide jusqu'ici et attend toujours son Cuvier.

En attendant, les systèmes se succèdent et se détruisent presque aussi vite que les modes des couturiers. Max Muller expliquait les religions par « une maladie du langage », Herbert Spencer par la vénération des morts, Smith (et S. Reinach, 1re manière) par le totémisme, Ieremias et Winckler, tout comme Dupuis, par le culte des astres, Tylor par l'animisme, A. Réville par la divinisation des forces de la nature (naturisme) ; M. S. Reinach, 2e manière,

invoque un néo-évhémérisme (divinisation de personnages historiques) qui n'a pas grand succès et M. R. Dussaud, propose de tout expliquer par le culte du principe vital. Ainsi comprise, l'étude des religions mériterait, en effet, la dure appellation de « chimérique discipline » (1) que lui inflige M. de la Vallée Poussin (2).

II. — QUESTIONS DE PRINCIPES

Universalité du fait religieux. — « L'homme, partout et à quelque époque qu'on l'observe, est un animal religieux ; la *religiosité*, comme disent les positivistes, est le plus essentiel de ses attributs, et personne ne croit plus, avec Gabriel de Mortillet et Hovelacque, que l'homme quaternaire ait ignoré la religion. » (3). Ainsi parle M. Salomon Reinach : ce témoignage n'est pas suspect.

Un fait si universel décèle une loi, une loi de la vie

(1) *Boudhisme*, Paris, 1909, p. 10.

(2) STATISTIQUE DES RELIGIONS

Chrétiens	environ	550	millions
(dont : *Catholiques* environ 265 millions).			
Brahmo-Indouistes	»	235	»
Mahométans	»	210	»
Païens, idolâtres, fétichistes	»	145	»
Bouddhistes	»	120	»
Taoïstes	»	32	»
Shintoïstes	»	17	»
Juifs	»	11	»
Parsis et Guèbres	»		7.500
De religion inconnue	»	3	millions

Population totale du globe : environ 1.537 millions. — Statistique donnée par les spécialistes, mais naturellement fort approximative. — Le chiffre considérable donné souvent pour le Bouddhisme provient d'un amalgame erroné entre toutes les religions de l'Orient.

(3) S. Reinach, *Cultes, Mythes et Religions*, t. I, Paris, 1905 Introduction.

individuelle et sociale. « Les services moraux et sociaux, que rend le culte, dit M. Durkheim, seront indispensables et permanents tant qu'il y aura des hommes, c'est-à-dire des sociétés. Quand ce besoin d'un culte n'est pas senti, c'est que la société et les individus traversent une crise grave, car tout être vivant doit éprouver le besoin de vivre toujours d'une existence plus intense et plus large, et de renouveler sa vie » (1).

Si la religion est le fait de l'homme normal, il s'en suit que l'*a-religion* moderne est une *psychose*, une maladie psychologique et sociale. L'homme a-religieux est un « déraciné », non plus seulement déraciné de sa famille et de son village, ni même de sa race et de ses ancêtres, mais de l'humanité tout entière. C'est une sorte d'excommunié volontaire, qui se refuse à communier dans le plus grand, le plus riche, le plus noble et le plus authentique de tous les sentiments humains. Son cœur ne bat plus à l'unisson de l'humanité.

Bienfaisance des Religions. — Si profonde que soient l'incompréhension et l'ignorance que celà suppose, il a été de mode de s'exercer à l'amplification sur le mot célèbre de Lucrèce :

Tantum relligio potuit suadere malorum !

La mode est passée pour les gens instruits ! Les bienfaits des religions dépassent ce qu'on en peut dire, car c'est d'elles que naquit, c'est par elles que fût conservée toute civilisation.

Un spécialiste anglais de ces études, J.-G. Frazer, a montré quelle fut, dans les religions même les plus inférieures, la grandeur de cette tâche qu'il nomme *La tâche de Psyché* (2). Voici sa conclusion :

(1) Cours de la Sorbonne, 1907 ; cf. *Revue de Philosophie*, même année, p. 637-8.

(2) J.-G. Frazer, traduction G. Roth, in-12, Paris, Colin, 1914.

« I. — Chez certaines races et à certaines époques, la superstition a affermi le respect du gouvernement, en particulier du gouvernement monarchique, contribuant ainsi à l'établissement et au maintien de l'ordre social.

» II. — Chez certaines races et à certaines époques, la superstition a affermi le respect de la propriété privée, contribuant ainsi à en assurer la jouissance.

» III. — Chez certaines races et à certaines époques, la superstition a affermi le respect du mariage, contribuant ainsi à une plus stricte observance des règles de la morale sexuelle, à la fois chez les individus mariés et chez les individus non mariés.

» IV. — Chez certaines races et à certaines époques, la superstition a affermi le respect de la vie humaine, contribuant ainsi à en assurer la jouissance.

» Mais ces institutions : gouvernement, propriété individuelle, mariage, respect de la vie humaine — sont les piliers sur lesquels repose tout l'édifice de la société civile. Ces piliers ébranlés, la société tremble sur sa base... Il s'en suit qu'en les consolidant, les superstitions ont rendu de grands services à la cause de la civilisation. Elles ont fourni aux masses un motif d'action féconde » (1).

Et sur ces grandes bases primordiales, quels édifices encore les religions ont bâtis ! C'est par elles qu'ont été amassées les observations, les expériences d'où sortirent les sciences anciennes et modernes. A l'ombre des religions antiques sont nées les mathématiques, la géométrie et l'arpentage. L'astrologie

(1) P. 291-292. Cf. Mgr Le Roy, l. c. p. 423 : « C'est la famille primitive qui a gardé la Religion primitive, mais la Religion lui a rendu le même service à son tour, en la gardant par les croyances, les pratiques et les institutions sans lesquelles elle aurait vraisemblablement disparu ».

des prêtres chaldéens a donné le jour à l'astronomie. L'anatomie s'est formée sous le couteau et l'œil attentif des sacrificateurs. La médecine et les sciences naturelles furent originairement le résidu de l'expérience quotidienne des sacerdoces chaldéens. Sans les religions, la philosophie ne serait même pas née.

L'écriture et les métaux reçurent, avant toute autre, une destination sacrée. Le feu fût capté pour le culte, conservé par le culte. Les premières banques furent les temples de la Chaldée. La première science historique débuta par les *annales* des divers sanctuaires. Et la géographie n'a pas encore fini de s'enrichir des découvertes des missionnaires.

Après les sciences, les arts : la musique et le lyrisme sont nés de l'émotion religieuse (1). Les plus anciennes épopées sont des épopées religieuses et au moyen-âge encore nos poèmes épiques français furent souvent suscités par les grands pélerinages (2). La statuaire et l'architecture sont sorties du culte des ancêtres.

Les théâtres de presque tous les temps et de tous les pays sont d'anciens rites désaffectés et laïcisés : les Japonais donnent encore des représentations aux dieux pour les réjouir ; en Espagne comme en France, le drame est sorti des églises avant de se nouer et dénouer sur la place publique.

Mais les plus grands bienfaits des religions sont leurs bienfaits moraux. « Il y a dans le monde, écrit un juge qu'on ne suspectera pas de bienveillance excessive, un immense troupeau pitoyable de malheureux ; il y a des injustices cruelles ; il y a des mala-

(1) Voir Combarieu, *La Musique et la Magie*, in-4°, Paris, Picard, 1909, résumé dans son *Histoire de la Musique*, t. I. L'auteur a le tort de croire la Magie antérieure à la religion.

(2) Voir Bédier, *Les Légendes épiques*, 4 vol. in-8°, Paris, Champion, 1912-1914.

dies incurables, des difformités qui ruinent tout bonheur... et ce sont les religions, qui, presque seules, apportent à ces souffrants, à ces isolés, des *consolations*, une aide morale efficace...

» Le culte et la prière en commun donnent aux fidèles l'élan, la foi, la plénitude de *joie*. La parole vivante, l'exemple, les belles cérémonies, la musique et le chant, multiplient les impressions, et une espèce de *contagion* des sentiments se produit, qui tonifie les âmes...

» Les pauvres de volonté, les passionnés, les faibles, les incohérents, les inquiets, âmes malades, qui sont foule, trouvent dans la croyance, interprétée par un homme qualifié pour celà à leurs yeux, un *appui*, une certitude, une *sécurité* tranquille qui les apaise... » (1)

Le Canevas religieux. — Si les religions sont pour l'humanité un fait constant dans le temps comme dans l'espace, on peut s'attendre à retrouver dans toutes des linéaments communs répondant aux communes aspirations de l'âme humaine, un substratum et comme un canevas universel que nous nommerons le Canevas religieux. L'observation et l'expérience confirment cette hypothèse. Chez tous les peuples, le Canevas religieux est identique.

Mais « en descendant des civilisations anciennes les plus élevées jusqu'aux formes sociales les plus humbles, on trouve les religions moins systématisées,

(1) J. Payot, *Morale* [7], Paris, Colin, 1909, p. 207-208. — Cf. Durkheim, dans *Revue de Philosophie*, 1907, p. 637 : « pendant les cérémonies religieuses, le contenu des consciences change ; les représentations individuelles égoïstes sont chassées parce qu'elles sont profanes ; les intérêts communs sont envisagés, l'existence de la Société est plus réelle et plus intense qu'en temps ordinaire... » — Il faut citer aussi William James, *L'Expérience religieuse*, livre de mérite, malgré les graves réserves qu'il suscite.

moins compliquées, moins poétiques, moins riches de théogonies, de mythologies, d'organisations et de détails divers. En d'autres termes, plus les populations sont d'aspect général primitif, plus les données religieuses y sont simples, élémentaires et moins chargées » (1).

Essayons de dégager ce Canevas religieux.

I. — Toute religion repose sur une **Foi**, crée des **Liens**, prononce des **Impératifs**, possède un **Merveilleux**, nourrit chez ses fidèles une **Vie** (intérieure) d'une certaine qualité.

1° **Foi** : phénomène psychologique très complexe en lui-même, complexe aussi en son objet. C'est la croyance à des Puissances supérieures et intelligentes : *a*) *Dieu*, unique (Monothéisme), multiple (Polythéisme), se confondant avec la nature (Panthéisme) (2). Dans la polythéisme, on attribue la divinité à des hommes vivants ou morts, à des êtres de la nature (terre, fleuves, astres, animaux, arbres, pierres, etc..) Il semble qu'on puisse regarder comme une doctrine commune à tous les civilisés polythéistes, sémites comme indo-européens, que les

(1) Mgr Le Roy, l. c. p. 368. — Et p. 422 : « Les Romains et les Grecs nous apparaissent avec une religion plus chargée, mais moins pure, que les Assyro-Chaldéens, ceux-ci avec des croyances moins élevées que les Egyptiens, ceux-ci avec des pratiques plus multipliées et des systèmes plus complexes mais un ensemble moins facile à pénétrer que celui des tribus hamitiques, nigritiennes ou bantoues, et ces dernières, enfin, avec des données religieuses plus complètes, mais plus diffuses que nos humbles petits Pygmées, dont la pauvre imagination n'a rien trouvé pour enrichir le fond dogmatique et moral qu'ils emportent dans leur vie errante et qui les a maintenus quand même, à travers la longue série des siècles passés ».

(2) *Hénothéisme* (Max Muller), culte d'un dieu suprême, local ou national, sans exclure la possibilité d'autres dieux voisins qui seront chacun le dieu suprême de leurs fidèles. On parle d'hénothéisme, par exemple, à propos des Egyptiens et des Sémites.

dieux furent les ancêtres des hommes plutôt que leurs créateurs au sens propre.

b) *Esprits*, bienfaisants et malfaisants, « incarnés » souvent, dans la croyance des primitifs, dans des *Fétiches*, statuettes grossières, objets quelconques, et même animaux vivants qu'il ne faudra pas confondre avec les *Totems*.

c) *Ames* des morts, dont la survivance est universellement admise, quoique pas toujours dans leur intégrité ; généralement soumises à jugement et rémunération, souvent à réincarnation.

Les contes et légendes de la *Mythologie* ne sont jamais l'objet d'une foi véritable et, par suite, ne font partie des Religions qu'a un titre secondaire (1).

2° **Liens** avec les puissances supérieures (liens cultuels) et avec les autres fidèles (liens sociaux).

Il y a un *Culte* de Dieu (lâtrie), un culte des esprits, un culte des Ames désincarnées (Mânisme). Prière, offrandes, sacrifice, sont partout les formes essentielles de ces trois cultes.

L'*Idolâtrie* proprement dite ne se rencontre pas chez la plupart des primitifs ; ils ont des fétiches, non des idoles. Celles-ci n'apparaissent guère qu'avec un certain degré de civilisation et de culture.

Les liens *sociaux* sont les uns naturels : famille,

(1) « La signification religieuse de ces histoires a été absurdement exagérée... A parler strictement, cette mythologie n'était pas une partie essentielle de l'ancienne religion, car elle n'avait aucune sanction, aucune force obligatoire... La croyance en une certaine série de mythes n'a jamais été regardée comme nécessaire, et en les croyant, l'homme n'a jamais été supposé acquérir un mérite religieux ou se concilier la faveur des dieux. » W. Robertson Smith, cité dans L. Jordan, *Comparative Religion*, 1905, p. 302. — De même A. Lang, *Mythes, Cultes et Religions*, traduction L. Marillier, 1896, p. 307, distingue dans les religions l'élément raisonnable, qui est proprement religieux (dieu père et ami de l'homme, par exemple) et l'élément imaginatif (aventures comiques ou repoussantes prêtées à ce père et à cet ami). — Voir aussi R. P. Lagrange, *Etude sur les Religions sémitiques*, 1905, p. 2.

première cellule cultuelle, le premier culte étant familial, et groupements interfamiliaux divers : village, clan, tribu, nation, etc.., les autres artificiels et mystiques : liens totémiques, sociétés religieuses (sociétés secrètes des noirs, confréries de l'Islam, etc.), Eglises.

Le *totem* (1) est un être vivant (animal ou plante) ou un objet inanimé que l'on rattache mystiquement à la famille (V. plus loin : Les Primitifs), et par dérivation à la tribu, à un groupe quelconque d'individus (un sexe, une société secrète) ou même à un individu isolé.

3° Les **Impératifs** sont les exigences de la conscience religieuse et de la conscience morale dont les voix réunies se confondent chez les Primitifs (V. plus loin). Leur violation constitue la faute morale, « le péché », et entraîne un châtiment. D'où la sanction de l'autre vie, d'où les « pénitences » en celle-ci. De ces obligations, un certain nombre concernent le totem, les unes positives, les autres négatives : ces dernières sont les *Tabous* (2). Le tabou est une interdiction totémique avec sanction extra-humaine : mort, maladie, malheur, etc. Comme du totémisme, on a étrangement abusé du tabou ; on l'a étendu arbitrairement à tout interdit religieux ou moral :

(1) Barbarisme etymologique. *Ote* = famille, tribu, chez les Indiens « Chippeway » de l'Amérique du Nord. On a étendu ensuite plus ou moins légitimement ce nom à de vastes séries de faits constatés dans tous les pays du monde. Enfin quelques auteurs ont prétendu faire reposer tout l'édifice des croyances religieuses sur le Totémisme. Cette mode est déjà passée et c'est justice : « Dans l'état actuel de nos connaissances, faire du Totémisme le fondement d'une exégèse mythologique et religieuse, c'est méconnaître les règles les plus élémentaires de la méthode historique ». J. Toutain, *Etudes de Mythologie et d'Histoire des Religions antiques*, Paris, 1908, p. 80.

(2) Mot polynésien *(maori)* = *marqué*, d'où : soustrait à l'usage courant ; cf. lat. *sacer*.

c'est simplement jouer sur les mots. Le tabou touche à la religion en séparant le sacré du profane, il touche à la Morale en s'imposant comme indiscutable et absolu, mais il s'appuie sur l'une et l'autre, loin d'en être le fondement.

Il suppose une autorité extérieure reconnue toute puissante et un sentiment intérieur qui souscrit à l'obligation. Enfin, il touche surtout à la magie.

4° Toute religion s'appuie sur un certain **Merveilleux**. « Malgré le besoin religieux qui anime l'homme, malgré les efforts de sa raison, il semble que tout le lot des croyances religieuses aurait disparu devant l'indifférence, l'ardeur des jouissances et les préoccupations de toutes sortes, si, de temps à autre, des manifestations extraordinaires, merveilleuses et surnaturelles n'étaient venues réveiller la foi et l'alimenter » (1).

5° La **Vie** religieuse, plus ou moins riche, plus ou moins parfaite, plus ou moins intérieure, suivant les temps, les pays et les races, est certainement l'un des phénomènes les plus authentiques des religions,

(1) Mgr Le Roy, l. c. p. 482. Guérisons, secours efficaces dans le danger, bienfaits divers reçus de Dieu sont l'objet, dans toutes les religions, de remerciements et d'ex-voto. « D'autre part les phénomènes de la télépathie et du spiritisme, les évocations des morts, les lévitations, les envoûtements, les maléfices, les possessions, les mystères de la sorcellerie et de la magie, — qu'on leur donne l'explication qu'on voudra — ne sont plus sérieusement contestés par personne. Donnons à la naïveté humaine, à l'imagination et à la jonglerie toute la part possible : il restera toujours vrai que nombre de phénomènes authentiques demeurent, auxquels nulle explication naturelle n'a pu jusqu'ici être fournie. Et ce sont ces manifestations qui... entretiennent la foi des Primitifs dans la Magie et ses mystères ». Ibid, p. 483. A propos du rôle du merveilleux, l'auteur ajoute : « Cette idée est développée avec courage et esprit par Andrew Lang, dans son ouvrage *The Making of Religion*, 1900. L'autorité de ce savant est universellement reconnue ; mais comme ses remarques étaient fort gênantes, on a fait le silence sur son livre. » Ibid, p. 484, n.

quoique l'un des moins faciles à formuler et partant des plus méconnus.

II. — Les Religions trouvent, phénomène étonnant par sa généralité, leur réplique, leur antithèse dégradée et hostile, dans la *Magie*.

La Magie, comme la religion, a sa Foi, ses Puissances, ses Liens, ses Impératifs et son Merveilleux ; sous tous ces aspects, elle constitue un « renversement des valeurs ».

Tandis que, dans la Religion, l'homme se place sous la dépendance de la Divinité, l'implore et la sert, dans la Magie, il prétend ranger les puissances surnaturelles sous son autorité à lui ; il leur commande et veut s'en faire obéir. Tandis que la Religion établit des liens moraux, la Magie prétend créer des liens physiques, analogues aux lois de l'univers. Tandis que, dans la Religion, ce sont les puissances supérieures qui prononcent les impératifs auxquels l'homme doit se plier, ici il s'arroge le droit de les prononcer de lui-même et d'y plier les dieux, les esprits et les choses. Tandis que les Religions se réclament d'un merveilleux bienfaisant, la Magie, du moins la « Magie noire », — car la « Magie blanche » n'est qu'une superstition qui s'installe aux frontières de la religion authentique, — utilise un merveilleux malfaisant, criminel et redoutable. Enfin, on ne peut dire que la Magie soit une Vie, elle ne saisit pas l'âme dans ses sentiments, sa conscience et sa volonté ; elle est un machinisme, un rouage automatique, que l'on déclanche par des formules, par la vertu des incantations et des charmes.

Naturellement, cette nette distinction s'atténue à mesure qu'on descend vers des formes religieuses en régression ; il s'établit une zone intermédiaire

dont on ne peut dire toujours auquel des deux domaines elle se rattache. Mais il reste que partout on distingue une Magie et des magiciens réprouvés par la conscience religieuse et par l'opinion publique, redoutés et haïs comme de puissants malfaiteurs. Et il reste aussi que ce n'est nullement chez les peuplades dont la civilisation matérielle est plus arriérée que la Magie règne en maîtresse : chez les Négrilles, éparpillés en campements installés dans la forêt équatoriale, il n'y a pas de fétiches et à peine quelques amulettes, tandis que la savante Chaldée que la méditative Egypte ne savaient plus distinguer la Magie de la Religion même.

Aux chrétiens — l'Étude des religions offre un puissant intérêt. Outre qu'elle leur est rendue plus facile par leur propre expérience religieuse très compréhensive et par le classement et l'ordonnance séculaire de leurs idées religieuses, on peut dire avec Mgr Le Roy, de l'Histoire des Religions, que « le théologien qui l'ignore, ignore une partie de la théologie » (1).

Chacune des religions non-chrétiennes fournit, en effet, « d'étonnants points de comparaison » avec le christianisme ; chacune possède, comme chacun des systèmes philosophiques, sa part de vérité, si minime soit-elle. Ces parcelles éparpillées, le chrétien d'aujourd'hui peut les utiliser et les revendiquer, comme ont toujours fait, à tous les âges, les Pères, les penseurs, les écrivains chrétiens.

« Ce qui s'appelle aujourd'hui religion chrétienne, écrivait saint Augustin, se trouvait chez les anciens. Elle n'a pas manqué à l'origine du genre humain et s'est maintenue jusqu'à ce que le Christ lui-même

(1) *La Religion des Primitifs*, Paris, 1911, p. IV.

nous apparût dans sa chair : et c'est de là que la vraie religion, qui existait déjà, a commencé d'être appelée chrétienne » (1).

Pourquoi le chrétien de nos jours ne serait-il pas édifié par cette intense obsession de l'autre vie qui domine la pensée égyptienne ou par cette puissante vision du mal que donne le Mazdéisme, abstraction faite de son dualisme ?

Et voici les « audacieuses paroles d'Isaïe », comme les qualifie saint Paul : « *Inventus sum a non quærentibus me, palam apparui iis qui me non interrogabant* » (2).

On voit même très bien se dessiner les grandes lignes d'une apologétique nouvelle, — nouvelle et très ancienne à la fois, — par dessus tout concrète et positive, comme l'exigent nos contemporains : bienfaisance incomparable des religions en général ; leur extension, dans le temps et dans l'espace, à tout le domaine proprement humain ; leur valeur comparative (morale, sociale, purement religieuse), selon qu'elles se rapprochent plus ou moins du christianisme ; leurs lacunes et leurs déficits incontestables (intellectuels, moraux, sociaux, religieux), même chez les plus élevées, comme le Mazdéisme et le Boudhisme ; les exigences, révélées par ces déficits, pour une religion supérieure (nécessité d'une hiérarchie, d'une autorité centrale unique, d'un magistère dogmatique, etc.).

BIBLIOGRAPHIE :

Les ouvrages les plus répandus en France sont :
1°. — Des traductions : tel le volumineux *Manuel de*

(1) Saint Augustin, *Retract.*, I, 13 ; cf. S. Thomas, 2a 2æ, q. 1a, a. 7.
(2) *Is.* LXV, 1 ; *Rom.* X, 20.

l'Histoire des Religions de Chantepie de la Saussaie, trad. de l'allemand par H. Hubert et Mauss, 1 vol., in-8°, Paris, Colin, 1902.

2°. — Des entreprises de vulgarisation superficielles et surtout anti-catholiques, comme l'*Orpheus* de Salomon Reinach, Paris, Picard, 1908.

3°. — Des études de détail, mélanges ou monographies signées J. Toutain, G. Foucart, Franz Cumont, etc. etc. : nous les signalerons au moment voulu.

4°. — L'ensemble important des ouvrages catholiques, en particulier la belle synthèse du *Christus*, sous la direction de J. Huby, 1 vol. in-12, Paris, Beauchesne, 1913 ; 2e édit. 1917 ; — les volumes de l'abbé de Broglie : *Problèmes et conclusions de l'Histoire des religions*, Paris, Roger, 1889 ; *Religion et critique*, it. 1897 ; — ceux de l'abbé Bricout, *Où en est l'Histoire des Religions* ? 2 vol. in-8°, Paris, Letouzey, 1912 ; — plusieurs collections importantes : Collection *Science et Religion*, lib. Bloud ; Coll. Lethielleux (MM. Bricout, Habert, Bros, etc.) ; Coll. Beauchesne (Mgr Le Roy, MM. Ph. Virey, de la Vallée Poussin, Carra de Vaux) ; Coll. Gabalda (RR. PP. Lagrange, Dhorme, etc.)

5°. — La meilleure revue pour suivre le développement de l'histoire des religions, est la *Revue des sciences philosophiques et théologiques* rédigée par les PP. Dominicains et éditée chez Gabalda.

PREMIÈRE PARTIE

CHAPITRE II

LES PRÉHISTORIQUES

La religion rudimentaire des Préhistoriques et des Primitifs est, pour la foi, l'aboutissement d'une régression, et, pour l'hypothèse, — car la science propre n'atteint pas aux origines, — le point de départ d'une évolution. L'ensemble des faits se chargera de conclure.

*
* *

Chronologie et palethnologie. — « On ne connaît en Europe aucun indice de la présence de l'Homme avant le Quaternaire moyen, et l'attribution au Quaternaire ancien de restes humains, trouvés, par exemple, dans l'Amérique du Sud, est encore contestée » (1).

Quant aux races humaines, « souvent elles ont

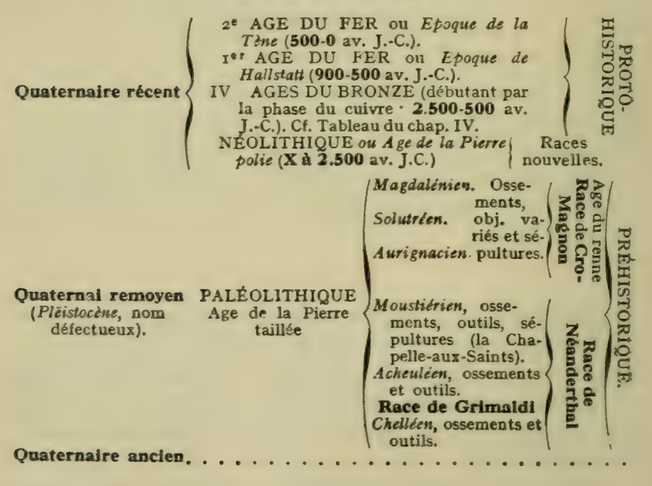
(1) E. Haug, *Traité de Géologie*, in-8°, Paris, Colin, 1908-1911, t. II, p. 1761.

coexisté dans des régions voisines, voire dans une même station » (1), ce qui est à retenir pour les supputations chronologiques.

« S'il n'est pas donné à la science actuelle d'assigner une date aux origines de l'homme, aucune considération sérieuse ne légitime les chiffres élevés qu'avaient témérairement acceptés les savants du siècle dernier » (2).

Loin de là, « la dernière invasion glaciaire, celle dont nos ancêtres paléolithiques ont connu et subi les vicissitudes, peut très bien n'avoir été enfermée

TABLEAU
DES TEMPS PRÉHISTORIQUES



(se lit de bas en haut)

Quaternaire récent	2e AGE DU FER ou *Epoque de la Tène* (**500-0** av. J.-C.). 1er AGE DU FER ou *Epoque de Hallstatt* (**900-500** av. J.-C.). IV AGES DU BRONZE (débutant par la phase du cuivre · **2.500-500** av. J.-C.). Cf. Tableau du chap. IV.		PROTO-HISTORIQUE
	NÉOLITHIQUE *ou Age de la Pierre polie* (**X à 2.500** av. J.C.)	Races nouvelles.	
Quaternaire moyen (*Pléistocène*, nom défectueux). PALÉOLITHIQUE Age de la Pierre taillée	*Magdalénien.* *Solutréen.* *Aurignacien.* Ossements, obj. variés et sépultures.	Race de Cro-Magnon, Age du renne	PRÉHISTORIQUE.
	Moustiérien, ossements, outils, sépultures (la Chapelle-aux-Saints). *Acheuléen*, ossements et outils. **Race de Grimaldi** *Chelléen*, ossements et outils.	Race de Néanderthal	
Quaternaire ancien			

(1) *Ibid.*

(2) J. Déchelette, *Manuel d'Archéologie Préhistorique*, Paris, Picard, 1908, p. 304. — Croll, Lyell, J. Lubbock, G. de Mortillet ne proposaient rien moins que 250.000 à 850.000 ans ! !

que dans un nombre peu considérable de milliers d'années » (1).

Les temps préhistoriques sont classés d'après les produits de l'industrie humaine et l'âge des dépôts qui les contiennent .

Les plus anciens restes humains trouvés en Europe appartiennent à la *race dite de Néanderthal* et son plus fameux spécimen est, à ce jour, le squelette de la Chapelle-aux-Saints (Corrèze). Front surbaissé, corps petit mais vigoureux, fémur arqué par l'habitat cavernicole caractérisent cette race archaïque. C'est à propos d'elle que l'on a propagé la légende de l'animalité primitive (2).

Qu'aurait pu être la religion d'un animal, d'une brute ? Et quelle serait la valeur des croyances sorties plus tard du fumeux cerveau de ses descendants ?

Mais, « rameau divergeant de l'humanité » (3), repoussée, comme une vague, du centre oriental vers la périphérie, cette antique race dégradée et dégénérée ne représente nullement l'humanité primitive. En tout cas, elle était nettement séparée de l'animalité, nettement supérieure, par ses caractères physiques, aux anthropoïdes les plus élevés ;

(1) A. de Lapparent, *Les silex taillés et l'ancienneté de l'Homme*, 1 vol. in-12, Paris, 1907, p. 118. — Cf. sur les évaluations fournies par le retrait des glaciers : Martin, dans *Revue du Clergé Français*, 1912, p. 683-695.

(2) Voir par exemple Granger, *Petite histoire universelle*, Paris, Hachette, s. d. (1913), p. 3 ; Payot, *Morale*, Paris, Colin, 1909, p. 12 et passim. — Sur l'Homme de la Chapelle-aux-Saints, voir : M. Boule, L'*Homme de la Chapelle-aux-Saints*, (Annales de Paléont.), 1 vol. in -4°, Paris, Masson, 1914. — Abbé Breuil, *Les plus anciennes races humaines connues* dans *Revue de Fribourg*, 1911. — Abbé Bouyssonie, dans *L'Anthropologie*, 1913, p. 629 sq. ; dans *Revuedu Clergé Français*, 1911, p. 32-46. — Pour les calculs sur la date possible des premières races européennes, cf. Martin, *Revue du Clergé Français*, 1912, p. 683 sq. — M. Boule, *Les Hommes fossiles*, 1 vol. in-8°, Paris, Masson, 1920.

(3) M. Boule, *L'Anthropologie*, 1912, p. 256.

elle possédait un outillage élégant quoique rudimentaire, admirablement pratique dans sa simplicité ; elle avait le respect des morts et observait certains rites funéraires (1).

La *race de Grimaldi*, connue jusqu'ici seulement par deux squelettes trouvés près de Menton, était contemporaine de la précédente. De taille moyenne, elle présentait le type du nègre africain.

La *race de Cro-Magnon*, qui remplaça dans nos régions celle de Néanderthal, présentait un front très haut et bombé, une taille élevée, des membres aux proportions harmonieuses. Agiles, ces hommes vivaient de la chasse au renne. Artistes, ils ont laissé des gravures, des sculptures et des peintures qui peuvent rivaliser avec les plus belles époques de l'art.

A ces trois races européennes, succédèrent, au Néolithique, d'autres races fort complexes, apportant avec elles une nouvelle industrie de la pierre, l'agriculture et l'élevage. Sous un climat analogue au nôtre, les nouveaux venus vivaient réunis en bourgades et en villages, et non plus dans les cavernes.

Croyances religieuses. — *Age de la pierre*

(1) La forme du crâne de la Chapelle-aux-Saints est plus rapprochée des anthropoïdes que celui d'aucune race actuelle, mais nettement humain sans ombre d'un doute. Capacité : 1623 (M. Boule, *L'Homme de la Chapelle-aux-Saints*, 1914, p. 185.) D'ailleurs souvenons-nous des réserves de A. de Quatrefages : une certaine infériorité intellectuelle et morale n'est pas nécessairement liée à cette forme crânienne. Karl Vogt citait un de ses amis, médecin distingué, à type nettement néanderthaloïde ; il en est de même des crânes de saint Mansuy, évêque de Toul au IVe siècle, de Kay Likke gentilhomme danois du XVIIIe siècle qui joua un rôle politique, de Bruce, le héros écossais, etc. Cf. Hamy et de Quatrefages, *Crania ethnica* ; Verneau, *Les races humaines* (Brehm), Baillière, s. d., p. 57 et sq. Il existe encore dans l'Inde et en Australie des Néerderthaloïdes en voie de disparition ; du moins beaucoup d'anatomistes de valeur admettent ce caractère néandertholoïde ; M. Boule est d'un avis opposé.

taillée (*Paléolithique*). — « La plupart des squelettes humains du Quaternaire moyen proviennent de sépultures. Les hommes de cette époque enfouissaient leurs morts. Il est prouvé, pour plusieurs gisements, que la sépulture est, géologiquement parlant, contemporaine de la couche qui la renferme » (1).

Les troglodytes quaternaires assuraient donc à leurs morts, sinon à tous, du moins à certains, un dernier asile, et celà le plus souvent dans les grottes qui leur servaient d'abri. Dès l'aurore de l'humanité à nous connue apparaît donc cette relation intime de la tombe et du foyer que nous retrouverons si souvent dans l'histoire.

D'autres coutumes sont peut-être d'inspiration religieuse, bien que pour elles nous n'ayons pas la certitude : l'attitude repliée est imposée au cadavre, on le revêt de ses parures, des objets de pierre et d'os sont déposés près de lui pour ses usages d'outre-tombe, on peint ses ossements ou l'on joint aux offrandes mortuaires des poudres colorantes (2). Des sépultures collectives se rencontrent dès le paléolithique et de petits caissons de pierres brutes

(1) Haug, *ibid.* — Pour la sépulture de la Chapelle-aux-Saints voir A. Bouyssonie et L. Bardou, dans *l'Anthropologie*, 1913, p. 629 sq : A. et J. Bouyssonie, dans le *Cosmos*, 3 j[t] 1909, p. 11 sq. La sépulture intentionnelle est évidente : fosse artificielle, position rituelle du cadavre, les rotules à la poitrine, respect et protection du mort par des os plats qui le recouvrent, restes très nombreux de repas très vraisemblablement funéraires, le peu d'élévation de la grotte ne permettant guère de l'habiter.

(2) Pour l'étude d'ensemble des soins donnés au cadavre, voir R. Hertz dans *Année sociologique*, 1905-1906, t. LX, p. 48 sq. — Mgr Le Roy signale, chez les noirs actuels, des coutumes analogues : « Dans certains pays on peint le cadavre avec de la poudre de bois rouge délayée dans de l'huile de palme... Quand on a l'habitude d'enterrer le mort, on l'assied dans sa tombe, ou bien on le couche dans l'attitude du sommeil, ou bien encore on lui rend la position d'un enfant dans le sein de sa mère, comme s'il était disposé là pour une seconde naissance ». *La Religion des Primitifs*, p. 150-151.

s'y montrent comme un premier essai des cercueils de pierre de l'âge suivant.

« De ces soins attentifs donnés par les troglodytes quaternaires à l'ensevelissement des morts, on doit inférer que la conception d'une survie de l'être humain n'était point étrangère à leurs croyances primitives. Si rudimentaire que soit encore le mobilier funéraire de ces plus anciennes tombes de l'Europe, il atteste la haute antiquité de cette religion des mânes, dont nous allons suivre à travers les âges le constant développement » (1).

Joignons à celà les peintures exécutées sur les parois et le plafond des cavernes de l'âge du Renne. « On ne peut s'expliquer, dit M. Haug, l'exécution des sculptures et des peintures pariétales dans des endroits aussi reculés qu'en lui attribuant un caractère rituel » (2).

« On voit, conclut M. J. Déchelette, combien les progrès de la science ont gravement compromis l'ancienne théorie des préhistoriens qui, conformément à la doctrine de G. de Mortillet, refusaient à l'homme quaternaire toute conception d'ordre religieux. Les chasseurs de rennes eurent leurs sanctuaires, et la découverte de ces mystérieuses galeries démontrant la vaste dispersion, sinon l'universalité de certaines croyances de l'humanité primitive, comptera parmi les plus belles conquêtes de la Préhistoire » (3).

(1) J. Déchelette, *Manuel d'archéologie Préhistorique*, p. 301-302.

(2) Haug, *Traité de Géologie*, t. II, p. 1832. — Mais quel rite ? On l'ignore. Aider magiquement à la multiplication des animaux figurés ? Faciliter leur chasse ? Sanctuaires du Culte totémique ? — Les gravures et peintures rupestres, d'Australie et de l'Amérique du Nord, d'origine récente, ont également un caractère rituel.

(3) Déchelette, *l. c.* p. 271. — On a voulu récemment dénier aux rites funéraires une inspiration religieuse, en arguant que l'homme des temps géologiques était un être quasi inconscient. D[r] Chervin,

Age de la Pierre polie (*Néolithique*). — Les races de la pierre polie apportaient avec elles une vie sociale plus développée et une religion des morts, sinon plus profonde, du moins grandiosement exprimée. Plus denses, plus organisées, elles purent entreprendre ces grands travaux en blocs énormes que nous appelons aujourd'hui monuments mégalithiques : menhirs, cromlechs, dolmens (1).

La destination des menhirs et cromlechs n'est pas connue ; celle des dolmens n'est pas douteuse : c'étaient des monuments funéraires, construits dans une pensée de pérénnité : les pyramides d'avant les Pharaons. Les dolmens en table représentaient la caverne des races précédentes ; ceux fermés en avant et en arrière présentaient une ouverture dans la dalle antérieure pour communiquer avec le mort.

La « trainée des dolmens » occupe, à la surface de l'ancien monde, une aire immense mais caractéristique : Inde, pays des bassins méditerranéen, atlantique et nordique. Tout semble indiquer que le point de départ est en Asie.

Ainsi donc, « c'est la croyance à une survivance de l'être humain après l'ensevelissement du corps, qui créa l'architecture. La demeure des morts fut établie sur le modèle de celle des vivants, mais avec des matériaux solides, de manière à protéger la tombe contre toute profanation et toute chance de destruction » (2).

dans P. de Mortillet, *Origines du culte des morts*, Paris, Gamber, 1914, préface. Mais « la vie des primitifs ou des non-civilisés, comme le dit M. R. Dussaud, est mue par des sentiments aussi complexes que la nôtre ». *Civilisations préhelléniques* 2, p. 350.

(1) Le préjugé qui les attribuait aux Celtes joint à cet autre préjugé qui identifiait le celtique avec le bas-breton sont causes des dénominations qu'on leur a attribuées. — On peut voir l'étude archéologique de ces monuments dans Déchelette, *l. c.* p. 381-447, l'étude de leur dispersion géographique dans J. de Morgan, *Premières Civilisations*, p. 153 et 155.

(2) Déchelette, *l. c.* p. 373.

On peut mesurer à la puissance de ces monuments celle des croyances qui les ont fait naître.

Aux mêmes époques, on inhumait également les morts en pleine terre (tombes plates), dans des grottes sépulcrales naturelles ou artificielles, dans des coffres de dalles non taillées. L'inhumation était le mode préféré, mais parfois on desséchait le cadavre ou peut-être décharnait-on le squelette, puis on peignait les os en rouge, comme font encore certains primitifs. Quelquefois aussi, on recourait à l'incinération ; mais cette pratique orientale resta chez nous exceptionnelle.

On continuait à donner au cadavre assez souvent l'attitude accroupie, les rotules étant à la hauteur de la poitrine.

A la sépulture l'habitude se répandit, d'Orient en Occident, de joindre une figurine féminine et généralement tatouée, que l'on regarda comme une gardienne du monument funéraire (1).

Mais en dehors d'elle, on ne trouve aucune idole, aucune divinité figurée (2).

Quelle était la religion de ces antiques peuplades ? Quels étaient leurs dieux ? Etaient-elles monothéistes ou déjà polythéistes et idolâtres ? Des superstitions encore vivantes de nos jours peuvent remonter, et remontent presque certainement à ces premiers âges. « Malheureusement, dirons-nous avec M. Dottin, dans ce cimetière des religions passées, les inscriptions sont frustes, les tombes sont vides, les fosses bouleversées et nous ne savons rien, sinon que nous marchons sur la poussière des morts » (3).

(1) Cf. Déchelette, p. 594.

(2) A l'exception des menhirs du midi, grossières figurations humaines.

(3) G. Dottin, *La Religion des Celtes*, Bloud (S. et R. 285), Paris, 1908, p. 63. — On peut encore indiquer d'autres indices du senti-

A CONSULTER :

R. P. Mainage, *Les Religions de la Préhistoire. L'âge paléolithique.* 1 vol. in-8°, Paris, Desclée. Picard, 1921.

---

ment religieux à l'époque néolithique, mais d'une interprétation plus discutable : les haches sculptées avec un soin tout particulier dans les grottes sépulcrales de la Marne et sur les dolmens de Bretagne semblent indiquer l'existence d'un culte de la hache comme chez les Egéens ; les petites cuvettes creusées dans les *pierres à écuelles* sont encore entourées aujourd'hui, en tous pays, de superstitions auxquelles on a supposé, avec vraisemblance, un certain rapport avec des croyances primitives ; les trépanations opérées sur le vivant et sur le cadavre ont fait supposer à Broca qu'elles faisaient, pour les jeunes gens, partie de rites d'initiation, supposant un culte organisé et un clergé, qu'elles étaient pour les malades un moyen d'ouvrir une issue au mauvais esprit tout en procurant aux autres une amulette (la rondelle cranienne), enfin qu'elles démontrent, pratiquées sur les morts, la croyance à une autre vie. Cf. Verneau, *Les races humaines*, p. 102-105, avec les textes de Broca.

CHAPITRE III

LES NON-CIVILISÉS

Ceux que notre ignorance appelle les « sauvages », se rattachent de très près par leur culture et vraisemblablement aussi par leur religion, aux hommes préhistoriques. Ils n'ont qu'une industrie rudimentaire, ignorent l'écriture et, historiquement parlant, n'ont pas de passé. La tradition, cependant, s'y transmet avec une étonnante fidélité, moins par enseignement oral, que par pratique coutumière. Leurs croyances éclairent souvent pour nous celles des préhistoriques, souvent aussi celles des anciens et même des civilisés contemporains.

A cette première source d'intérêt, s'ajoute la déformation passionnée dont ils ont été victimes et la pressante nécessité de réformer ces erreurs.

Enfin, de ces erreurs mêmes, on a tiré, à perte de vue, tant de conséquences historico-philosophiques, versées depuis dans la circulation par le livre et par le manuel, qu'il importe de faire toucher du doigt la fragilité de ces constructions.

***

Ethnographie. — Il y a des primitifs de toute

couleur : Noirs, Jaunes, Blancs, il y en a dans tous les continents et sous toutes les latitudes.

En donner une classification ethnographique rigoureuse est impossible ; l'anthropologie a détruit les anciennes classifications et les a remplacées par une poussière de races. D'ailleurs, il y a eu tant de migrations, de mélanges, de passages d'une civilisation, d'une langue et parfois d'une religion à une autre, que les groupes ethniques ne correspondent ni aux groupes linguistiques ni aux groupes anthropologiques (1).

Les principales populations primitives actuelles sont : en Eurasie : les *Lapons*, *Samoyèdes*, etc., de race jaune ;

En Asie, les *Aïnos* (Nord du Japon), rattachés à la race blanche, les noirs de Malacca, Ceylan, etc. ;

En Océanie, les *Australiens*, en voie de disparition, les *Polynésiens* (Samoa, Nouvelle-Zélande), les *Mélanésiens* (Salomon, Nouvelles Hébrides, Nouvelle Calédonie), les Pygmées (*Negritos*, des Philippines) ;

En Amérique, quelques *Indiens* survivants des anciennes tribus et issus d'un mélange de races incomplètement débrouillé.

En Afrique surtout ils sont nombreux. Il semble y avoir là un fonds primitif des Pygmées : les *Négrilles* bruns et les *Boschimans* jaunes, poussés vers le sud par les *Nigritiens*, grands et noirs. Sur ce fonds, vient se déposer à une époque lointaine (2), l'élément dit khamitique (3), d'origine asiatique qui, semble-t-il

(1) On peut se rendre compte de cette anarchie scientifique dans Deniker, *Les Races et les peuples de la Terre*, Paris, Schleicher, 1900. Ouvrage parfois tendancieux et qui n'est plus au courant ; on préparait une 2e édition à la mort de l'auteur (1918).

(2) Néolithique.

(3) Probablement sémitique (Schweinfurth). C'est la « race nouvelle » de Flinders Petrie.

a donné les Berbères du nord de l'Afrique, et mêlé avec les noirs, a donné naissance aux *Foulahs* ou *Peuls* égyptiens.

Les Berbères repoussèrent les noirs vers le sud tout en se mêlant à eux et, de ce mélange serait sorti le vaste groupe linguistique des *Bantous* (Afrique sud-équatoriale) (1).

Psychologie. — Deux raisons interdisent de passer en revue tous ces Primitifs : leur multiplicité et les lacunes de nos documents. La théorie spencérienne créée de toutes pièces parce que la logique de l'évolutionnisme l'exige ainsi, fait de ces peuples des intermédiaires entre l'homme et l'animal (2).

« Loin de là, le sauvage ! le primitif ! C'est vous et c'est moi — à peu près. — C'est un homme, avec toutes les passions, toutes les aspirations, toutes les énergies, toutes les faiblesses, toutes les préoccupations de l'homme et, somme toute, rien ne ressemble tant à son âme que notre âme... Barbarie et civilisation sont facilement interchangeables... C'est un homme, mais au point de vue somatique, surtout intellectuel, surtout moral, un *homme-enfant* » (3).

L'extraordinaire logique de leurs langues et de leur grammaire serait à elle seule un sujet d'étonnement pour les savants (4).

D'ailleurs, tout le débat se résume en ceci, qui le

(1) V. Deniker, *l. c.* p. 494.

(2) Voir J. Payot, *Morale*, p. 8 sq., 19 ; Herbert Spencer, *Principes de Sociologie*, t. I, ch. VI et VII ; G. Le Bon, *Premières Civilisations*, passim.

(3) Mgr Le Roy, *l. c.* p. 69 sq., 226. — Enfant, mais dont il ne faut pas exagérer la crédulité. Pas plus que nous il n'est dupe de ses contes et légendes ; pas plus que nous, il ne croit que la lune et le soleil, le vent et l'eau sont des hommes ou des femmes, des êtres vivants comme lui.

(4) Voir quelques détails sur les langues bantoues, *Ibid.* p. 78 sq., 138, 164, 172, 500.

clôt : la première manière de voir est un fruit de serre chaude des bords de la Tamise ou de la Seine, un produit de bureau ; elle appartient à ceux qui n'ont pas vu — et la seconde à ceux qui ont vu (1).

Il est important de noter que le sauvage n'est d'ailleurs pas l'homme primitif, l'homme resté enfant : c'est un dégénéré retombé dans une enfance fort peu primitive.

Ce sont les religions des populations africaines qui nous sont les mieux connues, grâce au beau travail de Mgr Le Roy, que nous ne nous lassons pas de citer : Pygmées éparpillés dans la forêt équatoriale (Sâns et Négrilles), Bantous de tout le centre africain, Nigritiens (Achantis, Dahoméens, Sénégalais) du nord de l'Equateur, etc. (2).

Mais ce que nous connaissons des Primitifs asiatiques, océaniens et américains, concorde parfaitement avec nos données sur les religions africaines, de sorte que nous pouvons, en somme, esquisser une étude d'ensemble.

La religion des Primitifs. — « Nulle part, sur ce continent, dit A. Réville à propos de l'Afrique, la religion comme la société n'est arrivée à quelque chose de bien constitué, de définitif et de complet » (3).

Et Mgr Le Roy : « Il en est du culte comme de tout le reste : rien n'est, à proprement parler, centralisé, organisé, discipliné... » D'où le flottement le

(1) Généralement des missionnaires, catholiques ou protestants : R. E. Dennett, *At the back of the black man's mind*, London, 1906 — Rev. L. Wilson, miss M. H. Kingsley, A. C. Hollis, P. Martial de Salviac, etc. etc.

(2) Outre le livre de Mgr Le Roy, il existe une remarquable monographie : W. Schmidt, *Die Stellung der Pygmænvolker*, etc.,: Stuttgart, 1910.

(3) A Réville, *Religion des Peuples non civilisés*, Fisbacher, 1884, t. I, p. 188.

plus extrême des croyances : « Pas de système religieux proprement dit, pas de dogme qui s'impose..., pas de discussions et pas d'hérésies... Il y a des tribus très religieuses, d'autres sont peu zélées, d'autres pas du tout. » De même pour les individus : « Chacun en prend ce qu'il veut en prendre, et dans nul pays du monde la « libre-pensée » n'apparaît plus sincère qu'au pays sauvage. »

La religion y est une habitude, « une institution dont on vit », parce qu'elle fait corps avec la vie familiale et sociale, avec les lois et les nécessités de l'existence. « Et c'est là précisément ce qui explique sa permanence ; car les leçons s'oublient, mais les institutions demeurent » (1).

Or, parmi tous ces flottements, à travers toutes ces différences individuelles et locales, se dessinent avec une constance extraordinaire, des traits essentiels et fondamentaux d'une physionomie très nette.

Partout il existe une religion ; nulle part elle n'est réduite à la pure superstition. Nulle part d'abord on ne rencontre l'*idolâtrie* proprement dite, et ceci déroute bien des préjugés : « L'Idolâtrie véritable telle qu'on se la figure parfois, en tant qu'adoration d'une image ou statue qui représenterait la figure de Dieu ou qui serait Dieu lui-même, n'existe pas au pays noir. Ce qu'on y trouve, c'est le culte rendu à des images ou fétiches où sont censés résider ou exercer leur influence des esprits ou génies que, dans nos langues et à la manière des Latins, nous nommerons improprement des « dieux ». Il y a là une confusion que les noirs ne font pas » (2).

Cette religion, en dépit des systèmes, n'est pure-

(1) *l. c.* p. 295, 57-59.
(2) Mgr Le Roy, *l. c.* p. 182 ; cf. p. 195. — Chez les Esquimaux, même élévation relative que chez les Pygmées, cf. Gilbertson, dans *Journal of Religions Psychology*, oct. 1913 et janv. 1914.

ment ni le Naturisme, ni le Mânisme, ni l'Animisme, ni le Fétichisme, ni le Totémisme, ni le Dualisme, ni aucune abstraction d'école. Elle répond au contraire aux lignes générales et au réseau à peu près complet du canevas religieux.

Dieu. — Les noirs ne sont pas polythéistes. La notion réelle et vivante, quoique souvent plus ou moins voilée, d'un Dieu supérieur et unique est, chez eux, universelle et fondamentale. Et même, « les populations les plus primitives ont, de Dieu, une notion d'autant plus nette, semble-t-il, que, précisément, elles sont plus incultes » (1). « La croyance en un grand Etre suprême, dit de son côté, J. L. Wilson, est universelle en Afrique... Tout ce qui dépasse le pouvoir de l'homme ou des esprits est immédiatement attribué à l'action de Dieu » (2).

Bien que les indigènes n'aient pas toujours de Dieu une idée correcte, ils ne le confondent cependant ni avec le ciel, — sec ou pluvieux, — ni avec la lumière, ni avec les âmes des morts. Il est dans tout celà, mais il est autre chose que tout celà. Qu'est-il donc ? L'esprit positif et concret du noir répondra : « On ne sait pas. Il est, il vit, il voit, il fait ce qu'il veut, il est insaisissable, il est hors de notre portée, il est Lui » (3).

Par un besoin de propriété, d'appropriation, général chez eux, il arrive que chaque tribu, chaque village donnent à Dieu, comme aux fleuves dont ils sont riverains, un nom différent, un nom bien à eux.

(1) Mgr Le Roy, p. 188. Même observation développée dans W. Schmidt, *l. c.*

(2) J. L. Wilson, *Western Africa*, p. 209, cité par Nassau, *Fétichism in West Africa*, p. 36 ; Mgr Le Roy, p. 196. Le Rév. H. Nassau a lui-même vécu 40 ans en pays noir.

(3) Mgr Le Roy, p. 186.

Au lieu d'évoquer comme ceux de l'âme, la respiration, le cœur ou l'ombre, ou bien, comme ceux des esprits, la brise et le vent, ce nom est une épithète, avec accord agglutinatif spécial. Elle est dérivée de verbes signifiant faire, façonner: « le Façonnant », ou avoir autorité « le Puissant, le Maître », ou vivre : « le Vivant », ou enfin dérivée des substantifs signifiant le ciel, la lumière ou le soleil : « Celui d'en haut, le Très-Haut », « Celui du Ciel, du soleil, le Lumineux » (1).

Bien plus, « en comparant l'extraordinaire précision des langues bantoues avec l'expression des croyances actuelles, on a l'impression que cette notion de la Divinité a subi une *régression* évidente et qu'elle était beaucoup plus nette à l'époque de la formation de la langue » (2).

Inutile de noter que les Primitifs, pas plus que les simples de nos pays civilisés, n'ajoutent à cette foi aucune métaphysique. Nature, attributs, origine et demeure de ce Dieu, sont pour eux questions oiseuses et sur quoi il leur manquerait de pouvoir s'exprimer.

Dieu les voit partout, il est le Père des hommes, leur Maître, l'auteur de la vie et de la mort ; c'est lui qui envoie la pluie ou la sécheresse, qui nourrit les forêts, les bêtes et l'homme. Au total, il est le Dieu Créateur et Providence (3).

(1) L'accord distingue soigneusement en ce cas entre le soleil et Dieu : accord des êtres inanimés pour le premier, des êtres animés pour le second. Cf. Mgr Le Roy, p. 172-178 : étude très importante sur le côté philologique de la question.

(2) Mgr Le Roy, p. 181. Marcel Hébert dans *Rev. Hist. et Litt. Relig.* s'exprime de même. (1910, p. 84). — Même croyance en un Etre supérieur chez les Boschimans et Hottentots, d'après le Dr Hahn, qui a vécu 9 ans parmi eux ; chez les Négritos de Malacca (J.-B. Logan), chez les Australiens (R. P. Dom T. Bérengier), chez les Mélanésiens et Polynésiens, chez les Lapons, Yakoutes, etc. (A. de Quatrefages), etc. Le Grand Esprit des Peaux-Rouges est suffisamment connu.

(3) Sur la forme même de la création, sur la comogonie, ils n'ont que d'informes légendes, sans intérêt en dehors du Folk-lore.

Les Esprits. — Dans la plus grande partie de l'Afrique, on a pu constater expressément la croyance à des Esprits qui n'ont rien de commun avec les âmes des morts, des « génies » dont les uns « président aux éléments, d'autres aux fleuves, aux lacs, aux forêts, d'autres aux cultures, d'autres aux voyages, aux procès, aux maladies, etc... Ils ont leurs noms, leurs figures et leurs symboles spéciaux » (1). Ce ne sont nullement les personnifications divinisées des éléments, des pierres ou des arbres, etc. Les noms qui les désignent sont pris de radicaux signifiant : vivre, respirer, souffler (vent), et ces noms prennent, chez les Bantous, l'accord des êtres animés. Il y a de mauvais esprits, souvent désignés par le nom d'une tribu voisine, mais non hiérarchisés sous un chef, un prince du mal ; il y en a de bienfaisants et de tutélaires, gardiens et protecteurs de chacun des hommes.

C'est comme enveloppe matérielle et résidence des esprits que sont honorés et craints les *Fétiches*, représentations grossières, généralement en bois ou en terre, parfois même simple objet bizarre ou inaccoutumé : coquillage, poudre colorée, chiffon, débris animal.

Il y a des fétiches des génies tutélaires, très répandus surtout en Afrique occidentale ; il y a même des fétiches vivants, animaux où l'on pense qu'un esprit est logé ; on a des fétiches familiaux contenant des reliques des morts (2) ; enfin, la Magie use de fétiches vengeurs dont l'envoûtement des anciens avait gardé la tradition.

Mais ce culte des fétiches, n'est pas ce que l'avait prétendu la théorie du *Fétichisme* ; ce n'est point

(1) Mgr Le Roy, p. 169.
(2) Mgr Le Roy, p. 271.

l 'objet matériel, mais l'esprit dont il est la demeure, qu'on vénère et qu'on craint ; et les fétiches ne sont pas non plus toute la religion du noir, mais seulement un de ses aspects, une de ses parties constitutives. Et aussi une de ses parties les plus suspectes, car elle est plus proche de la Magie que de la religion.

Voisines des fétiches sont les *amulettes* ou *gri-gris* et les *talismans* (1), dont la superstition universelle ne laisse pas le privilège aux nègres. Leur vertu secrète n'est pas celle du fétiche, car un esprit n'est pas censé résider en eux.

L'âme et les Mânes. — Les mots qui désignent l'âme, dans les langues bantoues, dérivent de deux ou trois racines principales : *se tenir debout, vivre,* — *respirer,* — *l'ombre humaine.* Comparer dans nos langues aryennes : *pneuma, spiritus, umbra.*

Naturellement, les Primitifs sont incapables d'énoncer la différence qu'ils mettent entre la respiration ou l'ombre et l'âme elle-même. Celà est trop abstrait pour eux. Ce qui est certain, c'est que l'âme leur apparaît, comme aux anciens égyptiens, chose très compliquée : elle est le battement du pouls et la vie ; elle est une substance invisible qui va courir le monde pendant le sommeil, elle est la voix de la conscience, elle est peut-être même l'ombre physique, dont le noir n'a pas encore trouvé l'explication (2). Comment se débrouillerait-il dans tout celà ?

Du moins y trouve-t-il une partie périssable et une partie permanente, la première qu'un accident ou

(1) Fétiche, du portugais *feitiço* (lat. *factitius*), mot introduit dans la science par le Président de Brosses, *Culte des dieux fétiches*, 1760. — Amulette, peut-être de l'arabe *amala*, porter ; *grigri* mot indigène de la Côte de l'Afrique Occidentale. — *Talisman*, de l'arabe *telsam*, figure magique ; grec, *telesma*.

(2) Mgr Le Roy, p. 141-142, 154.

un ennemi peut détruire pendant les vagabondages du sommeil, l'autre qui survivra à la mort même, reviendra habiter autour de la case ou du foyer, cherchera à reprendre vie dans des animaux ou des enfants de sa descendance (1). Ces âmes désincarnées sont les mânes, objet du culte familial. Les mânes continuent à vivre la vie de la famille, à partager ses fêtes et ses inquiétudes, tout en possédant des pouvoirs supérieurs sur les êtres et les choses. Ils pourront devenir bienfaisants ou malfaisants, des êtres lumineux ou des revenants et des spectres.

Cette survivance est-elle l'immortalité ? Ce partage est-il une rémunération ? C'est déjà trop philosophique pour des Primitifs. Ils ne suivent les âmes des disparus dans le monde invisible, ils ne leur accordent, semble-t-il, un degré de survivance et de durée que dans la mesure où leur action les intéresse. Des enfants, des esclaves, des gens de rien ne peuvent se survivre aussi longtemps que les hommes libres et les chefs ; les très grands chefs et les grands sorciers paraissent même continuer leur action pendant une durée indéfinie.

Le Culte. — Pour ces positivistes primitifs, dans le culte comme dans la croyance, « Dieu reste à l'arrière-plan, là-haut et très loin » (2). Nulle part on ne fait de Lui des images ; mais il y a plus d'une trace matérielle de son culte : ces petits tas de cailloux

(1) Entre les lacs Nyanza et Tanganyka existe la curieuse pratique que voici ; nous aurons à la rappeler à propos de l'Egypte : « Le premier ver qui sort du corps (du roi) en putréfaction est recueilli précieusement et nourri avec du lait de vache : bientôt, affirme-t-on, ce ver se transforme en serpent-python, ou en léopard, ou en lion, etc. C'est là que réside l'esprit du défunt : cet animal est désormais sacré, on lui porte de la nourriture, on lui fait des sacrifices ». Mgr Le Roy, p. 156. Cf. p. 395, les serpents sacrés des Massaï.

(2) Mgr Le Roy, p. 294.

du pays Zoulou, aux passages dangereux, où le voyageur ajoute le sien en disant : « Dieu, aide-moi ! » ; les petites cases des champs du Zanguebar où les indigènes offrent les prémices de la moisson ; les libations de bière ou de vin de palme auxquelles l'on ne manque jamais avant de boire ; l'offrande, chez les négrilles, des deux premières noix de l'année « que deux jeunes gens sont allés recueillir rituellement au haut d'un arbre, qu'ils ont rapportées dans leur bouche, en descendant la tête en bas » (1), et qu'on fait brûler sur un feu nouveau.

Pour le noir, la nature est un mécanisme monté d'une certaine façon, mais auquel il est étranger, devant lequel il se sent isolé et craintif. « Si l'univers paraît s'étaler devant lui comme une table toute servie, il y a cependant, avant de s'y asseoir, certaines précautions à prendre, certaines politesses à faire, certaines réserves à apporter » (2). On ne se servira donc pas sans reconnaître au Maître des choses sa priorité, son droit de main-mise, par un don, un impôt, prémices ou libation.

Le culte des Esprits et des Mânes est de beaucoup le plus développé chez les Primitifs. Plus concret, il tient de plus près à la famille ; or le culte est essentiellement familial. On le célèbre au lieu où sont censées résider les âmes désincarnées, dans la case même ou dans une case spéciale du village ; au cimetière, avec ses petits autels : c'est le village de l'autre monde ; dans l'enceinte sacrée, le carrefour où un esprit s'est manifesté par quelque fait extraordinaire ; devant l'objet où l'on a incorporé quelques restes du mort : son crâne peint en rouge et fixé

(1) *Ibid*, p. 313-314.
(2) *Ibid*, p. 225. — Les primitifs ont le sens du mystère qui nous enveloppe, très développé. Il ne faudrait pas croire qu'en perdant ce sens précieux, la pensée moderne s'est enrichie !

à la case, l'arbre sous les racines duquel on a déposé ses ossements, sa statuette d'argile, le serpent sorti de lui, l'hyène qui l'a dévoré, etc.

Le chef de la famille, « l'ancien », est aussi le ministre du culte ; il est prêtre et médecin par hérédité et remplit parfois ces fonctions avec une habileté remarquable. Mais pour les circonstances extraordinaires et pour le culte qui dépasse les limites de la famille, on s'adresse à des spécialistes « guérisseurs » et « voyants », entourés d'autant de considération que le sorcier d'horreur (1). C'est le *Mganga* des Bantous, magicien de la bonne magie.

Les principales formes du culte sont la prière, l'offrande, le sacrifice avec certains rites qu'on peut assimiler à une communion. Il y a même de curieuses bénédictions par jet de salive (2).

La prière, souvent chantée et accompagnée de danses, est le plus généralement une demande, comme il faut s'y attendre ; elle est naïve, confiante, pleine d'expressions venues des âges lointains, souvent profondément impressionnante (3).

Les offrandes aux esprits sont généralement analogues à celles dont nous avons parlé plus haut.

(1) Les indigènes distinguent soigneusement entre ces deux personnages.

(2) Mgr Le Roy, p. 305.

(3) On en trouvera un certain nombre recueillies dans le livre de Mgr Le Roy, l'une même avec sa musique. Le style de ces chants et prières a ceci de particulier et d'extrêmement instructif qu'il ne procède guère que par allusions et figures. Au lit de mort du Chef, on chante : « Le fils est allé aux champs — voir les arbres s'ils ont fini de mûrir. — Rép. Les arbres ont mûri. — Les esprits sont errants. — Le prisonnier est libre, etc. » Comprendre : .. voir si la vie du père est mûre... les esprits des ancêtres viennent le chercher... il est mort...!! Tout cela prouve l'extrême difficulté qu'il y a à comprendre les formules et les rites religieux des Primitifs,... et aussi des non-primitifs. V. ce chant d'exorcisme dans Mgr Le Roy, p. 148. — Autre chant analogue, p. 149 : « L'eau (=la vie) tombe de l'arbre, goutte à goutte. — Le rat (=l'âme) est sorti de son trou ».

Dans le cas de possession cependant, elles se compliquent d'exorcismes et d'un sacrifice sanglant : l'esprit aime le sang ; on lui en fait boire et l'opinion noire est qu'on s'en trouve bien. Les offrandes aux morts, au jour des funérailles et aux anniversaires, cherchent à subvenir à leurs besoins dans l'autre monde conçu sur le modèle de celui-ci : on offre de la nourriture et on les invite au repas commun, on offre de la boisson, du linge, des objets d'utilité courante. Ceux-ci deviennent dès lors consacrés et personne n'a droit d'y toucher ni de se les approprier. Pour les faire passer plus sûrement dans le royaume de la mort, on a choisi des linges déchirés, des vases fêlés ou ébréchés : curieux symbolisme.

Enfin le sacrifice est généralement sanglant. A part les pauvres Négrilles, qui, sans bétail ni cultures, ne peuvent sacrifier que les produits de la forêt (ils brûlent les deux noix offertes), on égorge en général un animal, que l'on partage et que l'on consomme ensuite, en réservant une part pour Dieu, ou pour le mort. Mais il y a aussi les sacrifices humains : toutes les populations Bantoues, plus ou moins, le pratiquent ainsi que l'anthropophagie, au moins par les sociétés secrètes et les grands sorciers qui pratiquent « la Magie noire » (1).

Liens sociaux. Totémisme. — Le culte est essentiellement familial : la Famille est le pilier central de la Religion, comme la Religion est le pilier central de la Famille.

Celle-ci n'a rien de la promiscuité bestiale décrite par les écoles et les systèmes : « Nulle part, en Afrique, nous ne voyons trace aujourd'hui de cette promiscuité », déclare Mgr Le Roy, sauf, ajoute-t-il, chez

(1) Mgr Le Roy, p. 317.

les troupeaux d'antilopes. « Quant aux hommes, plus on descend vers les populations d'aspect général primitif, comme les Négrilles et les Sân, plus la famille y apparaît, précisément, comme la base fondamentale nécessaire et indiscutée de la société élémentaire » (1).

Autre observation : « Plus la vie y est difficile, en raison des dangers qui la menacent, plus la famille se resserre ; et plus la vie y devient facile, plus la famille se disperse » (2). Patriarcale et monogame chez les Négrilles, souvent aussi matriarcale et polygame chez la plupart des noirs, la famille reste toujours la cellule cultuelle primitive.

Mais elle s'étend à plusieurs plans : d'abord, les morts, invisibles, mais présents, ne cessent pas d'en faire partie. Puis elle s'agrandit par alliances. Alliances naturelles : le mariage qui s'entoure de prescriptions et de rites d'un caractère religieux évident, d'interdits assurant la moralité et la saine conservation du groupe familial : *Exogamie* : interdiction sévère des unions consanguines (3) ; *Endogamie* : interdiction non moins sévère des alliances avec des tribus décriées

Alliances mystiques : par *Totémisme*. Le *Totem* est regardé comme le protecteur du clan (4), et surtout son ancêtre ; on se rattache à lui par un pacte religieux, comportant l'échange du sang.

Dans ce monde mystérieux, plein de dangers

(1) Mgr Le Roy, p. 95 et 386. — Même constatation dans le P. W. Schmidt, *Die Stellung*.

(2) *Ibid.*, p. 96. — Cf. R. E. Dennett : « Comparée à celle de beaucoup de peuples civilisés, [la famille, au Loango] peut être regardée comme un modèle de cohésion ». *L. c.* p. 35.

(3) « L'inceste est partout en horreur et partout puni » en Afrique. Mgr Le Roy, p. 106.

(4) De l'écossais *klaan* = enfant, groupe des descendants d'un même ancêtre totem. Mais tout totémisme n'inclut pas descendance commune, puisqu'il y a des totems sexuels, individuels et de sociétés secrètes.

et de forces inconnues, le primitif se cherche des alliés plus forts, plus agiles, plus perspicaces, plus rusés, mieux doués sous quelque rapport que lui-même. En échangeant le sang avec l'éléphant, le singe, le serpent, ne va-t-il pas acquérir le bénéfice de leurs qualités ? Ne va-t-il pas trouver dans toutes et chacune de ces espèces, des alliés et des frères ? Aussi le totem ne sera-t-il ni tué, ni mangé par ceux de son clan ; souvent, au contraire, on le soignera comme un membre de la famille, on l'enterrera avec les mêmes honneurs et on portera son deuil. Ou, si on le tue, on lui adresse des excuses, on le pleure, et c'est afin de renouveler l'antique alliance par l'échange du sang et la communion. Dans les fêtes religieuses, on revêt sa peau ; on porte son nom : le clan du léopard, du lièvre, du chimpanzé. C'est un état-civil ; on pratique l'exogamie vis-à-vis de tous ceux du même clan ; on porte la marque ou le symbole du totem sur les armes, les vêtements, la hutte, le canot. C'est un moyen de se distinguer d'autrui, de reconnaître ses alliés.

Pour entrer dans le groupe totémique, clan ou société, il faut des rites d'initiation, à un moment et à un âge déterminés.

Le Totémisme, déviation vers la Magie, a occasionné de nombreux tabous, en amenant à prononcer des Impératifs, mais il n'a créé ni les impératifs ni les tabous.

Impératifs et Tabous. — Ceux-ci en effet, reposent sur un sentiment plus général et plus profond, qui est la moralité humaine.

« Les langues des *Primitifs*, généralement très bien pourvues de verbes et de noms, sont fort pauvres en adjectifs ; partout cependant, on en trouve pour caractériser ce qui est bon et ce qui est mauvais,

vrai ou faux, juste ou injuste. La distinction du bien et du mal, du bien et du mal *moral*, est chose tellement élémentaire qu'on étonnerait beaucoup les plus sauvages d'entre eux en paraissant la leur contester...

Derrière leur morale et la supportant toute, nous trouvons en eux le sentiment véritablement inné et, pour ainsi dire, instinctif de la justice, uni à une certaine impulsion vers le bien, à une certaine aversion du mal » (1). Et comme corollaires, le sens de la responsabilité individuelle, du droit à la récompense et au châtiment. La Justice, même habilement tournée, même travestie, même devenue le masque de la violence et du crime, est l'éternel refrain du pays noir.

Or, cette moralité, — qui se montre supérieure chez les populations les plus arriérées, comme les Négrilles, à celle de beaucoup de populations relativement civilisées, — « dépend tellement de la religion qu'elle se confond pour ainsi dire avec elle » (2).

Le premier Impératif qui s'impose ainsi à la conscience du Primitif est celui du culte : culte de Dieu, des esprits et des mânes. Y manquer serait se diffamer et surtout attirer le malheur sur soi et sur les siens.

Il y a les impératifs de justice : calomnie, insulte, vol, agression, empoisonnement, homicide, ensorcellement, etc., sont regardés comme choses défendues et punissables.

Il y a les impératifs issus du totémisme, et comme lui, la plupart superstitieux. Les uns sont positifs :

(1) Mgr Le Roy, p. 205.

(2) Mgr Le Roy, p. 255 et 213. — Cf. R. P. Lagrange, *Religions Sémitiques*, p. 7 ; S. Reinach, *Cultes, Mythes et Religions*, II, p. 5-6. De là vient le système du *Tabou* origine des religions, qui s'étale dans *Orpheus*. — Même élévation morale relative chez les Esquimaux : cf: Gilbertson, *Journal ot Religions Psychologie*, oct. 1913, janv. 1914.

chez les Sân commencer la chasse par une prière à la larve *ngo*, chez les Fans, se limer les dents à la façon du crocodile, etc. Les autres sont négatifs : ce sont les fameux *tabous*.

Il est des tabous purement totémiques : défense de tuer le totem, de le maltraiter, parfois de prononcer son nom, ou même de le toucher et de le regarder : ce serait des manquements de respect (1).

L'expérience quotidienne ne pouvait qu'étendre le nombre des tabous et l'astuce l'exploiter. Ce pauvre noir poussé vers des régions nouvelles, perdu dans la grande forêt équatoriale, se trouve plongé dans l'inconnu. Bêtes ou plantes, quels seront ses amis, quels ses ennemis ? Il emploie la méthode expérimentale, rudimentairement. Tel fruit a failli l'empoisonner : il sera tabou ; telle source est amère : tabou ; tel marécage meurtrier : tabou. De la sorte, le tabou a joué son rôle social. Il a codifié l'expérience, guidé et réfréné la curiosité téméraire, mais avec beaucoup d'erreurs de détails.

Le tabou a ainsi garanti la famille : dès avant la naissance, l'enfant est, en somme, protégé par des tabous sexuels et des tabous alimentaires (ex. : défense aux parents de manger de la bête crevée, — « terrible privation », dit Mgr Le Roy). A la naissance, il semble que les tabous visent à conserver le type normal au détriment de tout ce qui est réputé anormal : tabous, les contrefaits ; tabous, les jumeaux, etc. ; parents et accoucheuse (sorcière) deviennent alors d'inconscients criminels. Une série de tabous enserrent la vie du jeune noir jusqu'à la puberté et à l'initiation. A ce moment, une série de

(1) On voit très bien là que le tabou n'est pas primitif. L'obligation est celle-ci, pleinement positive : respecter le totem ; c'est comme conséquences seulement qu'on arrive aux interdits : ne pas le voir, ne pas le tuer, etc.

nouveaux tabous remplace les anciens qui sont levés.

De nombreux interdits entourent le mariage : les plus intéressants sont ceux de l'inceste et de l'adultère. Il en est une foule d'autres qui enserrent la vie et la mort et même la survivance, les uns raisonnables et utiles, les autres superstitieux et ridicules, d'autres encore tyranniques et oppressifs, véritable exploitation du faible (1).

Les tabous ne sont pas la Morale, quoiqu'ils y touchent souvent de près ; ce sont des plantes parasites qui plongent leurs racines sur les limites de son aire, mais en même temps se nourrissent, comme le totémisme, de la superstition et de la Magie.

Il existe à côté du tabou la conception de la souillure morale, de la faute et du « *Péché* ». C'est une faute que l'indécence publique, c'est une faute que manquer à l'hospitalité, c'est une faute que de violer la parole donnée : ce ne sont pas des tabous. Il y a des fautes de pensée : désirer ce qui ne vous appartient pas, au marché par exemple ; penser des choses déshonnêtes de ses parents, etc. ; péchés de parole : parler de Dieu sans respect, porter faux témoignage ; péchés d'action : tuer, voler, user du miroir magique, se livrer à la sorcellerie : crime irrémissible (2).

Quant à la responsabilité elle est étrangement étendue, même au manque évident de consentement (au sommeil, par exemple), même à toute la communauté, dans le cas d'inceste par exemple, ou de désordres entre jeunes gens non pubères ni « initiés » (3).

(1) Mgr Le Roy cite l'interdiction des viandes pour les femmes et les enfants : ce qui est « bon » est réservé aux hommes ; interdits de navigation prononcés *ad libitum* par les chefs riverains, etc. *Ibid*, p. 229.

(2) R. E. Dennett, *l. c.*, p. 50-52, à propos des *Ba-vi-li* du Loango.

(3) Mgr Le Roy, p. 245-246.

Le péché doit être lavé par une *Expiation* : amende, mutilation, coups de lanières pour dommages à des tiers (1) ; et en cas de doute sur la culpabilité, recours aux ordalies : épreuve du fer rouge, de l'eau bouillante, du poison ; sacrifice, si l'offense atteignait le monde invisible ; parfois aveu de la faute et rémission par le féticheur. Il y a ainsi une sorte de confession suivie d'absolution chez les Kikouyous de l'Est africain et chez les Fans du Gabon, extrêmement curieuses et suggestives (2).

Rites divers. — La vie religieuse s'alimente par le Merveilleux et par les Rites.

Le *Merveilleux* abonde et surabonde chez les Primitifs : pour eux, comme pour les personnages de nos contes de fées, la nature est plus ou moins enchantée. D'ailleurs tout n'est pas illusion : le Mganga guérit souvent, le devin tombe souvent juste, le totem se montre souvent bon allié. Car le noir n'est pas plus bête qu'un autre ; s'il tient à ses croyances, c'est qu'elles lui « réussissent », c'est-à-dire qu'elles lui sont une explication suffisante des faits. Et, chez lui plus souvent que chez nous, se produisent des phénomènes mystérieux même pour notre science positive : télépathie, lévitation, « don des langues », possession (3).

Les *Rites* ne sont pas moins nombreux, dans une société ou la religion se mêle à toute la vie. Rites de naissance, rites d'initiation, de mariage, de funérailles, etc.

Des premiers, nous avons dit un mot ; les seconds

(1) Chez les *Fans* du Gabon, la justice ne manque pas de saveur on mange les meurtriers.
(2) Cf. Mgr Le Roy, p. 247 à 250.
(3) Voir Mgr Le Roy, p. 348.

sont beaucoup plus importants. Les *Initiations* ont lieu vers la puberté. Jusque là, l'enfant ne comptait guère plus, socialement et juridiquement parlant, (mais ce ne serait plus vrai pour le sentiment), qu'un petit animal domestique. Une cérémonie solennelle doit l'affilier officiellement à sa famille, à son clan, à sa tribu. Toute initiation commence par une « retraite » avec instruction sur les nouveaux tabous et exercices de chants et de danses. Les garçons sont peints en blanc (à la craie ou à la farine), couleur des esprits ; les filles généralement en rouge. Ils revêtent des ornements et costumes spéciaux souvent très compliqués. D'ailleurs garçons et filles se préparent séparément et indépendamment les uns des autres.

L'initiation est une nouvelle naissance : c'est pourquoi l'on impose souvent un nom nouveau ; elle est une incorporation officielle à la tribu : par suite l'initié prend à cette occasion les marques distinctives que possède chaque tribu, tatouages, dispositifs de la chevelure, mutilations, limage des dents, etc., en un mot tout son blason destiné à figurer le totem ; elle est un renouvellement de l'alliance avec le totem : d'où le sacrifice et la communion totémique qui l'accompagnent ; elle est une fête familiale, d'où les cadeaux, repas et danses qui la suivent ; enfin elle est le levé d'un tabou sexuel : avant l'initiation tous rapports avec une femme sont interdits. Un enfant qui naîtrait des relations coupables ainsi prohibées serait, en certains pays, un malheur public et partout condamné à disparaître. Après l'initiation, le jeune homme peut prendre femme et la jeune fille est nubile.

« La transmission de la vie humaine, écrit Mgr Le Roy, s'exerce dans un domaine mystérieux, où l'homme ne peut être admis qu'avec une sorte

d'autorisation du Maître souverain et moyennant une cérémonie appropriée. Mais l'interdit devra être racheté par un sacrifice, avec effusion de sang : d'où la *Circoncision*, dont le but moral est évident, puisque le tabou ou interdit auquel elle met fin, empêche rigoureusement les rapports sexuels entre enfants non arrivés à l'âge de puberté.

« Et l'on s'explique ainsi que cette institution, qu'on trouve partout connue en Afrique, se rencontre également en Océanie et jusqu'en Amérique, chez les Polynésiens, les Australiens et nombre de Peaux Rouges. Pour être aussi répandue, il lui faut une raison d'être générale : sa raison d'être générale n'est pas autre que celle de l'interdit sacré, porté dans l'intérêt moral de la famille, et levé, quand il le faut, en vue du même intérêt (1) ».

Les rites de *Funérailles* varient comme la qualité des défunts. Les malfaiteurs et féticheurs n'ont droit à aucun honneur, on brûle ou on abandonne le cadavre. L'esclave, l'enfant ne méritent pas d'égards posthumes. L'homme libre, le chef, le grand Mganga accaparent toutes les attentions pour leur dépouille.

Les derniers moments sont solennels. Toute la parenté se réunit autour du mourant. Il met ses enfants au courant des affaires pendantes, des cachettes, de ses vendettas, de ses débiteurs ; il exprime ses dernières volontés. Un parent ou un exorciste cherche à éloigner les mauvais esprits ; on chante des chants de la mort comme ceux que nous avons cités. Sitôt rendu le dernier souffle, c'est une explosion de cris et de gémissements. Puis on lave le cadavre, parfois on le peint en rouge (couleur du sang, couleur de la vie), ou on l'oint de beurre. Enfin on lui rend les derniers devoirs : inhumation dans

(1) Mgr Le Roy, *l. c.*, p. 236-237.

la case, dans des bosquets sacrés, dans un endroit voisin du village ; ou encore dessication et momification avant de l'enterrer ; ou encore abandon aux hyènes, que l'on vénèrera parce que l'esprit des ancêtres est en elles ; ou encore plongeon dans le fleuve : ou enfin, tout simplement, on offre le cadavre aux voisins qui le mangeront, à charge de revanche.

« Quand on a l'habitude d'enterrer le mort, dit Mgr Le Roy, — et ceci éclaire les coutumes des Préhistoriques, — on l'assied dans sa tombe, ou bien on le couche dans l'attitude du sommeil, ou bien encore on lui rend la position d'un enfant dans le sein de sa mère, comme s'il était déposé là pour une seconde naissance (1) ».

Dans diverses régions de l'Afrique et en Océanie, notamment aux Fidgi, aux funérailles d'un grand chef, les parents devaient témoigner leur deuil par des mutilations, généralement l'amputation d'une phalange, et les épouses se disputaient l'honneur d'être jetées vivantes dans la fosse (2). C'est une façon de tenir compagnie au mort dans l'autre monde, tout en conservant, dans le cas de l'amputation, les avantages de celui-ci.

Le deuil se porte pendant un temps qui varie d'un pays à l'autre. On revêt un costume spécial, on se couvre de couleur blanche, on change de village, ou seulement de case, ou simplement on change de place le mobilier à l'intérieur de la demeure : l'esprit dérouté ne pourra ainsi jouer de mauvais tours ; on se lave, on se purifie.

Puis viennent les anniversaires : semaine, mois, année qui suivront le décès ; nouvelles réunions de

(1) *L. c.*, p. 151.
(2) Jules Verne a fait une description dramatique de cette coutume africaine dans *Un Capitaine de Quinze ans*.

la famille, et à la dernière, sacrifice solennel, grand repas avec danses. L'âme a maintenant trouvé son logement ; son repos est assuré : elle ne reviendra plus effrayer les vivants. Le deuil est terminé ; le culte des Mânes commence.

Magie et Sorcellerie. — Nous avons partout trouvé la Magie aux frontières de la Religion et envahissant subrepticement son domaine. Fétiches et amulettes, tabous et totems sont déjà de la Magie malgré d'évidentes attaches religieuses.

C'est que l'esprit des Primitifs mêle facilement les genres. Où est la limite entre le remède qui guérit par la vertu des simples et celui qui guérit à la façon d'un talisman ? Ils ne la voient pas bien et beaucoup de prétendus civilisés non plus. Ils ont, comme ceux-ci, leurs porte-bonheur, sans se creuser la tête, pas plus qu'eux, à défendre ces absurdités.

Mais la Magie conserve chez eux toute son organisation et toute la virulence que le Christianisme a ruinées ailleurs. Elle est surtout puissante par ses *Sociétés secrètes*, redoutables organisations exploitées par la politique et qui semblent exister dans toute l'Afrique.

« Elles paraissent avoir pour but principal de maintenir les coutumes de la tribu, d'imposer des ordres indiscutés, au nom d'une autorité d'ordre religieux ou magique, de faire obéir et travailler les femmes, les esclaves, les enfants, tous les profanes, de permettre aux dignitaires de se réunir en comité secret, de prendre des décisions qui ne doivent être connues de personne, de se débarrasser de ceux qui gênent et de se faire attribuer les divers avantages qu'on peut convoiter. Les sanctions peuvent être terribles : le condamné n'échappera pas, et c'est

pourquoi les sociétés secrètes, en Afrique, exercent souvent une tyrannie redoutable » (1).

Les initiations y ont généralement plusieurs grades et degrés ; elles se font dans des cérémonies mystérieuses, de nuit généralement, avec attirail d'ornements machinés et de trucs soigneusement tenus secrets, entourées de serments et de menaces de mort. Les femmes ont aussi leurs sociétés, leurs initiations « abominablement immorales (2) ». On recourt souvent chez les uns et les autres aux procédés habituels de la magie, au sacrifice et au meurtre rituel, et les sociétés de femmes « tiennent souvent les hommes en respect et il s'y décide plus d'un empoisonnement » (3).

A côté des sociétés secrètes, les *Sorciers* et maléficiers opèrent aussi pour leur compte et celui de leurs clients. Ils ont leurs sabbats, singulièrement pareils à ceux de l'ancienne sorcellerie européenne, leurs pactes, leur *lycanthropie* (hommes-tigres, hommes-chacals, hommes-caïmans), leurs meurtres, leurs empoisonnements (4), leurs envoûtements solennels (5), à l'effet desquels on peut aider directement.

Les rites magiques convergent vers le sacrifice et très souvent le meurtre rituel n'est que le préambule du repas anthropophagique. En s'incorporant la victime, on l'annihile et l'humilie, on s'assimile magiquement ses qualités : force, courage, etc., on s'incorpore des influences mystérieuses. L'anthropophagie pure et simple, sans cérémonial magique, est une exception et l'apanage de quelques tribus

(1) Mgr Le Roy, *l. c.*, p. 283.
(2) Mgr Le Roy, p. 339.
(3) *Ibid.*
(4) Cf. Mgr Le Roy, p. 342-347.
(5) *Ibid.*, p. 347-350.

seulement, non pas les moins civilisées matériellement, au contraire, mais les plus dépravées (1).

Enfin le monde noir a ses *possessions* et très fréquentes, rappelant elles aussi par tous les détails nos épidémies de possession du XVIIe siècle : lévitations, langages inconnus, etc. (2) ; par suite toute une collection de pratiques d'exorcisme venant finalement toujours aboutir au sacrifice sanglant.

Conclusion. — Au total, partout ou presque partout l'idée d'un Souverain du Monde, maître de la vie et de la mort ; des esprits tutélaires ou malicieux ou méchants ; un élément qui survit au corps ; un monde invisible qui se mêle plus ou moins à notre existence et auquel nous ne saurions rester indifférents ; des catégories d'actions permises, d'autres défendues, généralement suivant qu'elles apparaissent justes ou injustes ; l'emploi de la prière et du sacrifice pour obtenir faveurs, préservation, pardon, purification : voilà les éléments principaux des religions de non civilisés. Ce reliquat de vérités qui se retrouvent dans la révélation est donc loin d'être négligeable.

Mais à côté de ces vérités que de vastes lacunes ! Que de contradictions, d'absurdités, de superstitions malfaisantes ! Par dessus tout, quelle anarchie et quel désordre dans les croyances ! Dégénérés ou retardataires de la civilisation, les non civilisés sont

(1) Cf. Mgr Le Roy, p. 353-357, et sur les conséquences néfastes de la Magie, dépopulation, terreur, ruine, p. 358 et suiv. — Notons cette réflexion finale de la page 360 : « C'est ainsi que, pendant des siècles, en Afrique, s'est maintenue l'*égalité* dans la misère et la barbarie : » l'envie et la suspicion transforment quiconque cherche à faire mieux que le commun, à progresser, à s'enrichir, en victime désignée ou en persécuteur obligé.

(2) Voir Mgr Le Roy, p. 347.

pour nous un exemple extrêmement instructif, tant par le stock de vérités qu'ils conservent que par les déficits qu'ils accusent.

A CONSULTER :

Mgr Le Roy, *La Religion des Primitifs*, Paris, Beauchesne, 1911. Remarquable série de Conférences faites à l'Institut Catholique de Paris en 1907-1908 et dont la portée est considérable, même en dehors de l'histoire des religions.

Abbé A. Bros, *La Religion des Peuples non civilisés*, Paris, Lethielleux, 1908. Contient beaucoup de faits, mais à n'utiliser qu'en tenant compte des réserves faites par Mgr Le Roy, dans l'ouvrage précédent. On y trouvera une abondante bibliographie.

Le même dans J. Bricout, *Où en est l'histoire des religions* ?, t. I. — Bon chapitre.

CHAPITRE IV

LES RELIGIONS PROTOHISTORIQUES

I. — LES ÉGÉENS

Chronologie et Ethnographie. — Aux Ages de Pierre succéda l'*Age du Bronze*. Mais il ne faut pas voir dans ces expressions l'équivalent d'une chronologie : ce sont des états, des étapes successives de l'industrie, et non des dates. Ainsi l'âge du bronze commença vers le sixième millénaire (?) avant Jésus-Christ en Chaldée et en Egypte, vers le troisième en Chine et en Grèce, vers le milieu du troisième en Gaule et en Suisse, vers 2000 en Scandinavie, vers 300 avant Jésus-Christ en Finlande et, en Polynésie, seulement au XVIIIe siècle. Autrement dit la civilisation s'est propagée, d'un centre primitif, qui est la double vallée du Tigre et de l'Euphrate, vers une périphérie, sous forme d'ondes successives, de remous concentriques pareils à ceux d'une eau agitée par la chute d'un caillou.

Voici les principales concordances admises par M. R. Dussaud (« Chronclogie courte », *cf. Ch.* de L'Egypte) que nous simplificns et rapprochons des indications de Déchelette pour l'Europe occidentale.

EGYPTE	BABYLONIE	CRETE	ARCHIPEL	TROADE	GRECE CONTINENTALE	EUROPE OCCIDENTALE
I-II dyn. 3300-2900 **Ancien Empire** 2900-2200	I^{e} dyn. Sargon d'Agadè v. 2770	**Minoen Ancien** 300-2200	Néolithique Age du cuivre	Troie I	Néolithique (avec outils du bronze)	**Néolithique**
Moyen Empire 2200-1788 XI-XVIIe d. 1788-1580	Hammourabi 1945-1900 Chute de la I^{e} dyn. babylonienne 1750	**Minoen Moyen** 2200-1550	Ier Age du bronze	Troie II Troie III-V	Protomycénien	Ier Age du **Bronze** 2500-1900 IIe Age du **Bronze** 1900-1600
Nouvel Empire 1580-1090	Empire hittiet XVI-XIIe s.	**Minoen récent** 1550-1100	IIe Age du bronze	Troie VI (*homérique*) Prise de Troie : 1180	Mycénien 1500-1100	IIIe Age du **Bronze** 1600-1300 IVe Age du **Bronze** 1300-900
XXIe dyn. 1090-945	Empire Assyrien	**Age**	. . . . .	**du**	. . **Fer**	vers le VIIe siècle

On voit que l'âge de pierre se termine vers 3000 avant Jésus-Christ pour la Crète, les Cyclades, Chypre et la Troade. C'est alors pour toutes ces régions une civilisation pastorale et agricole.

« L'âge du Bronze semble dominé par la civilisation égéenne qui s'étendait sur le bassin oriental de la Méditerranée et dont les stations les plus célèbres sont Hissarlik (Troie) en Asie Mineure, Mycènes en Argolide, Cnosse et Phaistos en Crète, les Cyclades et l'île de Chypre, — et qui fut florissante de l'an 3000 à l'an 1200 environ, autant qu'on en peut fixer les dates par le synchronisme des trouvailles d'objets égyptiens et d'objets égéens. Cette civilisation éten-

dit son influence immédiate en Sicile, en Grande Grèce et peut-être jusque dans la péninsule ibérique » (1).

Quant aux races et à leurs mélanges, nous n'en pouvons rien dire d'utile, tant est grande la confusion des faits et des théories (2). Les populations égéennes n'étaient ni sémites ni aryennes semble-t-il.

Notre connaissance des civilisations de l'âge du Bronze repose sur les fouilles récentes entreprises un peu partout en Europe et surtout sur celles de M. Evans en Crète, commencées en 1900 et d'un intérêt capital : « La Crète a été l'un des carrefours de l'humanité » (3), le point de contact entre les civilisations orientales, égyptienne surtout, et la Grèce encore barbare.

Religions de la Civilisation du Bronze. — « Les monuments des temps protohistoriques présentant un caractère religieux incontestable ou susceptibles de quelque interprétation précise sont en petit nombre », écrit justement Déchelette, — à l'exception de ce qui appartient à l'archéologie funéraire (4).

M. Dottin résume ainsi tout ce qu'on en peut dire d'un peu positif : « Il est possible que certains emblèmes, qui ornent divers objets de l'âge du bronze

(1) G. Dottin, *Les Anciens peuples de l'Europe*, Paris, Klincksiek, 1916, p. 46.

(2) V. le vol. de M. G. Dottin, cité ci-dessus. On y verra ce que les peuples anciens pensaient de leurs origines et ce qu'en pense la science contemporaine.

(3) G. Dottin, *l. c.*, p. 226. — V. R. P. Lagrange, *La Crète ancienne*, Paris, Gabalda, 1908 ; surtout R. Dussaud, *Les Civilisations préhelléniques dans le bassin de la Mer Egée*, 2e édit., Paris, Geuthner, 1914. — Cf. Déchelette, *Archéologie Celtique*, Paris, Picard, t. II, passim. Malheureusement les chapitres sur la religion à l'âge du Bronze sont la partie faible de ce magistral ouvrage. Le rattachement des cultes protohistoriques à une religion du soleil, proposé par l'auteur, est une hypothèse très combattue.

(4) *L. c.*, II, p. 409.

aient un caractère sacré ; que la roue représente le soleil ; que le *swastika* (ou croix gammée) soit l'emblème stylise du soleil en mouvement ; que la barque traînée par les cygnes ait rapport à un mythe analogue à celui de Cycnos qui fut changé en cygne par Phébus et placé parmi les astres. Les bovidés ou simplement les cornes de bovidés, dont les représentations, fréquentes en archéologie égéenne, se trouvent également dans l'Europe occidentale, étaient sans doute un fétiche, comme aussi la hache, double en Crète, simple en Occident, qui est parfois associée à la roue et au swastika » (1).

Quelques hypothèses et guère plus !

Voyons, chez M. R. Dussaud, le détail des renseignements fournis par l'archéologie.

Culte. – Primitivement, il n'y a pas de *temples* à proprement parler. Le culte se pratique dans l'habitation familiale, qui reste conforme au type des âges précédents, et dans les lieux habituels aux primitifs : sur les tombes, près des sources, des arbres, des rochers, dans des enclos sacrés (*téménos*) et par là-même interdits (*abaton*), dans les cavernes, les grottes et les antres dont la littérature grecque a gardé un souvenir effacé.

Tout concorde à faire croire que chaque demeure avait, pour le culte privé, un emplacement dont les chapelles retrouvées dans les palais de Phaestos, de Cnosse et de Gourmia sont les plus illustres témoins.

Au père, dans la famille, comme au roi dans la cité, revenaient les fonctions sacerdotales ; le palais était partiellement un temple et il avait sa chapelle

(1) G. Dottin, *l. c.*, p. 46. — G. Déchelette, t. II, p. 453 sq. avec les réserves faites précédemment.

monumentale, avec un autel ou une table de libation entourée de banquettes adossées aux parois.

Les *autels* sont de formes variées, souvent en courte colonne évasée au sommet.

Mais quelle était la *divinité*, ou les divinités, de ces âges plus anciens que la légende grecque elle-même ? Notre ignorance reste là-dessus très grande. Dès le début du néolithique, dès la prise de possession des îles par l'humanité, les égéens ont conçu certains dieux sous forme humaine : les idoles stéatopyges de la Grèce continentale en sont la preuve (1). Mais en même temps, ils se faisaient, semble-t-il, d'autres dieux, une conception animale ou végétale. M. S. Reinache avait même cru voir dans la fameuse *Porte aux Lions* une représentation aniconique de la divinité. Pour M. Dussaud, il n'en est pas ainsi. La Porte aux Lions est bien une représentation religieuse, mais « la divinité y est représentée par ses animaux attributs, par l'autel qui lui est consacré (2) », et cette divinité, inconnue de nous, apparaît comme la gardienne du foyer, du peuple, de la cité.

Au début de l'âge du Bronze (Age du Cuivre), se répandit dans le monde égéen un type de *déesse nue* se pressant les seins et parfois portant son enfant, horrible et rude ébauche, que l'on peut suivre pendant 20 siècles, d'une déesse-mère, déesse nourricière, qui, sans doute, garantissait la prospérité et l'abondance. Souvent elle apparaît associée à des serpents, à des colombes, et plus tard, à des lions.

Les objets que l'on trouve fréquemment dans les lieux de culte sont assez variés :

Les *cornes* de consécration, sont une représen-

(1) R. Dussaud, *Civilisation préhellénique* 2, p. 362.
(2) *L. c.*, p. 353.

tation abrégée du taureau et jouent un rôle dans beaucoup de religions anciennes (1).

La *hache*, comme arme offensive, le *bouclier*, comme arme défensive, sont des symboles religieux. Une déesse à la double hache a joui d'une grande popularité pendant le deuxième millénaire. Mais qu'était-elle ? Et la déesse au bouclier en 8 qui l'accompagne ? Ce ne peut cependant être le Zeus Labrandeus, Zeus à la hache (*labrys*), des siècles postérieurs. Il semble que le culte de la hache double, comme caractéristique du grand dieu céleste, est venu de Crète. On songe au Zeus Crétois, au Zeus tonnant et foudroyant de l'époque hellénique. M. Evans en découvrant les substructions du vaste palais de Cnossos et les innombrables représentations de la hache qu'elles contiennent, l'a identifié au légendaire Labyrinthe, qui eut été un palais de la hache.

Arbres et rameaux sacrés, comme plus tard le chêne de Dodone, le platane de Gortyne, etc., sont déjà censés les demeures des esprits divins. Par suite l'arbre exigera des cérémonies et des soins rituels, des sacrifices sous ses branches, un autel à ses pieds.

Quant aux *animaux* sacrés, tout nous démontre qu'il n'y eut pas de stade totémique (2). Le taureau était un des principaux, sans doute comme symbole de vie. De là les tauromachies et les courses de taureaux qui furent d'abord des cérémonies sacrées. D'où également l'abondance des bucrânes dans l'ornementation monumentale en Grèce et dans les régions méditerranéennes. (Cf. Le rôle du taureau

(1) Dans le culte hébraïque, remarque M. Dussaud, les cornes ont une signification graphique et une signification rituelle différentes. — En Gaule, Déchelette, II, p. 482.

(2) V. Dussaud, p. 393.

dans les légendes de Zeus). A quels *mythes* correspondaient toutes ces représentations ? sans doute beaucoup des croyances égéennes reproduisaient celles de l'Egypte. Sans doute aussi y avait-il dès lors la croyance à un Dieu céleste dispensateur de la pluie et de la fécondité (Zeus, dieu taureau) et à une déesse, mère des dieux et des hommes, la Terre Mère (Dê mêter) fécondée par le Ciel... Hypothèses vraisemblables (1). Le culte du taureau est le mieux attesté de tous ces cultes antiques pour la Crète (Mythes du Minotaure, d'Europe, de Pasiphaé, etc.)

Rites funéraires. — L'inhumation demeure, pendant l'Age du Bronze, l'usage commun dans toute l'Europe, au moins pendant toute la première moitié de cette période. La coutume de brûler les cadavres n'apparaît que plus tard et semble avoir pris naissance spontanément, sous l'influence d'idées religieuses, chez plusieurs peuples d'Europe et de l'Asie : elle apparaît en Armorique, en Scandinavie, en Italie, en Allemagne du Nord où elle demeurera en usage jusqu'à l'époque romaine.

De quelle idée procédait cette pratique nouvelle ? voulait-on sauvegarder les vivants contre la survivance malfaisante des morts ? On cherchait plutôt à aider le mort lui-même à se dégager plus rapidement de son enveloppe corporelle et des liens terrestres (2).

(1) Mais invraisemblable celle de M. Houssay, acceptée par le P. Lagrange, et réfutée par Pottier, *Rev. Archéol.*, 1906, I, 24-32, d'une genèse évolutionniste représentée sur les vases mycéniens. On trouvera d'amusants développements de cette idée, qui porte sa date et par suite son stigmate de caducité, dans Costantin, *Les végétaux et les milieux cosmiques*, 8°, Alcan, 1898, p. 275 sq. A quoi ne mènent pas les contagions intellectuelles, même chez les meilleurs esprits.

(2) Cf. Déchelette, II, 161, et R. Dussaud, *l. c.*

L'inhumation se faisait souvent, au moins pour les personnages importants, dans des *tumuli*. On en trouve dans tous les pays de l'Ancien et du Nouveau Monde ou peu s'en faut, et chez nous, à peu près dans toute l'ancienne Gaule, groupés en quatre régions principales (1).

Le culte des morts était général : on faisait des offrandes et des sacrifices sur la tombe ; les sacrifices humains en particulier se perpétuèrent jusqu'à l'âge épique, puisqu'il y en a des traces dans l'*Iliade.*

D'ailleurs le mobilier funéraire que l'on retrouve dans ces anciennes sépultures prouve de quel souci on entourait les défunts : dans les tombes, réunies dans les *temenoi*, ou dans une chambrette funéraire attenante à la sépulture, on déposait des bijoux, des feuilles d'or, des statuettes de la déesse-mère, et d'autres aussi comparables peut-être aux répondants égyptiens (cf. Ch. *L'Egypte*).

Le fameux sarcophage d'Hagia Triada fournit de tous ces rites des représentations précieuses.

Ajoutons aux rites funéraires les *rites agraires* et nous aurons énuméré le peu de renseignements que nous possédons sur ces lointaines époques.

Outre les danses rituelles que l'on trouve partout, M. Dussaud signale, un curieux rite : l'arrachage de l'arbre sacré, fréquemment représenté sur chatons de bagues et autres objets contemporains : quand l'arbre avait pleinement concentré en lui, par la vertu des sacrifices, la force divine, on l'aurait arraché violemment pour s'emparer de cette force par surprise et se l'assimiler (2).

(1) Cf. Déchelette, II, p. 133.

(2) R. Dussaud, *l. c.* p. 412. — On ne peut à ce propos ne pas songer à cette partie du sacrifice du *Sôma*, dans la religion védique, où, à la fin de l'*Agnistoma* annuel, on s'excuse à Sôma de l'avoir sacrifié et on travaille à le ranimer : « Si, arraché, à ton lieu natal, tu le regrettes encore, que grâce à toi, Sôma, ce péché de nous demeure secret ! » Caland et Henry, *L'Agnistoma*, p. 394.

A CONSULTER :

G. Dottin. — *Les Anciens peuples de l'Europe*, in-8, Paris, Klincksiek, 1916. — Fait le trait d'union entre l'archéologie préhistorique et l'antiquité classique. Excellente mise au point, avec toutes indications bibliographiques désirables.

II. — LES INDO-EUROPEENS

Quand on compare entre elles les langues, les civilisations et les croyances des Grecs, des Latins, des Celtes, des Germains et des Slaves, aussi bien que des Mèdes, des Perses et des anciens Hindous, on y rencontre des traits communs largement suffisants pour prouver, non précisément, comme on le croyait autrefois, une origine généalogique commune, mais du moins une communauté primitive de langage, de condition sociale et de religion. On appelle *Indo-Européens* les ancêtres communs de ces divers peuples, ou du moins les ancêtres divers mais participant à une vie commune. On les appelle aussi *Aryens*, du sanscrit *Aryâs*, qui signifie *les nobles* et dont on retrouve le radical dans l'*Airyanem vaéjo* de l'Avesta, séjour primitif des Aryens, dans l'*Ariane* des Grecs, qui allait de l'Océan Indien à la Caspienne, et dans l'*Iran* du persan moderne (1).

La connaissance des faits et gestes des Indo-

(1) Aujourd'hui on tend à restreindre l'appellation d'Aryens à la branche asiatique : Perses, Hindous. — Les longues controverses sur l'histoire des Aryens sont résumées dans S. Reinach, *L'Origine des Aryens*, in-16, Paris, Leroux, 1892 ; par le même auteur, avec un aperçu des résultats positifs. Dans Al. Bertrand, *Nos Origines*, t. I, *La Gaule avant les Gaulois*, 2e édit. Paris. Leroux, 1891, App. p. 307 à 322 ; par Isaac Taylor, *L'Origine des Aryens* (Biblioth. évolutionniste), trad. H. de Varigny, Paris, Battaille, in-16, 1895 ; par le R. P. Van den Gheyn, dans divers articles de la *Revue des questions scientifiques*, t. 32, 35, 44, etc. ; par Zaborowski, *Les Peu-Aryens*, in-12, Paris, Doin, 1908.

Européens, est au nombre de celles que l'on a cru posséder il y a quelques lustres et qu'il nous faut renoncer aujourd'hui à regarder comme acquises. Plus d'une fois le dernier mot de la science apparaît être de plus en plus le fameux *Ignorabimus*.

Ethnographie. — C'est uniquement en procédant à des comparaisons qu'on peut arriver à se faire une idée de la civilisation des Aryens avant la dispersion. Peuple continental, en possession, semble-t-il, du cuivre mais non encore du bronze, connaissant une flore et une faune assez analogues à celles de la steppe russe (1), peuple de nomades aussi dont la demeure était le chariot à roues pleines, ils ne semblent avoir connue l'agriculture qu'après leur séparation en deux branches, l'européenne et l'asiatique. Alors ils s'établirent dans des demeures souterraines, dans ces cabanes à fonds creusés et aussi dans ces maisons lacustres dont les restes nous sont parvenus. Ils eurent quelques céréales, mais non la vigne à ce qu'il paraît.

Et où se trouvait ce mystérieux *Airyanem vaèjo*, dont ils emportèrent avec eux le souvenir ? Pictet et les anciens du XIXe siècle, nommaient la Bactriane, le Plateau de l'Iran. Les savants actuels sont presque d'accord pour placer cette région en Europe, les uns, surtout les Allemands (2) dans le nord-est, les autres dans le sud-est. Mais il subsiste des objections insolubles à cette dernière hypothèse. L'origine sibérienne, serait, de toutes, la plus vraisemblable.

(1) Mais ils connaissaient l'ours, qui n'habite pas la steppe. — M. de Morgan développe avec force les raisons de croire les Aryens originaires de la Sibérie, avant l'invasion du froid.

(2) On comprend pourquoi : le « peuple prédestiné » source de la civilisation moderne !

Croyances religieuses. — Si l'on se réduit aux points communs rigoureusement affirmés par la parenté du vocabulaire et la comparaison des croyances, il ne reste plus qu'un sec et fort pauvre résidu. Mais nous possédons une géniale et vivante restitution dans la *Cité Antique* de Fustel de Coulanges, ce chef-d'œuvre de l'école historique française, qui devança la science de son temps et devint justement l'un de nos classiques.

Réduite à ses propres ressources, la linguistique nous apprend fort peu de chose sur la religion des Indo-Européens. Elle n'a même aucun argument en faveur d'un fait capital, certain, perpétué jusqu'à nous : le culte des ancêtres. Celà suffirait à montrer de quelles réserves il faut entourer les arguments de l'école philologique. M. A. Meillet a groupé en deux pages de son *Introduction à l'étude comparative des langues Indo-européennes* (1) les quelques faits qui semblent résister après tant de destructions critiques et ils se réduisent presque à l'universalité d'un grand dieu céleste, impersonnel et immatériel (cf. grec, *Zeus* ; celtique, *Dispater* ; latin, *Juppiter* ; sanscrit, *Dyaus pitar* ; germanique, *Ziu*). Très vite (c'est une manière de dire), chaque groupement aryen donna à ses dieux des noms différents. Nous avons vu comment les primitifs aiment à s'approprier dans le langage toute chose, depuis les fleuves jusqu'aux dieux. Mais la communauté du nom de Dyaus nous prouve que les Indo-Européens possédaient un dieu suprême à caractère assez marqué pour se maintenir fidèlement dans les divers rameaux linguistiques (2).

(1) 3e édit. Hachette, 1912, p. 387-389. « La linguistique ne peut apporter que peu de témoignages solides. ».
(2) Cf. A. Meillet, *la Religion indo-européenne* dans *Revue des idées*, 15 août 1907, p. 689 sq.

Dyaus, c'est le « brillant », le ciel, mais non pas le ciel matériel, père de la lumière et de la pluie, non pas même seulement l'esprit du ciel, mais le véritable Dieu suprême dont nous retrouverons le souvenir chez les Aryens séparés.

Au-dessous de lui venait certainement un panthéon d' « immortels », divinités associées au dieu suprême en même temps qu'aux phénomènes célestes : les *deivos* (scr. *devà*, lat. *deus*, gr. *théos*, anc. isl. *tivar*). Le dieu du tonnerre et de l'orage était l'un des principaux, car on le retrouve dans le Zeus et le Jupiter tonnant, dans le *Thor* germanique, le *Taranis* celte (cf. lat. *tonitru* et all. *Donner*) et dans le lithuanien *Perkunas* (cf. le lat. *quercus*), « le dieu du tonnerre qui frappe le chêne » (1).

Le soleil, la lune, l'aurore, le feu, la terre, furent également objets de culte avant la séparation des Aryens, puisqu'on les retrouve à peu près partout dans les religions dérivées. Par exemple le feu sacré, conservé au foyer domestique chez les peuples de l'antiquité classique, et les divinités du foyer (*Vesta* et *Hestia*) correspondent à l'*Agni* indo-iranien, le feu « maître de la maison », et au vieux slave *Ugnis szwentà*.

Au-dessous de ces dieux, venaient les esprits affectés à un rôle plus réduit, à une fonction locale ou spéciale. « Chaque fonction de la vie était envisagée comme l'effet d'une puissance (*numen*) ; plus tard, cette puissance s'anthropomorphise, et, sous cet aspect, elle préside simplement à l'acte. *Vagitanus* devient le génie qui ouvre la bouche du petit enfant, *Cunina* protège le berceau, *Educa* et *Potina* lui apprennent à manger et à boire, etc. (2) ». De

(1) C'est sous cette forme que le chêne a pu devenir l'arbre sacré des Celtes.

(2) R. Dussaud, *Introd. à l'Hist. des Rel.*, p. 61-62

même il y avait des dieux secondaires pour les travaux agricoles, les étapes de la végétation, de la vie humaine (1), etc.

Enfin, au-dessous encore de ces divinités, les âmes des morts étaient l'objet d'un culte dont témoignent la coutume à peu près universelle de l'ensevelissement, et toutes ces antiques cérémonies des funérailles, des repas funéraires et des anniversaires qui se perdent dans les ténèbres du passé.

Le *genius* latin (et pour les femmes *juno*), le *daimôn* grec et leurs correspondants indo-européens étaient dès l'origine des divinités (2). Mais il s'y joignait l'idée de destinée attachée à chacun, de la bonne ou la mauvaise fortune qui l'attendent (3).

L'acte principal du culte était le sacrifice, et même il n'est pas impossible que primitivement toute immolation ait été un sacrifice, comme chez les Sémites et chez les Primitifs (4). Le sacrificateur, le père de famille, choisissait une victime dans son troupeau, la purifiait, la consacrait, l'immolait, la partageait, étendait les morceaux sur une jonchée de gazon, une litière, et invitait le dieu à venir s'asseoir et prendre sa part (5). Plus tard le sacrifice igné l'emporta chez les Hindous, les Grecs et les Romains : on brûla sur l'autel les pièces offertes au dieu : ce fut une manière de faciliter l'accès des offrandes vers les régions célestes.

(1) Cf. Lat. *Saturnus*, patron de l'ensemencement. *Ceres*, de la croissance, *Flora*, *Pomona*, etc. ; gr. *Karpo*, déesse de la maturité, *Pandrosos*, de la rosée, etc. ; hindou, *Prajâpati*, maître de la génération, *Brhaspati*, de la prière, etc.

(2) Servius, *in Georgic.*, 302 : « *Genium dicebant antiqui naturalem deum uniuscujusque loci vel rei vel hominis.* »

(3) Cf. Gr. *Tychê*, *Moïra*, pers. *Fravashi*.

(4) Cf. Legrand, *Dict. des antiq. grecq. et rom.*, v° SACRIFICIUM.

(5) La consécration se faisait par aspersion d'eau lustrale, déjà consacrée elle-même en y plongeant un tison du feu sacré. Plus tard on a répandu sur la tête de la victime des grains d'orge grillés (grec *oulaï*) ou des grains de blé torrifiés et mêlés de sel (*mola salsa*, lat).

Enfin les Indo-Européens possédaient vraisemblablement déjà un certain nombre de mythes dont on retrouve les traces dans les diverses Mythologies postérieures. Mythes anthropomorphiques : les dieux sont des « pères », les déesses parèdres sont leurs épouses, par exemple : *Zeus* (*Dios*), *Dionê* et *Dius*, *Diana* ; presque partout on trouve le culte de la *Terre Mère* (*Dêmêter*), et la destinée est aussi dispensée aux hommes par les déesses Mères (exemple : Parques, cf. les fées germaniques, les Déesses Mères celtiques, etc.) ; Mythes naturistes comme ceux des astres (*Açvins* et *Dioscures*), de l'orage (la délivrance des vaches = nuages), du feu, etc. Les uns comme les autres étroitement liés au culte primitif, finirent souvent par s'en détacher et ne laisser de traces que dans les littératures (1).

Les souvenirs d'une lutte divine contre un dragon malfaisant, d'un âge d'or, d'un premier couple humain, d'un déluge, etc., qui se retrouvent à la fois chez les Indo-Iraniens et chez les Hellènes, dûrent également compter au nombre des croyances communes au vaste groupe qui devait promouvoir la civilisation moderne (2).

A CONSULTER :

FUSTEL DE COULANGES. — *La Cité Antique*, Paris, Hachette, 1864, dont nous avons dit toute l'importance. Mais en lisant ce maître livre il faut tenir compte de la date et par suite des découvertes faites en ces cinquante dernières années.

O. SCHRADER. — *Die Indogermanen*, in-12 de 165 p., Leipzig, Quell und Meyer, 1911. — La meilleure vue d'ensemble ; résumé des grands travaux antérieurs du même auteur sur les Aryens.

(1) Les données sur la religion des indo-européens ont été réunies par O. Schrader, *Reallexicon der indogerman. Altertumskunde*, Leipzig, 1901. — M. A. Carnoy en a donné un excellent exposé dans *Christus*. 1re éd., Religion des Perses, p. 161-174.

(2) Mais avant de promouvoir la civilisation, l'arrivée des Aryens dans les pays où ils s'établirent, amena généralement, comme toute invasion, un recul passager de plus ou moins longue durée.

III. — LES PROTO-SÉMITES

Assyro-Babyloniens, Cananéens, Araméens, Arabes, Israélites et Edomites, Ammonites et Moabites formaient un groupe plus compact encore que celui des Indo-Européens. Ici on peut parler d'une race et d'un type ethnique. Tous sont des Sémites et dérivent donc d'une souche commune.

Pouvons-nous remonter jusqu'à ces Proto-Sémites que l'histoire devine sans les atteindre ? Pouvons-nous pénétrer quelque peu dans leur pensée religieuse ? On l'a tenté avec quelque succès et le R. P. Lagrange a réuni dans ses *Etudes sur les religions sémitiques* (1) l'ensemble de nos renseignements et de nos hypothèses.

Ethnographie et Chronologie. — Une tradition sémitique qui se perd dans la nuit des temps voulait que les cultes et les sacerdoces fussent sortis primitivement d'Eridou, placée entre les embouchures du Tigre et de l'Euphrate, sur le Golfe Persique antérieur au Delta actuel. Le sanctuaire d'*En-ki* (Eà) à Eridou passait pour le plus ancien temple du monde, la patrie originelle de la magie et de la divination (2).

Les découvertes et les travaux historiques modernes s'accordent également pour trouver aux bords sud-ouest du Golfe Persique le premier séjour connu des Sémites. De là, ils se seraient répandus vers l'Assyrie, l'Aram et l'Arabie, par vagues successives, à des dates qu'on ne peut fixer qu'à des milliers

(1) 1re édit., Paris, Gabalda, 1903.

(2) Voir R. P. Dhorme, *La Religion Assyro-babylonienne*, Paris, Gabalda, 1910, p. 5.

d'années près (milieu du 3e millénaire, pour la « Chronologie courte » (1).

El, Dieu primitif. — Dans toutes les branches du rameau sémitique on rencontre des traces non douteuses d'un dieu commun primitif, *El* ou *Ilou*, *Ilah*, *Allah*, envisagé comme un être supérieur, sans aucune attache à des lieux déterminés, ni à des forces de la nature limitées, ni à aucun objet animé ou inanimé. L'idée qui s'attache à lui est celle de puissance, de domination : il est le « Maître ». Mais il est autre chose encore pour le cœur du sémite, comme en témoignent tant de noms propres : « Mon dieu, Dieu avec moi, etc. ».

« Ce mot est le seul des langues sémitiques qui n'ait été appliqué qu'à Dieu ou aux êtres qu'on rendait participants à sa divinité ». Les autres appellations au contraire, *Baal*, *Melek*, etc. se disent des dieux et des hommes (2).

Peut-être était-il le dieu unique, Dieu tout court. Mais son souvenir alla sans cesse s'affaiblissant pour les esprits, sans jamais s'oblitérer complètement pour les consciences et les cœurs. Nous le retrouverons chez les Assyro-Babyloniens, où son idéogramme précède tous les noms divins, comme chez les Arabes et dans l'Allah du moderne Islam.

Panthéon. — A quelle époque triomphèrent le

(1) Voir R. P. Lagrange, *Etudes sur les religions sémitiques*[1], Paris, Gabalda, 1903, p. 59. — On ne peut plus s'appuyer sur les inscriptions Minéennes (Arabie méridionale), pour connaître les religions sémitiques de ce lointain passé, car les auteurs mêmes comme Hommel et Nielsen qui en avaient soutenu la haute antiquité, y ont renoncé et fixent vers 800 av. Jésus-Christ la date de quelques-unes. Cf. Lagrange, *l. c.* p. 68. — Pour ces migrations, voir de Morgan, *l. c.* ,192 sq.

(2) R. P. Lagrange, *l. c.* p. 71-83.

polythéisme et l'idolâtrie ? A une date certainement fort lointaine, antérieure à la séparation, puisque tous les Sémites avaient leurs Baals et leurs Meleks. Les ancêtres d'Abraham, à Our, étaient polythéistes (cf. *Josué*, XXIV, 2), mais son nom même, *Abi-ramou* = probablement : *Mon Père* (c'est-à-dire : mon Dieu), *est elevé*, témoigne qu'on était loin d'avoir complètement oublié l'antique *Ilou*.

Les *Baals* étaient des dieux locaux, propriétaires du sol. Chaque endroit a son *baal*. Mais ce n'est pas un dieu identifié au sol. Dès les plus lointaines origines, il est conçu comme un dieu de l'air et de l'orage, de la pluie fécondante, localisé dans une région, une zone céleste. De là viendront les symboles qui le représentent, en particulier le taureau, image de la force génératrice masculine. Une colonne conique, la *Masséba* indique aux fidèles sa demeure. Etant propriétaires du sol, des villes, des états, les dieux seront aussi les *Melek*, les rois, *Melek-Qart*, Melkart, le roi de la ville (1). Etaient-ils en même temps dieux solaires ? Nous l'ignorons pour les époques anciennes. Mais les noms propres témoignent qu'on aimait à les regarder comme des Pères : « Fils de Sin », « Fils d'Adad », etc.

Les Baals avaient leur réplique féminine, la déesse partout répandue chez les Sémites, aussi haut que les documents puissent remonter. C'était *Ashtoreth* ou Astarté (*Ishtar*, *Ashéra*, *etc.*), la Vénus orientale, dont le symbole est la vache et le monument l'*achera*, pieu sacré, peut-être grossière image féminine, planté dans quelque bois ombreux, sacré également, ou, sur le sommet d'une colline (Haut-Lieu), dans quelque enceinte sacrée. Les eaux, les pierres, les arbres associés à ces cultes, étaient-ils par eux-

(1) Le *Molock* de la Bible est probablement le Melkart de Tyr.

mêmes objets sacrés ? On peut le supposer ; on ne peut le prouver. De même on ne peut dire ce qu'était à cette époque primitive le culte des Baals et des Astartés. Sanglant déjà et inhumain ? Voluptueux et bassement immoral ? Peut-être..., sans plus.

En tout cas nous savons, par la comparaison des langues sémitiques, que l'idée de pureté et d'impureté, de pureté morale, dont la pureté physique n'était que le reflet et le symbole, de « sainteté » en un mot, était saisie par tous les Sémites avant leur dispersion. L'idée de sainteté était liée à la divinité, celle d'imperfection et d'impureté à l'homme.

La Circoncision, dont nous avons vu le rôle à propos des Primitifs, était-elle déjà en usage ? On peut se refuser à l'admettre par ce fait qu'elle ne fut jamais générale chez les Sémites : ni Babyloniens ni Assyriens ne la pratiquèrent et, si leurs ancêtres l'avaient connue, il serait bien difficile d'expliquer pourquoi eux-mêmes y auraient renoncé.

Le culte était essentiellement familial, la société étant patriarcale. Les rites funéraires étaient très développés : lamentations, lacération des vêtements, soin scrupuleux de la sépulture. Les offrandes et les festins funéraires étaient sans doute en usage, comme chez tous les primitifs qui admettaient la survivance de l'âme. Les morts étaient pour eux, comme ils le seront pour les Hellènes, « les fatigués » (hébr. *rephaim* ; cf. *oi kamnontes*). Mais cela n'indique nullement, au contraire, qu'ils aient été divinisés et qu'on leur ait rendu un culte.

Au point de vue moral, dit le P. Lagrange, « les Sémites ont à leur charge deux abominables tares » : les sacrifices humains, non seulement des prisonniers de guerre, mais des enfants immolés par leurs parents avec la conviction d'être agréables aux dieux, et la

consécration dans les temples et le culte des plus infâmes luxures (1). Si les unes comme les autres de ces pratiques se retrouvent chez les Grecs, le P. Lagrange est d'avis que « ces cas sporadiques s'expliquent par l'influence des Sémites ». En outre la polygamie excluait, chez eux, cette religion de la famille qui fut malgré tout, chez les Romains et les Grecs, le principe d'admirables vertus familiales.

Ces considérations nous montrent plus magnifique encore le chemin parcouru par l'un des rameaux sémitiques, celui des Hébreux.

A CONSULTER :

R. P. J.-M. Lagrange. — *Etudes sur les religions sémitiques* [2], 1 vol. in-8°, Paris, Gabalda, 1909. Très important.

IV. — LES AMÉRICAINS

Anthropologie et Chronologie. — L'une et l'autre sont l'incertitude même.

Tout prouve que les premières populations américaines étaient venues de l'Ancien Monde. Mais quand ? par où ? de quelle souche ? Unique ou multiple ? Autant de problèmes à peu près insolubles (2).

Une chose est certaine : l'Amérique a passé par l'âge de pierre ; elle a ses tumulus et ses sépultures préhistoriques. Ce qui démontre, joint à beaucoup d'autres faits, la régression des rameaux humains

(1) *L. c.*, p. 445.

(2) De nombreux instruments paléolithiques ont été trouvés en Amérique. D'autre part un pont réunissait autrefois le nord de l'Europe et le nord de l'Amérique : l'Islande et le socle sous-marin qui la relie au Groenland et aux îles Féroë, en sont les restes. Mais nous n'en savons guère plus.

livrés à eux-mêmes et isolés en face de la nature. Mais cet âge de pierre correspond à quels repères chronologiques ? Mystère.

Des indigènes du Nouveau-Monde, les uns sont restés des primitifs jusqu'à ces derniers temps, les autres, ceux énumérés par M. Beuchat, avaient, aux débuts de l'histoire, une civilisation et une religion organisées.

« Lorsque les Européens atterrirent en Amérique, ils remarquèrent que plusieurs des peuples qu'ils rencontrèrent possédaient une civilisation avancée. Les premiers conquistadores firent des descriptions enthousiastes de la richesse et de la grandeur des villes qu'ils visitèrent. Ces civilisations, que les chroniqueurs du XVIe siècle nous montrent sous de si brillantes couleurs, succombèrent rapidement sous les coups des soldats espagnols, et il ne nous reste, pour nous les représenter, que les dires des historiens de la première heure et les restes des monuments.

Les uns et les autres nous montrent l'existence, en Amérique, de peuples dont la civilisation était supérieure à celle des Indiens d'aujourd'hui : ils connaissaient tous l'art du tissage, de la maçonnerie, l'usage de presque tous les métaux, (sauf le fer) ; ils étaient rassemblés dans de grandes cités, avaient des chefs puissants, des armées régulièrement constituées, des impôts annuels, une organisation d'Etat, etc.

Les grandes civilisations américaines ont toutes fleuri dans la partie occidentale du Nouveau Continent, entre les frontières des républiques actuelles du Mexique et du Chili, et près des côtes de l'Océan Pacifique : ni dans les prairies de l'Amérique du Nord, ni dans les forêts du Brésil, ni dans les Pampas

de l'Argentine, les peuples n'ont dépassé la barbarie » (1).

Mexicains. — Les habitants de l'Ancien Mexique, que, pour simplifier l'écheveau des controverses, nous appellerons les Aztèques, étaient polythéistes. De l'aveu même de M. Beuchat, très porté cependant à suivre les théories de M. S. Reinach, « nous ne trouvons plus au Mexique de totémisme proprement dit, c'est-à-dire nulle part un clan ne se considère comme apparenté à une espèce animale (2) ».

Le polythéisme allait sans cesse s'accroissant du fait des guerres entre tribus. Le vainqueur faisait prisonniers le dieu et ses prêtres, les emmenait dans sa capitale et le nouveau culte s'implantait si bien que souvent il devenait l'un des principaux du vainqueur. Ainsi toute guerre était par la force des choses une guerre de religion.

Pareille aventure advint à *Tlaloc*, vieux dieu otomie, qui prit à Mexico-Tenochtitlan une importance de premier ordre.

Les dieux étaient donc des dieux de groupe, attachés à chaque tribu et plus ou moins hiérarchisés dans chacune d'elles à l'image de la société civile. On les groupait d'après les sept points cardinaux mexicains. Mais chacun d'eux représentait un assemblage fort complexe. Par exemple le grand dieu Aztèque de la guerre, le *Colibri du Sud*, était aussi le Ciel bleu, le guide des Aztèques, etc. De même étaient divinisés le soleil et la lune, le vent, les montagnes, les sources, la pluie, la terre, le maïs, les fleurs, le chant, la danse, le feu, etc. ;

(1) Beuchat, *Manuel d'Archéologie de l'Amérique*, Paris, Picard, 1912, p. 253. — Cet ouvrage néglige complètement les Primitifs de l'Amérique.

(2) *Manuel*, p. 313 suiv.

beaucoup de ces divinités étaient également à noms d'animaux.

Mais un caractère commun à toutes était leur horrible cruauté. Elles exigaient un culte sanglant, des sacrifices fréquents de prisonniers et à défaut, d'enfants innocents.

Aux sacrifices sanglants se rattache une sorte de communion plus ou moins anthropophagique qui nous reporte aux coutumes africaines. Deux fois l'an, en mai et en décembre, « les prêtres fabriquaient une grande statue représentant le dieu *Huitzilopochtli*, au moyen de pâte faite avec la farine de certaines graines (blettes), recueillies par eux-mêmes. Cette pâte était mélangée de sang d'enfants sacrifiés. On fabriquait à la statue un cœur, également en pâte. Après des processions multiples et diverses cérémonies que décrivent minutieusement Sahagun, Torquemada et Clavigero, la statue était *tuée* au moyen d'une flèche armée d'une pointe en pierre. Le cœur arraché était offert au roi et le reste partagé entre les gens de Mexico et de Tlatelolco (1) ».

Chez les Aztèques, comme chez tant d'autres peuples, « tous les actes de la vie étaient plus ou moins religieux (2) ». Il existait des rites d'initiation et de purification, des rites funéraires, que nous ne connaissons d'ailleurs qu'insuffisamment. On

(1) Capitan, *Conférences du Musée Guimet*, t. XXXII, p. 126. — M. Dussaud, en raison de la périodicité de ce sacrifice-communion, le rattache aux rites de végétation : *Introduction à l'Hist. des Religions*, p. 150. « Les individus cherchent à bénéficier eux aussi du rajeunissement de l'esprit de végétation ». Cette interprétation nous paraît beaucoup trop exclusive. Et ce qui est bien frappant dans cette cérémonie, c'est qu'ici on partage non une victime offerte au dieu, mais le dieu lui-même dans un substitut fait à son image. C'est un cas presque unique qu'il nous est bien difficile de ne pas expliquer, comme le culte de la croix, par un souvenir très obnubilé de prédications chrétiennes et de la communion eucharistique.

(2) Beuchat, *Ibid*, p. 327.

croyait à un paradis et à des enfers, même plusieurs enfers de différente nature.

Inutile d'ajouter que magie, sorcellerie et divination étaient abondamment développées.

Mayas. — Les habitants du Yucatan, du Guatémala et du Honduras semblent avoir eu, avant de subir l'influence mexicaine, un grand Dieu, créateur, conservateur et bienfaiteur du monde. Mais ensuite ils adoptèrent un panthéon modelé sur le panthéon mexicain (1).

De même aux Antilles et dans les régions de l'isthme, ce que nous savons des anciennes religions se rapproche beaucoup de celles du Mexique.

Péruviens. — Au Pérou, il semble bien que nous nous trouvons d'abord en face d'un totémisme caractérisé : culte des animaux et des plantes dont on porte le nom : condor, jaguar, serpent, puma. Il y aurait eu des totems individuels et des totems de groupe : tribu, province, etc. On préférait se laisser tuer par le totem plutôt que de se défendre. Mais il y a extrêmement d'obscurités dans cette protohistoire du Pérou et presque tout en est discuté.

En tout cas, partout où les Incas s'établirent, s'implantèrent les cultes solaires. Ils étaient les « fils du soleil », adoraient également la lune, le tonnerre, Vénus, les planètes et les étoiles. Tous ces astres étaient regardés comme formant la cour du couple divin, soleil et lune.

Cependant, au-dessus de ces dieux élémentaires, les Péruviens reconnaissaient une sorte de triade créatrice, dans laquelle tenait une place prépondérante *Pachacamac* ; son nom même était sacré

(1) Beuchat, p. 444 et suiv.

Un corps sacerdotal nombreux et compliqué, des sacrifices sanglants avec victimes humaines à l'occasion, des rites d'initiation et de purification, des rites funéraires très importants (1), comme la momification : nous retrouvons ici la plupart des coutumes religieuses des autres Américains. Nous y retrouvons également la croyance à un paradis et à un enfer, avec en plus la métempsychose.

L'une des institutions les plus célèbres est celle des *Vierges du Soleil* (2). Cloîtrées et sévèrement gardées, quoique non prêtresses à proprement parler, elles étaient les servantes du dieu *Inti*, le soleil. Elles étaient chargées de l'entretien du feu sacré, et de la fabrication du pain sacré pour les offrandes.

Influences chrétiennes. — Dans le chaos de ces croyances proto-américaines se sont glissés et sont demeurés à peu près certainement des éléments chrétiens. Il y a eu des contacts non douteux entre Amérique et Vieux-Monde, des atterrissements de naufragés, de hardis navigateurs du Nord, qui ont pu, au cours des siècles, jeter ces semences chrétiennes. Les traditions indigènes rendent vraisemblable qu'au Xe siècle un missionnaire islandais, un pêcheur ou un commerçant chrétien, ait échoué sur les côtes mexicaines et y ait prêché la foi. Ce serait lui que les naturels auraient ensuite divinisé sous le nom de *Quetzalcoatl*, le prophète blanc qui annonça aux Mexicains l'arrivée des Européens pour les convertir. Ces vieux souvenirs servirent grandement les Espagnols, au temps de la conquête Ils pourraient expliquer la présence du culte de la Croix chez les peuples du Mexique (3).

(1) Les femmes de l'Inca étaient enterrés vives avec lui.
(2) V. Beuchat, p. 621.
(3) V. *Christus* [2], p. 131.

Conclusion. — Trop peu connues de nous pour pouvoir être équitablement et pleinement appréciées, ces religions préhistoriques témoignent pourtant, par le peu que nous en savons, d'un minimum de croyances suffisant pour démontrer que, chez elles, toute trace de la révélation primitive n'était pas oblitérée.

DEUXIÈME PARTIE

CHAPITRE V

RELIGIONS HISTORIQUES

A. Sémites et Sémitisés

BABYLONIE ET ASSYRIE

Plus ancienne, selon toutes les vraisemblances scientifiques, que la civilisation égyptienne, celle de Chaldée nous est cependant moins complètement et moins lointainement connue jusqu'ici, parce que les fouilles et exhumations (entreprises en 1842), sont loin de nous avoir donné tout ce que l'on peut en attendre.

Tout semble prouver néanmoins que le delta de l'Euphrate et du Tigre, géographiquement très différent alors de ce qu'il est aujourd'hui, fut le berceau des premières civilisations. Ses habitants, de sang un peu mêlé, offraient une prédominance

de caractère sémitiques marquée. C'est d'eux que sortit Abraham, père des Hébreux.

Cette communauté de race doit entraîner de communes façons de penser, de sentir et de parler. Elles ne manquent pas. Nous avons là, devant nous, un « champ d'expériences » d'un intérêt prodigieux : dans un même terrain, ont germé deux semences, mais combien différentes et combien diverse leur floraison ! (1)

Origines ethniques ; grandes étapes historiques ; sources. — Les premières populations que nous connaissons en Chaldée n'étaient ni des sémites ni des aryens. Il semble qu'on puisse les rattacher aux belles races de l'Asie Mineure (Hétéens) et, pour l'Elam, aux négritos actuels de l'Inde et des régions élamitiques (Arabistan). Ces peuples sont les *Souměriens* et les Elamites. « Nous devons penser qu'ils étaient les descendants des hommes pléistocènes de l'Asie antérieure, de ceux qui avaient connu les temps glaciaires et le déluge » (2). Aussi loin qu'on puisse atteindre, ils étaient déjà assez civilisés. « Ils parlaient une langue agglutinante et c'est à eux que sont dus tous les éléments de la culture babylonienne des derniers jours » (3). Ils connaissaient l'écriture par idéogrammes et l'usage du cuivre, qu'ils employaient concurremment

(1) Pour archéologie et monuments, V. G. Perrot et Ch. Chipiez, *Hist. de l'Art*, t. II, *Chaldée et Assyrie*, 8° Paris, Hachette, 1884. — Pour généralités, de Morgan, *Les Premières civilisations*, gd 8°, Paris, Leroux, 1909. — Textes religieux : P. Dhorme, *Choix de textes religieux Assyro-Babyloniens*, in-8°, Paris, Lecoffre, 1906 ; Fr. Martin, *Textes religieux assyriens et babyloniens*, 2 vol. in-8°, Paris, Letouzey, 1900 et 1903.

(2) De Morgan, *l. c.*, p. 181. — L'époque pleistocène = quaternaire.

(3) A.-H. Sayce, *The archeology of cuneiform inscription*, 1908, p. 68.

avec les outils de pierre (1). Ni clans, ni tribus. Groupés en petites cités, dans leur plantureux pays, c'étaient des agriculteurs et non des nomades, pourvus d'une organisation sociale assez fortement constituée pour posséder une législation coutumière importante. Leur religion ne nous est pas connue ; on a proposé de leur attribuer la responsabilité de ce qu'il y a de naturisme dans le culte Assyro-babylonien (2), en laissant aux Sémites le culte astral.

A une époque difficile à préciser (5e millénaire ?), commença la première expansion sémitique. Remontant des rivages sud-ouest du Golfe Persique, les sémites essaimèrent vers les régions du Tigre et de l'Euphrate en telle quantité que, de là, ils reflueront ensuite sur l'Egypte et que l'élément autochtone sera vite absorbé et assimilé par eux. Ces nouveaux venus sont les *Akkadiens* (3).

Des siècles s'écoulèrent entre la fusion Souméro-Akkadienne et les débuts de l'histoire, puisque, pour Ed. Meyer, il n'y aurait pas de monuments babyloniens antérieurs à l'an 3000 (chronologie courte). Quand ceux-ci commencent à apparaître, la Chaldée est divisée en trois grandes régions : pays de Soumer, au sud-ouest, (villes principales : Our. Lagash, Ourouk = Erech, Larsa = Ellasar) ; le pays d'Akkad, au nord (Agadé, Kish, Babylone, etc) ; le pays d'Elam au sud-est (Suse).

(1) La métallurgie semble avoir pris naissance en Chaldée ou en Elam.

(2) J. de Morgan, *l. c.*, p. 212.

(3) Leur langue, l'akkadien, était d'un développement plus avancé que celle des Soumériens. L'élamite ou *anzani*, à racines monosyllabiques s'agglutinant, est connu par les beaux travaux du P. Scheil. — Quant à l'écriture des Chaldéens, elle était syllabique ; les Egyptiens trouvèrent le caractère alphabétique, mais sans l'universaliser ; les Phéniciens créèrent et répandirent l'alphabet

Successivement Lagash (v. 3000 av. J.-C.), Kish, Agadê (Sargon l'Ancien, v. 2800, chronol. courte), Our (v.2400), Larsa, exercèrent l'hégémonie, c'est-à-dire que le quatrième et le troisième millénaire se passèrent en luttes incessantes entre cités. C'est pourtant une époque de floraison scientifique et littéraire remarquable (Bibliothèque dite de Sargon.

L'hégémonie babylonienne commencerait vers le début du deuxième millénaire (Hammourabi, 1945-1900 (1) ; chute de la 1re dynastie : 1750 (R. Dussaud). L'hégémonie Assyrienne se dessine au XVIe siècle et dure jusqu'au VIIe. C'est une période de guerres redoutables qui noyèrent dans la sang l'Asie et l'Egypte. L'empire Assyrien atteint son apogée avec Teglatphalasar, Sargon II, Sennacherib, Assourbanipal (950-626 av. J.-C.). Mais les Mèdes, d'origine Aryenne, abattirent l'empire sémitique (608, prise de Ninive par Cyaxare). Un nouvel empire de Babylone dura trois quarts de siècle (Nabuchodonosor) ; mais en 539 Cyrus avec ses Perses prenait Babylone et mettait fin à son histoire.

La civilisation Chaldéenne, très brillante au point de vue matériel, fut surtout orientée vers le pratique et l'utile, beaucoup moins idéaliste que celle de l'Egypte, et entachée de vices constitutionnels comme l'esclavage, des procédés de guerre atroces, des cultes honteux.

Nos documents sur la religion Assyro-Babylonienne sont extrêmement nombreux. Ce sont les textes mis au jour depuis 1842, par les fouilles entreprises sur les ruines de Ninive, Babylone, Suse, Tello. Les plus anciens remontent à 3000 ans envi-

(1) La fameuse inscription connue sous le nom de Code de Hammoburabi a été découverte en 1901-1902, par M. de Morgan à Suse et déchiffrée par le R. P. Scheil.

ron avant J. C., les plus récents sont contemporains des derniers rois. Nous avons ainsi des inscriptions votives ou législatives, des récits historiques, des rituels et des livres de prières, des poèmes, des contrats, des correspondances privées, la bibliothèque d'Assurbanipal et ses 20.000 tablettes. Tout cela est écrit en caractères cunéiformes sur des briques séchées au soleil. Par elles, « en moins de soixante ans, trente siècles d'histoire sont sortis des tombeaux et ont reparu au grand jour » (1).

Les Proto-Chaldéens. — De très grandes analogies rapprochent les croyances des Proto-Chaldéens et celles des Proto-Egyptiens ; mais il nous est beaucoup plus difficile pour les premiers de suivre le détail de la synthèse qui s'opéra entre religions autochtones et religions de conquérants, entre éléments supérieurs et superstitions populaires (?).

La croyance en un Dieu unique et suprême, l'*El, Ilou*, des Sémites, se retira, comme en Egypte, dans le domaine de la conscience morale. On se nommera « Dieu avec moi », « Dieu est mon père », « serviteur de Dieu » ; le code de Hammourabi ordonnera de faire comparaître le coupable « devant Dieu »; mais pour le culte et officiellement on est nettement polythéiste. Entre cultes solaires et cultes naturistes la fusion est complète.

Chaque cité a son dieu, son souverain Seigneur, fondateur et roi réel. Les rois ancêtres montent en dignité et deviennent dieux, tout en gardant des traits et des attributs de leur carrière humaine. Puis les rois postérieurs au déluge deviennent de simples demi-dieux : *Etana*, roi de Kish, enlevé au ciel par un aigle, (cf. Shou) ; *Longal-banda*, le roi berger qui règna 1200 ans sur Ourouk ; *Doumouzi*, le roi

(1) Maspéro, *Histoire anc. des Peuples de l'Orient* 8e édi., p. 810.

chasseur, aimé d'Ishtar, mort tragiquement comme dans la légende d'Adonis-Tammouz ; *Gilgamesh*, etc. (1).

De quels cultes populaires, de quelles origines sortirent les aspects et attributs animaux, qui, ici comme en Egypte, se mêlèrent aux représentations divines, ? On ne saurait le dire encore. En tout cas on ne trouve pas trace de totémisme ni de clan dans tous ces documents millénaires. Mais on peut légitimement supposer des processus analogues à ceux que nous avons trouvés chez les Primitifs et que nous rencontrerons chez les Egyptiens ; nous avons vu les noirs passer du culte des ancêtres et du culte des esprits à celui des animaux et des arbres.

Le Panthéon. — Quoiqu'il en soit le panthéon Assyro-babylonien est pour ainsi dire innombrable. Astres et baals sémitiques, éléments divinisés, chacun avec son épouse parèdre, et, les principaux, avec leur cour, leurs serviteurs divins, leurs soldats, tout cela forme une poussière divine, organisée sur le modèle des cités chaldéennes.

Les dieux principaux sont groupés en triades. Première triade : *Anou* (ciel), *Bel* (terre), *Ea*, (eau) ; seconde triade : *Sin* (lune), *Shamash* (soleil), *Ishtar* (Vénus). La première triade comprend les grands baals du monde : il faut y joindre Nergal, roi des morts ; la seconde les grandes astres du ciel. De grands dieux locaux s'ajoutent aux précédents : *Ninib* (Orion) dieu de Soumer ; *Mardouk*, dieu de Babylone ; *Ashour*, dieu de l'Assyrie ; *Nabou*, dieu de l'écriture (cf. Thot). Puis les dieux de la nature : des fleuves (le Tigre, l'Euphrate), des céréales (*Nisaba*), du feu, de l'orage (*Adad*), de la végétation

(1) Arno Pœbel, *The Museum Journal*, Philadelphie, 1913, IV, 2 ; *Texts* 1914-15.

printanière qui meurt avec l'été (*Doumouzi*, « le fils de l'*apsou* » (1), d'ou Adonis Tammouz), des sources et canaux (*Ninà*, d'où le nom de Ninive), etc.

Au-dessous des dieux se rangent les esprits bons et mauvais. Chaque homme possède deux de ces génies protecteurs, l'un qui le précède, l'autre qui le suit. Chaque maison, chaque palais, chaque temple possède les siens, taureaux ailés à face humaine chargés de repousser les démons. Ceux-ci d'origine divine, mais en révolte contre les dieux, forment sept groupes pour le ciel et sept pour la terre.

Quant aux âmes des morts on les honore surtout parce qu'on les craint. Il faut assurer la sépulture au cadavre, lui fournir la nourriture et l'eau pour sa subsistance souterraine, si l'on veut qu'il jouisse d'une existence paisible dans l'autre monde et que son *edimnou* épargne aux vivants réclamations terrifiantes, maladies, folie et vampirisme.

Divinités principales. — *Anou*, le dieu du ciel, le dieu suprême et père des dieux, n'était cependant pas éternel. Il émanait, avec Bel et Ea, d'un couple antérieur représentant le monde céleste et le monde terrestre. D'ailleurs, dans la pratique, il s'effaçait et disparaissait fréquemment derrière des figures plus populaires et des dieux de cités. Une déesse sans caractère *Antou* l'accompagnait.

Le « seigneur » de la terre, *Bel*, fondu avec le dieu soumérien de Nippour *En-lil*, dieu de l'ouragan, était regardé comme le maître du monde terrestre et le roi des humains. « Son arme puissante » était le

(1) L'apsou est le fleuve Océan qui entoure la terre. La végétation est en effet fille de l'eau bienfaisante. Si les moissons sont divines, ce sera un sacrilège de les couper : d'où les lamentations des femmes qui pleurent la mort du dieu et demandent le pardon, tandis que les hommes moissonnent.

déluge ; il résidait avec son épouse *Ninharsag*, la Dame de la montagne, dans la Montagne de l'Est et, de là, réglait les destinées du monde.

Ea est dieu de l'*apsou*, l'océan des Grecs, la demeure de la suprême sagesse. C'est lui qui « crée l'intelligence », par suite qui a révélé les arts et l'industrie aux hommes qu'il a façonnés d'argile. Ea est l'Oannès, l'homme-poisson de Bérose. Sa parèdre est *Nin-Ki* ou *Dam-Kina*. Sous la forme d'un bélier à queue de poisson il représente l'*apsou* touchant à la terre près d'Eridou, aux bouches du Tigre. C'est dans l'Apsou que croît l'arbre de vie.

La lune, *Sin*, est une divinité masculine, père de Shamash et d'Ishtar. Les deux cornes du croissant font de Sin « un jeune taureau vigoureux » (1) ; à son déclin, ce n'est plus qu'un vieillard à barbe azurée qui réunit toute la sagesse des siècles et dont les dieux eux-mêmes ne pénètrent pas les secrets. *Ningal*, « la grande dame » est son épouse.

Shamash, le soleil, est le dieu de justice, qui enlace comme d'un filet les transgresseurs des lois divines et humaines (2). C'est lui, le juge céleste qui dicte, sur le fameux bas-relief, le *Code d'Hammourabi* (3). Il est aussi le dieu de la divination.

(1) Cf. le veau d'or.
(2) Cf. l'œil d'Horus.
(3) C'est exactement la codification du droit coutumier, civil, pénal, commercial, etc. des Babyloniens, avec prologue. — On a appelé ce code un chef-d'œuvre de l'esprit humain : c'est beaucoup dire ! En tout cas c'est un monument extrêmement précieux, mais dont on a singulièrement abusé sous forme de rapprochements avec la législation mosaïque. Il y a des prescriptions à peu près communes : mais l'esprit en est si différent ! Hammourabi : « Si un homme a abrité un esclave en fuite, il est passible de mort » (§ 19). Deutéronome : « Tu ne livreras pas à son maître l'esclave fugitif » *Deut.* XXIII, 15-16. Il y a là toute la distance de deux mondes moraux. — On a depuis retrouvé des lois babyloniennes qui sont la source et le prototype du code de Hammourabi (Musée de Philadelphie).

Ihstar, « la bienveillante », réunit des traits venus d'origines très diverses. Déesse de l'amour qui s'ingénie à séduire les mortels et règne sur Erech, la ville des hétaïres sacrées, elle est aussi la « dame des batailles », l'Aphrodite guerrière, qui porte l'arc et le carquois. Elle reste en même temps la planète Vénus et on la représente sur un char traîné par sept lions. De plus en plus d'ailleurs, et surtout en passant chez les Phéniciens et les Cananéens, elle représentera la passion impudique et sera la grande tentatrice de l'Orient.

Ninib ou *Ningirsou*, dieu de la guerre et de la chasse, représente la constellation d'Orion qui marche à la tête des étoiles, de « l'armée d'Anou ». Il est aussi le dieu sanglier sous la dent de qui périt la moisson, brûlée par l'ardent soleil du mois de Tammouz, ou Bételgeuse à son lever héliaque. Comme parèdre, Ninib possédait *Goula* ou *Baou* et, le jour du nouvel an, on célébrait leur mariage et on leur offrait les présents de noce.

Avec l'hégémonie babylonienne, *Mardouk* jouit d'une immense fortune. Dieu local de Babylone, il s'appropria successivement tous les rôles divins : maîtrise du monde, sagesse, science et guérison (1), puissance et force : c'est lui qui a vaincu le Chaos, Tiamat, et a tué le dragon cornu qui le représente. *Sarpanit*, « l'argentée », la parèdre de Mardouk, participa de tous ses honneurs.

Ashour, « le bienveillant », le dieu national des Assyriens, quand vint leur suprématie, prit la place de Mardouk. C'est au nom d'Ashour que cette race belliqueuse, énergique et courageuse, mais orgueil-

(1) « Il porte le nom d'Asar-ri, qui se trouve déjà dans un texte de *Gù-de-a* et qui fait de Mardouk un véritable Osiris babylonien. » Dhorme, *l. c.*, p. 96.

leuse, cruelle et fourbe, commettait les atrocités qu'elle appelait du nom de guerre (1).

Ils étaient un peuple essentiellement religieux. « Le roi se glorifie beaucoup, écrivait Rawlinson, mais il glorifie les dieux encore plus. Il combat pour l'honneur des dieux que les autre nations rejettent, et pour répandre leur culte au loin dans les pays connus. Ses guerres sont des guerres de religion autant que des guerres de conquête ; ses constructions, celles du moins sur laquelle il appuie avec le plus de complaisance, sont des contructions religieuses » (2).

Une telle religion ne pouvait survivre à ses fidèles : elle fut emportée dans la grande tourmente qui vit le monde sémitique céder la place aux conquérants indo-européens. Son histoire se ferme par le *Mane, Thecel, Pharès* de Balthazaar (38 av. J.-C.).

De tous ces dieux bigarrés la pensée babylonienne est-elle parvenue à tirer l'idée du Dieu unique et infini ? On trouve, aux derniers temps de Ninive et de Babylone, des listes identifiant Mardouk avec En-Lil, Sin, Nabou, Ninib, etc : En Lil, c'est Mardouk dieu du gouvernement ; Sin, Mardouk dieu lunaire, etc. Mais en même temps on voit toujours invoquer dans les inscriptions tout le panthéon masculin et féminin, toute la litanie des dieux et des

(1) Il faut lire le portrait des Assyriens que trace Maspéro : « Ils étaient un peuple de sang, plein de violence et de mensonge, sensuel, orgueilleux à l'excès, fourbe et traître par mépris de l'adversaire. Peu de nations ont abusé plus insolemment des droits de la force. Ils démolissaient et ils brûlaient les villes sur leur passage, ils empalaient ou ils écorchaient vifs les chefs rebelles ; malgré l'éclat et les raffinements de leur civilisation extérieure, ils demeurèrent toujours des barbares ». *Hist. anc. Peuples de l'Or.*, 8e éd. p. 352. Celà suggère des comparaisons éloquentes.

(2) G. Rawlinson, *The five Great Monarchies*, II, 72. Il s'agit spécialement, dans ce passage, de Teglatphalasar I (vers 1130 av. J.-C.).

déesses, comme aux temps d'Hammourabi. Il est donc évident que, dans leurs 3 à 4000 années d'existence historique, les populations Assyro-babyloniennes n'ont jamais pu se dégager complètement du polythéisme et de l'idolâtrie.

Cosmogonie. — Un poème fameux de l'époque des trois royaumes (env. XXIe s. av. J.-C.), nous raconte les origines du monde d'après les conceptions Assyro-babyloniennes : c'est l'*Epopée de Gilgamès* (1).

Ici comme en Egypte, il n'y a pas création proprement dite, mais organisation seulement. Au début, un chaos, dépeint sous des traits qui se retrouvent souvent :

En haut le ciel n'était pas nommé,
En bas la terre n'avait pas de nom,
D'*Apsou*, l'Océan primordial, leur père,
Et de la tumultueuse *Tiamat*, leur mère à tous,
Les eaux se confondaient en un...
Aucun des dieux n'était encore (2).

Apsou, c'est l'eau douce qui entoure le monde ; *Tiamat*, c'est l'eau salée. A eux deux ils engendrent les dieux. Mais bientôt, trouvant leur repos troublé par l'activité de ceux-ci, Apsou et Tiamat décident de les détruire. Tiamat enfante des serpents et des monstres devant lesquels Anou s'enfuit terrifié. Seul Mardouk livrera bataille, si on lui confère la toute-puissance : ce que l'on fait, au cours d'un festin où les dieux s'enivrent largement. Bien armé et équipé, Mardouk marche à la rencontre de Tiamat,

(1) Appelée jadis, par suite d'une mauvaise lecture : le *Poème d'Isdubar*.
(2) Cf. R. P. Dhorme, *Choix de Textes religieux assyro-babyloniens*, 1907, p. 3-5.

lui transperce le corps d'une flèche, la dépèce pour en couvrir le ciel, où il enferme les eaux et les maintient par un verrou ; dans ce même firmament des eaux supérieures, il place les étoiles et les planètes, la lune et le soleil ; enfin il forme les hommes de son propre sang. Il y a beaucoup d'héroï-comique dans cette épopée, visiblement destinée à appuyer l'hégémonie de Babylone et de Mardouk. Quelle grandeur ne revêt pas à côté de ces dieux alcooliques le Créateur de la Genèse !

Même distance pour le *Déluge* raconté à la fin du poème. Pour une raison inexpliquée, Ishtar a juré la perte de l'humanité. Les eaux envahissent la terre. Les dieux ont peur ; ils montent dans le ciel d'Anou, se blottissent derrière l'enceinte, et hurlent comme des chiens.

Mais les hommes n'ont pas tous péri ; Bel s'en irrite et Ishtar s'en désole : le pieux roi Ziougiddou, le Xisouthros de Bérose, (Outnapisthim, pour Akkad) averti par Bel, a enfermé dans une arche enduite de bitume sa famille et des couples des animaux sauvages et domestiques. Au bout de 6 jours, il lâche une colombe, puis un corbeau qui ne revient pas. Les eaux baissent ; il atterrit en Arménie, offre un sacrifice aux dieux qui accourent à l'odeur « comme des mouches ». Bel fléchi promet de ne jamais renouveler le cataclysme.

Magie et divination. — La magie tenait une telle place chez les peuples Assyro-babyloniens qu'elle avait son rituel et son sacerdoce officiel.

Accidents, maladies et malheurs étant regardés comme des châtiments de quelque divinité offensée, de quelque démon malfaisant, il s'agissait de conjurer ces maux par des incantations et des conjurations magiques. Une classe de prêtres, les exor-

cistes, était spécialisée dans la rupture des charmes et sortilèges.

Astrologie et divination n'étaient pas moins florissantes : une classe sacerdotale était chargée de scruter l'avenir par les différentes méthodes classiques : phénomènes célestes, entrailles des victimes, gouttelettes d'huile dans une coupe d'eau, vol des oiseaux, etc. C'est en accumulant empiriquement les observations que l'astrologie chaldéenne devint si fameuse et groupa un petit corps de notions astronomiques plus tard utilisées par la science grecque. Mais alors ce n'était encore qu'un chaos, dont on prendra une idée assez juste dans les prédictions météorologiques et les indications des jours propices de nos vieux almanachs.

Par fonction, ils réunissaient aussi les premières observations médicales, et par l'usage des plantes médicinales, les premiers éléments des sciences naturelles.

Les prophètes hébreux Ezéchiel et Isaïe, témoins de ces superstitions, les ont stigmatisées avec une ironie terrible : ils annonçaient le grand événement que mages et devins n'ont su prévoir, que sorciers et exorcistes ne pourront conjurer : la ruine de Babylone. (1)

Culte. — Il faut dire des Assyriens et Babyloniens, ce que nous dirons des Egyptiens, et de la plupart des peuples de l'antiquité : ils sentaient profondément leur religion, toute leur vie en était pénétrée, la vie publique comme la vie privée. Les noms de personnes ne sont point alors des étiquettes ou des fantaisies, mais des actes de foi, de respect, de confiance, de gratitude : « Qui est comme Assour »,

(1) Ezechiel, XXI, 24 sq. Isaie, XLVII, passim.

« Adad est mon aide », « Je verrai la face de Bel » etc. etc. Nous en connaissons ainsi des milliers : c'est un trait de parenté encore avec les Hébreux.

Très fréquemment aussi la piété babylonienne s'exprimait par des hymnes et des Prières où se retrouvent des accents de confiance, d'imploration, de reconnaissance dont nous avons déjà la note dans l'oreille :

« Je t'invoque, soupirant, gémissant et souffrant, moi ton serviteur ;
Regarde-moi, ô ma souveraine, accueille ma supplication !
Tourne vers moi tes yeux compatissants, exauce ma prière !
Dis ma délivrance et que ton cœur s'apaise,
Délivrance de mon corps affligé, plein de troubles et de désordres,
Délivrance de mon cœur souffrant, plein de pleurs et de soupirs ».
(Hymne à Ihstar)

Le parallélisme accroît encore la ressemblance. Mais une différence capitale sépare ce lyrisme de celui des prophètes. Elle a été bien exprimée par l'un des principaux Assyriologues contemporains (1) : « Les Anciens Babyloniens ne se tournaient vers les dieux que pour en obtenir quelque faveur ; la pure louange désintéressée n'existe pas chez eux ».

Cependant la prière n'était pas seulement un rite officiel. Chacun priait les dieux en son particulier et chaque jour ; on priait pour les siens, pour ses amis, pour le roi ; on se recommandait aux prières d'autrui : de tout cela fait foi l'abondante littérature épistolaire jusqu'ici déchiffrée. Mais ces prières individuelles restaient entachées du même utilitarisme : « Parce que j'ai prié les dieux, j'ai obtenu ce que je voulais ».

A la prière, le culte public ajoutait les oblations : libations, pains sans levain (12 ou 3 fois 12), farine, miel et beurre mêlés, fruits, etc. ; la fumée de l'en-

(1) M. Morris Jastrow.

cens, les sacrifices d'animaux (1). Le sacrifice est chez les Sémites l'expression la plus complète du sentiment religieux, de l'entière dépendance à l'égard de la divinité.

Il y a donc, à côté des prêtres exorcistes et divinateurs, des classes de sacrificateurs ; d'autres sont spécialisés dans les diverses parties du culte : composition et chant des hymnes, fixation et conservation des écritures, etc.

Religion sociale. — Toute la vie sociale se confond avec la vie religieuse. La cité, ses rues, ses portes et ses canaux portent les noms des divinités : Ninâ, Assour sont des noms de villes et de dieux tout à la fois ; Babylone est la « porte des dieux », etc. C'est que la ville est véritablement un enclos sacré dont le Dieu est roi et seigneur réel, le roi terrestre n'étant que son vicaire.

Le dieu est citoyen de la ville ; sa maison, c'est le temple ; il y apparaît visible et palpable sous le couvert de sa statue. Comme chef de la cité, il est aussi le chef de guerre, et, dans la victoire, prend à son compte le triomphe, comme, dans la défaite, il tombe aux mains des vainqueurs et part en captivité.

Le grand vicaire du dieu, le roi, est en même temps son prêtre, comme en Egypte le pharaon. Aussi est-il prédestiné divinement à son rôle ; on lui prête une naissance divine et par suite une participation à la nature des immortels qui lui permet de répandre sur l'humanité toute espèce de bienfaits.

Morale. — Sous son aspect théorique, la loi

(1) Il n'y a aucune trace certaine de sacrifices humains, tels que nous en verrons dans les cultes Cananéens.

morale des Assyro-Babyloniens est relativement élevée, et parfois d'une notable délicatesse, plus élevée et plus complète que celle de nombreux *Manuels* contemporains d'*éducation morale et civique.* Offenses aux dieux, offenses aux parents ou aux aînés de la famille, hypocrisie, mensonge, vol, adultère, vente à faux poids, qui plus est : magie et sorcellerie, sont regardés comme des péchés et comme tels susceptibles de causer malheurs et souffrances. Ces péchés ne sont pas des souillures morales, comme chez les Hébreux, mais des causes de maladie et de châtiments divins.

A part cette différence de niveau moral, et elle est considérable, on trouve des poèmes de regret dont la sensibilité lyrique annonce celle des *Psaumes.*

> Les fautes que j'ai faites, je ne les connais pas !
> Le Seigneur dans sa colère m'a regardé
> Le dieu dans sa fureur m'a visité...
> Je cherche et nul ne me tend la main,
> Je pleure et près de moi je ne trouve personne.
> Je crie, personne ne m'entend.
> Triste, les yeux baissés, gisant à terre,
> Je me tourne en gémissant vers mon Dieu miséri-
> [cordieux.

Le pardon qu'implore si magnifiquement le fidèle c'est la guérison physique : remettre le péché, pour lui n'est pas autre chose que délivrer de la maladie. La douleur morale et le véritable repentir qui resplendiront dans les *Psaumes* lui sont inconnus.

La destinée. — Sur la question de la destinée humaine, les Babyloniens sont restés bien en arrière des Egyptiens. Le défunt est enterré avec les lamentations et les rites prescrits ; si son cadavre était abandonné sans sépulture, son ombre n'aurait pas

droit au repos. Dans la tombe, on met des provisions, des objets usuels et des ornements, conformément aux coutumes préhistoriques : on croit donc à l'existence d'un principe qui survit au corps. Mais la rétribution du juste et du coupable n'est pas connue.

La *Descente d'Ihstar aux Enfers*, nous montre un séjour des morts organisé en royaume, fermé d'une septuple ceinture et surveillé par des gardiens impitoyables. On y vit dans les ténèbres, sans autre nourriture que la poussière et la boue, sans espoir d'un monde meilleur, sans attente d'une résurrection future. Rien de plus désespérant que cette perspective, rien de plus logique cependant tant que l'on n'admet pas le mérite moral.

Conclusion. — Originellement hétérogène, la religion Assyro-Babylonienne n'est jamais parvenue à une unité réelle. Originellement prolythéiste, elle n'a jamais atteint, même aux beaux siècles, l'étape décisive : elle n'a jamais connu le Dieu unique, infini, créateur *ex nihilo*. Essentiellement utilitaire, souvent grossière, toujours voluptueuse, parfois sanguinaire et cruellle, elle ne s'est approchée des demeures sereines de la beauté que par ses accents de piété et l'émotion de son lyrisme. Dans son ensemble « elle présente un aspect de dégénérescence constante » (1).

Pourtant elle pénétrait la vie et l'abreuvait de sa rude sève, la vie sociale non moins que la vie privée, la politique des rois comme la conduite des sujets. Elle a donné à la Chaldée et au monde grec qui en hérita, les linéaments des sciences et des arts qui deviendront la base de toute civilisation : ses

(1) Hilprecht, *Die Ausgrabungen im Bel-Tempel*, Leipzig, 1903 Cf. *Revue Biblique*, 1903, p. 487.

prêtres sont les premiers astronomes, les premiers naturalistes, les premiers médecins ; ses temples furent les premières maisons de banque ; le premier Code fut promulgué en son nom. Cependant l'architecture qu'elle fît naître n'eut point la pérennité de celle d'Egypte ; par un destin singulier, ces peuples qui s'inquiétèrent si peu de la survivvance et de l'au-delà, ne se survécurent ni dans leurs temples ni dans leurs tombeaux (1).

A CONSULTER :

R. P. Paul Dhorme. — *La religion Assyro-babylonienne*, 1 vol. in-12, Paris, Gabalda, 1910. — Conférences données à l'Institut Catholique de Paris. Travail de première main, aussi savant qu'intéressant.

R. P. Lagrange.—*Etudes surles religions sémitiques*², 1 vol. in-8°, Paris, Gabalda, 1909. — Importante étude générale.

J. Bricout. — *Où en est l'histoire des religions* ? t. I, 1 vol. in-8°, Paris, Letouzey, 1911. — Le chapitre consacré aux Assyro-Babyloniens est du R. P. Dhorme.

Dans *Christus*, étude du R. P. A. Condamin.

---

(1) Les matériaux ne se prêtaient pas à une très longue durée. Le pays, d'alluvions fluviales, n'offrait que son argile pour la brique, et peu de pierre. La brique était l'élément principal des *Ziggourrât*, ces pyramides à étages en retrait comme des degrés, et qui servaient de temple. Une sorte de chapelle les surmontait, d'où le dieu patron veillait sur sa ville.

CHAPITRE IV

L'ÉGYPTE

L'étude de la religion égyptienne est d'un intérêt considérable : outre qu'elle remonte aux origines même de l'histoire, elle possède le prodigieux privilège de se montrer à nous dans d'innombrables documents, écrits et figurés, sur une durée de plus de 5.000 années, vaste carrière dans l'histoire humaine ! De plus, au cours de ces 50 siècles de durée historique, elle nous offre un type complet d'évolution, depuis la formation première jusqu'à la décadence et à la disparition finale.

Enfin, par le contact passager, mais à une heure solennelle, des Hébreux avec la civilisation de l'Egypte, sont posés des problèmes qui nous touchent nous-même encore aujourd'hui dans nos croyances chrétiennes.

Origines ethniques ; grandes étapes historiques ; sources documentaires. — Les fouilles de ces dernières années, qui nous ont révélé l'Egypte préhistorique, n'ont ni simplifié ni éclairci la question des races qui la peuplent.

Nous avons vu (ch. *Les Primitifs*) quelle succession de vagues humaines semble avoir déferlé sur l'Afrique en partant des régions égyptiennes comme d'un centre de dispersion. L'Egypte fut le lieu de passage de toutes ces races et l'on conçoit quel mélange de sang en est résulté !

Mais aux populations noires et brunes (hamitiques) vint se substituer ou partiellement se superposer, au cours de la première grande expansion sémitique (entre le 6e et le 4e millénaire avant J.C.), un flot sémite, pur ou déjà mêlé (de Soumériens) (1). Les nouveaux venus, arrivés des déserts d'Arabie, soumirent les Autochtones du Delta, les *Anou*, et se fondirent plus ou moins avec eux. Ils apportaient une civilisation supérieure et deux découvertes d'un avenir prodigieux : le métal (bronze) et l'écriture. Leur langue fut adoptée, — l'égyptien est très voisin des idiomes sémitiques, — et une grande partie de leurs conception religieuses.

La chronologie de ces époques reculées est loin d'être définitivement établie. « Tout ce qu'on peut dire sans hésitation, c'est que la couche la plus ancienne des trouvailles remonte pour le moins très avant dans le cinquième millénaire » (2).

Dès ce moment, il n'y a déjà plus ni tribu ni clan. L'Egypte est organisée en nation, divisée en unités administratives (les *nômes*) fondées elles-mêmes sur les religions populaires et le culte des divinités locales : trace à peu près certaine d'une autre organisation plus primitive. Ces nômes sont l'équivalent des cités de Babylonie (3).

(1) D'après Fr. Hommel, moitié des mots égyptiens anciens seraient même de racine soumérienne !

(2) Ed. Meyer, *Histoire de l'antiquité*, Paris, Geuthner, t. II, l'*Egypte jusqu'aux Hyksos*, 1914, p. 61.

(3) V. Ed. Meyer, *l. c.*, p. 77.

La réalisation de l'unité territoriale se perd pour nous dans l'histoire mythique. La date qu'on peut lui assigner varie avec la chronologie générale adoptée. Deux systèmes principaux sont en présence : la « chronologie longue » (Flinders Petrie) et la « chronologie courte » (Ed. Meyer, R. Dussaud). C'est cette dernière qui actuellement gagne du terrain. Une sorte de voie moyenne (Evans) n'a pas retenu les adhésions.

On n'a de dates certaines qu'à partir de la XVIII[e] dynastie ; les dates antérieures dépendent du système que l'on choisit. L'histoire de l'Egypte se divise en trois grandes périodes, plus quelques périodes de transition : Ancien, Moyen, Nouvel Empire. Le plus ancien royaume se plaçait, selon Ed. Meyer, vers 4240 avant J.-C. ; la 1[e] dynastie vers 3315 ; l'Ancien Empire, en arrondissant les chiffres comme le fait M. R. Dussaud, de 2900 à 2200 ; le Moyen Empire de 2200 à 1788 et les XI-XVII[e] dynastie de 1788 à 1580 ; enfin Nouvel Empire : 1580-1090 et XXI[e] dynastie : 1090-945 (1).

A chacune de ces trois grandes coupures correspond un déplacement du centre de gravité : la capitale se transporta successivement du Delta (Memphis) aux régions du sud (Thèbes) pour revenir au Delta (Saïs). C'est sous l'effort d'une seconde poussée sémitique : invasion des Hyksos ou Rois-Pasteurs, que la vie nationale se réfugia dans la Thébaïde. Après leur expulsion, l'Egypte se révéla belliqueuse et annexioniste : elle se lança à la conquête de l'Asie. Mais au VIII[e] siècle avant Jésus-Christ, elle fut soumise à son tour par l'Assyrie et finalement, après un retour passager d'indépendance, perdit

(1) Ed. Meyer, *l. c.*, p. 14 ; R. Dussaud, *Les Civilisations préhelléniques*, Paris, Geuthner, 1914, tableau *ad calcem*.

celle-ci définitivement par la conquête persane (Cambyse, 525 av. J.-C.).

Les sources de notre information sont extrêmement nombreuses : fouilles des cimetières préhistoriques, inscriptions diverses, papyrus funéraires, romans et œuvres littéraires, contrats et correspondances privées. Tout cet ensemble est considérable. Il faut y joindre des témoins comme les temples et les monuments funéraires, *mastabas* et pyramides.

Les Proto-Egyptiens. — Les envahisseurs sémites possédaient une notion élevée de la divinité : Dieu unique qui commande, à qui l'on est agréable par la sagesse et l'obéissance, Dieu sans nom personnel et sans apparence mythologique (1). Ils se souvenaient en outre du premier père, AD-M, AT-M, *Atoum* (Adam) ; de la vie paradisiaque primitive, « quand la mort n'existait pas, quand le désordre n'existait pas, ni cette crainte qui naît devant l'Œil d'Horus » (2) ; d'une révolte des hommes châtiée par un fléau terrible et par la crainte ; d'une série d'ancêtres et rois patriarcaux, dont Phtah, ancêtre des *Naphtuhim* (Genèse, X, 13) et *Shou* qui disparut de ce monde et monta au ciel dans un orage (cf. Hénoch) (3) ; et enfin d'une lutte entre la divinité et le serpent *Apophis* esprit du mal finalement enchaîné et terrassé.

Ces souvenirs allèrent s'oblitérant sous l'influence des migrations et du mélange avec les vaincus, les *Anou* ou *Ananim* du Delta (Gen. X. 13). Ceux-ci possédaient, selon toute vraisemblance, des croyances

(1) *Papyrus Prisse*, le plus ancien livre du monde.
(2) Textes des pyramides des rois Pépi I et Pépi II.
(3) Atoum, puis Râ, Shou, Keb, Osiris, Set et Horus I, forment la dynastie héliopolitaine des Pharaons-dieux. A Memphis, Phtah, à Thèbes, Ammon tiennent la place de Râ.

analogues à celles des Africains actuels, en particulier un culte des ancêtres et des esprits très développé. Ce culte revêtait deux formes principales : la forme totémique (*sensu lato*) : culte d'un animal-ancêtre ou patron ; la forme fétichiste : culte d'animaux résidences des esprits. C'est de ces divers éléments que se forma la religion égyptienne.

La notion du Dieu unique, déjà probablement rapprochée des conceptions astrales dès le temps de l'invasion, ne disparut jamais complètement, mais elle devint de plus en plus lointaine et nébuleuse. A sa place s'élevèrent les ancêtres ; *Atoum, Phtah*, etc., devinrent dieux tout en conservant une histoire et des attributs terrestres : maladie, vieillesse, mort, etc. Suivant la même impulsion, les totems furent également divinisés et fondus dans l'ancêtre mythique ; l'emblème qui, dans l'enseigne de la tribu, surmontait la hampe, figurera désormais la tête du dieu-animal, tandis que la hampe et le bras qui la portait se développeront en son corps humain. Cette transformation se suit pas à pas sur les monuments archaïques les plus récemment découverts : un corps d'homme surmonté d'une tête d'ibis sera le dieu *Thot*, etc. Cette fusion et cette assimilation seront la base du culte officiel.

Le culte populaire était plus superstitieux. Appuyé encore par la doctrine de la métempsychose, endémique à l'état rudimentaire dans toute l'Afrique noire, et par le panthéisme philosophique qui finit par prévaloir en Egypte, il se rapprocha de plus en d'un fétichisme zoolatrique assez grossier.

Cependant dans le culte officiel les animaux sacrés ne sont honorés que dans leurs rapports avec le dieu. Le bouc de Mendès est dit l' « âme d'Osiris » ; le taureau Hapi est « la seconde vie de Phtah » ou aussi « d'Osiris ». Mort, celui-ci devient un Osiris à

l'égal des hommes. Il devient Osor-Hapi, le Sarapis grec. Son culte remonte à la IIe dynastie. Les momies des Hapis étaient réunies dans des galeries souterraines dont l'ensemble constituait le Sérapéion

C'est le culte populaire qui entraîna sous son poids finalement toute la charpente de la religion égyptienne : Horus et Phtah sont bien morts : la zoolatrie a gardé jusqu'à nos jours des survivances en Egypte même (1).

Formation du panthéon. — Le travail de la pensée religieuse se continua en même temps que l'unification politique.

Le Dieu unique *Nouter* n'avait pas d'autre temple que le cœur des hommes pieux ; il n'avait pas d'images et par suite se laissait difficilement saisir à des imaginations sensualistes. Pour se le représenter on s'adressa à l'une de ses créatures qui semblait le mieux le manifester ; le Ciel fut divinisé et particulièrement son *punctum saliens*, cet œil divin qui surveille les actions et voit dans les consciences, le Soleil, *Râ*, spécialement honoré dans le nôme d'Héliopolis.

Dès les temps les plus anciens on avait distingué en *Nouter*, créateur et Providence, deux attributs principaux : la force créatrice du verbe, la *Voix* divine, la parole qui a produit les dieux — et la

(1) Nous avons vu le culte des ancêtres tourner à celui des serpents (très répandu aujourd'hui en Afrique et à Madagascar, comme autrefois en Egypte), et à celui de l'hyène par exemple, parce que le ver sorti du cadavre est supposé se transformer en serpent, ou que les cadavres abandonnés sont mangés par les hyènes. M. Legrain a constaté de nos jours, à Karnak, dans le peuple, des restes du culte des chats. On honorait de même des arbres, des plantes : lotus, sycomore, etc.

Sur la religion des Proto-Egyptiens, V. la belle conférence 1re de M. Ph. Virey : *Religion de l'Ancienne Egypte*, Beauchesne, 1910.

Vérité, Mâat, qui est en même temps ordre et loi, (cf. le *rita* iranien).

O soleil de Vérité !
O soleil uni à la Vérité !
O soleil complété par la Vérité ! etc.,

sont de fréquentes invocations où l'on voit Mâat associée à Dieu dans toutes ses œuvres, morales et physiques, comme la lumière au soleil : Mâat fille de Râ.

Autre direction de la pensée religieuse : le Pharaon étant fils de dieux du jour où les ancêtres ont été déifiés, participe à leur nature et devient lui-même incarnation divine. Chaque naissance d'un jeune Pharaon nécessite la descente sur la terre de son père divin, Râ, l'ancêtre devenu soleil. La conception est laissée aux soins de Râ, dont l'enfant devient l'image en même temps qu'il en sera le prêtre et l'intermédiaire en sa qualité de chef de clan, d'héritier des fonctions ancestrales.

« Le pouvoir de Pharaon s'étendait sur ses sujets dans ce monde et dans l'autre. Aussi ce roi, ce dieu visible et accessible qui mettait les hommes en rapport avec Dieu, était-il pour ceux-ci le premier des dieux, le plus important, aussi longtemps que duraient sa vie et son pouvoir. Il était adoré par eux ; on ne l'abordait qu'en s'inclinant profondément ou même en se prosternant la face contre terre (1).

En même temps que s'abaissait l'idée de la divinité, le nombre des dieux se multipliait : les dieux des clans, les dieux féodaux des nômes se groupaient et Ramsès II pourra légitimement invoquer les « mille dieux de l'Egypte » ; ils se hiérarchissaient

(1) P. Virey, *l. c.*, p. 133.

aussi, comme la société politique. Les divinités voisines s'unirent à la façon des petits états qui les adoraient. On les groupa, sur le modèle de la famille humaine, en triades : père, mère et fils, où la pensée des théologiens, pour maintenir le monothéisme, verra, à l'époque Thébaine, des dieux uniques en trois personnes, ou même en neuf personnes (9, carré de 3) (1).

Ainsi donc, comme le dit encore M. Virey, « En principe l'unité divine s'affirme dès les temps les plus anciens. En fait, elle ne se réalisa que très imparfaitement, parce que la théologie égyptienne, envahie par le polythéisme, ne put jamais s'en dégager entièrement. Mais l'Unité est certainement un des caractères de la divinité *idéale* dont les théologiens de l'Egypte cherchèrent à imposer la définition avec tant de persévérance, et, il faut le reconnaître, avec si peu de résultats » (2).

Nous allons voir l'hégémonie religieuse, suivant à peu près l'hégémonie politique, grouper le panthéon égyptien successivement autour des figures divines de *Râ* à Héliopolis, de *Phtah* à Memphis (= Thot d'Hermopolis, Atoum d'Héliopolis), d'*Ammon* à Thèbes (= Khnoum d'Eléphantine) (3).

(1) La sainteté du nombre 3 et de son carré joua également un rôle important chez les Aryens d'Orient (libations, cérémonies, etc.) ; *les trimourtis* ; dans Homère les réunions de dieux se font par 3, les ancêtres sont honorés par 3, les *tritopatores* : père, grand-père et arrière-grand-père ; Virgile l'a dit : Dieu aime le nombre impair (*Ecl.* VIII). — Cf. Gomperz, *Les penseurs de la Grèce*, trad. A. Raymond, 2e édit., t. I, p. 116. — A l'époque protohistorique (La Tène I), la croyance à la valeur magique du chiffre 3 se répand dans l'ouest de l'Europe, importée des régions méditerranéennes. Cf. Déchelette, *Archéol. Celtique*, p. 1528.

(2) *L. c.* p. 80-81.

(3) Probablement le *Khem* du Haut Nil, divinité Africaine, mais peut-être en même temps souvenir du Cham des Sémites et de la Genèse.

Système héliopolitain. — A Héliopolis (1), l'une des plus antiques cités égyptiennes, s'élabora un système théologique qui s'imposa longtemps au reste du pays.

Le dieu suprême à forme solaire est *Râ*. Il régnait dans le paradis terrestre d'Héliopolis, tenant en respect le mauvais serpent *Apophis*, au temps de la révolte des hommes. Après leur châtiment, il leur accorda le pardon en échange du sacrifice ; c'est lui qui leur enseigna à remplacer les sacrifices humains par ceux des animaux et du bétail.

Dans l'esprit du culte d'Héliopolis, c'est lui qui devint le chef des dynasties légendaires, dieu-soleil au même titre que Dieu-ancêtre, par suite père du Pharaon régnant. Le pharaon est l'incarnation visible d'Ammon-Râ.

Le soleil est son symbole mais non le dieu lui-même.

Râ, sortant le matin des ténèbres, semble vraiment ressusciter : il se nomme alors Râ khopri, Râ scarabée, le scarabée paraissant, comme Râ, renaître de sa propre substance et symbolisant par suite la résurrection. Dans l'éclat de sa carrière diurne, Râ parcourt sur sa barque le firmament ; venue la nuit, sous le nom d'Atoum Râ, il traverse « le fleuve » des ténèbres, ne puisant alors sa vie qu'en lui-même. Râ est représenté sous forme humaine, dans sa barque, antique symbole solaire ; sa tête est remplacée par un scarabée, sous la forme de Râ Khôpri, par une tête de faucon surmontée du disque solaire et du serpent ureus, sous la forme de Râ diurne ; il porte une tête humaine sous la forme d'Atoum-Râ (2).

(1) L'emplacement d'Héliopolis était voisin du Caire actuel.
(2) A Aboukir et ailleurs, Râ fut adoré sous la forme d'un obélisque

Les autres grandes villes possédèrent une symbolique différente, mais attribuèrent chacune à leur divinité locale le rôle même qu'Héliopolis reconnaissait à Râ. Sous des noms et des images diverses c'était au fond la même divinité. L'antique Memphis, dès l'origine, adorait *Phath*, dieu suprême organisateur du monde, mais confiné dans les ténèbres, préposé au royaume des morts. (Il s'appelle sous cet aspect Phtah-Sokar-Osiris, par abréviation Sokaris). On représente Phtah sous la forme d'une momie humaine dans sa gaîne, avec les deux mains libres, serrant le sceptre sur la poitrine. Phtah était censé résider dans le corps du bœuf Hapi.

A Aschmounein (Hermopolis, moyenne Egypte), le Dieu suprême était *Thot*, dieu-lune, réduit plus tard au rôle d'inventeur de l'écriture (hiéroglyphes), de scribe des dieux et éducateur des hommes. Thot était représenté avec une tête d'ibis. A Edfou, le dieu solaire est Horus, figuré par le disque ailé.

Thèbes (Haute-Egypte) reconnaissait comme dieu suprême *Amon-Râ* (le fameux Jupiter Ammon des Romains). Son royaume s'étendait fort loin en Lybie. Les Nasamons et les Garamantes d'Hérodote, sont, de par leur nom, les sujets d'Ammon. On le représentait avec une tête de bélier. Son culte formait un lien commercial, très utile aux Egyptiens, avec les populations éthiopiennes.

Une confrérie puissante veillait à sa suprématie et peut-être joua un rôle politique considérable analogue à celui plus récent des Sénoussis. L'expulsion des Hyksos fut l'aboutissement d'une véritable « guerre sainte », soulevée à propos d'une querelle

à la fois sanctuaire et idole, souvenir vraisemblable des menhirs et bétyles préhistoriques. — Le Phénix était un symbole de ses apparitions quotidiennes en même temps que des résurrections d'Osiris.

de prééminence entre Ammon et *Soutekh*, le dieu syrien des Hyksos, et finalement c'est Ammon qui eut le dessus. La victoire d'Ammon était en même temps le triomphe du nationalisme.

Plus tard encore il triompha également d'une réforme très curieuse d'Amenhotep III, qui travaillait à remplacer le culte d'Ammon par celui du disque solaire, *Aten*, dieu unique, créateur et souverain du monde, mais identique à l'astre matériel, et non plus seulement son symbole. Le culte d'Aten ne survécut guère à son fondateur.

Ammon formait avec Maut et leur fils Khonsou le triade thébaine.

Cosmogonie et Théogonie.—Quel qu'il soit, dans l'ancienne Égypte, le dieu suprême n'est pas à proprement parler un dieu créateur ; c'est un organisateur du chaos dont il est lui-même sorti.

A l'origine, il n'y a que le chaos, conçu comme un océan ténébreux, antérieur au ciel, à la terre et à tous les êtres vivants ou inanimés.

Du chaos sont sortis Atoum, les pharaons-dieux, et les hommes et tous les êtres.

1° « *Atoum* fit de son cœur neuf parts, dont chacune donna le jour à l'un des dieux ancêtres » disait-on mystiquement.

2° *Râ* est son fils ; il produisit de lui-même les autres dieux (= ancêtres, rois patriarcaux), alors que « le ciel n'était pas, que la terre n'était pas. »

3° *Shou* et *Tafnouît*. Shou est le troisième des Pharaons divins, le premier successeur de Râ. Enlevé au ciel tout vivant, suivant une tradition locale, il est devenu le premier médiateur entre le ciel et la terre. En effet, il est l'Atlas égyptien, le soutien du ciel : il a séparé de la terre (le dieu Keb ou Seb, représenté sous la forme d'un homme couché), la

déesse Nouît (le ciel) et il la soutient arcboutée sur ses mains et ses pieds (1). Ainsi Shou est le dieu de l'air, l'atmosphère intercalé entre ciel et terre (2). *Tafnouît,* sœur et compagne de Shou, était figurée avec une tête de lionne.

4° *Keb* ou Seb ou Gabou et *Nouît,* quatrième couple pharaonique et divin, lui, dieu de la terre, elle, déesse du ciel, sont surtout célèbres par leurs enfants : *Osiris* et *Isis, Set* (Typhon) et *Nephthys.*

5° *Osiris,* fut le 5e pharaon divin, sous le nom d'Ounnofer, l'être bon. Nous retrouverons plus loin sa légende et son rôle sur terre et aux Enfers (1).

6° *Set-Typhon* est la contre-partie d'Osiris ; il est l'être mauvais et malfaisant, la sécheresse, le désert, la mort. Il a traîtreusement fait périr son frère pour lui succéder et est ainsi devenu le 6e de la dynastie divine.

7° *Horus,* fils posthume d'Osiris et son vengeur, succède à Set. C'est le soleil levant après le soleil défunt (Osiris), après les redoutables ténèbres (Set). Important surtout comme dieu national, comme

(1) Ainsi s'explique la conception égyptienne du monde, si différente des autres systèmes antiques. Pour la science égyptienne, le ciel n'est pas une voûte hémisphérique ; l'univers a la forme d'un assemblage rectangulaire à deux étages : l'inférieur est le plan terrestre ; quatre piliers à ses angles supportent le ciel, étage supérieur.

(2) Comme Atlas par Hercule, Shou fut remplacé comme Soutien par un dieu phénicien, *Bès,* d'aspect monstrueux et assez semblable au Gilgamès de la Chaldée.

(3) « Pour les uns », écrit M. R. Dussaud, et ceci montre à la fois la complexité des problèmes qui se posent pour chacune de ces figures divines et les diverses directions dans lesquels on a cherché les solutions, [Osiris] « est un ancien roi divinisé (Amélineau), pour d'autres un dieu-Nil (Maspéro), pour d'autres encore un dieu-Lune ou le soleil-mort (Brugsch, Ed. Meyer), pour les derniers, enfin, c'est un ancien dieu agraire (Frazer, Moret) ». *Introd. à l'Hist. des Relig.,* p. 70. Osiris est tout celà en effet et l'erreur consiste à ne voir en lui, comme en tous les autres dieux égyptiens, qu'un seul de ces aspects.

ancêtre totémique des clans qui fondèrent l'empire égyptien et s'imposèrent à tout le pays, il personnifia la race elle-même : chaque pharaon deviendra un Horus vivant. C'est pourquoi le faucon (et non l'épervier) d'Horus sera constamment figuré au dessus des bras levés qui signifient le *double* royal (1). Les pharaons défunts sont ainsi présents derrière les pharaons vivants. Les pharaons successeurs d'Horus sont désignés sous le nom collectif d'ancêtres ou encore de suivants d'Horus.

8° A cette dynastie divine il faut joindre quantité de dieux secondaires, qui leur touchent de plus ou moins près : *Anubis*, fils de Nephthys, l'introducteur des morts devant le tribunal infernal, l'auxiliaire aussi d'Isis et de Nephthys dans l'ensevelissement d'Osiris (2). On le représentait avec une tête de chien ou de chacal. — *Thot*, le messager du ciel, est le Mercure égyptien. Allié et défenseur du soleil et dieu-lune, dispensateur pour Ammon lui-même du fluide créateur et reproducteur, époux de Mâat, l'ancien patron d'Hermopolis, en qualité d'inventeur de l'écriture, veillait à la conservation des êtres, car « n'existe que ce qui est nommé ». — *Hathor*, déesse solaire : son nom, « habitation d'Horus » ou de l'oiseau d'Horus, semble se rapporter aux montagnes de l'Occident Egyptien vers lesquelles se dirigaient Râ et aussi, pensait-on, les morts. Souvent elle était figurée par une vache portant sur son dos la barque solaire ou par une femme à tête de vache, surmontée du disque entre les cornes. Déesse de la joie et du plaisir, elle se rapprochait d'Ishtar et pour cette raison fut très populaire dans toute l'Egypte et hors de ses frontières.

(1) Peut-être allusion à la coutume fréquente en Afrique noire de porter dans les cérémonies le crâne de l'ancêtre.

(2) Cf. l'Hermès psychopompe.

Knoum, d'Eléphantine, modelant le monde sur son tour, comme les gens du pays leur poterie, — *Neith*, de Saïs, « la mère qui enfanta le soleil » (1), représentée en amazone à l'arc, — *Bastit* à la tête de chat, muse de la danse et de la musique, — *Sokhit*, à la tête de lionne, déesse des combats, — *Sobk*, de Fayoum, dieux des eaux, à tête de crocodile, etc., étaient autant de divinités secondaires.

Au total, un dieu suprême formant avec huit grands dieux une ennéade, tel est le noyau du panthéon d'Héliopolis, admis par la suite, à quelques variantes près, dans presque tous les temples égyptiens. Cette religion de l'ancienne Egypte est devenue franchement idolatrique, polythéiste, naturiste. Les dieux, même le plus élevé de tous, ne se dégagent pas nettement de leurs symboles, et Râ n'a ni l'unité, ni l'éternité, ni l'infinité, ni les attributs de créateur ; leurs représentations mi-animales sont choquantes et blessaient le sens grec de la beauté.

Système Thébain. — Les idées religieuses de l'Egypte ont atteint leur point culminant d'élévation et de noblesse vers le deuxième millénaire avant J.-C., au temps du Moyen-Empire. A Thèbes, le mythe d'Ammon Râ se rapprocha, au moins pour l'élite sacerdotale, et possiblement dans l'enseignement ésotérique (2), des hauteurs du Monothéisme métaphysique. De nombreux hymnes célèbrent Amon comme « l'Un unique.. le maître souverain de l'Etre... par qui tout existe... qui a engendré les dieux... dont le cœur s'ouvre à ceux qui l'invoquent... le doux, le bien-aimé, vénéré de tout ce qui existe... à qui la création rend hommage ».

(1) Ce qui n'a plus de cohérence avec le Mythe héliopolitain. On confondait volontiers toutes les déesses solaires.

(2) Non public, réservé aux initiés.

Ce sont des lueurs magnifiques. Mais dans ces mêmes hymnes, on reconnaît pourtant les autres dieux, on identifie encore Amon avec le disque solaire, si bien que même alors la pensée égyptienne n'a pu dépouiller totalement son aspect composite ni ses tendances naturistes.

Le mythe d'Osiris et Isis. — L'une des légendes les plus populaires de l'ancienne Egypte et les plus célèbres est le Mythe d'Osiris.

Pendant son règne civilisateur, il avait conquis le monde par ses bienfaits, établi les lois civiles et religieuses, organisé la société et le culte. Partout régnait le bonheur. Mais son frère cadet Set-Typhon, le malfaisant, lui voua une haine acharnée ; — pourquoi cette haine ? on l'ignore ; — il l'assassina, le mit en pièces et éparpilla ses morceaux à travers l'espace. Eplorée, Isis se mit à la recherche des restes de son époux, en exhalant sa douleur et ses plaintes. Emu de pitié, Râ lui envoya Anubis, qui recueillit les funèbres débris, les embauma, les inhuma et permit ainsi à Osiris de revivre dans le monde des morts, dont il devint le juge. En outre, il naquit à Osiris un vengeur, Horus, son fils posthume, qui détrona Set l'usurpateur et s'empara de la couronne d'Egypte.

Osiris était peut-être primitivement l'ancêtre du clan vaincu des Anamîm et c'est à sa mort qu'on rattachait le culte des ancêtres. Il resta le seigneur de Bousiris et d'Abydos. Mais pour toute l'Egypte, il personnifiait tout ce qui meurt pour renaître, le soleil comme la végétation, le blé et la vigne, mais surtout l'homme et l'âme. Quiconque meurt devient un Osiris. Et comme les âmes bienheureuses revivent au ciel, Osiris est aussi la constellation d'Orion : toutes les étoiles lui obéissent.

La destinée de l'âme. — La pensée d'une autre vie, dominait en effet toute l'existence des Egyptiens et nul peuple au monde n'a accumulé de ses croyances en un au-delà des preuves aussi prodigieuses : pyramides, *mastabas*, momies, etc. On voulait un tombeau impérissable et une chair incorruptible.

Cependant cette idée de la survivance des âmes se rapproche beaucoup plus des croyances primitives des noirs que de notre conception chrétienne de l'immortalité. Comme chez les noirs, l'âme est multiple : il y a le *Ba*, principe vital, émanation divine venue du soleil-âme du monde, et qui y retourne pour se joindre aux astres innombrables, ou encore qui va jouir du bonheur inexprimable de l'Hespérie, de l'île des bienheureux, quelque part à l'ouest de l'Egypte. Il y a le cœur, *Hathi*, qui sera déposé sur la balance d'Osiris et servira de germe à la nouvelle naissance. Il y a l'esprit, *Khou*, qui deviendra les Mânes, et survivra par les offrandes funéraires de ses descendants. Enfin il y a le *Ka*, le *double, genius*, image immatérielle du corps, image qui semble s'assoupir, s'endormir à la mort jusqu'au réveil du corps lui-même, ou le plus souvent continuer dans l'autre monde la vie de celui-ci.

Mais pour renaître à la vie, il faut que le corps, comme le grain de blé, se transforme dans la terre et surtout que néanmoins il se conserve. De là ces différentes pratiques du décharnement ou du dépècement des cadavres, pour faciliter la séparation fatale de l'âme, de là l'embaumement, la momification, la masse presque indestructible des tombeaux, etc. (1)

Le fameux *Livre des Morts*, l'un des plus anciens

(1) Le décharnement est, nous l'avons vu, en usage chez les Primitifs.

textes de toutes les Littératures, dont le défunt recevait une copie, formait le guide illustré de l'âme arrivant en l'autre monde : elle devait y trouver des plans et cartes, le portrait de ses ennemis les plus à craindre, les prières et formules à prononcer pour se concilier les dieux, les génies gardiens et les juges, les moyens de trouver une barque pour franchir les canaux des champs souterrains, etc.

Arrivé devant Osiris et ses 42 assesseurs, le défunt subissait le *jugement* représenté sur les papyrus funéraires. Le cœur du défunt est déposé sur un plateau de la balance, l'image de Mâat sur l'autre, Anubis fait la pesée, Thot enregistre le résultat ; un cerbère monstrueux, la *Dévorante* est là qui se chargera de l'exécution. Le mort présente sa défense : « Je n'ai pas commis d'iniquité, de meurtre..., de vol..., d'adultère..., etc. » Long plaidoyer, que l'on nomme la *confession négative*, et qui peut aider à connaître la morale de l'Egypte. Ensuite vient le panégyrique personnel : « J'ai donné du pain à l'affamé, de l'eau à celui qui avait soif, des vêtements à qui était nu et un bac à qui n'avait pas de bateau, j'ai fait des offrandes aux dieux et des dons funéraires aux bienheureux (les morts) » Accents magnifiques ! Cette idée du jugement et de la sanction est contemporaine des plus anciens monuments Egyptiens.

Bonheur pour les justes, tourments pour les méchants, purification dans le bassin de feu des pécheurs jusqu'à leur admission parmi les justifiés dans une sorte d'éden souterrain, où la vie se continue dans les formes d'ici-bas, mais avec le bonheur et l'immortalité : telles sont les perspectives de l'autre vie, en attendant une certaine résurrection, que des pratiques rituelles spéciales pourront procurer (1).

(1) Ce n'est pas une résurrection à proprement parler, puisque la personnalité disparaît, mais un retour à la vie universelle.

Mais cette immortalité n'est nullement une survivance individuelle. Les Egyptiens ont violemment senti le besoin de cette perpétuité de l'individu, mais ils n'ont pu aboutir à la solution du problème. Ils n'ont trouvé que des formules contradictoires et également panthéistiques d'ailleurs. L'âme ne se survit qu'on rentrant dans l'âme universelle, qu'en se nourrissant des offrandes funéraires, qu'en se réincarnant dans de nouveaux corps vivants, constitués du germe de l'ancien, etc. (1).

La tombe fournissait au mort les mêmes ressources les mêmes plaisirs que lui avait procurés la vie, pourvu toutefois que le tombeau subsistât avec son décor (2). Car sur ses parois habitaient, peints et sculptés, ses esclaves, ses troupeaux, les gibiers qu'il chassait; des mets variés, des repas copieux y étaient servis. Des statuettes et des poupées, munies de pioches et de sacs, étaient placées près de lui, qui répondraient « Présent ! » s'il y avait un appel pour des travaux et des corvées de l'au-delà : c'étaient les répondants. Parfois une fausse porte était figurée, censée s'ouvrir sur le ciel : par là communiquaient le monde visible et le monde invisible.

Culte et Rites. — Il résulte de tout ce qui précède que le culte égyptien fut, comme partout, primitivement familial et s'adressa spécialement aux Ancêtres. Comme partout aussi, offrandes et sacrifices en furent les principales manifestations (3).

(1) Cf. Le mythe de *Her fils d'Arménios*, (et non Her l'Arménien, ce qui est un contre-sens), dans Platon, *République*, X ; Virgile *Enéide*, VI, 748-752.

(2) Les grandes pyramides, dans leur architecture intérieure, reproduisaient même le plan de l'autre monde et les péripéties du voyage des morts : descente, étroits passages, obstacles, grands espaces s'ouvrant tout à coup.

(3) Dès l'époque préhistorique on trouve des cimetières ; les

Mais du jour ou l'Egypte fut constituée en nation, un culte officiel se dégagea du culte populaire ; le Pharaon, intermédiaire entre le ciel et la terre, en fut le ministre obligé, dont les prêtres recevaient simplement délégation, et des cérémonies d'une merveilleuse splendeur furent instituées. Toute l'anquitité grecque en sera émerveillée et y puisera à pleines mains mythes religieux, rites initiatiques, mystères et légendes.

Le *temple* à l'époque Thébaine, ne rappelait plus que d'extrêmement loin la case primitive. C'était, dans une grande cour fermée, une salle hypostyle, donnant accès au sanctuaire, le *naos*. De l'une à l'autre de ces trois enceintes, l'accès était de plus en plus difficile. Seuls quelques membres du sacerdoce pouvaient, avec le pharaon, parvenir jusqu'au naos, ou résidait le dieu, sous la forme animale ou sous forme de statue. Les trois enceintes figuraient ainsi la terre, le passage de la terre au ciel, et le ciel avec tout son mystère.

Les statues divines étaient peintes, avec des yeux incrustés, et articulées de façon à remuer la tête et les bras. Le naos qui les abritait avait la forme d'une châsse ou encore d'une barque. Chaque soir on en fermait les portes sur lesquelles on apposait les scellés ; on les rouvrait chaque matin pour rétablir la communication entre le dieu et les hommes.

Il y avait un culte journalier et des fêtes plus solennelles. Chaque matin après s'être soigneusement purifiés par des ablutions, les prêtres faisaient jaillir le feu nouveau en frappant un silex ou en frottant deux morceaux de bois. En éclairant le sanctuaire,

cadavres y sont accroupis, souvent cousus dans la peau d'un animal ou placés dans un grand vase d'argile, avec des aliments, des boîtes d'onguents, etc.

la flamme, émanation de l'Œil d'Horus, en chassait les mauvais esprits. Sur la flamme, on faisait brûler à deux reprises cinq grains d'encens, et seulement alors s'ouvrait le naos. Après s'être prosterné face contre terre, l'officiant rendait au corps du dieu la vigueur et la vie par une onction d'huile et de miel, baisait la statue en signe d'union, puis consumait les offrandes, dont le dieu agréait la fumée pour s'en nourrir. Enfin, rite capital, le pharaon ou le prêtre élevait, sur la paume de sa main, la figurine de Mâat vers le dieu pour symboliser ainsi son union avec la Vérité.

Aux grandes cérémonies le dieu sortait du naos, revêtu de bandelettes et parfumé selon les rites funéraires. Aux fameuses processions de Louqsor la barque de Râ avec les trois autres barques sacrées de *Maut*, son épouse, de son fils *Khonsou* et de l'image royale étaient amenées solennellement depuis Karnak, en un magnifique cortège qui suivait les bords du Nil, tandis que les barques sacrées le remontaient sur de grands bateaux décorés et accompagnés de prêtres, de prêtresses, de musiciens et de soldats.

L'offrande et le sacrifice étaient habituellement de plantes ou d'animaux. Mais il semble bien que, comme leurs voisins du Sud et de l'Ouest, les Egyptiens eurent leurs sacrifices humains ; du moins ne voit-on pas trace des atroces sacrifices d'enfants des rites Cananéens : ce sont des ennemis, des « barbares » dont le Pharaon offre la vie aux dieux pour nourrir la leur ; c'est œuvre pie, car « les nations, » *Set-ou*, sont les gens de Set ou Typhon, l'ennemi d'Osiris, le principe du mal et des ténèbres.

Les *rites funéraires* tenaient une très grande place dans une religion si soucieuse de l'au-delà. On en attribuait l'invention à Osiris. Il représentait du

moins le premier homme pour qui un culte funèbre fut organisé. Le défunt devenait un autre Osiris, qui reproduisait, pour son propre compte, toutes les pérégrinations, épreuves et vicissitudes du premier. L'une des cérémonies les plus curieuses des rituels funéraires, en dehors de la momification avec toutes ses prescriptions de détail, était l'ouverture de la bouche, pratiquée cérémoniellement, avec instruments spéciaux et formules spéciales : désormais, le mort pourra, comme les dieux, se nourrir des offrandes et des sacrifices funéraires. Dans les funérailles solennelles et d'apparât, après la purification par aspersion d'eau lustrale, la momie était placée sur une barque qui était censée la transporter dans le royaume d'Anubis (1), puis placée devant le naos, où l'on immolait en substitution un taureau, dont la vie ira prendre la place de celle du défunt, tandis que celle-ci sera renvoyée du ciel sur la terre, à la façon de la flamme, son symbole. Désormais le défunt peut retrouver la vie sous des formes nouvelles.

La Morale. — Nous avons vu, par la confession négative et par le panégyrique personnel du défunt, que le code de morale de la plus antique Egypte (dès le temps de la 1e dynastie), était très noble et très élevé. Il y a cependant des taches : mariage entre frère et sœur, cruauté à la guerre, condition misérable des esclaves et du peuple sous le joug des scribes.

Deux choses surtout en gâtent la beauté : comme ces formules sont à l'usage commun et que tous les Egyptiens n'étaient certainement pas des saints, il s'en suit qu'ils n'avaient à se donner pour tels

(1) Cf. *Hermès Chthonios.*

aucun scrupule d'humilité ni de conscience ; en plus de celà, c'est souvent sur les recettes magiques du *Livre des morts* que comptait le mourant pour éviter les châtiments de l'au-delà. Le *Livre des Morts* est en grande partie un simple formulaire de magie.

La Magie. — La Magie Egyptienne avait de qui tenir : Sémito-Soumériens et Noirs en sont des spécialistes ; aussi fut-elle de toute antiquité la science égyptienne par excellence.

Non seulement celà, mais le culte fut tout pénétré de magie : les cérémonies du sacre d'un Pharaon, les rites des funérailles et l'art funéraire lui-même en sont remplis ; par elle, nous avons vu dénaturé le caractère élevé de la morale antique, de la confession posthume du défunt devant son juge (1). Le célèbre *Livre des Morts* est, à part le beau chapitre CXXV un recueil de recettes magiques. Les doubles peints sur les parois des tombeaux et tout cet univers en peinture n'ont d'utilité qu'autant qu'on les évoquera et vivifiera par des formules et des incantations.

C'est Thot, le dieu-lune, l'Hermès d'Hermopolis, le savant, le maître des paroles et des écrits divins, l'auteur des livres Hermétiques et du *Livre des Morts* (2), c'est lui l'inventeur des arts magiques. On met sur la poitrine du mort un exemplaire de son *Livre* ; on en porte sur soi une réduction pour se protéger dès ce monde ci.

Le *papyrus Harris* nous a conservé nombre d'hymnes et de litanies, de recettes, d'incantations et d'adjurations contre les périls de l'eau et de ses

(1) Voir discussions et indications bibliographiques dans Ph. Virey, *l. c.*, p. 160 et sq.

(2) Sur les apocryphes appelés *Livres hermétiques*, V. Fr. Cumont *Revue de Philologie*, 1918, p. 63.

dangereux habitants, du désert avec ses serpents et ses fauves.

On retrouve d'innombrables talismans et amulettes : petites stèles d'Horus enfant foulant aux pieds des crocodiles ; scarabées surtout, le *Kheper* étant symbole de la production et de la transformation sans cesse perpétuées dans la création, et finalement servant de simple porte-bonheur ; mains de cornaline (1), baguettes magiques à tête de serpent, œil symbolique contre le mauvais œil, etc.

Il y avait des jours fastes et néfastes, des heures propices, d'autres pas. On pouvait parfois neutraliser ces influences mauvaises par des formules savantes, pas toujours.

C'est également par des exorcismes qu'on cherchait à guérir beaucoup de maladies, attribuées aux revenants, aux esprits, à des possessions démoniaques. Mais aussi l'on savait envoyer la maladie et la mort, l'amour et la haine, par des envoûtements et des philtres. C'est par là que la magie touchait au crime et que les sorciers devenaient des empoisonneurs, punis de mort par la loi. Nous avons vu tout celà chez les Primitifs actuels.

Expansion des idées religieuses égyptiennes dans le monde grec et romain. — Les fouilles de M. Evans en Crète ont démontré les rapports anciens et prolongés entre l'Egypte et le monde occidental. Vingt siècles avant notre ère on constate cette influence et 500 ans plus tard, c'est-à-dire dès les « temps fabuleux » de la Grèce, Osiris et Isis (Dyonisos et Démêter, Bacchus et Cérès) passaient en Grèce avec leurs mystères (2). Beaucoup de

(1) Que M. Ph. Virey rapproche des *Mains de Fathma* répandues en Algérie.

(2) Cf. P. Foucart, *Le culte de Dyonisos en Attique*, et *Les Mystères d'Eleusis*. — V. chap. de *la Grèce*.

mythes égyptiens passèrent, transformés, dans la mythologie et la littérature grecques, beaucoup de rites dans les *Mystères* (1).

Décadence et disparition de la religion égyptienne. — Dans ce vaste ensemble, trop de courants divers entraînaient des éléments trop hétérogènes pour que ne s'ensuivit pas la décadence et une désagrégation finale. La zoolâtrie populaire l'emporta décidément sur le culte officiel et sur les théologiens.

Vers le VIIe siècle avant Jésus-Christ, dans une période pourtant de renaissance politique, la religion égyptienne s'achemine rapidement à l'état dans laquelle la décrit Hérodote et la stigmatise Bossuet : idolâtrie pure et simple, culte des animaux : crocodiles, ibis, chats, béliers, etc., embaumés et inhumés avec des honneurs divins. Des centaines de mille de ces momies réunies dans d'immenses cimetières témoignent de cette étrange et violente psychose. En même temps la morale baissait parallèlement : pour s'éviter les désagréables répercussions qu'aurait eues cette baisse dans l'autre monde, on comptait surtout sur les *répondants*, des statuettes destinées à prendre la place du mort dans les épreuves et les corvées de l'au-delà. A l'époque romaine et alexandrine, la décadence ne cesse de s'accentuer, malgré les restaurations et le luxe des manifestations extérieures : on nourrit les crocodiles dans les lacs sacrés, on met à mort un Romain qui a tué un chat par mégarde. « Tout est Dieu excepté Dieu lui-même ». Puis il s'établit une fusion entre les anciennes divinités égyptiennes et celles de la civilisation grecque : Jupiter-Ammon, Isis-Aphrodite, Horus-Harpocrate, etc.

(1) V. Ph. Virey, *l. c.*, p. 286, 293-295, 312. — D. Mallet, *Les premiers établissements des Grecs en Egypte*, Paris, 1892.

Un dieu nouveau, surgit alors, sous l'influence personnelle d'un Ptolémée, disait-on : le grand *Sérapis* (1). C'est avec lui beaucoup plus qu'avec les divinités de l'ancienne Egypte que le christianisme devra engager la lutte. On sait la fin de Sérapis et du Sérapéion. Au VI[e] siècle après J.-C. disparut le dernier temple d'Isis, à Eléphantine : il fut transformé en église (par l'évêque Théodore).

Cultes Gréco-Egyptiens et Égypto-Romains. — Vers le second siècle de notre ère, la religion égyptienne, — transformée déjà par les Grecs et les Romains d'Alexandrie dans le but d'assimiler à leurs dieux ceux de l'Egypte, qui avaient des analogies avec les leurs, — se répandit à la suite des légions romaines, à travers toute l'Europe.

Le long des grands fleuves, Rhône, Rhin, Danube, et des grandes routes stratégiques, on a pu recueillir des statues d'Isis, d'Osiris, de Sérapis et des figurines funéraires égyptiennes. Il est donc légitime de supposer que ce furent les bateliers, dont Isis était la patronne, et les légionnaires, qui comptaient de nombreux affiliés des cultes Isiaques, qui importèrent ces cultes jusqu'en France, en Allemagne et en Angleterre. (Horus, entre autres devint successivement l'Harpocrate des Grecs, puis un Cupidon et un dieu de l'abondance et de la moisson.)

Conclusion. — La Religion fut donc l'âme même de la civilisation égyptienne, le pivot de toute la vie, et jusqu'à la fin les Egyptiens restèrent, en un sens, ceux qu'Hérodete appelait : « Les plus religieux de tous les hommes. »

Mais cette religion, dès l'origine, est caractérisée par une superstition, un amalgame d'éléments dis-

1) D'Osiris-Hapi.

parates dont la fusion ne s'est jamais parfaitement réalisée et qui portent chacun l'empreinte d'une race et d'une mentalité différentes.

Or de ces éléments, c'est le moins noble, la zoolâtrie, qui a d'abord cédé le pas à l'apport sémitique : les bêtes n'ont plus été que des symboles ou tout au plus des demeures divines. On a conservé l'idée d'un dieu organisateur, source de tout bien, une âme et une autre vie, avec jugement et sanctions, par suite une morale d'une élévation incontestable. Un instant la pensée théologique Thébaine revivifia ces conceptions, mais sans franchir cependant le pas décisif du monothéisme. Puis en fin de compte cette belle floraison se dessèche et on retombe dans la plus ridicule zoolâtrie. Voilà un processus religieux qui ne correspond nullement aux étapes théoriques des systèmes évolutionnistes, qui décèle plutôt une singulière force de pesanteur entraînant les plus belles conceptions vers des formes dégradées. Et celà suggère en outre une explication possible pour les religions inférieures des « sauvages » ou prétendus « primitifs ».

De cette religion la civilisation égyptienne a tiré tout son éclat : les temples (Karnak, Louqsor, Philœ, etc.) et les tombeaux (pyramides, mastabas) sont des merveilles d'architecture que seuls les Grecs surpassèrent. Pour les orner, on tailla des sphynx, des obélisques, des statues colossales. La peinture s'ingénia à entourer le *double* de tout un peuple de protecteurs, de serviteurs, reproduits aussi réels que possible aux parois des salles funéraires. La science égyptienne se conserva dans les sanctuaires et elle était assez grande pour faire dire aux Grecs : « L'Egypte est l'Ecole du monde » (1). Il serait faux

(1) « Ce qui les humiliait le plus dans leur défaite c'était de voir

cependant d'ajouter que son enseignement se résume en « ce qui est éternel : la vie future et les dieux » (2). Nous avons vu qu'il faudrait à cette affirmation beaucoup de correctifs.

A CONSULTER :

PH. VIREY. — *La Religion de l'Ancienne Egypte*, Paris, Beauchesne, 1910. — Œuvre d'un égyptologue et d'un chrétien, reproduisant les Conférences données en 1909 à l'Institut Catholique de Paris, avec une très riche documentation de textes hiéroglyphiques. On y trouvera des indications bibliographiques détaillées.
A. ERMAN. — *La religion égyptienne*, trad. française par Ch. Vidal, Paris, Fishbacher, 1907. — L'un des ouvrages les plus appréciés sur le sujet.
J. CAPART, dans J. BRICOUT. — *Où en est l'histoire des religions ?*, t. I. Très solide étude.
A. MALLON dans *Christus*.

---

les divinités de l'Egypte battues par celles de la Perse et de la Grèce ; l'oppression ne lassait point leur patience, mais la moindre insulte à leurs animaux sacrés soulevait une révolte. Ils se résignaient à tout souffrir pourvu qu'on ne touchât pas à leurs dieux : les dieux étaient ce qui leur restait vivant de leur passé ». Maspero, *Hist. Anc. Orient*, p. 805.

(2) G. Le Bon, *Les Premières Civilisations*, Paris, p. 11.

CHAPITRE VII

LES AUTRES GROUPES SÉMITIQUES

A côté des Chaldéens et des Egyptiens, d'autres peuples de moindre envergure portèrent dans leur sang un important apport sémitique et conservèrent des croyances et des rites communs : Phéniciens, peuplades Cananéennes (Amalécites, Madianites, Moabites, Ammonites), avec leurs innombrables essaims et colonies (Carthage, etc.). Tous ces peuples résultaient de la fusion entre autochtones et Sémites.

Phéniciens. — L'une de ces tribus, les Pouanitî ou Pœni, emportés par le mouvement général qui poussait vers l'Ouest tous ces nomades du désert, s'était établie dans les pays qui vont de la Syrie au nord de l'Egypte. Leur civilisation était à peine inférieure à celle des Egyptiens contemporains (XXVe à XXe siècle avant J.-C.)

Confinés dans les régions côtières, ils furent, avant les Grecs (XVIe au VIIIe siècle) les spécialistes du commerce maritime international. Par les comptoirs qu'ils fondèrent sur tout le pourtour méditer-

ranéen, ils jouèrent un rôle historique considérable. Ce sont eux qui importèrent dans les régions occidentales la vieille civilisation de l'Orient, et tout d'abord les métaux et l'écriture alphabétique, sinon inventée, du moins perfectionnée par eux. Ils semaient leurs divinités et leurs cultes à travers le monde occidental en même temps que leurs établissements commerciaux.

Leur religion était assez voisine de celle des Assyro-Babyloniens. Chaque ville avait son dieu comme elle avait son roitelet. Il était son roi, Molok, son maître, son *Baal*. Il y avait le Baal de Tyr, Baal-Sour, le Baal de Sidon, Baal-Sidon. Ils personnifiaient le feu céleste, le soleil créateur. Ils avaient une compagne, la lune, reine de la cité et reine du ciel, *Ashtor* Ashérah ou Astarté. Les uns et les autres avaient en outre leurs surnoms locaux : Melkarth à Tyr pour Baal, Tanit à Carthage et Anati en Egypte pour Astarté.

Les Baalim étaient, comme ceux de la Chaldée, atrocement sanguinaires, et les Astarté furieusement luxurieuses. D'ailleurs il y avait une multitude de Baalim et d'Astartés secondaires.

Les traits les plus originaux des religions phéniciennes, comparées à celles de leurs pays voisins, sont le système des Cabires, la légende de Melkart, l'Hercule tyrien, et le culte d'Adonis Tammouz.

Les Cabires, populaires dans les grands ports phéniciens, étaient des dieux créateurs groupés au nombre de sept autour d'un huitième plus puissant, Eschmoun. Adoptés par les Grecs, ils eurent des sanctuaires vénérés jusqu'à la fin du paganisme et de célèbres mystères dans l'ile de Samothrace.

Le mythe de Melkarth passe pour résumer assez bien les conquêtes commerciales des Phéniciens. Avec une armée et une flotte très puissantes, Mel-

karth aurait soumis et civilisé l'Afrique du Nord, vaincu l'Espagne (Tarsis), franchi le détroit de Gibraltar, et élevé là deux stèles commémoratives, puis, après le rapt des bœufs de Géryon, repris à travers la Gaule, l'Italie et la Sicile, le chemin de l'Asie. Son temple le plus célèbre construit dans un des îlots tyriens passait pour remonter aux environs de l'année 2750.

C'est à Gaboul, le Byblos des Grecs, dans la délicieuse vallée de l'Adonis, que le dieu de ce nom avait ses mystères et son centre de pélerinage. Son culte se rattachait à celui d'Astarté, la « Grande déesse ». Elle s'était éprise de lui, Adôn Adonim, le maître des maîtres, mais un rival jaloux, caché dans le corps d'un sanglier, réussit à le lui tuer. Au solstice d'été, on célébrait les jeux funèbres : veillée mortuaire, sur les hauts lieux. Autour de la statue peinte du dieu, c'étaient les lamentations des femmes échevelées et robes en lambeaux, l'enterrement selon les rites, la préparation des jardins d'Adonis : potées de terreau où l'on plantait des rameaux sans racines qui se desséchaient au soleil. A l'automne, quand les eaux pluviales roulent un limon rougeâtre qui ensanglante le rivage, la douleur se ravivait pendant sept jours. Le huitième les prêtres annonçaient la résurrection du dieu : on rappelait à la lumière le simulacre et les femmes s'adonnaient à une joie bruyante et licencieuse (1).

Les Cananéens. — A l'intérieur des terres s'étaient établis les Cananéens, après avoir détruit ou absorbé les vestiges d'une autre race, peut-être européenne, dont la haute stature impressionnait

(1) Ezéchiel, VIII, 14, déplore que les abominations d'Adonis se soient introduites au temple même de Jérusalem.

fortement les sémites (1), mais dont on ignore quelle put être l'influence religieuse.

Baalim et Astartés (2) régnaient sur les diverses tribus cananéènnes, sous des noms plus ou moins différents : Kamosh était le Baal de Moab, avec sa compagne, l'Astarté de Kamosh (3), comme Ammôn le Baal des Ammonites, etc. Ils étaient leurs rois célestes, leurs molochs. Les lieux sacrés se trouvaient sur les sommets (Hauts lieux), ornés des menhirs et cromlechs laissés là par les populations préhistoriques, et de colonnes grossièrement taillées (4). Dieux de sang et de luxure, ils réclamaient des sacrifices d'animaux et, dans les circonstances graves, celui des enfants premier-nés. Au fracas des flûtes et des trompettes, sous les yeux de la mère vêtue en fête et obligatoirement impassible, on brûlait vifs tous les premiers-nés choisis par le dieu. De même les Astartés exigeaient de leurs prêtres des mutilations et du sang répandu ; par contre leur culte comportait un corps de courtisanes sacrées et des pratiques de basse débauche.

On sait l'attrait violent exercé sur les Hébreux, au cours de leur histoire, par les divinités Cananéennes et les luttes de leurs chefs religieux pour maintenir le monothéisme. Pendant des siècles, leur histoire religieuse se résume en cette lutte, avec des

(1) Les Anakim, *Deut.* IX, 2 ; les Rephaïm, Zomzommim, etc. *Deut.* II, 10-11, 20.

(2) L'interprétation exacte de ces divinités n'est pas facile, parce que trop d'éléments divers s'y donnent rendez-vous. Divinisation de forces physiques : l'orage ; des éléments cosmiques : le soleil, la lune ; d'idées métaphysiques : la force organisatrice ; de forces biologiques : la fécondité (Baal), l'amour sexuel (Astarté), la bonté protectrice (Achéra, autre forme d'Astarté).

(3) Stèle de Mésa.

(4) Voir l'image d'un Haut-Lieu d'après un bas-relief de Suse, dans Vincent, *Canaan*, p. 144.

alternatives diverses, mais qui aboutirent finalement au triomphe du Dieu de l'Alliance.

Philistins. — Probablement voisins des Pélasges par leurs origines comme par leur nom, (non sémitiques), vraisemblablement venus par la Crète, les Philistins, qui avaient abordé d'abord en Egypte, furent fixés par les Pharaons sur la côte méridionale de Syrie, au sud des Phéniciens. Ils se mêlèrent aux peuplades établies dans le pays, les Avvim, qui possédaient une langue et une religion d'affinités nettement sémitiques. Les Philistins adoptèrent l'une et l'autre. *Marna* de Gaza, *Dagon*, le dieu-poisson d'Ascalon et sa déesse *Derkéto*, devinrent leurs dieux. Dagon est une forme du Bel chaldéen, et l'un de ces singuliers poissons divins qui tiennent tant de place dans la légende assyro-babylonienne.

Les Philistins, guerriers perpétuels dont l'histoire est faite principalement des luttes avec Israël, ne semblent pas avoir exercé sur leurs voisins d'influence religieuse sensible (1).

Syriens. — La Syrie fut un lieu de passage perpétuel entre les vallées du Tigre et de l'Euphrate et l'Egypte. Il est donc très probable que la religion y fut extrêmement mêlée. Mais nous n'avons sur elle que de rares documents, des textes de basse époque, dont le principal est le *De Dea Syra* attribué à Lucien, quelques inscriptions pas très anciennes elles non plus.

Les Syriens n'avaient pas oublié totalement le

(1) Il y eut d'autres peuples pour lesquels un apport de sang sémitique plus ou moins important est possible, par exemple les Lydiens (Lélèges, Lyciens, Cariens) d'Asie Mineure, avec leurs attaches en Hellade européenne : on les a parfois identifiés à Loud, fils de Sem.

dieu suprême primitif, puisqu'une inscription bilingue nous fournit ce nom remarquable : *Assariel*, « El est le roi des rois. »

Mais leur Baal était *Hadad*, roi des dieux, maître de la foudre et de l'orage, probablement un dieu solaire (1), peut-être le même que *Remman* (cf. *Zacharie*, XII,11) auquel les Assyriens l'identifiaient. Son plus grand sanctuaire s'élevait à Baalbeck.

La déesse sémite portait chez eux le nom d'*Atargatis*, c'est-à-dire probablement l' « Athar (=Ishtar) d'Attis », de l'Adonis Syrien.

Son culte était barbare et sensuel ; ses temples, des lieux infâmes, ornés de symboles obscènes ; ses prêtres des eunuques habillés en femmes (*Qedeschim* et *Kelabim*, lat. *Galli*). La colombe et le lion figuraient dans ses attributs, mais nous ignorons à quel titre ; quant aux poissons sacrés élevés dans son domaine, ils semblent signifier qu'elle était aussi la déesse de l'eau féconde, de la pluie bienfaisante, à moins qu'ils ne se rapportent plutôt au culte d'Hadad, dieu des eaux.

Par Lucien nous avons une description précise du sanctuaire (2), composé de deux enceintes, l'une réservée aux très nombreux prêtres. De tout ce qu'il a vu, le rite le plus curieux est la fête du printemps où l'on jette dans un vaste bûcher les statues divines (3). Nonnus, parlant du bûcher de l'Héraclès tyrien, explique que le dieu perdait dans le feu sa vieillesse et y puisait une nouvelle vie (4). On peut supposer que de même à Hiérapolis-Baalbeck ce

(1) Cf. le nom de *Ben-Hadad*.

(2) *De Dea Syra*, 31. — C'est d'ailleurs un écrit superficiel et très insuffisant.

(3) *De Dea Syra*, 49.

(4) Nonnus, *Dionys.*, XL, 398, cité dans R. Dussaud, *Introd. Hist. Rel.*, p. 153.

bûcher était un lieu de rajeunissement pour le dieu. A cette fête on accourait de toute la Syrie et des contrées voisines.

A CONSULTER :

R. P. H. VINCENT. — *Canaan*, 1 vol. in-8°, Paris, Gabalda, 1907. Très important pour l'archéologie.
R. P. DHORME, dans J. BRICOUT. — *Où en est l'histoire des religions*, t. I.

CHAPITRE VIII

B. — *Les Races jaunes.*

CHINE ET JAPON

Des plus anciennes religions disparues, nous passons à la plus ancienne des religions qui subsistent en dehors du Christianisme : la religion chinoise. Nous pouvons suivre ses destinées sur l'immense espace de plus de 4.000 ans à travers les événements politiques les plus variés. Le milieu où elle s'est développée forme un violent contraste psychologique avec les précédents, avec l'imagination égyptienne tendue vers l'au-delà, avec la sensibilité sémitique jaillissant en implorations lyriques. Les Chinois, à côtés de ces races, font l'effet de secs rationalistes, à qui suffit une religion rabougrie, un pâle résidu, froid, morne et décoloré, tel un paysage lunaire d'où la vie s'est retirée.

Origines ethniques ; grandes étapes historiques. — Sources. — Sur les origines des populations chinoises l'archéologie est encore muette. Quand et par où arrivèrent-elles d'Occident à l'état de purs nomades ? on ne sait.

Mais il semble bien que dès le milieu du troisième

millénaire elles se trouvaient déjà en possession du bronze et de l'écriture ; séparée du monde, la Chine évolua en « vase clos. »

Elle entre dans l'histoire au XXIVe siècle avant J.-C. A sa tête, elle eut d'abord des empereurs électifs, puis trois grandes dynasties héréditaires (Hia, Yu, Tchéou) avec la dernière desquelles se dégrada et s'effaça, au VIe siècle avant J.-C., la religion primitive. Deux systèmes rivaux la supplantèrent au Ve siècle (Taoïsme et Confucianisme) qui jusqu'au Xe siècle de notre ère luttèrent entre eux et avec diverses importations successives, et finalement triomphèrent, sous des aspects assez modifiés, du Xe siècle à nos jours.

Nos sources d'information sur l'ancienne religion chinoise sont groupées dans les *Odes* et les *Annales*, compilées plus tard et conservées pour nous par Confucius. Les textes plus récents ont été gardés par les lettrés chinois, et répandus dès le Xe siècle par la gravure sur bois qui fut la première forme de l'imprimerie.

Période ancienne (XXIVe à VIe siècle avant J.-C.). — A leur arrivée en Extrême-Orient, les Chinois trouvèrent une population fétichiste qui fut absorbée par eux, mais non sans laisser des stigmates de nature inférieure, et surtout des pratiques de sorcellerie.

Ils apportaient d'après beaucoup de sinologues une croyance nettement monothéiste en un « Sublime Souverain » ou « Sublime Ciel », Maître suprême, Juge et Providence. L'Empereur est son représentant, son mandataire prédestiné. Il lui immole des victimes, un bœuf, le plus souvent ; il cherche à scruter sa volonté par des pratiques divinatoires (astrologie, flambage de carapaces de tortues, la

tortue figurant l'humanité placée entre ciel et terre comme l'animal entre les deux parties de sa cuirasse). Mais ce culte est un monopole impérial : communiquer avec le Ciel serait pour d'autres que l'empereur un crime d'Etat.

Les simples citoyens ont leur culte cependant, très absorbant et d'une très grande emprise : celui des mânes. On croît à la survivance des âmes, quoi qu'on ne connaisse ni jugement ni rémunération. On veut leur être agréable, parce qu'on redoute leurs mauvais services. On leur sert des mets choisis, on leur offre des boissons, des étoffes ; on les invite par des chants, des sonneries, des roulements de tambour. Ce rite millénaire et presque universel des religions primitives fut interprété plus tard comme une simple manifestation de bons sentiments, comme un moyen de faire comprendre aux ancêtres ce qu'on voudrait faire pour eux s'ils vivaient encore. Les premiers Chinois pensaient-ils déjà de la sorte ? ce n'est pas impossible.

Aussi singulière par l'élévation que par la réduction au minimum de son contenu, cette religion primitive, passée à l'alambic par la politique, fut radicalement gâtée par elle. Pendant la décadence de la dynastie Tchéou, les grands feudataires s'attribuant les prérogatives de l'empereur furent amenés par la logique à se partager également le « Sublime Souverain. » D'où la nation des « Cinq souverains » qui « ne sont pas cinq divinités distinctes, mais l'action du souverain unique dans les cinq régions de l'espace ». Dans les derniers siècles avant J.-C., on constate une tendance marquée à l'anthropomorphisme ; on voit les mânes prendre les traits des démons malfaisants de l'Inde ; on signale l'apparition en Chine du Suttéeisme, qui reste dès lors dans les mœurs : le maître défunt entraîne avec lui dans

l'autre monde ses serviteurs, ses femmes et ses chevaux.

Enfin en 525, Tse-tchan imagine la théorie des *deux âmes humaines* qui est encore aujourd'hui la croyance du peuple chinois. L'homme apporte en naissant une âme végétative qui s'évanouira graduellement dans la tombe ; après la naissance, se forme, par condensation respiratoire, l'âme supérieure qui survit avec ses qualités acquises et exige des vivants les offrandes traditionnelles.

Mais de récentes recherches nous ont fait connaître, à côté du « Sublime Souverain » et des ancêtres, d'autres divinités très populaires, dont le culte a de grandes chances de remonter très haut, sinon jusqu'aux origines même de la Chine. Et les analogies qu'on y remarque avec les autres religions sont de nature à confirmer cette manière de voir.

Cinq divinités étaient l'objet d'un culte familial, dans l'antiquité chinoise : dieu du fourneau dans lequel brûle le feu domestique, dieu du puits et de l'eau, dieu de la porte extérieure, dieu des portes intérieures et dieu du sol.

Celui-ci est le mieux connu, grâce aux travaux de M. Ed. Chavannes (1). Il personnifie les énergies du sol, propriété familiale, canton, province et empire entier, suivant le territoire auquel il préside. Ce dieu fait songer aux Baals sémitiques. Il y a donc dieux du sol familiaux, cantonaux et provinciaux, et le « grand dieu du sol » qui est le dieu de l'empire. Un autel en terre, un *tumulus*, marque sa demeure ; autrefois un arbre, reste possible d'anciens bois sacrés, couronnait l'autel et donnait son nom au

(1) *Le dieu du sol dans la Chine antique*, dans *Revue de l'Hist. des Relig.* 1901 et dans *Le T'aichan*, Annales du Musée Guimet, t. XXI, in-8°, Paris, Leroux, 1910, p. 436 sq.

dieu du sol et au pays. Couper l'arbre ou recouvrir d'une construction le sanctuaire, c'était priver le dieu de sa puissance. Un poteau de bois ou un fût de pierre, statue rudimentaire, se joignait à l'arbre et à l'autel.

Au dieu du sol familial sacrifiait le chef de famille, aux dieux cantonaux et provinciaux les dignitaires correspondants ; à celui de l'empire, l'empereur. Et celui-ci, d'après un ancien texte, semble bien avoir joué le même rôle messianique que chez les Assyro-babyloniens : il se regardait comme responsable du cours de la nature et par suite des fléaux comme la sècheresse et la stérilité des champs. Il s'offrait alors en sacrifice, c'est-à-dire qu'il se coupait les cheveux et les ongles, rite qui semble rappeler le souvenir d'anciens sacrifices humains. A la fondation d'une ville, le premier soin était d'y établir l'autel du dieu du sol et le temple des ancêtres. Ce sont là les deux fondements de la Société. Au premier on offrait de la viande crue, et de la viande cuite aux seconds.

Le culte de la terre, divinité féminine associée au dieu Ciel, est moins ancien que ceux-là et se serait organisé au second siècle seulement avant notre ère (1).

Confucius et Lao-Tse. — Vers la fin du VI[e] siècle avant J.-C., transformation totale de ces croyances, déjà si réduites, sous l'influence presque contemporaine de Lao-Tse et de Confucius.

(1) A côté des ancêtres, on connaissait une foule d'esprits malfaisants contre lesquels était dirigé tout l'attirail d'une savante sorcellerie. Un point important était de connaitre les noms de ces spectres : on pensait que celà suffisait pour leur commander ; mais par contre on devait leur laisser ignorer ceux des hommes ou donner à ceux-ci des noms dédaigneux ou malveillants (Punaise, Chien-bête, Pisse-de-chat), qui détourneraient l'attention des esprits malfaisants.

Lao-Tse répandit une métaphysique épaisse, le *Taoisme* : tout, y compris le Sublime Souverain, résulte de deux principes : *Tao*, la force rythmique qui régit tout par étapes successives de progrès et de régression ; *Hi*, la matière primordiale sur quoi agit cette force. La vie n'est qu'un jeu de ce rythme, une apparence, un rien. Pourquoi s'agiter, peiner ? Agir, c'est introduire dans le grand rythme des éléments de trouble. Attendre la paix d'outre-tombe, voilà toute la sagesse, et le gouvernement doit simplement tenir le peuple « ignorant et repu. »

Ce lourd matérialisme a pourtant son autre vie, mais bien digne de celle qu'il fait à la masse ici-bas. Pour que l'âme survive au corps, il faut la nourrir et la gaver d'air par une gymnastique respiratoire appropriée : cette gymnastique est toujours à la mode en Chine.

Le Taoïsme eut une influence considérable sur les destinées chinoises. Appliqué en grand par le gouvernement, il a fait en effet du peuple une masse ignorante, sinon toujours repue, superstitieuse, d'une passivité proverbiale, appliquée à son seul bien être, professant par suite une horreur de la guerre digne d'un peuple asservi.

A l'opposite, Confucius conservait toutes les anciennes croyances et le culte traditionnel des mânes. Il s'efforçait de « restaurer pieusement et scrupuleusement l'édifice antique ». Il n'est pas philosophe ; il n'a pas de système ; c'est un praticien et qui réduit toute sa pratique à l'opportunisme. Pas de grandes vues, pas de plans, pas d'idées : vivre sa petite vie de famille, y trouver le bonheur par la tendresse, la bonté réciproque, la piété filiale, et, puisque la famille est la cellule sociale, donner du même coup le bonheur à la société tout entière. Et comme condition de ces paradis chimériques, n'ins-

truire le peuple que de ses devoirs, et encore sans raisonnements ni démonstrations, à coup d'aphorismes. Naturellement encore, même horreur de la guerre, qui troublerait l'idylle.

Tout celà manque singulièrement de grandeur et de noblesse et l'on comprendrait mal les engouements des déistes voltairiens pour Confucius, si on ne connaissait leur ignorance réelle. Taoïsme et Confucianisme au total ne sont pas des religions, mais plutôt des formes d'abord hostiles puis plus tard confondues de l'irréligion chinoise. Des deux côtés athéisme pratique, abdication devant les risques nobles de la guerre et de l'instruction, total abaissement des masses devant les lettrés : servile programme !

Moyen-Age chinois : douze siècles d'anarchie religieuse. — Les disciples de Lao-Tse et ceux de Confucius se partagèrent pendant plusieurs siècles l'opinion chinoise, et la rivalité revêtit parfois les formes de la persécution. Le résultat d'ailleurs de ces doctrines, de ce renoncement à l'effort ne se fit pas attendre : ce fut l'invasion étrangère. A la même époque que l'Empire romain, l'Empire Chinois était envahi par les Barbares : Tongouses, Huns, Thibétains, etc. Ceux-ci propagèrent en Chine le Bouddhisme, qui favorisait leur politique. Au VIe siècle ap. J.-C. la Chine entière était officiellement bouddhiste. Aux siècles suivants les apports religieux de l'étranger continuent : Mazdéisme, Nestorianisme, Manichéisme, Islamisme, etc. « La capitale fut un bazar international de religions » (1).

Le Xe siècle et les temps modernes. — Le

(1) Léon Weiger, dans *Christus* [1], p. 120.

bazar change son décor au Xe siècle et reprend les deux vieilles couleurs chinoises, légèrement défraichies : un nouveau Taoïsme, un nouveau Confucianisme se répandent qui règneront sur la Chine jusqu'à nos jours.

L'empereur Tchen-Tsoung comprenant le profit politique que tirait son voisin le Mikado de la filiation divine, parvint, par une habile mise en scène, à s'attribuer le même privilège. En 1015, un décret fait de lui « le fils du Ciel », c'est-à-dire du Sublime Souverain. La doctrine, appelée *Shinto* au Japon, fut adoptée par tout le parti Taoïste : elle règna jusqu'au XXe siècle sous le nom de Shintoïsme chinois ou Taoïsme héroïque.

D'autre part des discussions entre Bouddhisme et Confucianisme naquit une philosophie restée doctrine officielle des lettrés chinois. Elle est l'œuvre de Tchou-li (†1200) et se nomme le Néo-Confucianisme, bien qu'elle fausse totalement l'enseignement de Confucius.

D'abord l'athéisme absolu. Tout s'explique par deux principes éternels comme pour Lao-Tse. Les deux âmes de l'homme sont également matérielles et périssables. Elles sont comme des fruits qui doivent tomber à maturité. Une mort prématurée, qui les trouve vertes et coriaces, leur permet seule de survivre quelque temps : de là les spectres et les revenants. Donc plus de mânes des ancêtres : le culte qu'on rend à ceux-ci n'est qu'un platonique merci adressé à leur souvenir. Eux et nous ne sommes que des vagues successives d'un même océan. La pensée est à la matière ce que l'étincelle est au briquet.

Le matérialisme ne saurait guère tomber plus bas et un peuple dont la pensée se désagrège à ce point n'est plus, politiquement, qu'un bétail résigné à

changer de maîtres. Le triomphe du Néo-Confucianisme coïncida avec l'asservissement définitif aux dynasties mongoles et mandchoues. Les lettrés devinrent les serviteurs de ces nouveaux maîtres, s'arrogèrent le monopole des examens et par suite celui des fonctions et des charges. Ils furent pendant huit siècles les vrais maîtres de la Chine et les néfastes pétrisseurs de son cerveau. En effet le programme des examens se réduit aux extraits de Confucius commentés par Tchou-hi et c'est ce Néo-confucianisme qui s'enseigne dans toutes les écoles. Malgré le nombre des temples élevés à Confucius dans tout l'Ancien empire chinois, c'est donc l'irréligion méthodique qui pèse depuis lors sur la Chine officielle, par le fait de la caste des lettrés.

Le culte des ancêtres, conservé par les néo-confucianistes, est à peine un culte d'ailleurs : devant les tablettes de bois où sont inscrits en caractères d'or les noms, titres et professions des ancêtres, le chef de la famille vient, chaque jour, déposer un peu de riz, une petite tasse de vin ou de thé et brûler une goutte d'encens. Il doit en même temps faire un examen de conscience et se demander si ses ancêtres n'auraient pas eu à rougir de ses actes.

Cette coutume, seul vestige de culte véritable, serait aussi belle qu'inefficace, si elle ne se mêlait pas de superstitions idolâtriques.

Mais celles-ci abondent dans le peuple, qui mêle au Bouddhisme ses anciennes croyances. Son Taoïsme actuel est un panthéisme où sont déifiés et adorés tous les objets matériels qui l'entourent : le ciel, les étoiles, les airs, la terre, les montagnes, les hommes, etc. Tout homme qui a rendu quelque service notable entre dans le panthéon et réside dans une étoile, dont le nom a quelque ressemblance avec le sien.

« Toutes les superstitions, même les plus absurdes ou les plus abjectes, ont droit de cité dans cette religion, dont les prêtres sont aussi fourbes qu'ignorants... Elle convertit le culte des ancêtres en un véritable fétichisme du cadavre. » L'âme des ancêtres « erre constamment autour de ses descendants ; s'il est content des offrandes et des respects qu'ils lui apportent chaque jour, il les protège, intercède pour eux auprès des dieux, et leur assure postérité, santé, bonheur ; négligé et mécontent, il les abandonne sans défense aux entreprises des démons, et bientôt la famille ingrate s'éteint dans la misère et la honte » (1).

Le Shintoisme du Japon. — L'histoire du Japon commence quand celle de la Chine indépendante touche à sa fin, vers le VIII[e] s. de notre ère. Etat féodal où l'autorité appartenait à une sorte de maire du palais héréditaire (le *shogoun*), appuyé sur quelques centaines de grands seigneurs (*daïmios*), qui vivaient dans des châteaux forts au milieu de leurs chevaliers (*samouraïs*), le Japon n'a réalisé son unité politique que de nos jours (1868).

Son histoire religieuse se divise en deux grandes étapes : celle des vieilles croyances nationales ou *Shinto* (2), «voie des dieux », et celle de l'adhésion au Bouddhisme, introduit de Chine par l'intermédiaire de la Corée (fin du VI[e] siècle ap. J. C.).

Actuellement Shintoïsme et Bouddhisme ont chacun leurs bonzes et leurs pagodes, mais le Japonais pratiquant s'accommode indifféremment des uns et des autres. Quant au scepticisme religieux, il se répand de plus en plus dans les classes instruites.

(1) L. de Milloué, *Catal. du Musée Guimet*, 1883, LVIII.
(2) Peut-être dérivé lui-même du Taoïsme chinois.

Il est bien difficile, faute de documents historiques et archéologiques, de distinguer les traits primitifs de l'ancien *Shinto* d'avec les apports postérieurs et de faire la part de l'influence Bouddhiste et des vieux cultes nationaux.

Un trait bien frappant du vieux Shinto est l'*horreur des idoles*. Il est interdit de sculpter des images des dieux (1).

Cependant religion naturiste, il reconnaît des « dieux de la nature », personnification des éléments et des forces physiques, et des « dieux des hommes », mânes de la famille, des héros, des empereurs.

Par un phénomène assez fréquent (2) sa théologie n'est pas absolument d'accord avec son culte. Un dieu créateur et souverain, le « Maître du centre du ciel », organisé en triade avec deux autres dieux engendrés de sa substance, ses auxiliaires dans l'œuvre créatrice. Au dessous d'eux, une seconde triade sortie d'une tige pareille à un roseau et née de la matière. Enfin quatre générations de couples divins dont les derniers rejetons, avortons de dieux, furent abandonnés à eux-même et devinrent la souche humaine.

Mais l'objet du culte essentiel n'est aucun de ces dieux. C'est une déesse solaire, *Amatérasou*, dont on fait une fille plus jeune des dieux précédents.

(1) Les temples ou « salles des dieux », sont construits en bois blanc d'hinoki et d'une architecture très simple ; ni laque ni métal dans la décoration. Un portique formé de deux poteaux ronds. Un voile blanc sépare le sanctuaire proprement dit du reste de la construction. Derrière ce voile, une table portant un miroir (=le soleil se levant sur les flots, la création, la conscience), un sabre (souvenir du frère d'Amatérasou, premier souverain du Japon, qui délivra le pays d'un dragon redoutable), un fouet de lanières de papier blanc, le *gohé* (ancien succédané du plumeau, employé ensuite pour écarter, pendant la prière, les impuretés de l'atmosphère, et devenu emblème de la pureté divine). Cette horreur des idoles est-elle primitive ou un contre-coup du Bouddhisme ?

(2) Lang a démontré ce fait général que souvent le plus grand dieu est étranger au culte.

Elle est la souveraine du ciel ; la lune, les étoiles, la terre, le feu, le vent, etc., divinisés et les « dieux des hommes » composent sa cour de divinités, les *Khamis*..

Les « dieux des hommes » furent même bien près de prendre le pas sur les autres et la religion de se confondre avec la constitution politique. La vénération pour les ancêtres de la maison impériale tenait une telle place dans le Shinto qu'elle en était la caractéristique. C'est sous cette forme que le Japon, qui avait beaucoup emprunté de la Chine, lui rendit, comme nous l'avons vu, cette religion éminemment utile au pouvoir impérial.

Il y avait également des dieux mauvais.

D'ailleurs tous ces *Khamis* ont les passions, les faiblesses et les vices de l'humanité ; leurs légendes ne reculent pas devant l'odieux ni l'obscène.

Le culte officiel est aux mains de l'Empereur, et des fonctionnaires dans les provinces. Le rôle des bonzes se limite à l'enseignement des lois religieuses et morales, aux chants et aux danses sacrées, aux représentations théâtrales et pantomimes destinées à réjouir les dieux.

Ce panthéon dénote un amalgame d'influences religieuses superposées et enchevetrées, dont nous ne sommes pas près de dénouer l'écheveau.

De même, la croyance à l'immortalité de l'âme, à l'éternité des peines et du bonheur fait partie du Shinto. Mais du Shinto primitif ? on ne sait. Dans le domaine moral, les cérémonies de purification montrent que la pensée de la souillure et de l'expiation morales n'étaient pas absentes. Mais il n'y avait pas un code moral net et l'on exige encore aujourd'hui du fidèle shintoïste « beaucoup plus la propreté corporelle que la pureté du cœur » (1).

(1) J. Dahlmann, dans *Christus*[1], p. 136.

Le Bouddhisme pénétra au Japon vers 552 ; il fut le véhicule d'une nouvelle civilisation et provoqua une floraison artistique remarquable. Très souple à se transformer, le Bouddhisme se plia facilement au vieux Shintoïsme : les anciens dieux devenaient [illegible] incarnations du Bouddha. Il se créa ainsi une religion mixte aux sectes innombrables, le Ryô [illegible]. Cette religion hybride remplit la plus grande période de l'histoire japonaise (552 fin du XVIII[e] siècle).

Le XVIII[e] et le XIX[e] siècles furent témoins de la renaissance du pur Shintoïsme sous l'influence de quelques historiens et écrivains épris de l'antiquité et ardemment nationalistes. « Deux choses seulement sont nécessaires, suivre l'impulsion de la nature et obéir au mikado » (1). « Le Japonais, comme l'explique Chamberlain [illegible] interprète, n'a besoin d'aucun sage ni d'aucun prophète, en raison de sa perfection innée. Il n'y a que les peuples inférieurs de Chine et d'Occident à qui soit nécessaire, en raison de leur nature corrompue, l'apparition périodique des uns et des autres. » Ce trait ex[illegible] [illegible] des [illegible]raisons qui sont en même temps des indications pour l'avenir.

C'est donc une religion commode. Et l'on comprend [illegible] [illegible]ux. La splendeur des cérémonies attire les masses aux fêtes et pélerinages, mais c'est un formalisme vide. Moralement ni intellectuellement les bonzes ne sont supérieurs à la masse. Quant à l'élite elle admet qu'une religion est utile au bon ordre, mais que pour cet objet la première venue suffit.

Conclusion. — L[illegible] des religions chinoises que nous venons de rencontrer donnent manifeste-

(1) J. Dahlmann, dans *Christus* [1], p. 131.

ment l'impression que nous ne connaissons d'elles que leurs dernières étapes, leur acheminement à l'extinction, tandis qu'un long passé religieux nous échappe. Ici encore nous voyons des notions religieuses nobles et élevées à leur première apparition, descendre la pente d'une longue décadence et aboutir à une areligion caractérisée.

Non moins frappante, dans l'histoire chinoise, l'influence de la religion sur la vie nationale : telle religion, tel peuple ; à religion morte, peuple sans ressort. Tant le sentiment religieux est l'infaillible indice de la qualité des âmes ! L'impérialisme japonais au contraire est frère du Shinto. Le Japon naît seulement à l'histoire et bouillonne encore d'une ivresse de vie propre aux êtres jeunes. Mais il n'est pas téméraire de le croire, son avenir ne répondra aux promesses du présent que dans la mesure où il redeviendra religieux et par suite chrétien.

Cependant une institution est restée inébranlable en Chine, qui explique à elle seule la permanence pendant plusieurs milliers d'années d'un empire chinois : c'est la famille, maintenue par le culte des ancêtres. « Preuve cinquante fois séculaire de la puissance de cohésion et de conservation sociale que peut avoir la forte constitution de la famille basée sur la religion : car c'est là tout le secret de la longue existence de l'empire chinois » (1).

A CONSULTER ·

J. Wieger, S. J. remarquables articles dans A. d'Alès, *Dictionnaire Apologétique*, Paris, Beauchesne et dans *Christus*.
H. Cordier, dans J. Bricout. — *Où en est l'histoire des religions* ? t. I.
H. Doré, S. J., *Recherches sur les superstitions en Chine*, Changaï, 1911.
J. Dahlmann, dans *Christus* (Japon). — Très fouillé.

(1) Mgr Le Roy, *l. c.*, p. 410.

CHAPITRE IX.

C. — *Les Indo-Européens.*

LES INDO-IRANIENS : MÉDO-PERSES, INDE VÉDIQUE

En retrouvant le rameau « Japhétique », nous sommes frappés par deux phénomènes. D'abord l'aspect des divinités s'humanise : elles ne ressemblent plus à des monstres hétérogènes, visions de cauchemar d'un paléontologiste. Ensuite nous commençons à rencontrer, non plus seulement des croyances spontanées et traditionnelles ou paraissant telles (*religions naturelles*), mais des systèmes de doctrines et de pratiques, organisés sous l'impulsion de génies religieux, donnés comme leurs fondateurs et leurs prophètes (*religions systématiques*).

Origines ethniques : grandes étapes historiques. — Les Indo-Européens, ou Aryens, dont nous avons laissé les tribus nomades et patriarcales errer à travers leur mystérieuse patrie primitive, émigrè-

rent en masse vers le 4e ou le 5e millénaire avant notre ère (1).

Deux grands courants s'établirent : l'un vers l'Ouest, d'où proviennent les grandes races européennes : Grecs, Latins, Celtes, Germains, Slaves, — l'autre (2) vers le Sud ou le Sud-Est : Iraniens (Médo-Perses et Hindous). Ceux-ci recueillirent des Sémites les semences de civilisation transmises par les anciens asiatiques d'avant l'histoire et les portèrent à leur pleine splendeur.

Le rameau asiatique se ramifia à son tour : les uns se fixèrent, au plus tard vers le 2e millénaire (3), dans la partie occidentale des plateaux de l'Iran, les Mèdes au Nord, les Perses au Sud ; les autres gagnèrent l'Inde, chacun emportant avec soi un trésor de croyances communes. Les premiers traversèrent, mais beaucoup plus tard, l'histoire politique, comme de brillants mais rapides météores. L'Empire Médo-Perse ne vécut que de 606 (Prise de Ninive par Cyaxare) à 330 (bataille d'Arbèles) : il périt avec Darius sous les coups des Macédoniens, et l'Empire perse des Sassanides ne dura que quelques siècles au début de notre ère. Quant à l'Inde, parfaitement insoucieuse de toute histoire, elle n'a rien fait pour préserver le souvenir de son passé et n'apparaît dans des documents certains qu'à la conquête d'Alexandrie, 327-325 av. J.-C.

Croyances communes aux Indo-Iraniens. — Les longs siècles que vécurent en relations étroites

(1) Poussés, dit-on, par des envahisseurs de race jaune : Mongols, Huns, (?) — ou, d'après leurs propres traditions, « par le froid », ce qui est très conforme à la géologie quaternaire, dont on connaît les nombreuses époques glaciaires.

(2) Auquel on tend aujourd'hui à restreindre le nom d'Aryas.

(3) D'après certains calculs astronomiques de Jacobi dès le milieu du 5e millénaire (?).

les tribus du rameau asiatique avant leur séparation définitive, leur imprimèrent, tant pour les croyances religieuses que pour la langue, des traits communs et une physionomie très différente de celle du rameau européen. Ces croyances nous devons les reconstituer en les dégageant des développements postérieurs.

Les dieux : au nombre de trente-trois, avec, au sommet de la hiérarchie divine, un grand dieu (Asoura) (1), qui fraie sa route au soleil dans les espaces et se trouve ainsi en étroite relation avec Mitra dieu-solaire ; un troisième dieu Indra, tueur du dragon Vritra (2).

Les dieux sont au dessus et en dehors du monde, « étincelants et loyaux, presque exempts des tares de perfidie, de cruauté ou de licence dont d'autres mythologies les entachent » (3).

L'humanité : le premier homme, Yama ou Yima, est devenu le roi du monde des ancêtres ; c'est le Noé iranien.

Le culte : le sacrifice est une offrande présentée sur une jonchée de gazon où les dieux sont censés venir s'asseoir, et l'oblation la plus précieuse est la liqueur enivrante extraite d'une plante montagnarde, le *sôma* ou *haôma* (4), dont le suc pressuré et filtré est mêlé de lait et bu par le prêtre. Le culte

(1) Qui deviendra Varuna dans l'Inde et Ahouramazda en Perse. Le Dyaus primitif s'est effacé devant lui.

(2) Démon malfaisant, être « sans pieds ni mains ».

(3) L. de la Vallée-Poussin, *Le Védisme*, Paris, Bloud, 1909, p. 19.

(4) On a rapproché l'usage de cette liqueur enivrante des cultes orgiastiques de l'Asie et pensé que ce culte avait pu être emprunté à quelque peuplade de l'Hindoukousch. Mais si l'on songe à l'*Ambroisie* des Grecs (cf. *Amrita*), on ne peut guère se refuser d'y voir l'analogue du Sôma, et alors ou celui-ci est antérieur au séjour des indo-iraniens aux environs de l'Hindoukousch, ou les indo-européens ne viennent pas de la steppe. Pour les grecs aussi l'Ambroisie est d'origine montagnarde (l'Atlas).

de la vache et de ses produits est déjà développé.

L'ordre moral : (*rita*) notion très forte, incorporée à celle de l'Ordre suprême (1). Les dieux en sont les gardiens.

Le formulaire : sous forme poétique, les prières du sacrifice expriment les vœux naïfs du pasteur nomade : échapper au loup et au larron, voir le bétail prospérer, avoir une descendance drue et forte, — et aussi le plus magnifique abandon à une force providentielle : « Que la volonté d'en haut soit faite ! » (2).

I. — LES PERSES ET L'AVESTA

Sources : Zoroastre et l'Avesta. — Les documents sur la religion des anciens Perses sont nombreux, mais d'interprétation délicate, parce qu'ils ne concordent pas toujours parfaitement. Ce sont d'abord les écrivains classiques, en particulier Hérodote (L.1.), puis les inscriptions des rois Achéménides Darius, Xerxés, etc. (3), enfin les livres de l'*Avesta* attribués à Zoroastre et la vaste littérature de ses commentaires.

Zoroastre (Spitama Zarathoustra) a-t-il vraiment existé ? Les documents étant muets, il a été de mode de le nier. Dans son œuvre on voulait voir l'œuvre

(1) Cf. *ritus* lat.

(2) Oldenberg, trad. Henry, *Les Littératures de l'Inde*, Paris, 1904, p. 25. — Il semble aussi que dès cette époque aient existé deux courants : l'un populaire et naturiste, l'autre sacerdotal (tribu des Mages) plus abstrait, plus chargé d'intentions morales.

(3) Nombreuses et importantes. En caractères cunéiformes. La langue est un dialecte iranien appelé « vieux persan », voisin du sanscrit. Le « moyen persan » ou *pehlevi*, qui s'écrivait en caractères d'origine araméènne, fut la langue littéraire aux premiers siècles de notre ère. Le persan actuel date de l'Islam. L'*Avesta* est écrit dans un dialecte voisin du « vieux persan », nommé à tort *zend*.

des siècles, — au temps où il était également de mode de nier Homère. Cette mode a vécu et, vraiment, pourquoi rejeter un fait attesté par de si puissantes traditions nationales ? (1).

En tout cas on ignore à quelle date il a vécu (1000 ou 1200 ans avant notre ère, d'après les uns ; VIe-VIIe siècle environ avant J.-C. d'après le plus grand nombre ; pour quelques uns même, l'*Avesta* aurait complètement péri à l'époque Alexandrine et les écrits avestiques seraient des apocryphes récents : J. Darmsteter, etc.). Beaucoup de bonnes raisons militent pour une grande antiquité d'une partie de l'*Avesta* ; ce n'est pas un livre, mais une collection qui a aussi des parties récentes et qui en a de perdues (2).

Transformation du panthéon indo-iranien en monarchie spirituelle. — Les divergences entre ces divers documents dénotent ou bien des courants divergents et plus ou moins contemporains, ou bien des époques successives. Quoi qu'il en soit de ce problème, dans tous un trait commun, d'une importance capitale, différencie la religion iranienne de celle que nous venons d'étudier : le panthéon polythéiste s'efface devent le Dieu suprême, omniscient et tout puissant, créateur de toutes choses.

(1) Le sens et l'étymologie de son nom sont très discutés. Sa légende est racontée par les classiques et les écrivains persans, mais sans autorité suffisante. Il y apparaît comme un prince mède ou bactrien des temps très lointains, prédestiné à la régénération du monde. Sa vie fut une lutte perpétuelle contre les démons. Il reçut des mains de Dieu l'*Avesta*, fut persécuté par les sages, accusé de magie et d'impiété, mais convertit sa femme et son fils, puis une grande partie du peuple et mourut d'une façon tragique (frappé de la foudre?... assassiné par un soldat touranien (mongol) ? — L'étymologie et le sens du mot *Avesta* ne sont pas fixés non plus.

(2) *Le Zend-Avesta*, trad. nouvelle, par J. Darmesteter, 3 vol. Paris, 1892. (Ce titre est un *nomen spurium*).

Mais, fait singulier, ce n'est plus *Dyaous pitar*, le Ciel père ; celui-ci a disparu et cédé la place à l'un des *deivos*.

C'est le trait dominant des descriptions d'Hérodote et des inscriptions Achéménides. Celles ci montrent l'attachement des rois au grand dieu, au plus grand de tous les dieux, *Ahoura Mazda*, le Dieu de Science. Il est nettement placé au dessus des dieux de clans et aussi de *Mithra* et d'*Anahita*. Ahoura Mazda est le gardien des lois morales ; il a surtout horreur du mensonge (1).

Par contre, on ne trouve dans ces inscriptions aucune trace du dualisme qui caractérisera la tradition postérieure, ni des « *Esprits immortels* » si importants dans l'Avesta. Mais la tendance monothéiste, qui oppose si nettement le courant iranien au panthéisme de l'Inde, s'est dès ce moment affirmée dans toute sa force.

Le problème demeure de savoir s'il faut en faire honneur au génie de Zoroastre.

La monarchie dualiste de l'Avesta. — Quoi qu'il en soit, le second trait qui caractérisera le Mazdéisme définitif apparaît dans les plus anciens textes de l'Avesta, donnés comme les paroles mêmes du prophète de l'Iran. C'est une série de 17 hymnes ou « sermons en vers » d'apparence très archaïque, les *gâthas*.

La religion perse y prend son caractère original et définitif ; le dualisme, dans son essence, y est constitué. Mais bien des éléments n'y figurent pas encore : les deux divinités secondaires Mithra et Anahita n'y sont point mentionnées et le sacrifice

(1) Le nom générique des divinités est *baga*=dieu ; nous retrouvons chez les Slaves *Bog* avec le même sens.

du *haôma* n'y paraît pas en honneur. Par contre la vie de l'agriculteur sédentaire y est magnifiée ainsi que le bœuf, son principal auxiliaire, tandis que la vie nomade, le brigandage, l'immolation des bestiaux sont des œuvres mauvaises, les « pompes du mauvais Esprit ».

Il y a en effet dans l'univers, deux esprits hostiles sortis de deux principes éternellement en lutte : celui du Bien, qui est justice, vérité, vertu (*Asha*), celui du Mal, qui est essentiellement mensonge (*Droug*).

Dans le royaume du bien règne *Ahoura Mazdâ*, entouré de ses attributs abstraits, en nombre encore indéfini, comme d'une cour céleste, et par l'intermédiaire de quoi l'on s'adresse à lui. Dans le monde de la *Droug*, règne le mauvais Esprit, *Angrô-Mainyous*, avec ses démons (1), ses prêtres (2), ses serviteurs.

Dans la grande lutte entre ces deux mondes symétriquement construits, le fidèle se distingue essentiellement par la bonne volonté, amour du bien et esprit de sainteté ; cette bonne volonté se manifeste dans les pensées, les paroles, les actions. Elle est soutenue par *Ahoura Mazdâ* en cette vie, et sera récompensée, en l'autre, après une « grande épreuve », par la prospérité et le bonheur dans les délices du « royaume de désir », près de *Vohôu Mana*.

Le Mazdéisme définitif. — Quel que soit le plus ancien de ces deux aspects ou l'origine de ces deux courants, nous les trouvons confondus dans le Mazdéisme définitivement constitué de l'époque

(1) Les *daêvas*, (cf. lat. *divi*, *deus*). On explique le sens péjoratif pris par ce mot en disant que le Zoroastrisme étant une réforme, un schisme, regarde les dieux du culte pré-existant comme des ennemis.

(2) Ceux d'un culte contemporain que nous ne connaissons pas.

Sassanide. C'est alors que la religion de Zoroastre nous est le mieux connue, ou plutôt c'est alors que nous savons le mieux comment on comprenait Zoroastre. On va voir que la doctrine est approfondie, complètée, amplifiée.

A. **Dieu** : — *Ahourâ Mazda*, l'Ormuzd des manuels (1), « l'omniscient », est vraiment Dieu, tout-puissant, souverainement bon et miséricordieux. Il est le créateur de toutes choses, et en premier lieu des « *Esprits Immortels* », des *Yazatas* et des *Fravashi*.

Les « *Esprits Immortels* » (2) représentent six hypostases divines prises parmi les attributs abstraits des époques anciennes, devenues des personnes divines et les patrons des êtres et des choses : le Bon Esprit (*Vôhou Mana*), première des créatures, conseiller de Dieu et des hommes, protecteur des animaux domestiques ; la Loi morale (*Asha*, « ritus ») devenue le gardien du feu ; le Royaume désiré et sa bienfaisance (=patron des métaux), l'Humanité spirituelle ; la Santé et l'immortalité, réunies pour faire le bonheur des élus, protectrices des eaux et des plantes. Lumineux comme Mazda, « ils ont tous les sept même pensée, même parole, même action. »

Les *Yazatas*(3) viennent immédiatement au dessous. On voit dans la plupart d'anciennes divinités aryennes passées au rang secondaire d'esprits bienfaisants. Dans ce groupe se trouvent les noms les plus célèbres du Mazdéisme. Le génie du feu, *Atar*, symbole de la

(1) D'*Ormazd*, nom parsi d'Ahoura Mazda. *Ahriman* est le nom parsi d'*Angro Mainyous*. Pour les Parsis, voir infra : survivances du Mazdéisme.

(2) *Ameshas Spentas*, les *Amshaspands*. cf. lat. im-mortales spiritus.

(3) Les adorables, à qui on doit sacrifier.

divinité ; celui des eaux ; les trois divinités qui président au jugement des morts : Justice, Obéissance au *rita* (*Asha*), et le Contrat personnifié, la fidélité à la parole donnée et à l'honneur : *Mithra*. Malgré cette apparence abstraite, Mithra, qui eut plus tard une si prodigieuse fortune parmi les légionnaires romains, est en relation étroite avec le soleil, tout comme dans le Védisme. Le soleil est son œil ; il est ainsi le grand surveillant des consciences, le gardien du *rita*. Mithra « aux beaux pâturages » célestes, tenait une très grande place dans la religion populaire.

Enfin les *Fravashi* sont les *doubles*, les types divins de chacun des êtres doués d'intelligence, quelque chose comme les *Idées* de Platon et en même temps comme les *genii* latins et nos anges gardiens.

B. **Le Problème du Mal** — Ces conceptions, comparées au panthéon primitif, témoignent d'un splendide effort vers le Monothéisme. Mais cet effort a échoué au port, brisé sur le redoutable problème du Mal.

En face du Dieu de vie et de lumière, on dressa le dieu de la mort et des ténèbres *Angrô Mainyous*, créateur et non créature, être ignorant et méchant, esprit de mensonge (*droug*). Sous ses ordres, il a les démons (1), dont les six principaux font pendant aux Esprits Immortels, les magiciens, les sorciers et les Péris des conteurs (=les enjôleuses).

Pendant 3000 ans Ahoura Mazda et Angrô Mainyous coexistèrent séparés par le vide ; seuls avec eux existaient les Ameshaspentas, les Yazatas et les Fravashi des créatures.

(1) Dont *Aeshma*, démon de la violence, qu'on a souvent rapproché, mais à tort, de l'Asmodée biblique. Ni le nom ni le rôle ne s'y prêtent.

Au bout de ces 3000 ans, Angrô Mainyous entreprend contre le Bon principe une lutte qui se répartit sur trois autres périodes de 3000 années. Second trimillénaire : lutte créatrice : Ahoura Mazda produit tout ce qui est beau et bon, Angrô Mainyous tout ce qui est laid et mauvais, la maladie et la mort, le crime et le péché. Troisième trimillénaire : Angrô Mainyous s'acharne à détruire : il fait déchoir le premier homme Yima, roi de l'âge d'or, qui disparaît avec lui. Il le tue ainsi que le taureau primordial (1). Quatrième trimillénaire : prophétisme et messianisme.

Une série de prophètes commence par Zoroastre ; le dernier d'entre eux, le Prophète par excellence, portera le coup décisif.

Alors se réalisera par la résurrection générale la victoire définitive d'Ahoura Mazda. La création affranchie de la corruption et de la pourriture, sera éternellement vivante, lumineuse, glorieuse.

C. **L'homme**. — De cette grande lutte, l'humanité est le principal enjeu. Entre Mazda ou Angrô Mainyous, à chacun de nous de choisir.

Le fidèle du Bon principe lui est, tout d'abord, rattaché par un rite de naissance : on lui humecte les lèvres de *haôma* ; puis par un rite d'initiation, vers la puberté, on lui donne une ceinture qu'il ne quittera plus que pour le sommeil. Le mariage est pour lui un devoir strict.

Il doit honorer Ahoura Mazda, entretenir le feu sacré dans sa maison, vénérer les morts, pratiquer la vertu : pureté, physique et morale, loyauté, charité, hospitalité, travail de la terre, respect de la vie, surtout chez le bœuf et le chien (2).

(1) Issu sans doute d'un autre courant de la pensée, populaire ou étranger. Yima est l'Adam et le Noé de l'Iran. Il a enfermé les créatures dans un enclos pour les sauver du froid mortel.

(2) C'est un péché même de servir à un chien des aliments trop chauds.

Les péchés s'expient par des pénitences : prière d'aveu, sacrifice, aspersion d'urine de vache, retraite, coups d'aiguillon, offrandes aux prêtres. Des crimes sont irrémissibles : ceux contre nature, ceux contre les rites mortuaires : le maudit tombe définitivement au pouvoir de la *droug*.

L'homme a été placé ici-bas pour disputer la terre cultivable à Angrô Mainyous. Aussi après le mage qui met en fuite le mauvais principe, après le guerrier qui terrasse les impies, une place d'honneur est réservée à l'agriculteur et au laboureur : « il avance la loi autant que s'il offrait des sacrifices » (1).

Aux approches de la mort, la droug guette le cadavre : on apporte près du moribond un chien dont le regard arrêtera un moment la féroce guetteuse. Après le dernier soupir, il est interdit de toucher le mort à moins d'être deux et de se cacher la main dans un sac. Brûler un cadavre est un crime inexpiable : c'est souiller le feu sacré. On ne doit pas non plus souiller l'eau ou la terre par son contact. On l'enduisait donc d'une couche de cire avant de l'inhumer (Perses) (2) ou bien on l'exposait en plein air dans de grandes tours rondes, les « tours du silence », où les animaux impurs, les oiseaux de proie, attendaient les morts pour les dévorer (Mèdes).

L'âme, après avoir erré trois jours encore autour de sa dépouille mortelle, prend son vol à l'aube du quatrième et arrive au tribunal de Mithra. Ses actions bonnes et mauvaises sont mises dans la balance infaillible et le jugement est prononcée. Le pont Chinvat, jeté sur l'enfer, conduit au paradis. Le damné n'arrive pas à le franchir : il est précipité dans l'abîme des ténèbres et devient l'esclave d'An-

(1) *Avesta, Yaçna*, XXXIII, 2-3.
(2) D'après Strabon et Hérodote.

grô Mainyous ; il subira désormais des tourments terribles. Le juste parvient sans peine au paradis, où Vohou Mana lui souhaite la bienvenue, le présente à Ahoura Mazda et lui assigne une place, où il attendra, sur des tapis d'or, la résurrection des corps. Mais à la consommation des siècles, tous, damnés compris, redeviendront purs et heureux pour l'éternité.

Si étonnamment élevée qu'elle soit, la morale mazdéenne a ses prescriptions « tracassières et niaises » (1) ; elle a ses lacunes: la polygamie y est admise ; elle a ses tares : « le mariage paraissait d'autant plus recommandable que la parenté était plus étroite entre les deux époux ; non seulement on accouplait la sœur au frère, mais le père à la fille et le fils à la mère, au moins parmi les mages (2)».

D. **Le Culte**. — Naturellement le Mazdéen n'avait pas d'idoles. Il semble même qu'au début il n'y ait pas eu de temples, mais seulement des autels ou *pyrées* (3), dressés généralement deux par deux sur les collines ou dans les palais : on y conservait le feu d'âge en âge sans le laisser éteindre. On n'approche du feu qu'en se voilant la bouche : l'haleine en l'effleurant le souillerait.

L'essentiel des rites, longs et compliqués, était la récitation des versets liturgiques pris dans l'Avesta ; l'offrande : pains, fruits, parfums, lait ; le sacrifice sanglant (4) : cheval surtout, bœuf, vache, brebis, etc. ; l'offrande du mystérieux *haôma* (5) que con-

(1) A. Carnoy, dans *Christus* [1], 209.

(2) Maspéro, *Hist. Anc. Orient*, 618 ; Darmesteter, *Le Zend Avesta*, t. I, p. 126-134.

(3) Cf. Perrot et Chipiez, *Hist. de l'Art antique*, t. V. p. 643.

(4) D'après les écrivains grecs. Herodote parle même de sacrifices humains : VII, 113-116.

(5) Paul de Lagarde, prétendant que la plante du *haôma* avestique est différente de celle du *Sôma* védique, l'identifiait (1896) avec *Ruta graveolens L*, en rappelantl'opinion des anciens, comme Pline, *Hist. Nat.*, XXVII, 28, 11 ; Homère, *Odyssée* ; X, 302 ;

somme le célébrant. Seul le roi et les prêtres ou « Mages », pouvaient officier (1). Le prêtre coiffé de la tiare, tenait à la main un faisceau de brindilles de tamarisque, le *baresman* (2).

Les principales fêtes étaient celles de Mithra, aux équinoxes ; les changements de lune, le nouvel an, et les six derniers jours de l'année pendant lesquels les fravashi erraient par les villes en demandant des prières.

Survivance du Mazdéisme. — Devenu religion officielle au temps des Sassanides, le Mazdéisme suscita contre l'évangélisation chrétienne de la Perse de violentes persécutions (3) mais succomba à son tour sous les persécutions de l'Islam. Il ne reste actuellement du Mazdéisme que quelques milliers de Guèbres en Perse et environ 70.000 Parsis à Bombay, descendants des émigrés chassés de leur pays par les persécutions musulmanes. Mais les survivances les plus célèbres du Mazdéisme furent le culte gréco-romain de Mithra et, pour une part, l'hérésie Manichéenne.

Conclusions. — Deux traits impriment au Mazdéisme sa physionomie originale : le brusque et lumineux élan qui porte Ahoura Mazda si haut au

Strabon, XV, 1, 20. Opinion adoptée dans Bothling-Roth, *Sanscrit-Wörterb.*, t. VII, p. 1209 et H. Brunnhofer, *Arische Urzeit*, Berne, 1910, p. 297. Mais cette identification n'est guère acceptable.

(1) Les Mages formaient une caste très distincte, analogue aux brahmanes, comme eux issue du peuple primitif fondateur de la nation. Ils n'étaient pas tous prêtres, mais c'est parmi eux que se recrutaient les ministres du culte. Leur vie austère et pieuse leur assurait une très grande influence. (Hérodote, I, 101 ; Porphyre, *De abstin.* IV, 16).

(2) A rapprocher du *barhis* primitif, la jonchée de gazon. Cf. latin *flamen* (?).

(3) Cf. Labourt, *Le Christianisme dans l'Empire Perse*, Paris, Lecoffre, 1904.

dessus des autres divinités indo-iraniennes et transforme le polythéisme naturaliste en une majestueuse monarchie spirituelle, — et la solution apportée au problème du mal, solution puissante mais incomplète, car elle retire au Dieu suprême l'infinité qu'on semblait d'abord lui accorder.

D'où vient cette première transformation, fait unique dans tout le groupe Indo-européen, puisque Hindous, Grecs, Latins, Celtes, Germains et Slaves restèrent polythéistes et idolâtres ? L'évolutionnisme devrait parler ici de *mutation* (1), ce qui n'expliquerait rien. On peut invoquer aussi l'esprit clair et positif de l'Iranien, en opposition avec l'Hindou imaginatif et exalté. Mais l'esprit grec aussi était clair et positif. Il y a là en réalité un problème historique considérable, qu'on ne peut guère résoudre qu'en accordant un génie religieux de tout premier ordre à Zoroastre, — ou encore en songeant à un apport mosaïque, sur lequel d'ailleurs les documents font défaut.

Le Mazdéisme, l'une des religions « les plus semblables au judaïsme et au christianisme qui aient jamais existé » (2), eut l'insigne honneur d'être appelé, en la personne de ses Mages, à adorer Jésus à Bethléhem.

A CONSULTER :

J. Darmsteter. — *Ormazd et Ahriman*, in-8°, Paris, 1877. — Est regardé comme un des meilleurs exposés que nous ayons en France.

J. Darmsteter. — *Le Zend-Avesta*, traduct., 3 vol., Paris, 1892-3. — Le tome trois contient une importante introduction.

V. Henry. — *Le Parsisme*, in-12, Paris, Dujarric, 1905. — Titre défectueux, car il s'agit là de toute la religion Mazdéenne.

J. Labourt, dans J. Bricout. — *Où en est l'histoire des religions ?* t. I, 1 vol., in-8°, Paris, Letouzey, 1911.

(1) Nom donné par De Vries à l'apparition brusque d'espèces nouvelles.

(2) Abbé De Broglie, *Cours de l'hist. des cultes non chrétiens*, Paris, 1881, p. 36.

APPENDICE

LE MANICHÉISME

Sources. — Les renseignements les plus anciens sur le Manichéisme sont fournis par les auteurs chrétiens ou les philosophes des littératures latine, grecque et syriaque ; plus tard par les historiens ou controversistes persans, arabes et chinois. Mais une source nouvelle d'informations plus directes et plus sûres s'est ouverte avec les fouilles du Turkestan et les découvertes de la Mission Pelliot (1904-1912).

Origines. — Le Manichéisme a pris forme dans la seconde moitié du IIIe siècle après J.-C., en Mésopotamie, sous la double influence du dualisme gnostique des Sabéens, secte dans laquelle fut élevé *Mani* (Manès), et du Mazdéisme.

Comme Mahomet, c'est à la suite d'une vision où il crut recevoir la visite d'un ange, que Mani se mit à prêcher la religion nouvelle. Le dogme essentiel en était l'éternité du mauvais principe, le démon, en face de Dieu. Néanmoins Mani se donnait comme « le dernier apôtre du Christ », et le « Paraclet promis. » Il écrivit de nombreux ouvrages, en persan, puis en syriaque. Il aurait parcouru une grande partie de l'Asie jusqu'au jour où, rentré imprudemment en Perse, il fut écorché vif, comme hérétique, par les Mazdéens. Les livres, calligraphiés et magnifiquement enluminés, tenaient une très grande place dans la propagande manichéenne.

Les sectateurs s'annexaient, outre le Nouveau

Testament et beaucoup d'apocryphes, Pythagore, Empédocle, Platon, l'Orphisme, Hermès Trismégiste, Bouddha et Zoroastre.

Développement. — Sorti de la Mésopotamie, le Manichéisme gagna très rapidement l'Arabie, l'Egypte, l'Afrique romaine (dès 296), puis l'Espagne, la Gaule et l'Italie. Il y avait des Manichéens à Rome dès le temps du pape Miltiade. Dioclétien les engloba dans les persécutions ; les empereurs continuèrent les poursuites, si bien que, dès le VIe siècle, les traces du Manichéisme disparaissent en Occident et après le IXe en Orient, du moins dans le monde chrétien (1).

Mais chez les Turcs, en dépit des persécutions, le Manichéisme conservait des adeptes. Le chef suprême siégea plusieurs centaines d'années à Babylone. Vers l'an 1000, la masse des habitants de Samarkhande professait cette religion. La nation turque des Ouïgours l'adopta en masse et l'introduisit en Chine. Au XIIe siècle, on connaît les manichéistes chinois comme des hérétiques faisant de Mani un cinquième Bouddha, quoique, depuis le milieu du IXe siècle, les édits de proscriptions se soient succédés contre eux (2).

(1) Les Cathares reprirent les thèses manichéennes, mais sans lien immédiat et d'ailleurs ils ne possédaient plus les anciennes Ecritures.

(2) Voir P. Alfaric, *Les Ecritures Manichéennes*, 2 vol., Paris, Nourry, 1918. — Pelliot, dans *Journal asiatique*, 1914, I. — B. Allo, dans *Revue des Sciences philosophiques et théologiques*, 1920, p. 437-440.

II. — L'INDE ET LES VÉDAS

Tandis que l'Iran s'orientait vers un certain Monothéisme, l'Inde s'acheminait à un panthéisme ritualiste dont la plus vieille expression se trouve dans les *Védas*.

Sources. Les Védas. — Comme l'*Avesta*, le *Véda* (1) est une collection et non pas un livre ; comme lui il contient des parties d'époques et de formes très diverses ; comme lui, il est de date très discutée, mais remonte pour une part, à une haute antiquité. Il fut composé en sanscrit, langue morte actuellement, sœur du grec et du latin.

Il y avait probablement des Aryens et une culture Aryenne dans le nord de l'Inde dès le 4[e] millénaire et les plus anciens textes védiques peuvent remonter jusqu'au 2[e] ou au 3[e].

Le Véda est en réalité toute une littérature. Il comprend des textes et des commentaires. Parmi les premiers, on distingue « le Véda des stances (*ric*) » ou *Rig veda*, série d'anciens bréviaires sacerdotaux ; « le Véda du sacrifice », recueil d'hymnes et de cantiques ; « le Véda des formules du sacrifice », rituel en prose ; enfin un livre magique très postérieur, l'*Atharva veda*. Les commentaires ou *Brahmanas* sont des traités explicatifs, à la fois théologiques, liturgiques et mythologiques, dont une partie, le *Vedânta* ou « fin du Veda » s'oppose au reste comme le livre de l'ascétisme hindou.

En outre et en dehors du Véda, l'Inde possède quantité de livres sacrés, rituels ou cérémoniaux (*soutras*) qui font connaître surtout les superstitions populaires.

(1) Science sacrée.

Le Rig-Véda. — Les hymnes du *Rig*, quoique étant déjà « des œuvres d'art, composées par des professionnels et aussi peu naïves que possible » (de la Vallée Poussin), représentent cependant la forme la plus ancienne connue du Védisme.

Quand les Aryens s'établirent dans l'Inde, ils y trouvèrent des populations aborigènes dont les cultes et l'ethnographie nous sont très mal connus, mais qui semblent, par fusion, contact ou conquête, avoir fâcheusement déteint sur eux (1). Les traces de cette « contamination », dans le domaine religieux, ne nous sont perceptibles que beaucoup plus tard.

D'autre part, les Aryens accusant plus fortement encore l'organisation sociale primitive en tribus, l'adaptèrent à leur situation de conquérants, à la protection de leurs croyances et de leur culture contre les croyances et la culture des indigènes méprisés : de là les futures castes (*varna* = couleur).

Ce sont les croyances de la communauté aryenne avant son mélange aux gens de couleur qui s'exprime dans le *Rig-Véda*, et les croyances sacerdotales plus que celles, mêlées, des couches populaires.

Le Dieu suprême et le panthéon védique. — Les dieux de cette époque reculée ont une très grande élévation métaphysique, qui s'oppose à toute explication par l'animisme, la magie et l'anthropomorphisme. Ils sont conçus « comme étant au dessus et en dehors du monde » (2). Organisateurs des choses,

(1) Ces autochtones (ou leurs dieux ?) sont appelés « Peaux-noires », « Sans-nez », « Sans-dieux », « Non-humains », etc. On les rapproche de diverses populations africaines actuelles. Mais il y a un texte célèbre du *Madhourasoutta* : « Les brahmanes sont la caste blanche, les autres castes sont noires » qui pose plus d'un point d'interrogation, «noir » était ainsi synonyme de vil et d'impur. — Il reste encore, des aborigènes de ce temps, des représentants assez rapprochés, Dravidiens, Kolariens, Gondwaniens, etc.

(2) Barth dans *Revue d'H. des Religions*, 1885 : Bulletin des religions de l'Inde.

puissants, majestueux et immortels, ils tiennent d'eux-mêmes leur empire. Mais leur moralité n'est pas toujours à cette hauteur. Elle se réduit pour beaucoup à « un vernis extérieur, à des traits superficiels » (1). Le dieu suprême primitif, le Ciel père, *Dyaous pitar* n'est pas oublié : il reste le père des autres dieux. Mais ceux-ci, avec la luxuriance des végétations hindoues, accaparent toute la place dans le culte et la préoccupation générale (2).

De tous les fils du ciel Père et d'Aditi son épouse (3), les Adityas, c'est *Varouna*, l'aîné, qui hérite des principales prérogatives paternelles (4). Seigneur des dieux et des hommes, organisateur des mondes, il est, comme Ahoura Mazda, le gardien de l'ordre cosmique et moral (le *rita*) et l'Omniscient à l'œil de qui rien n'échappe (5). Il règne sur les consciences qu'il pénètre, se montre miséricordieux au repentir, punit le mensonge et le péché (6).

» Je cherche mon péché, ô Varouna, je désire le voir.
» Je vais m'informer auprés de ceux qui savent...
» Délivre-nous de tout péché de tromperie,
» Hérité de nos pères, ou bien œuvre de nos corps. »

(1) Oldenberg, *Religion du Véda*, trad. V. Henry, 1903, p. 241. — Max Muller et l'école mythologique réduisaient les dieux védiques à des forces naturelles divinisées : *dyâous*, le ciel, *souryâ*, le soleil, etc. ; l'Ecole ethnographique les expliquait par le fétichisme et l'animisme. Mais « le Védisme est fort au-dessus du niveau du naturalisme ou de l'animisme ». De la Vallée Poussin, *Le Védisme*, Paris, Bloud, 1909, p. 66.

(2) De la Vallée Poussin, *Védisme*, p. 71-73.

(3) Ils sont sept ; d'autres textes disent huit et dix ; ils représentent vraisemblablement des attributs divins et se rapprochent ainsi des *Ameshas Spentas* iraniens.

(4) C'est donc un phénomène parallèle à l'élévation d'Ahoura Mazda au rang de dieu suprême. — On a expliqué le nom de Varouna par le grec *Ouranos* ; ce rapprochement ne paraît plus si certain.

(5) Le jour, son œil est le soleil ; la nuit, ce sont les étoiles, (cf. Argus aux cent yeux).

(6) Surtout par l'hydropisie.

Indra, se rapproche plus du Zeus grec. Dieu du tonnerre, de la guerre et des conquêtes, des razzias de troupeaux, il est bon mais brutal, gourmand, de mœurs très libres. Il est né pour tuer le dragon Vritra et le menace sans cesse de la foudre.

» Il a fendu les mamelles des montagnes
» où gisait Vritra ;
» s'écoulants comme des vaches mugissantes,
» les eaux se sont ruées vers le grand réservoir. »

Savitar ou encore *Sourya*, le soleil brillant, est le grand vivificateur qui éveille les êtres de ses longs bras d'or, le nourricier, l'éternel coureur de l'espace qui jamais ne s'égare. « L'invocation à Savitar sert encore de prière du matin à des millions d'Hindous, comme il y a quatre mille ans : Puissions-nous obtenir l'excellente splendeur du divin Savitar, qui veuille exciter nos prières (nos pensées) » (1).

Mitra est une divinité solaire, mais encore peu importante. D'ordre inférieur encore est *Vishnou*, appelé à une si haute fortune. L'*Aurore*, la jeune et brillante déesse, est célébrée en compagnie des deux *Açvins*, les « cavaliers », ses fiancés, divinités matinales, médecins habiles, patrons de la génération (2).

Roudra est l'archer redoutable, tueur d'hommes et de bétail, le dieu du Nord et non plus comme les autres du lumineux Orient, — « celui qui fait pleurer». C'est le futur *Çiva* (=propice.) On le proclame facile à fléchir pour écarter ses coups (Cf. Euménides). Il est accompagné de bandes de Roudras femelles, « les hurlantes, les carnassières », qui accusent encore la similitude avec les Furies. C'est lui la fièvre, la

(1) De La Vallée Poussin, dans *Christus* [1], p. 243 et s.
(2) On les rapproche des Dioscures.

toux, les puissances mortelles, l'épouvante qui hante les forêts.

Agni (le Feu) et *Sôma* sont des dieux d'une classe à part, des dieux sacrificiels, des objets du culte divinisés.

Dieu de la famille et de la maison, « le meilleur ami et le meilleur cœur parmi les dieux », intermédiaire entre les dieux et les hommes, par suite prêtre de naissance, le triple Agni (triple sacrifice, du matin, de midi et du soir), se manifeste dans le ciel par le soleil et par l'éclair. Sur terre, il naît entre les mains du sacrificateur, sur l'autel, du frottement des deux morceaux de bois de l'*Arâni*. Il grandit au souffle des vents, les *Marouts*, et porte aux dieux les prières des hommes.

Sôma est la liqueur enivrante offerte à Indra pour doubler ses forces dans la lutte contre les démons. Il est partout où on sacrifie ; il est dans le nuage et dans la pluie. C'est le faucon symbolique (=l'éclair, Agni,) qui l'a ravi aux dieux et l'a apporté aux hommes. Il a donné aux premiers l'immortalité (*Amrita* cf. ambroisie) ; il la donnera aux hommes qui le boiront dans l'autre vie.

Tels sont les dieux principaux du panthéon védique. On y sent cette oscillation perpétuelle d'un certain monothéisme au panthéisme caractérisé qui se retrouve souvent dans le paganisme. On y constate aussi très visible une sorte de loi de pesanteur qui fait que, partant du sublime *Dyâous*, on aboutit à la divinisation d'un breuvage enivrant !

Le Culte. — Le sacrifice est resté, dans le Védisme, ce qu'il était pour les Indo-Iraniens et ce que nous l'avons vu dans le Mazdéime : l'allumage du feu

sacré, (trois feux dans le rite solennel), la libation du *sôma* (1).

« Les sacrifices védiques étaient consommés sur un autel de gazon construit au centre d'une réserve soigneusement débarrassée de toutes les herbes qui auraient pu communiquer le feu aux champs environnants, et assez éloignée des arbes de la forêt pour que l'incendie ne fût pas à redouter. L'autel s'élevait probablement sur un monticule ou sur une colline et chaque famille avait primitivement le sien. Non seulement nous ne trouvons rien dans les Védas qui indique un sacrifice commun à toute la nation, ou même à tout un village, mais même les prescriptions rigoureuses à observer quant à l'isolement de l'autel (il devait être assez éloigné de tout autre pour que la voix ne puisse s'entendre) et la désignation des personnes qui seules pouvaient profiter du sacrifice et y prendre part (strictement limitée aux membres de la famille), nous permettent de supposer que, dans le principe au moins, le culte était absolument personnel ou familial.

« L'Arya devait faire trois sacrifices chaque jour ; au lever du soleil, à midi et au coucher de l'astre, Il offrait aux dieux des victimes, des gâteaux,

(1) Hillebrand a réuni tout ce qu'on sait de la plante *Sôma* : très peu de chose. Il n'y a pas lieu de croire que le *hom* des Parsis actuels la représente. Elle était à rameaux pendants, de couleur claire, peut-être rougeâtre, à tiges charnues, d'où s'écoulait un suc doré abondant, qui devenait nauséeux au bout de quelques heures. Elle ne croissait qu'en montagne. Elle n'est donc pas originaire de l'Inde. Son suc n'est donc pas alcoolique. Cf. V. Henry, *Conférences du Musée Guimet*, t. XX, 1907, p. 52-53. — Lehmann, dans Chantepie de la Saussaye, *Manuel*, trad. franç., p. 335, admet que c'est une *Asclépiade* (?). — Pour H. Baillon, *Dictionnaire de Botanique*, t. IV, p. 86, le soma est une ménispermacée, le *Cocculus suberosus* Lmk. Ce nom n'est d'ailleurs pas exact ; c'est *C. suberosus* D C = *Anamirta Cocculus* W. et A., répandu dans l'archipel Malais. Cf. L. Diels, *Menispermaceæ*, Leipzig, 1910, p. 110. Or c'est une liane frutescente ! L'assimilation n'est donc pas acceptable.

surtout du beurre clarifié, destiné à activer le feu, et du *Sôma* qui servait aux libations. Le sacrificateur buvait également le *Sôma* et c'est sous l'influence de cette liqueur enivrante qu'il improvisait l'hymne sacré.

Le sacrifice par excellence, celui du cheval, était accompli avec une solennité toute particulière. Il durait souvent plusieurs jours. L'autel devait être construit spécialement pour la circonstance et la présence des prêtres était indispensable. C'était le plus agréable aux dieux, sans doute à cause de la valeur de la victime, et on le réservait pour les occasions exceptionnelles. Il ne semble pas qu'on ait jamais sacrifié le bœuf ni la vache » (1).

Le sacrifice du cheval, l'*açvamedha*, est « le roi des sacrifices » sanglants. Ses préparatifs durent un an. La victime, purifiée d'abord par un bain, parcourt pendant l'année tout le pays, escortée de 400 jeunes gens. Puis on consacre le couple sacrificateur, comme dans l'*Agnistoma*, et après que la victime est égorgée, la femme du sacrifiant se livre à des rites dissolus. Etait-ce là une consécration du pays au soleil ? Il se peut, parce que le sacrifice du cheval est généralement en relation avec les rites solaires. Mais rien ne le prouve.

Le sacrifice était un acte de latrie : témoignage d'affection et de gratitude envers les dieux, demande de nouveaux bienfaits : bétail, pluie, lumière, santé, victoire. Mais il était en plus un échange entre le

(1) L. de Milloué, *Catalogue du Musée Guimet*, Lyon, 1883 p. XVIII-XIX. — La description complète des rites sacrificiels du Sôma a été réalisée par W. Caland et V. Henry, *l'Agnistoma*, 2 vol. in-8°, Paris, Leroux, 1906-1907. On en trouvera un résumé dans R. Dussaud, *Introduction à l'H. R.*, 1914, p. 167-177. — Pour les auteurs de *l'Agnistoma*, la plante *sôma* est encore inconnue ; Cf. *Ibid.*, Préface, p V

dieu et l'homme. « Voici du beurre : donne-moi des vaches ! » dit un hymne. Il est un moyen de contrainte : « Le dieu est une roue que le chanteur sait faire tourner » lit-on encore, brutal aveu de conceptions magiques. Et puis enfin le sacrifice nourrit les dieux, tout comme chez les Primitifs.

Au culte, rattachons les rites funéraires, qui sont ici, d'une façon générale, l'incinération, suivie de l'inhumation des ossements, puis les offrandes quotidiennes et les banquets aux mânes des ancêtres ; et les rites de naissance et de « seconde naissance », ou initiation, qui donnent droit au commerce avec les hommes et les dieux de la tribu.

Enfin il existait dès les temps védiques une magie vulgaire. On l'employait à combattre les ennemis des dieux et des hommes : les *Asouras*, qui, dans l'Inde, sont l'équivalent des Titans classiques ; les *Panis*, voleurs de vaches ; les démons anthropophages en forme de chiens, de loups, de vautours et de singes (1). Dans l'*Atharvaveda* rien ne semble s'obtenir que par la magie. Le Soma même y sert à combattre la jaunisse.

Morale et destinée. — L'homme est dans l'étroite dépendance des dieux. Il exigent de lui la vertu : loyauté, humilité, pureté, affection, confiance et hommage. La séduction et l'adultère sont mentionnés comme des crimes ; mais nous sommes très peu renseignés sur les autres prescriptions de la morale védique.

(1) « Le conflit des « bons » et des « méchants » dieux semble avoir pour prototype la lutte d'un dieu (surtout Indra) avec un grand génie atmosphérique, Vritra, le serpent-type, qui cache les lumières, les eaux (= les vaches = les nuages), les rivières ». De la Vallée Poussin, *Védisme*, p. 118. — On voit que le dualisme Mazdéen trouvait un solide point de départ historique dans de vieilles croyances Indo-Européennes.

Les lois de caste s'y rattachaient de très près, en particulier celle d'*endogamie* : obligation de se marier dans la tribu ou la caste ; celle d'*exogamie* défense de se marier parmi ses proches, agnats ou cognats, dans la *gens* ou *gotra*. A celles là se joi-joignirent une foule de règles fixant la commensalité, les rapports de toute nature entre gens purs et impurs.

Les péchés s'effacent par la prière et la pénitence ; mais ce qu'on voit de plus clair dans la faute, c'est la maladie ou le malheur dont elle est punie ; c'est de ces maux qu'on demande la délivrance; ce sont les biens de ce monde et non de l'autre qui sont la préoccupation première : postérité, fortune et troupeaux.

Après la mort, l'âme, qui est souffle et intelligence, reste quelque temps attachée au lieu de la sépulture on lui offre des repas funéraires pour la rendre bienveillante et l'apaiser. Celle des méchants et des sorcières reste longtemps à cet état de spectre errant et redouté. Puis semble venir le jugement et la pesée des œuvres, après quoi les « pères », les bienheureux, vont rejoindre Yama « au plus haut du ciel ». Yama a « le premier ouvert le chemin à un grand nombre » · il réunit autour de lui les hommes qui ont bien vécu et à qui Agni a rendu un corps glorieux. Des chiens gardent la porte de ce royaume des morts. Les vieux textes ne sont guères plus explicites ; mais on sent dans tout celà la croyance corrélative à une expiation réservée aux impies.

Les Brahmanes. — Dès les temps les plus anciens, certaines familles eurent la propriété exclusive du culte védique : ce furent celles des brahmanes (1).

(1 Du mot qui signifie prière. On en a rapproché le lat. *flamen*.

La complication croissante du rituel et du formulaire exigeait en effet un corps de professionnels. Chaque chef de famille brahmanique était le prêtre de son culte familial : mais certains seulement d'entre eux formaient le sacerdoce proprement dit du culte public. Divisés en sacrificateurs, chantres, récitateurs, ils sont les gardiens de la littérature sacrée et des traditions indo-iraniens. Ils forment une caste fermée, avec ses rites d'initiation, de mariage, de funérailles, de pureté rituelle. Le mariage est obligatoire, non la chasteté.

Les spéculations théologiques des brahmanes modifièrent sensiblement l'ancien Védisme.

Conclusion. — La religion apportée par les immigrants Aryens était bien supérieure à ce qui l'entourait. « Nous pouvons nous représenter les auteurs des hymnes du *Rig* comme placés dans une sorte d'île, à l'abri du flot des superstitions contemporaines, quelques-uns du moins, les fondateurs de la tradition » (1).

Les matériaux solides de cet îlot provenaient des traditions primitives indo-européennes. Mais les flots boueux qui en battaient les flancs, petit à petit, y imprimèrent leur trace, y déposèrent leurs alluvions. On s'achemina aux basses superstitions et aux cultes phalliques que nous trouvons établis aux temps postérieurs. C'est ainsi que l'Inde proprement hindoue triompha des Aryens, ses vainqueurs.

Mais c'est le triomphe du chaos sur la raison. Il faut bien se dire que tout ce qui, sur l'Inde, est simple, clair et assimilable, en donne une idée très fausse.

(1) Barth, cité dans La Vallée Poussin, *Védisme*, p. 126

A CONSULTER :

DE LA VALLÉE POUSSIN. — *Le Védisme*, (coll. Sc. et R.) Paris, Bloud, 1909. — Excellent pour donner l'orientation générale à une étude plus approfondie et pour faire connaître l'état actuel de tous ces problèmes.
Voir la bibliographie du chapitre suivant.

CHAPITRE X.

LES INDO-IRANIENS : BRAHMANISME ET BOUDDHISME

« Il n'est pas douteux que le Védisme avec ses grandes figures mythologiques et divines, le Brahmanisme avec ses théories profondes et ses disciplines raisonnables, l'Hindouisme avec ses humbles et frénétiques dévotions, ne l'emportent à beaucoup d'égards sur le Boudhisme, où tout est, pour ainsi dire, de seconde main : mythologie, doctrine et piété » (1). Bien plus : « On a beau débarrasser le Boudhisme de son immense bagage de niaiseries et, en le soumettant à une pression convenable, le réduire à une sorte de positivisme mystique, il faut une incroyable capacité d'illusion pour prétendre en tirer la moindre chose qui soit à notre usage ». Ainsi s'exprime le principal indianiste moderne (2). Et Barthélemy Saint-Hilaire allait jusqu'à dire : « Le seul, mais immense service que le Bouddhisme puisse nous rendre, c'est par son triste contraste de

(1) L. de la Vallée Poussin, *Le Boudhisme*, in-12, Paris, Beauchesne, 1909, p. 1.
2) A. Barth, cité dans le volume précédent, *ibid.*, p 3

nous faire apprécier mieux encore la valeur inestimable de nos croyances » (1).

Ces jugements de trois maîtres en études bouddhiques nous fixent sur la science et même sur la probité scientifique des hâbleurs littéraires qui prétendent mettre l'Europe chrétienne à l'école de l'Inde.

Les Religions de l'Inde moderne. — Le Védisme est une religion morte. Sur ses ruines se sont développées les religions de l'Inde actuelle, devenues celles d'une grande partie de l'Orient.

A des époques inconnues vinrent affleurer et s'épanouir divers courants encore obscurs à l'époque védique, plus ou moins parallèlement, plus ou moins influencés dans leur développement les uns par les autres.

Le *Brahmanisme* renversa complètement « les valeurs » de la religion védique ; puis trois principaux schismes surgirent, dans lesquels pullulèrent les sectes, et qui se maintinrent jusqu'à nous : *Hindouïsme*, *Jaïnisme*, et *Bouddhisme*, ces deux derniers plutôt ordres religieux que religions proprement dites.

Enfin les influences étrangères pénétrèrent en Inde sous diverses formes : Mazdéisme, Parsisme, Judaïsme, Christianisme et Islam.

Le Brahmanisme. — Pendant une série de siècles que nous ne pouvons déterminer se développèrent les spéculations des Brahmanes, parmi toute espèce de discussions et de controverses. L'aboutissement en fut une conception nouvelle des dieux, de la destinée et de la société. Création des castes, éclipse des dieux védiques par un panthéon anthro-

(1) *Le Bouddha et sa religion*[3], Paris, d. 182

pomorphique, doctrine de la transmigration des âmes (métempsychose), sont les traits dominants de cette lente évolution.

Les *Brâhmanas*, les *Oupanishads* et le *Manava-Dharma-Çastra* ou *Lois de Manou* (1) sont éclos dans cette période.

Les membres de la Communauté brahmanique se disent les *Aryâs* « les nobles » et ne veulent aucun contact avec les hommes de condition inférieure et méprisée (descendants des vaincus, sectateurs de cultes hostiles), les parias. Trois castes (2) principales participent à la religion brahmanique : les Brahmanes, émanation de la divinité, la noblesse féodale *Ksatryas*), et les artisans ou agriculteurs (*Vaisyas*) ; une quatrième caste, les *Çoudras* (les anciens sauvages devenus esclaves ?), n'a droit ni au commerce religieux ni à l'initiation par quoi l'on devient *Aryâ*. Au dessous des *Çoudras*, on n'a plus de caste, on ignore la caste (*Parias*) (3).

Comme l'organisation sociale, les spéculations sur le divin nous montrent les Brahmanes entourés d'un monde « païen » dont ils cherchent, sans y réussir, à repousser la pénétration. Agni, Indra, Varouna perdent petit-à-petit leurs croyants ; le panthéon s'obscurcit, s'éclipse, s'anthropomorphise. *Prajâpati*,

(1) Manou est un personnage mythique, correspondant assez au Yima de l'Avesta. Le livre mis sous son nom est une sorte de poème gnomique postérieur au Mahabahrata et datant peut-être des environs du Ier siècle. On voit la grossière erreur des Philosophes du XVIIIe siècle et de leurs successeurs qui prétendirent opposer les *Lois de Manou* à la Bible. — Voir V. Henry, *Les Littératures de l'Inde*, Paris, 1904, p. 56-60.

(2) Plus précisément trois « couleurs » Les castes sont beaucoup plus nombreuses et se subdivisent à l'infini. Chacune se distingue en ce qu'on ne mange et ne se marie qu'entre soi, d'où ces mariages d'enfants, fléau de l'Inde.

(3) Parias, dans le sud, Tchandalas dans le Nord. Il y a de 10 à 15 millions d'individus dans l'Inde actuelle qui ignorent la caste.

le « maître des générations », le « mâle », prend la tête de la hiérarchie et remplit les mythes de ses incestes avec *Sarasvâti* sa fille et son épouse. *Çiva*, le Roudra védique, prend une importance considérable : il devient destructeur et créateur, comme la nature qui détruit pour produire. Il est le dieu de la génération : son symbole est le *linga*, le mortier a broyer le *Sôma* et son pilon dressé au milieu, compris ensuite comme représentation phallique. *Vishnou*, à peine cité dans les Védas comme la manifestation du rayonnement solaire, est l'opposite de Çiva, le dieu conservateur par excellence. L'un et l'autre, pénétrés de l'âme universelle, *Brahma*, forment à eux seuls une triade. Ils ont en outre épouses et descendance.

Procédant d'un seul et même principe, les dieux sont, pour la spéculation, un être unique à plusieurs noms, ou bien un être impersonnel, immanent et transcendant, le *brahman*, ou bien un être personnel *Brahma*.

A ce principe éternel, les âmes s'identifient. Elles en sont des parcelles que souille le contact de la matière et qui se purifieront en animant successivement plantes, animaux et hommes. Elles monteront ou descendront cette échelle, dans la mesure de leurs vertus et de leurs vices jusqu'à ce qu'enfin la pureté recouvrée leur permettre de rentrer dans l'âme universelle.

Devant cette identité de substance universelle, les liens familiaux s'effaçent ; par suite la nécessité du mariage, des rites funéraires et des sacrifices fait place à une nécessité plus impérieuse : renoncer à la personnalité pour échapper à la transmigration, conquérir par l'ascétisme l'identification avec l immortel *brahman*. Hommes pieux de toute condition quittèrent en nombre famille et maison, se retirèrent

au fond des bois les plus sauvages, des solitudes les plus horribles, pour y vivre de privations et d'austérités sans nom. Ainsi pensaient-ils mériter de retourner à la « patrie », conquérir la divinité.

L'ascétisme revêtit les formes les plus variés, très nobles ou très grossières, plus ou moins influencé par les superstitions aborigènes : extase, hypnose, sorcellerie, fakirisme, yoghisme.. ; pénitents, solitaires, stylites, mendiants, demi-fous, toutes les espèces de *mounis* pullulèrent dans le chaos hindou.

L'Hindouisme ou *Néo-Brahmanisme.* — Le Brahmanisme réussit à s'étendre surtout dans l'Est de l'Inde. L'Ouest résista beaucoup plus à la pénétration et demeura la citadelle des religions aborigènes. Du mélange de celles-ci, cultes populaires, avec les idées des religions sacerdotales et aristocratiques : Brahmanisme et plus tard Jaïnisme et Bouddhisme, naquit l'Hindouisme. On le nomme aussi Néo-Brahmanisme sectaire.

La littérature de l'Hindouisme est célèbre par les deux épopées du *Mahabahrata*, recueil encyclopédique sans unité de 260000 hexamètres, et du *Ramayâna*, d'un art plus élevé, œuvre de Valmiki consacrée aux exploits de Rama, prince solaire. Mais plus précisément religieux sont les *Pourânas*, vastes recueils hétérogènes de récits, de légendes, de spéculations théologico-philosophiques, et les *Tantras*, sortes de rituels aux formules parfaitement creuses (1).

Dans cette poussière de tribus qu'était l'Inde, il ne pouvait y avoir qu'une poussière de cultes particuliers, surtout des cultes de génies et de démons locaux, innombrables, partout répandus, attachés aux pierres, aux arbres, aux serpents, à toute espèce

(1) Voir V. Henry, *Les Littératures de l'Inde*, p. 128-188.

d'animaux. Cultes très pènétrés de magie, naturellement. Du brahmanisme à ces cultes diversement placés sur l'échelle morale, il y eut actions et réactions réciproques ; les dieux sauvages se rapprochèrent du temple et finalement y pénétrèrent, tandis que les dieux brahmaniques descendaient vers les clans et finissaient par s'identifier avec les idoles. Les « avatars » de Vishnou permettront ainsi d'étonnantes synthèses. Pour convertir le clan du cochon d'Inde, on fera valoir tout simplement que le cochon d'Inde n'est qu'un avatar de Vishnou. Voilà prise sur le vif la fusion des cultes.

On conçoit que, dans ces conditions, il est impossible de fixer une date à l'Hindouïsme. Il semble que vers le IXe siècle avant J.-C., on puisse déjà en saisir des aspects historiques, mais c'est dans des ordres monastiques. Plus tard, l'ordre des *Bhâgavatas* s'insère certainement dans ce mouvement. C'est seulement vers le XIIe siècle de notre ère, qu'on aperçoit avec netteté un puissant rapprochement du brahmanisme et des croyances populaires. Son instigateur fut un brahmane du Sud, *Ramanuja*. Dès lors, les sectes ne cessent de pulluler, groupées en deux vastes courants, les *Çivaïstes* et les *Vishnouïstes*, suivant la prépondérance qu'elles accordent à l'une ou à l'autre de ces figures divines.

L'effacement des divinités védiques ne peut alors que continuer et aussi celui de *Brahma*. Le culte de ce dernier s'éteint et son nom ne persiste que dans les deux *Trimourtis* rivales, en communauté avec Vishnou et Çiva : Vishnou-Brahma-Çiva, ou Çiva-Brahma-Vishnou. Il n'a plus de temples, ne joue plus de rôle dans le monde, se réfugie dans la cosmogonie : on le fait émerger d'un lotus sorti du nombril de Vishnou ou d'un œuf d'or déposé par l'*Etre* au sein des eaux du chaos. Puis il crée les dieux et le

monde, engendre, de sa fille *Sarâsvati* (« la parole »), le genre humain. Après quoi, on n'a plus à s'occuper de lui.

Vishnou, le conservateur des choses, devient l'*être absolu* (brahman), le dieu actif et secourable (Indra), participant à la vie humaine par ses incarnations successives, les fameux *Avatârs.* Il y a dix principaux avatars, qui se présentent, dans la religion hindoue, comme autant de mystères d'union, Vishnou restant un vrai dieu tout en étant, à l'occasion, un vrai homme. Ces avatars sont très intéressants pour la psychologie et l'histoire religieuse, parce qu'ils nous permettent de suivre l'extension du culte de Vishnou et en résument toute l'histoire. On y saisit sur le fait le syncrétisme des survivances védiques, des légendes épiques et des cultes locaux.

Les trois premiers avatars (poisson, tortue marine, sanglier chargé de tirer la terre de l'abîme), perpétuent le souvenir du déluge. Les 4e (homme-lion) et 6e (Râma à la hache) retracent la lutte entre les brahmanes et la caste militaire et féodale des *Ksatryas.* Le 5e (le nain) se rattache au dieu védique de la lumière. Les 7e (Rama) et 8e (Krishna « le noir », la plus populaire des divinités de l'Inde moderne), semblent rappeler les exploits des héros divinisés (Krishna est conducteur de char dans le Mahabahrata). Le 9e (Bouddha) témoigne de l'effort des brahmanes pour s'annexer le prodigieux succès de Çakya-Mouni. Enfin le 10e et dernier précise l'espoir d'un libérateur : Vishnou doit revenir encore une fois sur la terre, à la fin de « l'âge de fer », sous la forme d'un cheval blanc, pour détruire à la fois le monde et le mal triomphant, et reconstituer un nouvel univers.

En plus, Vishnou a mille noms. Son épouse ***Lakshmî,*** déesse de la beauté, le suit dans ses incarnations et

leur fils *Kama* (« l'amour »), prend une importance proportionnée à la leur.

Çiva conserve les attributions que nous lui avons vues avec son linga pour symbole.

Inutile de dire qu'une forêt de divinités secondaires se développe autour des figures principales : quelques-unes conservées du védisme ou du brahmanisme, d'autres surgies d'ailleurs : *Prithîvi*, déesse de la terre ; *Ganeça*, dieu de la Sagesse, qui possède de très nombreux temples, etc. Puis une multitude de génies bons ou mauvais : *Asouras*, *Rakshasas*, musiciens célestes, danseuses divines, etc.

Aussi nombreux que les systèmes philosophiques ou théologiques sont les types de piété, échelonnés du théisme, par le panthéisme, jusqu'au plus grossier et immonde fétichisme. La doctrine de la métempsychose, de la délivrance finale par l'ascétisme, se retrouvent dans beaucoup de sectes, ainsi que les lois de couleurs et de castes.

Le type le plus élevé de piété serait la *bhakti*, la piété pratique, sorte d'amour d'abandon à Dieu ; le type le plus bas, jusqu'à en être abject, se rencontrerait chez les *Çaktas*, adorateurs de *Kâli*, l'épouse de Çiva, avec leurs sociétés secrètes aux cultes extravagants et infâmes, relevés de sacrifices humains et rebelles aux efforts des lois Anglaises. Dans l'intervalle entre ces extrêmes, toutes espèces de cérémonies : sacrifices, simple adoration des images et des symboles : *linga* et son correspondant féminin *Yoni* (1), bains, danses, brillantes et luxueuses processions, ronflements, vertiges, gestes de folie et gestes de luxure, flots de paroles dénuées de sens *logorrhée* de la pathologie mentale), etc. ; arbres,

(1) En pratique, il paraît qu'aucune idée obscène ne s'attache à ces symboles.

objets et animaux sacrés surabondent : figuier, serpents, singes, entre mille autres ; la *vache* comme aux temps védiques ; l'eau, surtout celle de Gange : le plus saint des pélerinages est de suivre dans les deux sens les rives du grand fleuve hindou. Il y a en outre des fêtes astronomiques, des fêtes de héros, etc., toutes brillantes, joyeuses, pittoresques, populaires.

Les prêtres ou *Gourous* tiennent une grande place dans la société, non pas comme sacrificateurs, mais comme conseillers intimes, indispensables au pauvre comme au riche. Ascètes de toute espèce, ermites, anachorètes, sylvains, tortionnaires, jongleurs, mendiants, etc., pullulent, et ce sont là, pour ces derniers du moins, des professions fructueuses.

On peut dire que l'Hindouïsme résume toute l'Inde actuelle.

Jaïnisme. — Comme l'Hindouisme naquit du contact entre superstitions et Brahmanisme, Jaïnisme et Bouddhisme sortirent du heurt entre Brahmanisme et libre-pensée : *Jina*, signifie vainqueur, émancipé.

Parallèlisme étonnant. A en croire la légende, le Jaïnisme et le Bouddhisme, issus d'un effort semblable à la même époque, vers le VIIe siècle avant J.-C., dans le même pays, reconnaissent chez leurs fondateurs même vie, mêmes étapes, même aboutissement : le paradoxe d'une communauté religieuse athée.

Mais tout n'est pas vérité historique dans ce parallèle : ni l'historicité des biographies n'est pleinement assurée ni les dates n'en sont connues Il reste. qu'il y a entre le Jaïnisme et le Bouddhisme de nombreux points communs : éternité du monde, absence de tout dieu créateur, réduction des dieux brahmaniques au rôle de fonctionnaires cosmiques,

soumis comme les humains au perpétuel devenir.

Le fondateur du Jaïnisme n'est pas connu d'une façon certaine ; mais il est possible que la secte remonte à *Vardhamâna*, contemporain du Bouddha suivant la légende, ou plus ancien que lui de quelques siècles, suivant quelques vraisemblances. Il est le vingt-quatrième et dernier des légendaires Jinas, sages sortis du cercle de la transmigration et arrivés au Nîrvâna, qui se sont succédé de période en période, depuis les temps fabuleux. Chaque période se termine par un cataclysme qui détruit les êtres vivants dans une partie de l'univers et prépare la renaissance d'une autre contrée. La succession de ces périodes est symbolisée par un serpent qui se mord la queue.

Ce monde instable est un ensemble d'unités irréductibles, de « monades » pour ainsi dire, qui sont des âmes : il n'y a pas de matière. Ces âmes sont en perpétuelle activité, en perpétuelle transformation, et c'est là le mal foncier auquel il faut échapper, le *Karman* (=acte) qu'il faut supprimer pour sortir du devenir et atteindre au *nîrvâna*. La méthode sera naturellement l'ascétisme d'abstention : jeûne et abstinences. Quelques-uns iront même jusqu'à s'abstenir de vêtements, si bien que les Jaïnas se divisent suivant leur costume, en « vêtus de blanc » et « vêtus de l'air du temps ».

De très bonne heure les laïques furent admis à s'agréger à la communauté tout en restant dans le monde. Ils ont des obligations moindres : adorer les Jinas et oindre de beurre leurs statues, vénérer les religieux parfaits et les adorer également après leur mort, s'abstenir absolument de manger tout ce qui a possédé la vie, pratiquer les jeûnes des 8e et 14e jours du mois, lire tous les jours les livres sacrés ; le

meurtre de tout être vivant, fût-ce d'un insecte, est le plus grand des crimes.

Les prêtres et les religieux doivent tendre à la perfection par les mêmes moyens, mais plus rigoureux encore : un perpétuel bandeau sur la bouche empêche qu'un insecte y pénètre, un filtre dont on ne se sépare pas sert à passer l'eau dans un but analogue, un balai de laine ou de plume non moins inséparable doit débarrasser le sol où l'on pose le pied du plus imperceptible vivant. Les uns vivent solitaires, d'autres en communautés groupées sous un supérieur élu, ou désigné par son prédécesseur mourant. Tous ils font vœu de chasteté ; les laïques ne sont tenus qu'à la fidélité conjugale.

L'admission des laïques donna une grande extension au Jaïnisme, mais le contraignit à se constituer un culte : il eut donc des temples, gardés par des brahmanes, des images, des offrandes ; mais ce culte resta adressé aux Jinas et aux Parfaits. Cette religion est probablement la seule qui interdise les cérémonies en l'honneur des morts : on brûle les cadavres et on jette les cendres à l'eau. L'âme étant de suite engagée dans une nouvelle vie et le corps réduit aux éléments cosmiques, il n'y a plus à s'occuper de l'une ni de l'autre.

Une autre conséquence de l'admission des laïques mérite d'être signalée : les ascètes furent contraints de se fixer à proximité des fidèles, comme « directeurs » d'âme. D'où la multiplicité des cloîtres qui provoqua une floraison littéraire et artistique remarquable.

Actuellement il existe des Jaïnas, commerçants de préférence, à peu près dans toutes les villes de l'Inde (env. 1.500.000).

Le Bouddhisme. — A quelle date placer l'origine

de cet autre schisme, de cette autre communauté monastique athée qu'est le Bouddhisme ? Mêmes incertitudes que pour le Jaïnisme. Comme pour celui-ci, la légende en admettant une série de Bouddhas (mille) antérieurs au fondateur historique, nous fait saisir du moins que le Bouddhisme est le résultat d'une lente genèse et n'a pas surgi en un jour.

Le « triple Joyau » du Bouddhisme (Tiratna) comprend : le Bouddha, la doctrine (*Dharma*), et la communauté (*Sangha*). Nous étudierons successivement chacun de ces « Joyaux ».

Quant à sa littérature, au « canon de ses écritures », comme on dit couramment, il faut en faire deux parts : l'une, plus ancienne, rapportant assez authentiquement les enseignements de Gautama et formant « le Petit Véhicule » (1), en possession des sectes les plus anciennes ; l'autre, plus récente, est « le Grand Véhicule ». Le premier, en dialecte pâli, se compose de deux « corbeilles » (*pitakas*) (2), la corbeille des discours du Bouddha (*Soutras*) et la corbeille de la discipline (*Vinaya*), explication anecdotique des règles monastiques. Deux écoles locales ajoutent une troisième corbeille de métaphysique. Le Grand Véhicule, en sanscrit et en prâcrit, revêt toujours la forme des Soutras.

A. **Le Bouddha**. — On ne peut guère douter de l'historicité du Bouddha. Vers la fin du VI[e] siècle avant notre ère, c'est-à-dire, par une nouvelle et curieuse coïncidence, au temps même de Confucius et de Socrate, Gautama, « de la race » aristocratique « des Çakhyas », né à Kapilavastou, petite ville

(1) C'est-à-dire le « chemin » de la délivrance, le « véhicule du salut ».

(2) On écrivait sur des feuilles de palmier que l'on rangeait sans doute dans des corbeilles.

voisine de Bénarès, se fit ascète ou Mouni (1). Il reçut l'illumination suprême à Bodhimandi, sous un figuier sacré (2), tint sa première prédication à Bénarès, enseigna le chemin du salut, et mourut, vers 81 ans, d'une indigestion de porc, à Kouçinagara. Son entrée dans le *Nirvâna* fut le début de l'ère bouddhiste. Les quatre villes de sa légende restèrent les quatre lieux de pélerinage de ses fidèles.

B. **La Doctrine**. — Elle n'est point d'un révolté ; elle se tient à égale distance de l'ascétisme extravagant et du matérialisme pur des « Mécréants » contre lesquels le Bouddha était en lutte. Elle veut être une discipline, une pratique et non un système ; elle se résume en une méthode de délivrance, délivrance de la douleur et du perpétuel devenir. Pour écarter toute intrusion des théories, des discussions et des systèmes, Gautama fit autant d'hérésies de toutes les affirmations métaphysiques : parler de l'essence des choses, attribuer au monde le fini ou l'infini, la durée limitée ou l'éternité ; attribuer au moi la personnalité ou la lui refuser ; faire du nîrvâna l'anéantissement ou non l'anéantissement : voilà des hérésies formelles. La « Bonne Loi » est le « chemin du milieu » à égale distance de ces affirmations, où plutôt où l'on se passe de toutes ces définitions philosophiques.

On doit se contenter des idées courantes dans le monde hindou d'alors : pas de créateur, pas de création ; un monde de phénomènes passant perpétuellement par les quatre mêmes étapes dont l'ensemble

(1) D'où le surnom de Çakhya-mouni, l'ascète de la race des Çakhyas.
(2) L'arbre Bô, *Ficus religiosa* L.

forme un *Kalpa* de 84.000 ans : formation, développement, déclin, destruction (1).

Nous sommes emportés nous-mêmes dans ce remous, nous en sommes un des aspects, et notre existence, une de ses phases. Selon leurs mérites acquis, les âmes, au cours de leurs transmigrations, montent ou descendent la série des êtres placés aux divers plans du monde. Depuis les enfers, en passant par les animaux et les démons, plus haut l'humanité, plus haut encore les esprits, les dieux et les Bouddhas, enfin au sommet le nirvâna bienheureux : dix plans hiérarchisés se partagent ainsi le monde (2).

Parvenus au nirvâna, les bouddhistes sont devenus Bouddhas et continuent à veiller au salut des hommes et à la propagation de leur foi.

Mais comment y parvenir ? Comment, au lieu de descendre l'échelle, la remonter et atteindre le sommet ? Par la vertu : les nouvelles existences sont fatalement déterminées par les actes des existences précédentes (c'est la loi du *Karma*).

C'est pourquoi il faut connaître d'abord « les quatre Excellentes Vérités » qui résument la voie

(1) On notera l'analogie avec notre évolutionnisme moderne et parfois jusque dans de menus détails. Il serait très facile et amusant de transcrire en langage évolutionniste des enseignements comme ceux-ci : « La masse des actes des créatures individuelles fait sortir l'univers du chaos... Le paon doit sa belle queue aux œuvres qu'il a jadis accomplies » ; c'est l'évolution considérée de ses points d'arrivée au lieu de son point de départ, mais enrichie d'une pensée de moralité.

(2) Mais il ne faut pas se faire d'illusion : les formules simples et assimilables sous lesquelles nous comprimons les systèmes de l'Inde, les défigurent par là même. Pas une idée hindoue n'est vraiment traduisible à nos cerveaux occidentaux. Nos transpositions font d'un écheveau une ligne droite, d'un fourré inextricable, un parc où se promener à l'aise.

De là les énormes différences d'interprétation, dès qu'on entre dans le détail. « Le Bouddha d'Oldenberg ressemble peu au Bouddha de Burnouf, moins encore au Bouddha de Sénart ». S. Lévi, dans Oldenberg, *Le Bouddha*, traduction Foucher, Préf. p. VI.

du salut bouddhique et en font ce « manuel pratique d'anesthésie morale » dont parle V. Henry (1). En langage d'occident, ces quatre vérités sont : le pessimisme radical : la douleur est inséparable de l'existence, donc l'existence est un mal ; le subjectivisme radical : l'existence est le produit de notre désir, de nos passions, de notre attachement à la vie : l'ascétisme radical : l'extinction du désir et des passions mettra donc fin à l'existence et par suite à la douleur ; la méthode : pour cette extinction il y a une méthode à suivre. Cette méthode ce sont les huit bons chemins : orthodoxie des croyances, rectitude du jugement, réflexion et méditation, pureté d'intention, vie honnête, bon usage de l'intelligence, souvenir présent des grandes vérités, tranquillité d'esprit

C. **La Communauté**. — Le Bouddhisme est au début une congrégation de moines mendiants (*bikkous*), sans supérieur ni chef. Le Bouddha n'a pas de successeurs et chacun puisera en lui-même sa doctrine, car en lui doit revivre la pensée du fondateur. L'accès comme la sortie de l'ordre sont extrêmement faciles. Le vêtement ne comporte que trois parties, deux tuniques et un froc, qui se drapent à la façon des toges romaines, mais doivent être tout en loques. Tout autre vêtement, coiffure ou chaussure, serait un luxe condamné. Mais le bikkou doit porter toujours avec lui des aiguilles, un rasoir, un crible pour passer l'eau et éviter d'absorber avec elle les insectes, une sébile pour recevoir la nourriture qu'on lui donne et qu'il n'a pas le droit de demander. Il fait vœu de pauvreté et de chasteté, doit s'abstenir de la viande et de toute boisson fermentée.

Isolés dans des cabanes ou réunis en communauté,

(1) *Littérature de l'Inde*, p. 90.

ils méditent, chantent des cantiques, lisent les livres sacrés, enseignent, copient, impriment, peignent ou sculptent des œuvres d'art religieux, s'occupent d'astrologie et de toute espèce de divination.

A la nouvelle et à la pleine lune, ils se réunissent pour la coulpe, qui était primitivement une sorte de confession avec 4 péchés capitaux entraînant l'exclusion : vol, meurtre, luxure, prétention à la perfection de bouddha. Mille petites prescriptions sans importance l'ont envahie de leurs frondaisons encombrantes.

Mais, de même que le Jaïnisme, le Bouddhisme fut amené à admettre les laïques et s'en trouva modifié. En outre il créa des communautés de femmes. Celles-ci furent d'ailleurs traitées d'assez haut et complètement subordonnées à l'élément masculin. Tout bienfaiteur des moines devient par là même un frère laïque et, de laïques à religieux, il règne une harmonie qui fait l'un des charmes de l'Inde. Le moine mendiant se présente avec une bonhomie fraternelle ; on l'accueille avec joie et sa présence est une prédication.

Progressivement, au contact des diverses sectes, le Bouddhisme emprunta si bien qu'il finit par avoir un véritable culte, des fêtes saisonnières, des pèlerinages, des jours chômés (quatre par semaine).

D. **Destinée du Bouddhisme**. — Gautama qui était un fils de famille, possédait le mystérieux prestige qui fait les entraîneurs de foule. Il suscita un enthousiasme extraordinaire et entraîna dans son sillage la jeunesse dorée, les moines, les riches bourgeois, les grands propriétaires. En apprenant de sa bouche que « le monde est en flammes », les épouses quittaient leur mari pour le cloître, les pères interrompaient le rite de famille ; les maisons étaient

désertées par les jeunes hommes conquis à la voie du salut.

Après la mort de Gautama, ses disciples répandirent sa doctrine à travers toutes les régions de l'Inde avec une flamme d'apostolat dont nous font juger les résultats obtenus : sous le règne du roi Açoka (début du IVe siècle avant J.-C.), toute l'Inde était Bouddhiste et couverte de monastères.

Deux grandes écoles, vite divisées et subdivisées elles-mêmes en une multitude de sectes et de sous-sectes, se partagèrent les adhérents. La plus ancienne, l'Ecole *Hinayana*, « du Petit Véhicule », s'attachait à conserver fidèlement la doctrine du fondateur. L'autre, l'Ecole *Mahâyana*, « du Grand Véhicule », qui semble avoir pris naissance au Népal vers le IIIe siècle avant notre ère, se lança dans la métaphysique trancendante, le mysticisme et l'extase, sous l'influence de l'Hindouisme. Elle « véhicula » plus copieusement ses fidèles.

Aux premiers siècles de notre ère, le Bouddhisme perdit du terrain, l'Hindouisme et le Brahmanisme reprirent le dessus, l'accablèrent sous une persécution sanglante, qui aboutit à sa ruine totale dans l'Inde et à la dispersion de ses fidèles. A la fin du VIe siècle après J.-C., le Bouddhisme semblait avoir disparu de l'Inde et s'être totalement expatrié. C'est à cet exil qu'est due sans doute en grande partie l'influence énorme qu'il prit alors en dehors de l'Inde, en Chine, au Thibet, au Japon et jusqu'en Océanie.

Néanmoins le Bouddhisme a survécu dans ses effets ; il a profondément imbu de son esprit l'âme indienne : « pitié universelle, même envers les animaux, et exquise douceur de mœurs, mais aussi résignation passive qui confine à la veulerie » (1).

(1) V. Henry, *Hist. Litt. Inde*, p. 78.

E. **Statistique.** — On conçoit que dans un pays comme l'Inde on ne puisse avoir de statistique rigoureuse des diverses croyances. Les chiffres qu'on donne ne peuvent être que des supputations par à peu près. Sur les 287.000.000 d'habitants de l'Hindoustan, il y aurait actuellement :

Hindouïstes, env..	208.000.000
Aborigènes	9.000.000
Sicks (1)	2.000.000
Jaïnas	1.500.000
Bouddhistes	7.000.000
Parsis.	89.000
Juifs.	17.000
Musulmans	58.000.000
Chrétiens	2.285.000

Le Bouddhisme Chinois. — Les Bouddhistes fuyant la persécution apportèrent leur doctrine en Chine à plusieurs reprises (2), du Ie au IVe siècle de notre ère. Les insuccès du début se changèrent en triomphe grâce aux envahisseurs barbares qui y trouvaient leur avantage politique.

Au Ve siècle, tout le nord de la Chine était bouddhiste et couvert de pagodes ; un siècle encore, et le Bouddhisme devenait religion officielle pour un siècle ou deux. Bientôt après il devait s'effacer devant le Shintoïsme, ne conservant plus que quelques sectes fidèles.

Le Bouddhisme Chinois appartient à l'Ecole du Grand Véhicule. Avec sa souplesse et son habileté habituelles, il a su se rendre populaire en adoptant superstitions, divinités et légendes indigènes et sur-

(1) Secte religieuse issue du Brahmanisme et de l'Islam.
(2) Le missionnaire Bouddhiste Dharma (v. 65 ap. J.-C.,) en chinois *Tâmo*, a été pris un moment pour l'apôtre saint Thomas.

tout en donnant au culte des morts tout l'éclat de ses cérémonies. Les dieux hindous y ont pris des noms et des aspects chinois, à côté de génies et démons nationaux. Gautama y est ramené à un rang secondaire, au dessous du Bouddha Eternel *O-mi-to-foh*, (Amitâ bha). Le Bouddhisme Chinois se divise en une vingtaine de sectes auxquelles on peut rattacher le *Lamaïsme* du Thibet, où l'on donne une importance capitale au fils d'Amitâbha, *Tchen-rési*, divinisation de l'un des premiers missionnaires du Bouddhisme dans le pays.

Le Lamaïsme est un Bouddhisme réformé au XVe siècle (1417) et soutenu par une forte hiérarchie. Le Dalaï-Lama, Bouddha vivant, incarnation de Tchen-rési, était un souverain absolu, spirituel et temporel, et gouvernait le pays par les *Lamas*, supérieurs des monastères, et par les simples prêtres. Il résidait à Lhassa, la cité sainte du Thibet. De là, le Lamaïsme a rayonné sur toute la Chine et il y avait des Lamas à Péking même, dans toute la Mongolie et la Mandchourie (1).

En **Indo-Chine**, au Cambodge, au Siam et en Birmanie domine au contraire le pur Bouddhisme *Hinayana* du Petit Véhicule avec le pâli comme langue sacrée.

Le Bouddhisme Japonais. — Plus durable fut l'établissement du Bouddhisme au Japon. Importé de Corée vers le Ve ou le VIe siècle de notre ère, il eut la chance de pénétrer dans l'Empire du Soleil levant en même temps que la civilisation plus avancée de la Chine et de révéler aux indigènes un art

(1) Le moulin à prières est une des curiosités du Lamaïsme. Dans un cylindre s'enroule une bande de papier où sont imprimées des prières. Chaque tour qu'on lui fait faire équivaut à leur récitation.

et une culture qu'ils ne soupçonnaient pas. Sa cause fut liée à celle du progrès et il dut à cet heureuse rencontre l'immense extension qu'il a gardée.

De la même école *Mahâyâna* que le Bouddhisme chinois, il s'est cependant moins enlisé dans la superstition et l'absurde.

Son caractère le plus original réside sans doute dans la valeur positive, — ce n'est qu'un paradoxe de plus, — prise par le Nirvâna, qui devient un séjour bienheureux peuplé de Bouddhas où l'on accède par les victoires successives remportées sur les mondes de la transmigration.

Plus positive aussi sa morale : un décalogue fortement imprégné de Confucianisme rattache toute la morale aux formes sociales. Meurtre, vol, adultère, mensonge, raillerie, médisance, calomnie, égoïsme, colère, mauvaises pensées, sont les fautes principales ; et les principaux devoirs : l'attachement au souverain, aux parents, amis et serviteurs.

Amitâbha reste au sommet de la hiérarchie divine ; mais quantité d'idoles ont relevé la tête et envahi les sanctuaires. *Kivannou* (1), « la déesse de grâce aux mille mains » est l'une des plus invoquées ; on lui envoie des billets, ou l'on en fait une boulette qu'on crache contre le sanctuaire. Les *Sept dieux du bonheur* ne le sont guère moins, auxquels il faut joindre quelques centaines de Kamis du Shinto affublés en disciples de Bouddha.

Extrêmement nombreuses sont les sectes, les unes d'origine indienne ou chinoise et les autres indigènes. On les groupe autour de deux Ecoles principales ; l'une, du « Chemin sacré », demande au fidèle de compter avant tout sur lui-même par l'ascétisme

(1) Avalokiteçvara du sanscrit.

et la vertu ; l'autre, de la « Terre Pure », se défiant de la faiblesse humaine, s'en remet avant tout à la miséricorde d'Amida Bouddha. Parmi les plus célèbres du premier groupe, sont les sectes *Tendaï* et la secte *Shingon* qui permettent d'atteindre facilement la bouddhaïsation c'est-à-dire le nirvâna paradisiaque, dès cette vie ; parmi celles du second, on compte la secte *Iôdo*, où le nirvâna se matérialise plus encore et devient un pays d'occident, et où la pratique des œuvres est remplacée par une formule qu'on répète indéfiniment (1) : « *Namou Amidha Boutsou*, Je mets ma confiance en Amida Bouddha ». La secte *Shin* dérivée de la précédente releva sensiblement le niveau de la piété puisqu'on a pu l'appeler « une contrefaçon du Christianisme » (2).

Conclusion. — Isolée par la nature du reste du monde, l'Inde est une originale. On s'y est désintéressé à la fois du passé, du présent et de l'avenir, pour vivre uniquement dans le rêve. De là les extravagances et les absurdités de ses croyances, le pullulement de ses superstitions si puissantes, la réaction non moins excessive du Jaïnisme et du Bouddhisme, qui ne s'arrêtèrent qu'à l'athéisme et dûrent finalement se laisser de nouveau pénétrer par l'élément cultuel et même magique, si bien que la négation même de Dieu revêtit une forme religieuse.

Tant est luxuriante cette religion de l'Inde qui s'identifie avec toute la vie hindoue ! Là-bas tout est encore religieux, littérature, théâtre et jusqu'à l'érotisme. « Les moins religieux conviennent, écrivait V. Henry, que la Religion a été partout la grande éducatrice de l'humanité, quelques-uns à regret,

(1) Pour compter les invocations on emploie une sorte de chapelet.
(2) Chamberlain.

mais il leur plaît de songer que son rôle est fini. Ils n'auraient même pas cette mince consolation dans l'Inde, où la littérature et les arts, la science et la philosophie n'ont point encore appris à maudire leur mère » (1).

En celà, Brahmanisme et Bouddhisme sont frères et parfaitement hindous ; ils ne le sont pas moins par le Pessimisme, la haine de l'action, la réduction de la sainteté à des traits extérieurs, en réalité à l'égoïsme béat et tranquille, à l'anesthésie physique et morale. La doctrine de la délivrance est un saut dans le vide.

Le Bouddhisme a peut-être « développé et enraciné dans l'âme indienne l'idée de la responsabilité personnelle, du devoir, de la douceur ». Mais plein de faiblesses, « incohérent et insuffisant dans sa dogmatique, débauche de dialectique mystique, légendaire » (2), il est conçu au rebours des intérêts de la société, de la famille et de la vie même. Nihilisme et « vacuité » ne peuvent être le mot de la vie, quoique prétende la littérature « baroque, maladive et charlatanesque » (3) qui a fleuri sur un prétendu Bouddhisme né de la seule ignorance.

A CONSULTER :

L. DE LA VALLÉE POUSSIN. — *Le Brahmanisme*, Paris, Bloud, (S. et R.), 1910 ; *Le Bouddhisme*, in-12, Paris, Beauchesne, 1909, et article de *Christus*. — Très savants, ne peuvent être consultés avec fruit que si l'on est déjà très au fait de ces questions. Beau-

(1) *Litt. de l'Inde*, p. 1.
(2) L. de la Vallée Poussin, dans *Christus* 1, p. 295. — « Même à ignorer l'ensemble des deux systèmes, chrétien et bouddhique, qui sont en flagrante contradiction, — les notions même qui paraissent les plus voisines diffèrent de toute la distance qui existe entre l'esprit hindou et l'esprit chrétien. Il serait aisé de le montrer pour la chasteté, pour la confession, pour la méditation ». *Ibid*, p. 294.
(3) S. Lévi, dans Oldenberg, *l. c.*, Préface, p. V.

coup plus accessible est le chapitre de Ed. Lehmann, dans le *Manuel* de Chantepie de la Saussaye.
En somme, malgré les réserves voulues, trois livres restent de premier ordre :
E. Senart. — *Les castes dans l'Inde*, in-16, Paris, Leroux, 1896 ;
H. Oldenberg. — *La Religion du Véda*, trad. V. Henry, 8°, Paris, Alcan, 1903.
H. Oldenberg. — *Le Bouddha, sa vie, sa doctrine, sa communauté*, trad. A. Foucher, in-8°, Paris, Alcan, 1903.
Mais la Bibliographie plus récente serait encore à prendre dans les vol. de M. L. de la Vallée Poussin. (Voir spécialement son article sur le *B. et les Evangiles* dans *Rev. Biblique*, juillet, 1916).

CHAPITRE XI.

LES CELTES

La religion des Celtes qui nous touchent de si près, est malheureusement de celles que nous connaissons le moins et pour lesquelles il n'y a à peu près aucun espoir que l'avenir nous apporte des clartés. Parmi les coutumes et les superstitions populaires, il reste certainement de nombreuses survivances des croyances celtiques. Mais les anciens Celtes n'ont pas écrit et c'est pourquoi tout ce qui touche à ces croyances est pour nous incertitude.

Ethnographie ; Chronologie ; Sources. — Vers la fin de l'Age du Bronze, c'est-à-dire vers le premier millénaire avant J.-C., les nations celtiques se placèrent au premier plan du monde barbare, pendant que les Hellènes concentraient chez eux tout l'éclat du monde civilisé. La Celtique primitive, au début, s'étendait sur un vaste domaine de l'Europe centrale : Allemagne du Sud, Bohême, Autriche du Nord, au total le haut Rhin et le haut Danube. L'industrie du fer, dont ils semblent avoir été les inventeurs, conféra aux Celtes une supériorité industrielle et

militaire sur tous les autres barbares et ouvrit pour eux un cycle d'expansion et de conquêtes qui dura plusieurs siècles.

Au Ier Age du fer ou époque de Halstatt (X-Ve s. avant J.-C.), ils passent en Gaule (date inconnue ; VIIe siècle ? d'Arbois de Jubainville), s'établissent en Lorraine, en Bourgogne, en Auvergne et dans le Berry, repoussent devant eux, vers le Sud-Est, les Ligures, vers le Sud-Ouest les Ibères, vers l'Ouest et le Nord des autochtones mal connus de nous.

Au second Age du fer ou époque de La Tène (V-I s. av. J.-C.), ils se répandent toujours plus loin : dans la vallée du Pô, en Espagne et en Portugal, dans le Nord jusqu'à la Baltique, en Orient jusqu'en Illyrie, en Macédoine, en Thrace, en Asie Mineure. (Prise de Rome, 390).

Mais les Celtes ne sûrent jamais se constituer des gouvernements unis et forts ; l'autorité chez eux resta toujouts dispersée et chancelante : groupements indépendants, rois élus n'ayant qu'un pouvoir limité et électeurs aimant à changer de chefs. Aussi leur hégémonie ne fut-elle pas durable : les vagues qui déferlaient derrière eux, Belges d'abord, Germains ensuite, recouvrirent de grandes étendues de leur ancien territoire ; les Romains prirent leur revanche et César conquit les Gaules. C'en était fait du Celtisme : née sur les bords du Rhin au Ve siècle, la civilisation proprement celtique revenait y mourir au début de notre ère (1).

Les sources qui nous font connaître la religion celtique sont nombreuses : écrivains grecs et latins, surtout César, inscriptions, statuettes, bijoux et ustensiles, noms de lieux, littératures plus récentes des Irlandais et du pays de Galles. Mais elles ne

(1) V. Déchelette, *Manuel*, t. II, p. 558 et suiv.

suffisent pas, loin de là, à nous renseigner complètement ni même d'une façon un peu satisfaisante (1).

Les dieux. — Quel héritage de croyances et de rites recueillirent les Celtes des autochtones qu'ils asservirent, et quelle part d'originalité leur revient ? « Le culte des pierres, le culte du feu, la croyance aux vertus merveilleuses des plantes, le culte des eaux sont sans doute antérieurs à l'arrivée des Celtes ; saurons-nous jamais quels éléments nouveaux les Celtes y ont introduits ? » (2) Et saurons-nous jamais si la religion du peuple n'était pas celle des peuplades soumises, si les druides et les « *equites* », dont parle César, n'étaient pas vraiment seuls de race Celtique, et si les dieux que nous connaissons par les écrivains anciens étaient ceux du premier ou ceux des seconds ? En tout cas, au témoignage des anciens et tout particulièrement de César (de *Bello Gallico*, VI.16), les Gaulois étaient extrêmement adonnés aux pratiques religieuses (et superstitieuses).

Leurs dieux étaient assez nombreux, mais nous les connaissons très mal,.

Le grand dieu indo-européen leur apparaissait comme leur ancêtre commun : *Dis pater* (3). César identifiait cinq autres grands dieux avec les principales divinités latino-grecques ; nous les retrouvons dans les inscriptions avec des épithètes pas toujours très explicatives : un Jupiter, qui était peut-être le *Taranis*, dieu du Tonnerre, de certaines peuplades gauloises ; un Apollon, assimilé à *Borvo*, dieu des eaux thermales (4), à *Grannus*, *Belenus*, *Maponus*,

(1) V. G. Dottin, *La religion des Celtes*, p. 4-10.
(2) G. Dottin, *l. c.*, p. 62.
(3) César, *B. G.* VI, 18.
(4) D'où les *Bourbon* et les *Bourbonne*.

etc. ; un Mercure extrêmement populaire encore au siècle de St Martin, qualifié de *Moccus* (cochon) et d'*Artaius* (ours) ; un Mars, très en faveur au temps des grandes migrations, et dit *Teutates*, *Belatucadrus*, *Camulus*, *Segomo*, *Nodons* ; une Minerve, qualifiée de *Belisama* (1) et de *Sulis*. Ajoutons-y un Hercule, un Vulcain, un Sylvain. Les surnoms comme Borvo, Grannus, Belenus et Maponus, Segomo, Camulus, Belatucadrus et Nodons, Sulis et Belisama paraissent bien avoir été les noms celtiques des divinités assimilées.

Esus, non moins cruel que Teutatès, nous est connu par Lucain et par l'un des autels trouvés à Paris en 1710 (2). Lucien nous a conservé la plus curieuse figure du Panthéon celtique : *Ogmios*, dieu de l'éloquence, tenant les hommes enchaînés par les oreilles à sa langue toute-puissante (3). Des noms de lieux d'une part, des généalogies de clans irlandais de l'autre, nous font connaître *Lugh*, dieu de la lumière et du feu, par suite inventeur des arts et des métiers (4), dont on célébrait la fête le 1er août.

Il y avait des divinités à symbolisme animal, et des traces probables de totémisme : un *Cernunnos* à cornes de bélier ; un Hermès (?) au taureau, *Tarvos trigaranos* (aux 3 grues) ; une *Epona* assise sur son cheval ; une *Artio*, déesse à l'ours. Souvent une déesse parèdre est associée au dieu : *Rosmerta* à Mercure, *Damona* des eaux thermales à Borvo, *Sirona* des eaux courantes à Apollon, etc. Enfin il y a des traces de triades celtiques à peu près certaines : des repré-

(1) D'où les noms de *Balesmes*, *Blesmes*, etc.
(2) Musée de Cluny. — *Pharsale*, I, 444.
(3) *Heraclès*, I, 3.
(4) Cf. *Lugdunum*, Lyon. *Dunos*, signifie forteresse, p. ex. *Virodunum*, Verdun. — Le 1er août resta la date de la fête d'Auguste à Lyon, après l'inauguration du culte impérial.

sentations de dieux tricéphales et aussi le rapprochement fait par Lucain entre les trois divinités sanguinaires : Teutatès, Esus et Taranis ; les fameuses déesses Mères, *Matres* ou *Matronæ*, groupées par trois et à qui l'on adressa tant de dédicaces.

Nous venons de voir des dieux animaux ou associés à des animaux, ou résidant dans des animaux. Nous trouvons des dieux pour les sources et les fleuves ; ce sont des nymphes ou des déesses : *Acionna Divona, Matrona, Sequana, Icaunis* (Yonne), le dieu *Rhin*, etc., divinités probablement antérieures à l'arrivée des Celtes ; pour les montagnes : *Vosegus* (Vosges), *Arduinna* (Ardennes) ; pour les villes : *Bibracte* (Autun), *Nemausus* (Nîmes) etc. ; pour les arbres, en Irlande surtout : if, (*Eburo*vices), orme (*Lemo*vices), coudrier, chêne, houx, épine noire, bruyère ; même pour les outils comme la charrue, la doloire, le marteau (*Ordo*vices). Il semble bien que ces arbres et ces outils étaient à la fois dieux et ancêtres (1).

Auxquels de ces cultes rattacher les croix gammées et les rouelles que l'on continue à trouver en abondance à l'Age du fer et que nous avons rencontrées déjà à l'Age précédent ? Nous l'ignorons.

« Ainsi donc, conclut M. Dottin, divinités à noms et à attributs romains, divinités Gallo-romaines à noms celtiques, triade de Lucain, Ogmios de Lucien, symboles dont nous ne pouvons que par conjecture pénétrer la signification, voilà les éléments dont se compose le panthéon celtique » (2).

Et rien de moins défini, de moins précisé que ces physionomies divines, surtout si on s'avise de les

(1) V. Mac Neill, dans *Christus*[1], p. 416, n. — Autres traces de totémisme : tabou de l'oie, de la poule et du lièvre chez les Bretons, du porc chez les Galates ; Cf. Mercurius Moccus = sanglier.
(2) *L. c.*, p. 27.

comparer aux habitants de l'Olympe grec. C'est que « pour les Grecs, dit un maître du Celtisme, tout se présentait mesuré, défini, ordonné ; les Celtes, au contraire, eurent à mener durant des siècles la lutte contre les puissances brutales du monde physique ; partout ils se trouvaient face à face, non avec la mesure, mais avec l'immensité, avec de vastes étendues de forêts, avec les rigueurs de l'hiver alpestre ou septentrional, avec le mystère de l'océan sans bornes. Ces luttes et ces expériences imprimèrent une forme et une nuance particulières à toute leur pensée et à toute leur littérature, et spécialement à leurs légendes des temps antiques » (1).

Le Culte. — Du culte, nous connaissons moins encore. Les Celtes primitifs ne semblent avoir eu ni temples, ni idoles, ni sacerdoces ; c'est sous l'influence de leurs voisins du midi qu'ils auraient à la fin introduit chez eux les uns et les autres.

Mais ils avaient des *enceintes* sacrées, comme les populations de l'Age du Bronze, et surtout des *bois* sacrés, bois de chênes rouvres, au témoignage de Pline. Dans ces enceintes, à défaut de statues, il y avait des *simulacra* (César), peut-être les menhirs et meurgés (=galgals) dressés par les autochones ? Dans ces lieux de culte, on amassait des trésors sacrés, lingots d'or et d'argent, tant offrandes que dépouilles arrachées à l'ennemi.

Surtout on y offrait les sacrifices, entre autres ces terribles sacrifices humains connus par tant de témoignages. La vie d'un homme paraissait nécessaire pour racheter la vie d'un autre homme et on ne

(1) Mac Neill, *Ibid.*, p. 415. — Pour M. Jullian, *Histoire de la Gaule*, Paris, 1908, t. I. p, 138-145, c'est aux Ligures que les Celtes ont emprunté le culte des sources, des arbres, des animaux, les sacrifices humains ?

pouvait apaiser autrement les dieux immortels (1). Voleurs, brigands, criminels, prisonniers de guerre, captives étaient les victimes de choix ; mais à défaut, on sacrifiait les femmes et les enfants. On aspergeait de leur sang les autels, on cherchait l'avenir dans leurs entrailles ; parfois on les brûlait vifs dans d'immenses mannequins d'osier tressé. Les sacrifices humains ne disparurent que lentement sous la domination romaine. En 97 av. J.-C., un sénatus-consulte les prohibait en Gaule ; en Grande Bretagne et en Irlande ils survécurent encore quelque temps.

Mais le sacrifice n'était pas tout le culte. Prières, libations, danses sacrées s'y joignaient. Il y avait certainement des rites familiaux dont le détail nous est inconnu.

Car le culte était familial et le véritable prêtre était le père de famille, comme chez les autres indo-européens. S'il y eut des prêtres spécialisés dans le culte, ce furent les *gutuatri* de l'époque Gallo-romaine, attachés à des sanctuaires locaux, celui de Mars à Mâcon, celui d'Anvalos à Autun. Quant aux druides, nous verrons qu'ils ne constituaient nullement un corps sacerdotal.

L'autre monde et le culte des morts. — L'intensité de foi des Celtes en une autre vie est ce qui, en eux, étonnait le plus les anciens, et les pratiques du culte des morts sont chez les Bretons et les Irlandais modernes, les traditions les plus vivaces de toutes celles léguées par la religion celtique.

Les lamentations suivaient immédiatement la mort, puis après l'inhumation, on dressait sur la tombe une stèle de pierre et on célébrait les jeux funéraires. Comme à l'époque précédente, les morts étaient

(1) César, B. G. VI, 16.

réunis dans des cités souterraines, les cimetières, qui devenaient les centres de la vie publique, pour la tribu comme pour la nation. A date fixe, tous les ans ou tous les trois ans, on y tenait les grandes assises dont les *Assemblées, Pardons* et *Foires* d'aujourd'hui sont les derniers vestiges. Elles duraient plusieurs jours, consacrés, l'un au culte des dieux, d'autres a celui des rois défunts, des héros, des ancêtres. On y réglait procès et tributs ; on y chantait et récitait les poèmes et les généalogies ; on y tenait ces marchés qui demeurent encore et qui primitivement étaient d'intention et de signification religieuses (1).

Mais qu'était exactement l'autre vie à laquelle toutes ces pratiques se rattachent ? Elle se présentait aux Celtes avec une intensité et une réalité que les Egyptiens n'ont pas dépassée. Non seulement on donnait au mort, pour lui servir dans l'autre monde, tout ce qui est utile dans celui-ci ; non seulement les parents et les proches se jetaient parfois dans le bûcher pour le rejoindre ; mais, fait typique, on continuait là-bas les affaires commerciales entreprises pendant la vie, on y fixait le lieu de remboursement des prêts, le règlement des dettes. La mort n'est donc bien réellement qu'un passage, que le milieu d'une longue vie, comme le dit Lucain. Elle est « un embarquement », la « porte qui s'ouvre au flanc d'une colline » merveilleuse, un « plongeon dans le

(1) D'où le rattachement de ces foires aux fêtes du Saint patron de la paroisse. — « Le peuple de Leinster tenait cette foire, nous dit-on, afin que la terre avec ses beaux fruits lui fut concédée par le Seigneur. S'en abstenir attirait sur les gouvernements toutes sortes de maux physiques et moraux : calvitie, embonpoint, cheveux gris précoces, rois sans esprit, sans sagesse, sans générosité, sans vérité ». Mac Neill, *Christus*[1], p. 439. Il s'agit de l'Irlande du moyen âge, mais il est clair que la coutume remontait beaucoup plus haut.

lac », un « nuage qu'on traverse ». De l'autre côté on rencontre, ainsi que le répète la littérature irlandaise, la Terre de jeunesse, la Terre du Cœur vivant, la Terre des délices du cœur, le Grand Rivage, la Terre sous la Vague, la Plaine charmante (1). On y retrouve tous les plaisirs de cette vie : chants, festins, jeux et combats, bois aux rameaux d'argent, aux pommes d'or, ruisseaux de vin et d'hydromel, porcs renaissant pour se faire rôtir et manger interminablement. Cette vision bienheureuse est plutôt irlandaise ; les Bretons semblent avoir assombri le tableau. Est-ce influence des périls et des drames de la mer ? Pour eux, le séjour des âmes est quelque part, à l'ouest, dans une île lointaine, où des barques nocturnes les transportent mystérieusement, et qui semble plutôt sauvage et ténébreuse (2).

La morale et le « geis ». — Les légendes irlandaises nous montrent les dieux parfaitement insoucieux de moralité. Mais la conscience des hommes restait en somme plus exigeante que leur mythologie, puisque les premiers rédacteurs chrétiens des lois irlandaises déclaraient que les légistes celtiques avaient été inspirés par l'Esprit-Saint (3).

Les grandes vertus du Celte étaient le courage et la générosité ; la loyauté, la justice, l'amour du travail lui paraissaient les principes de toute vie sociale. Par suite l'homicide, la violence, le vol, l'injure étaient des atteintes au droit strict des individus et du groupe familial. On exigeait réparation, fût-ce pécuniaire (4).

(1) Mac Neill, *Christus* [1], p. 420.
(2) V. A. Le Braz, *La légende de la mort chez les Bretons Armoricains*, 2 vol. in-12, Paris, Champion, 1906.
(3) Mac Neill, *l. c.*, p. 441.
(4) Cf. le *Wergeld* germanique. (On a rapproché *Wer* de *Werwolf* homme-loup, loup-garou, du lat. *vir*, ce serait le prix de l'homme tué.)

La famille était patriarcale et le mariage monogame.

Un trait spécialement celtique, ou du moins druidique et irlandais, touchant à la fois à l'idée du destin et aux pratiques magiques, est l'existence d'obligations, parfois innées, parfois imposées, propres à l'individu, héréditaires, ou attachées à une fonction déterminée, et que l'on nomme *geis*. Ce ne sont pas proprement des tabous, mais des règles de conduite dont on ne sait ni l'origine ni la nature intime.

« Ces *geis* sont très divers : tantôt c'est un guerrier qui reçoit la défense de dire son nom à un adversaire ; Mael Duin ne peut emmener trois compagnons en sus d'un nombre déterminé par un druide ; il était interdit à Noïsé de venir en Irlande en temps de paix, sauf avec trois hommes : Cûchulainn, Couall et Fergus. Fergus avait reçu pour loi de ne jamais refuser une invitation et de ne pas quitter un festin avant qu'il ne fut terminé. Cûchulainn était obligé de ne jamais passer près d'un foyer sans s'y arrêter et y accepter à manger ; il lui était interdit de manger du chien » (1).

Le problème du druidisme. — De toutes les institutions et coutumes celtiques, la plus originale est certainement cette corporation de lettrés que l'Antiquité a nommés les Druides (2).

Le Druidisme ne remontait pas à l'origine des

(1) G. Dottin, *La Religion des Celtes* [3], p. 46. — Les idées modernes populaires de « chance » et de « veine » ne sont pas dénuées de tout lien avec le *geis*.

(2) Etymologie inconnue. Thurneysen a proposé : *dru*, préfixe = à fond, et *vid* = connaître ; ce seraient dons les *savants*, les *philosophes*. — On ne trouve d'institution analogue que chez les Gètes (Goths). Cf. G. Dottin, *l. c.* p. 60-61.

nations celtes ; ils ne s'étendit pas à toute la Celtique. Il semble avoir pris naissance en Irlande à une époque tardive (quelques siècles avant notre ère), et de là s'être répandu en grande Bretagne et en Gaule Nord-occidentale. Ils ne constituait pas un clergé (1), il ne constituait pas une caste fermée, mais ses membres avaient des fonctions religieuses et formaient un ordre, une corporation avec un président élu à vie.

Ils rappellent par bien des côtés les Lettrés chinois et les Scribes égyptiens, mais leurs fonctions étaient plus étendues, à la fois religieuses, éducatives, judiciaires et politiques ; par d'autres aspects, ils font songer aux sociétés secrètes primitives.

Leur présence aux sacrifices publics et privés ainsi qu'aux autres cérémonies était devenue une coutume à laquelle le peuple tenait beaucoup et César déclare qu'ils veillaient aux sacrifices (2). Ce qui est certain c'est qu'ils jouaient le rôle d'augures, de devins et de guérisseurs, plus ou moins magiciens et sorciers ; c'est surtout en Irlande qu'ils apparaissaient dans ces derniers rôles. Ils s'y rapprochaient extrêmement des féticheurs nègres, qui se meuvent plus ou moins consciemment dans un monde de féerie. Mais il semble qu'en Gaule la culture des druides était à peu près celles des Romains instruits leurs contemporains (3).

(1) G. Dottin, *l. c.*, p. 42-43 ; Mac Neill, *Christus*[1], p. 430. — M. Jullian, *Hist. de la Gaule*, Paris, Hachette, 1908, t. II, p. 84 et suiv., représente les druides au contraire comme le clergé gaulois et comme tel « obstacle au développement de la vie publique » (!) Il est difficile de ne pas voir là l'effet d'une idée préconçue, d'autant plus que, plus loin, p. 109, il remarque que le public ne connaissait guère que les devins et les bardes. Ces deux vues sont peu cohérentes et on conçoit mal un clergé ignoré du peuple.

(2) *B. G.*, VI, 13.

(3) Ainsi Diviciacus, ami de César, qui fut envoyé à Rome comme ambassadeur et y rencontra Cicéron ; cf. Cic. *De divinatione*, I, 41, 90. Diviciacus était marié et père de famille, prenait part aux affaires publiques et aux expéditions guerrières.

Maîtres du savoir celtique, spécialistes de la médecine, de la physique, de l'astronomie, de l'histoire, de la poésie, du droit, les druides étaient les éducateurs de la jeunesse gauloise. Leur enseignement était oral ; on ne devait pas le confier à l'écriture, nouveauté mal acclimatée ; il se faisait aussi sous forme versifiée. Les jeunes gens affluaient aux écoles druidiques et y faisaient de longs séjours ; il leur fallait jusqu'à vingt ans d'études pour devenir druides eux-mêmes.

Au point de vue religieux, les druides se contentaient-ils d'épurer, de clarifier et d'expliquer les croyances populaires ? Il semble plutôt qu'ils avaient un enseignement ésotérique mal connu de nous (1), car l'immortalité et la transmutation des âmes qu'ils enseignaient, qui faisaient même rapprocher leur philosophie de la doctrine pythagoricienne, n'étaient cependant ni spécialement celtiques, ni, dans le celtisme, spécialement druidiques.

Dans les contestations publiques ou privées, les druides étaient pris pour arbitres et on les regardait comme « les plus justes des hommes » (2). Ils fixaient amendes, réparations, châtiments, et, pour imposer leur sentence, ils disposaient d'une sorte d'excommunication et d'interdit. C'était surtout aux assemblées annuelles des druides sur le territoir des Carnutes, Chartres ou environs, regardé comme point central de la dispersion des groupements druidiques, que les plaignants affluaient pour soumettre leurs litiges et déposer leurs plaintes (3).

Sur le rôle politique des druides nous avons encore

(1) Pomponius Mela, *Chorographia*, III, 2, 19

(2) Strabon, IV, 4, 4.

(3) C'est César qui rapporte ces détails ; mais par contre on ne voit nulle part dans le *B. G.* qu'aucune des contestations qui s'élèvent entre Gaulois soit soumise aux druides.

moins de précisions ; il semble bien qu'il se réduisait à celui que pouvait leur conférer leur influence personnelle avec le droit de donner leur avis avant tous les autres, y compris les rois. Ils étaient sans doute un peu dans la situation des « orateurs » de certains Primitifs, par exemple de Samoa et îles voisines.

Y eut-il des *druidesses* ? Qu'était-ce que les neuf vierges semi-fabuleuses de l'île de Sein ? « Les druidesses gauloises, si tant est qu'il y en ait eu, répond M. Dottin, n'étaient plus (au IIIe siècle) que de simples diseuses de bonnes aventure » (1). Prophétesses, c'est-à-dire sorcières, dans le genre des sorcières germaniques (2), magiciennes et devineresses, guérisseuses, et peut-être poétesses, voilà sans doute ce que quelques anciens ont appelé druidesses, malgré tout le dépit et tous les regrets qu'en peut concevoir notre imagination (3).

Conclusion. — Sur une religion si imparfaitement connue, il est impossible de porter un jugement d'ensemble. « Des dieux, nous ignorons à peu près tout ; à l'époque ancienne, nous ne connaissons que

(1) *Religion des Celtes* ², p. 54.
(2) Telle la *Velléda* romantique, originaire de Germanie et non de Gaule : Tacite, *Histoires*, IV, 61, 65 ; V, 22, 24.
(3) M. Jullian faillit bouleverser toutes nos notions sur la religion celtique en découvrant sur les monnaies gauloises des êtres surnaturels inconnus des inscriptions et des littératures : « Nains difformes dansant sur des chevaux, hommes sauvages au poil hirsute, prodiges à têtes énormes, gnomes, kobolds, lutins, sylvains, la mythologie celtique ne fut, en pareille matière, ni plus ni moins riche qu'aucune de ses congénères de l'Europe. Elle eut aussi ses chevaux à tête humaine ou à tête d'oiseau, ses oiseaux à figure de femme, ses hommes à queue de serpent, ses griffons ou dragons, ses taureaux à trois cornes et ses serpents à tête de bélier, éternelles combinaisons des imaginations primitives ». *Hist. de la Gaule*, t. II, p. 143. — La méprise était grossière : ces monnaies sont la reproduction maladroite des pièces grecques. V. Dottin, *Manuel pour l'étude de l'antiquité Celtique*, Paris, 1906, p. 41.

les assimilations sans doute superficielles que nous en ont rapportées les écrivains grecs et latins ; à l'époque gallo-romaine, les surnoms celtiques des divinités locales nous font entrevoir un panthéon très différent de celui dont les auteurs de l'Antiquité nous avaient donné l'idée...

Pour les anciens, les caractéristiques de la religion gauloise sont la croyance à l'immortalité de l'âme et les sacrifices humains. Or la croyance à une vie nouvelle après la mort, loin d'être le résultat des méditations des philosophes de la Grande-Bretagne, est une doctrine indo-européenne que l'on trouve déjà dans les Védas. Quant aux sacrifices humains, ils ne constituent pas une coutume religieuse qui soit propre aux Celtes ; on les constate au même stade du développement chez tous les peuples dont nous pouvons étudier l'ancienne histoire...

Ainsi, il nous est impossible de déterminer avec sûreté l'origine des coutumes religieuses des Celtes, ainsi que la part d'originalité qui leur revient, dans les conceptions sanguinaires ou spiritualistes auxquelles on a attaché leur nom... Le culte des pierres, le culte du feu, la croyance aux vertus merveilleuses des plantes, le culte des eaux sont sans doute antérieurs à l'arrivée des Celtes. Saurons-nous jamais quels éléments nouveaux les Celtes ont introduits ? » (1)

Il résulte de là qu'il est à peu près impossible d'apprécier l'influence propre à la race Celtique sur les croyances d'origine indo-européenne et l'influence de ces croyances elles-mêmes sur la race et sur ses destinées.

En dépit des incertitudes et parfois des contradictions qui résultent des témoignages anciens, un trait

(1) G. Dottin, *Religion des Celtes*[2], p. 59-60 et 62.

cependant se dessine avec une telle intensité chez les descendants les plus authentiques des anciens Celtes qu'il est impossible de ne pas l'attribuer également à ceux-ci : c'est la profonde religiosité, le sens aigu du mystère angoissant de la nature et de la destinée, l'émoi répercuté au plus profond des âmes devant les énigmes de l'au-delà. Mais tout celà, c'est à peu près ce que nous avons distingué chez tous les primitifs et ne suffit point à donner une physionomie individuelle à la religion celtique.

A CONSULTER :

Georges Dottin. — *La Religion des Celtes*, 1 vol. de la coll. S. et R. Paris, Bloud, 3e édit. 1908. — Merveille de science et de méthode, cette courte brochure est une parfaite mise au point de nos connaissances sur le sujet. La 3e édit. a reçu de nombreuses modifications.

Par le même. — *Manuel pour servir à l'étude de l'Antiquité Celtique*, in-16, 400 p., Paris, Champion, 1906. (Sources et Méthodes. Langue. Personnes. Coutumes. Etat. Religion. Bardes. Druides. Empire Celtique). Le chap. de la Religion est substantiellement identique à la brochure précédente.

Ces deux ouvrages seront le meilleur guide pour une étude plus approfondie et contiennent la bibliographie voulue.

CHAPITRE XII

LES SLAVES ET LES GERMAINS

De toutes les religions indo-européennes, celles des Slaves et des Germains ont survécu le plus longtemps. Elles n'ont cédé au christianisme que tardivement et incomplètement, au cours du moyen-âge (du IVe au Xe siècle).

Aussi sans être des religions de Primitifs proprement dites, en raison des infiltrations celtiques, latines, chrétiennes, etc. qui les ont pénétrées, elles sont restées des religions de Barbares. C'est le Christianisme qui s'est efforcé de transformer les Slaves et les Germains en civilisés...

D'innombrables survivances ont résisté à la christianisation, dans les coutumes, les légendes, les superstitions populaires, d'autres plus profondes, dans le pli même des âmes. De là vient que ces religions nous sont plus faciles à atteindre que le Celtisme et qu'elles peuvent même, par comparaison, projeter sur ses obscurités quelques lueurs.

I. — LES SLAVES

Peuples Baltiques. — Dès le début de l'ère chrétienne, au moment où nous pouvons les aperce-

voir dans l'histoire, les Slaves sont déjà séparés en deux vastes groupes assez différents : les peuples Baltiques (Lithuaniens, Lettons et Prussiens) et les Slaves proprement dits.

Pour connaître les croyances des anciennes populations baltiques, nos sources se réduisent à très peu de chose : quelques passages des chroniqueurs du moyen âge, quelques tentatives érudites du XVI[e] siècle, les noms de lieux et les chansons populaires.

Il semble en résulter que le dieu principal était *Perkounas*, le dieu de la foudre qui s'abat sur le chêne (cf. lat. *quercus*) ; après lui, la lune, Vénus, l'aurore, etc. Au dessous d'eux, une multitude d'esprits et de génies ; surtout le serpent de la maison, que l'on nourrit avec un soin attentif ; les lutins, kobolds, esprits sans nombre des eaux, des champs, des forêts, appliqués aux travaux de l'agriculture, au soin des abeilles, etc.

De grands temples remplis d'idoles, un clergé organisé : à ces quelques traits se réduit tout ce que nous savons de la religion et du culte.

Les Slaves. — Le groupe Slave comprenait les Polonais, les Vendes, les Slovaques, les Tchèques, les Moraves, les Russes, les Bulgares, les Serbo-Croates et les Esclavons. Vers le septième siècle après J.-C., se place leur plus grande extension en Europe ; mais à partir de cette date, ils ne cessèrent d'être refoulés par les Germains.

Il est impossible de parler d'une religion slave primitive ; chacune des diverses nations avait la sienne. Mais nous manquons de renseignements un peu complets et précis. Un Dieu suprême, *Bog*, conservait le souvenir des vieilles croyances indo-européennes, à peu près chez tous les slaves.

Chez les Russes *Peroun* est le même que le Per-

kounas des peuples du Nord-Ouest. A coté de lui, *Svarog* dieu du ciel, *Ogoni* dieu du feu, *Stribog* dieu du vent, ont des physionomies encore très aryennes.

Une foule d'esprits remplissent l'univers, comme pour les Baltiques et les Germains : esprits des eaux et des forêts, esprits domestiques (*domovoj*), qui sont peut-être aussi les esprits des ancêtres. Quantité de coutumes populaires, de rites saisonniers, se greffaient sur ces croyances. Les rites funéraires étaient également très développés : on voulait empêcher l'esprit du mort d'errer et de mal faire. Pour aider le défunt dans ses entreprises de l'autre vie, on avait soin de joindre à sa dépouille de l'argent et une échelle. La croyance aux *Vampires* était surtout répandue dans le sud de la Russie ; c'est une superstition qui, de temps en temps, eut des conséquences tragiques et créa des épidémies mentales redoutables.

II. — LES GERMAINS

Ethnographie et Sources. — Après la grande expansion des peuples celtiques, ce sont les peuplades germaniques qui se précipitèrent sur leurs traces et atteignirent une aire de dispersion prodigieuse. Mais tandis que les Celtes avaient envahi l'Europe occidentale pacifiquement, par infiltration et en s'assimilant partiellement les autochtones, la plupart des Germains procédèrent de telle façon que le souvenir s'en est gravé dans la langue même. Les mots vandale et vandalisme n'ont rien perdu de leur énergie d'expression, et chacun sait ce que furent les *Invasions des Barbares.*

La conversion des Germains coïncida avec cette expansion même et fut la besogne de six cents ans. Il fallut s'entreprendre successivement aux diverses

nations qui les constituaient : Burgondes, Alamans, Visigoths, Vandales, Suèves, Saxons, Frisons, etc.

L'étude des anciennes religions germaniques a été très poussée en Allemagne, longtemps d'ailleurs de façon trop systématique. Les sources sont très nombreuses pour l'Islande, moins pour l'Allemagne du Nord, moins encore pour les Germains du Sud. Ce sont des trouvailles archéologiques, des inscriptions, les noms de lieux et de personnes, les légendes et la mythologie populaire, les textes des classiques comme la *Germanie* de Tacite, les histoires des apôtres de la Germanie, et enfin les *Eddas*, ces épopées islandaises. Il y a deux Eddas, l'*ancienne Edda*, de date inconnue, mais qui ne s'inspirait déjà plus d'un paganisme vivant ; la *jeune Edda*, collection de matériaux poétiques réunis par le scalde chrétien Snorri Sturlason, mort en 1241. Elles ne servent qu'indirectement et par déduction à reconstituer les croyances païennes des Germains.

Il n'y a pas proprement une religion germanique, parce qu'il n'y eut jamais *un* peuple, une unité germanique. On ne peut discerner dans ces croyances ni unité ni processus de développement quelconque. D'autre part il y a beaucoup trop de lacunes dans nos connaissances pour reconstituer la religion de chacune des nations germaniques. Pas d'hiérarchie, pas d'ordre dans le panthéon ; celui des *Eddas* est artificiel.

Divinités. — De l'héritage indo-européen, les Germains ont retenu assez vivante la notion du dieu suprême : *Ziou* ou *Twaz* reste la principale et la plus ancienne divinité de tous les Germains. Dieu céleste comme ses équivalents hellénique (Zeus) et latin (Jupiter), Ziou est loin de posséder la netteté, la précision de physionomie qui les distingue. En outre

la plupart du temps, il s'est impliqué dans d'autres types divins de tribu ou de nation.

Les Semnons, qui se vantaient de leur antiquité et de leur noblesse, le regardaient expressément comme leur dieu suprême, et les Souabes du moyen-âge, qui se réclamaient des Semnons, étaient dits les *Ciouvari*, serviteurs de Ziou.

Les Semnons sont rattachés par Tacite aux Herminons, l'un des trois groupes religieux entre lesquels se classaient, dit-il, les Germains de l'Ouest, suivant celui des 3 fils du dieu *Mannus* dont ils prétendaient descendre : Herminons, Istœvons, Ingœvons. Les premiers adoraient ou bien expressément Ziou, comme les Semmons, ou bien *Irmin* (plus tard *Er*) son équivalent. Les Istœvons sont ainsi appelés de leur dieu *Istwaz* « le brillant », autre équivalent de Ziou, et les Ingœvons de *Ingwaz* où nous retrouvons encore les mêmes éléments.

La Suède mettait en tête de son panthéon *Freyr*, « le Seigneur », le dieu lumineux, et aussi le dieu de la fécondité (1). Dans la poésie des Scaldes, on retrouve le dieu de la lumière et de l'aurore, *Heimdallr*, « celui qui brille sur le monde ». Le Danemark répandit chez ses voisins *Balder* « le seigneur, le prince » des dieux, que la mythologie mit plus tard en lutte avec *Loki*, « celui qui termine », le dieu du nord. Freyr, Heimdallr, Balder et peut-être même Loki sont assurément d'autres formes de Ziou.

Mais deux divinités supplantèrent l'ancien dieu céleste : Wodan et Thor.

Wodan (Odin), primitivement adoré par les Istœvons puis par les Francs, vit son culte se répandre avec l'influence intellectuelle de ces peuples dans le Nord de l'Allemagne, en Danemark et en Scandi-

(1) C'était un Priape germanique.

navie, mais n'y devint jamais vraiment populaire. A l'origine dieu de l'atmosphère et du vent, et comme tel chef de l'armée des esprits, il n'est pas impossible qu'il soit lui aussi une transformation de l'antique Ziou. « Ce n'est pas dans la splendeur majestueuse du soleil que le père du ciel se révèle à la Germanie si âpre de cette époque ; c'est bien plutôt dans le vent et les tempêtes qu'il se manifeste aux habitants de ce pays « au ciel rude » (Tacite) (1).

Identifié avec Mercure (Hermes Psychopompe), il donna au mercredi son nom bas-allemand : *Gunstag*. Dans la légende populaire, il est encore aujourd'hui le Chasseur sauvage, qui conduit l'armée furieuse des esprits à travers la tempête. C'est comme dieu de l'orage qu'il est devenu également le seigneur des batailles ; elles sont la tempête d'Odin. Il prend part à la mêlée et couronne les héros. Pour se le rendre favorable, on lui offrait de sanglants sacrifices. Ainsi s'explique le succès de son culte chez les Germains du Nord, guerriers inassouvis. Wodan n'est pas oublié des Allemands actuels. Le même auteur que nous citions tout à l'heure signalait en 1911 « certains enthousiastes de Wodan qui, avec toute l'ardeur de leur âme germanique, voudraient s'abîmer dans la religion de leurs ancêtres et n'ont que dédain et colère pour le christianisme » (2). De nombreux textes semés à travers toute la littérature pangermaniste d'avant-guerre et du début de la guerre démontrent surabondamment la justesse de cette remarque.

Pour le paysan agriculteur, Wodan était aperçu sous un autre aspect : il était le dieu de la fécondité : « beaucoup de vent, beaucoup de fruit ». Il était

(1) T. Bônninghaus, dans *Christus* 1, p. 458.
(2) Dans *Christus* [1], pp. 446.

aussi le magicien et le sorcier, qui connaît les secrets des choses.

Enfin la mythologie scandinave a fait de lui le roi des morts et lui a conféré l'empire du *Walhalla*, le séjour des héros, la salle céleste où ils jouissent du bonheur tel que le rêvent les barbares, environnés des vierges des batailles, les fameuses *Walkyries*.

Thor (Donar), dieu de la foudre et du tonnerre, est une sorte de dédoublement de Ziou, honoré à peu près par toutes les tribus germaniques, plus spécialement en Norvège et en Suède sous le nom de Thor, et en Allemagne sous celui de Donar (1). La mythologie donna un grand développement à sa légende, en fit un hercule juvénile, beau malgré sa barbe rousse, bienfaisant et fidèle.

On peut citer encore, entre bien d'autres, *Forsete*, dieu des Frisons, dont le sanctuaire le plus célèbre était dans l'île d'Helgoland ; *Hônir*, propablement dieu de lumière comme Heimdallr, etc. Nous avons déjà nommé *Loki*, dont on ignore l'aspect primitif et si jamais il eut un culte réel. Dans le mythe, il est le meurtrier de Balder, le dieu lumineux, et le chef des géants malfaisants du Nord ; il pourrait personnifier le déclin quotidien ou saisonnier du soleil qui semble expirer avec les ténèbres et l'hiver.

Les déesses germaniques étaient également nombreuses, mais, comme les dieux, elles semblent procéder d'une seule figure primitive, l'épouse du ciel, c'est-à-dire la Terre Mère. Chacun des dieux de tribu eut sa déesse plus ou moins rapprochée de ce type originel.

L'épouse de Wodan était *Frija*, qui partageait sa puissance, ses chasses sauvages dans la tempête, mais aussi, en qualité de protectrice de la femme,

(1) D'où *Donnerstag*, jeudi, cf. lat. *Jovis dies*.

visitait les huttes des hommes pour bénir le travail, récompenser et punir. Comme ceux de Wodan, ses sanctuaires étaient répandus dans l'Allemagne du nord et en Scandinavie (1).

Les scandinaves semblent avoir donné *Hel* comme épouse à Wodan ; elle présidait au royaume souterrain, comme ou avant Wodan (2).

Toute voisine est la *Holle* (dame *Holde* ou *Berchta*) de l'Allemagne du sud, reine des morts elle aussi, qui chevauche avec les esprits et les sorcières à travers l'espace.

Tacite nomme lui-même *Terra Mater* la *Nerthus* (=Njodr des scandinaves) honorée par certaines tribus du littoral. A chaque printemps on conduisait processionnellement sa statue près du lac sacré où on la baignait, peut-être pour la rajeunir comme la Déesse Syrienne. Le bain était suivi du sacrifice des esclaves figurant au cortège. Au Xe siècle, en Suède, on célébrait le culte de Freyr par des rites analogues : il se pourrait donc que Nerthus fut son épouse.

Sur les déesses *Tanfana* (Marses) et *Isis* (Suèves) citées par Tacite, nous ne savons rien de plus que leur nom.

Les esprits. — L'âme germanique fut toujours obsédée par la présence d'une multitude d'êtres surnaturels se mouvant autour d'elle dans l'impressionnant invisible : âmes désincarnées, esprits bienfaisants ou hostiles, nains et géants, etc.

Les âmes des morts étaient pour les Germains, comme pour tous les primitifs, soumises aux exigences d'une vie humaine qui se continue par delà

(1) De son nom est dérivé *Freitag*, vendredi, cf. lat. *Veneris dies*.
(2) De là le nom de la vallée de Hel, puis *Valholl, Walhalla*.

l'inhumation : il faut les nourrir en les invitant aux repas funèbres, en leur sacrifiant sur les hauteurs, dans les bois ou près des sources leurs séjours préférés pendant le calme. Pendant la tempête, elles se réunissent dans cette armée sauvage (*wildes Heer*) qui traverse l'espace à la suite du sombre chasseur. Leurs belles chevauchées se placent aux « douze nuits », les plus longues et les plus houleuses de l'année.

Seules les âmes des malfaiteurs et des criminels ne peuvent se joindre au cortège : elles vaguent toujours prêtes à nuire aux vivants : ce sont les spectres, les esprits d'oppression (*Drückgeister*), qui se manifestent sous les formes les plus variées pour tourmenter les hommes : revenants, ours carnassier (*Berserker* en Scandinavie), loup-garou (W*erwolf*). Les sorcières se mêlent à eux et commettent les mêmes crimes (1).

Plus caractéristique encore des religions germaniques est l'idée qu'on s'est faite des esprits de la nature (*Elfische Geister*, les esprits féériques) : on les conçoit comme des géants et des nains. Les premiers, surtout personnages des mythologies scandinaves, sont le plus souvent loyaux et bons. Le premier des êtres fut un géant, Ymir (2). De son corps

(1) La croyance aux sorcières, générale chez les Primitifs, a revêtu en Allemagne, surtout à la fin du moyen âge et jusqu'au XVII[e] siècle, une intensité et un caractère morbides. De là sont sorties ces redoutables épidémies de sorcellerie, réprimées par de tragiques procès et de véritables lynchages. L'épidémie gagna même les nations voisines. La sorcellerie et son histoire possèdent, en Allemagne, une vaste littérature. — Les écrivains qui ont voulu faire retomber sur l'Eglise les horribles excès de la répression, ont méconnu et même totalement ignoré les origines réelles du mal et la position juridique des bourreaux. La légende du Preneur de rats de Hameln rappelle que les âmes prenaient toutes espèces de formes d'animaux.

(2) Cf. le Yama indo-iranien.

furent formés la terre avec ses montagnes et ses arbres, la mer, et le ciel avec ses nuages. Des vers sortis de son cadavre, les dieux formèrent les nains.

Ceux-ci vivaient surtout dans l'imagination populaire. Prudents et secourables, gardiens des trésors souterrains, des précieux métaux de la montagne, petites providences, les uns sont forgerons et mineurs ; les autres, fantasques habitants des champs ou des forêts, dansent au clair de lune sur la clairière (*Elfes*) ; d'autres encore sont les familiers de la maison, lutins et *kobolds* (1) ; dans les eaux résident les belles ondines et les *nixes*, les Sirènes germaniques (p. ex. la *Loreleï* des ballades). *Obéron*, *Rubezahl*, esprit du Riesengebirge, W*atzmann*, des Alpes bavaroises, *Puck*, *Pilwiz* etc., sont parmi les plus connus de ces habitants de la nature groupés par les mythologues allemands dans la « Mythologie inférieure ». Il y a des traces très nettes d'un culte des nains. A côté des gnomes, trolls, trudes et autres elfes, il y avait des vampires : *Alp*, *Mare*, etc.

Cultes et rites. — La Germanie n'eut jamais un culte organisé et ordonné. Elle ignora totalement la méthode et ne constitua jamais un rituel régulier. Simplement la religion s'étendait à toute la vie et le culte aussi.

Il y avait un culte individuel, prière et sacrifice, rendu par le Germain où et quand bon lui semblait.

Pour le culte public de la tribu on avait des bois sacrés, et plus tard seulement (sous l'influence des peuples du Midi), des temples. C'est là que se tenaient les Assemblées et qu'on faisait aux dieux les offrandes et sacrifices, sacrifices humains compris. Les

(1) Cf. Penates et lares ; du m. h. a. *KOBEN* = hutte, et *holdo* = *genius*

divinités avaient leurs symboles, et, du moins à l'époque romaine, leurs statues.

Les prêtres ne formaient pas une caste mais un corps de fonctionnaires désignés par l'État, chargés des sacrifices, de la divination, de la garde des lois. Les prêtresses dont il est question (Velléda), étaient également et avant tout des devineresses, c'est-à-dire de vulgaires sorcières en dépit du charme mystérieux dont a prétendu les entourer le romantisme moderne.

Les fêtes se rattachaient au cycle solaire et agricole : au 1er mai (la *Walpurgis*) (1), au 21 juin les feux devenus depuis *feux de la St-Jean* (2), au 11 novembre, fin de l'année agricole. Chaque récolte s'achevait elle-même par un rite qui subsiste encore dans bien des régions ou dont le langage a souvent gardé le souvenir. Par reconnaissance on abandonnait sur le champ la dernière gerbe, ou on ne moissonnait pas les derniers épis, à moins qu'on ne les brulât pour répandre la cendre sur le champ ; souvent en outre on sacrifiait l'animal qu'on trouvait dans le champ ou aux alentours à l'achèvement de la récolte (3).

Le très curieux mythe de la fuite des Elfes a fait dire qu'ils avaient conscience de la fin de leur empire anéanti par le Christianisme.

(1) D'où la coutume des *arbres de mai* : on rapporte dans le village « l'esprit de la végétation nouvelle ». — C'était une fête nocturne que perpétua la sorcellerie. D'où la scène du *Faust*.

(2) Il s'agit, dit-on habituellement, de venir en aide au soleil à cette date critique du solstice avec la flamme de ces grands foyers, comme à une autre date on réveille l'eau des sources et des puits en y versant de l'eau. Mais il y avait encore d'autres éléments dans ces rites, insuffisamment dégagés à l'heure actuelle (sacrifices, passage à travers la flamme, etc.).

(3) Dans certaines régions de l'Est de la France on dit encore : « tuer le chien de la moisson, de la vendange ». Celà désigne le repas final, toujours plus solennel. C'est un souvenir du « rite de la dernière gerbe » et aussi du temps où l'on mangeait couramment du chien (Cf. à propos des *geis* celtiques, au chap. précédent).

Conclusion. — Il n'y eut donc pas une religion, mais des religions germaniques. Chaque groupe de Germains réagit à sa guise sur les vieux fonds de croyances indo-européennes et, malgré l'apparente communauté des figures divines principales et des cultes essentiels, il y eut incontestablement une grande distance entre la religion des peuplades rhé nanes et celle des sauvages Borusses.

On sait que le paganisme de ceux-ci persista très longtemps. C'est au XIII[e] siècle seulement qu'ils se laissèrent convertir au christianisme et civiliser par les missionnaires cisterciens ; mais on sait, surtout depuis Wagner et depuis la guerre, tout l'attrait qu'ont gardé pour l'âme garmanique les vieux mythes païens. L'anarchisme religieux a repris chez eux toute sa force avec le protestantisme, et le retour au paganisme, qui est l'aboutissement du prétendu « Rationalisme » moderne, est pour une grande part, l'œuvre de la pensée germanique.

A CONSULTER :

L. LÉGER. — *La Mythologie Slave*, in-8°, Paris, Leroux, 1901. — Peut mettre au courant des discussions actuelles, mais n'ajoutera rien à l'ensemble des faits résumés ci-dessus.

RICHARD M. MEYER. — *Alt germanische Religionsgeschichte*, in-8°, Leipzig, Quelle et Meyer, 1910. — Méthodique, abondant, et qui plus est, simple et clair.

CHAPITRE XIII

LES HELLÈNES

Sœur des religions Celtiques, Germaniques et Slaves, la religion des grecs nous apparaît sous des traits bien différents. Prématurément usée par les vicissitudes historiques, par les institutions et la vie de cité, elle porte en elle, dès sa naissance, le vice dont elle mourra : cette extraordinaire sensibilité plastique qui fait la splendeur de la Grèce, mais tarit son cœur. Toute la vie afflua à fleur de peau, mais déserta les sources profondes. L'anthropomorphisme tua le sentiment religieux et fit surgir un mal nouveau : le scepticisme. C'est vraiment en Troade que naquit Voltaire, oserai-je dire, et par là j'entends l'irréligion, qui est le grand phénomène des temps modernes (1).

I. — LES ORIGINES DU PANTHÉON

Ethnographie ; Chronologie ; Sources. — Les quatre peuples hellènes : Achéens, le plus ancienne-

(1) Pour la Bibliographie générale de tout ce qui touche à l'Hellénisme, consulter : L. Laurand, *Manuel des Etudes Grecques*,

ment connu, Eoliens, Ioniens et Doriens, étaient-ils encore tous des barbares quand florissait la civilisation égéenne ? Nous connaissons trop mal ces antiques populations pour essayer une réponse.

Qu'étaient les Pélasges, ces prétendus autochthones? Les Lélèges, leurs prédécesseurs, avec les Dryopes, etc. ? on ne sait. En tout cas ni Sémites, ni Indo-Européens selon toutes vraisemblances (1).

Les Hellènes étaient des Indo-européens. Venus par le nord de la Grèce, (*Invasion Dorienne,* XIIe siècle), plus ou moins fondus avec les aborigènes, ils furent civilisés par des influences crétoises, phrygiennes, phéniciennes, égyptiennes. Sous la poussée qui se continuait, une partie de ces Hellènes dut quitter la Grèce, s'établir, par la violence parfois, dans l'Archipel et sur les côtes d'Asie Mineure (*Prise de Troie,* v. 1180). C'est dans ces colonies d'Asie que fleurit la première civilisation grecque, (Homère, IXe siècle), que le panthéon prit sa forme littéraire et définitive. En Grèce continentale, les cités se disputèrent la prééminence, entre autres Sparte, la cité dorienne, et Athènes, la capitale des Ioniens. Au Ve siècle avant J.-C., la civilisation grecque atteint sa plus haute splendeur, après le triomphe de l'Hellade sur les Perses (Guerres Médiques, 490-479). Mais dès 432 les querelles reprennent ; le patriotisme est profondément ruiné par suite du déficit général de la conscience morale, et en 338 Philippe de Macédoine met fin aux luttes de partis par la conquête. Les siècles qui suivirent procurèrent la diffusion de l'Hellénisme en Orient (Période

in-8°, Paris, Picard, 1913 et suiv. ; sur les écrivains : Paul Masqueray, *Bibliographie pratique de la Littérature grecque,* in-12 Paris, Klincksiek, 1914.

(1) Les autochthones vivaient en matriarcat. Le patriarcat date des Hellènes.

Alexandrine), puis dans le monde romain, (la Grèce province romaine, 146 av. J.-C.) et dans tout l'Occident.

Nos sources pour connaître la religion grecque laissent beaucoup à désirer : tous les textes religieux ont disparu. Il ne nous reste que les résultats des fouilles, les inscriptions, les indications d'une littérature très laïque dès ses origines, les fragments des historiens archéologues de la basse époque, quelques indications des Pères. Aussi a-t-on pu dire, ce qui étonnera au premier abord, que les recherches d'histoire religieuse ne sont nulle part plus difficiles que sur le sol grec (1).

Les éléments originels. — De la religion qu'apportaient avec eux les envahisseurs Hellènes, nous avons vu, avec les Indo-Européens, le peu qu'il est possible d'en deviner. Des cultes qu'ils trouvèrent établis chez les populations autochtones, plus ou moins influencées par la civilisation égéenne, nous ne savons à peu près rien, sinon que, dès l'époque néolithique, « dès la prise de possession des îles grecques par l'homme », dit même M. Dussaud, les Egéens concevaient et représentaient déjà certains dieux sous forme humaine (2). L'anthropomorphisme précéda donc les Hellènes au pays grec : ils n'eurent pas à l'apporter avec eux. Mais à quelle perfection artistique ils l'élevèrent, il suffit de comparer, pour le sentir, les idoles néolithiques aux créations de Phidias et de Praxitèle. Seulement en imaginant la divinité à leur mesure, les grecs en ont laissé échapper la pure essence ; leurs yeux se sont fermés au divin.

A ces éléments, il faut joindre les importations

(1) Chantepie de la Saussaye, dans son *Manuel*, p. 485.
(2) René Dussaud, *Civil. Préhell.*, p. 362.

égyptiennes, phéniciennes et asiatiques : divinités, cultes, initiations surtout et mystères.

Dans la première synthèse qui s'opéra sur le sol grec, il est certain que le culte des ancêtres et du foyer, ainsi que ceux des forces naturelles, des astres, des animaux, des arbres (1), furent les éléments dominants. Mais dans quelle mesure chacun ? Où, quand et comment impliqué dans tel mythe ou dans tel culte ? Nous l'ignorons. Dès l'origine les dieux grecs se distinguent des dieux égyptiens et sémitiques par leur aspect universel et humain ; ils sont des incarnations de l'activité humaine et non des maîtres régionaux. Mais dès l'origine aussi, chaque canton, chaque pays grec a ses dieux, ses temples et ses cultes à lui. De ces divinités, les unes ont grandi dans la suite et les autres se sont abaissées jusqu'à s'effacer quelquefois. Les Muses étaient originairement les divinités des sources de Thrace et Pan, le dieu des paturages et des troupeaux en Arcadie. Il y a ainsi sous-jacente à la mythologie classique, une géographie mythologique que nous connaissons mal et difficile à reconstituer (2).

Les anciens cultes. — La Grèce eut, à ses origines, une religion très vivante, très ardente, remplissant l'imagination du peuple, déterminant ses actes, dominant la vie domestique et les institutions politiques. Celà ne fait à l'heure actuelle plus de doute (3). Les jeux rustiques où l'on se déguisait en

(1) Peut-être un certain totémisme est-il indiqué par *Odyssée*, XIX, 163 : « Tu ne sors point du chêne ni du rocher dont parlent les anciens contes. »

(2) C'est pourtant ce qu'a tenté, avec une documentation considérable, O. Gruppe, *Griechische Mythologie*, 2 vol. in-8°, Munich, 1902 et 1906, dans le vaste *Handbuch der Klassischen Altertums-Wissenchaft* d'Iwan von Muller. Oskar Beck, Münich.

(3) Cf. Chantepie de la Saussaye, *Manuel*, p. 488.

bêtes, les orgies des cultes dissolus, les sacrifices humains mêlés de pratiques anthropophagiques qui se perpétuèrent jusqu'à l'époque impériale, sont des témoins non douteux de cette religion primitive. Il en est d'autres.

Les divinités célestes des Aryens ne cessèrent de poursuivre leur humanisation et nous les retrouvons aux premières places du panthéon hellénique. Mais à mesure que s'accrut leur beauté artistique diminua leur valeur religieuse et morale. Les Grecs n'ont pas su, comme le moyen âge chrétien, marier harmonieusement sentiment religieux et beauté ; au contraire ils n'ont cessé d'en poursuivre le divorce.

A côté des dieux célestes, les dieux chthoniens, aryens eux aussi d'origine, mais sans doute souvent mêlés aux superstitons indigènes. De là, le culte du serpent, hôte des profondeurs, intermédiaire supposé entre les dieux et les hommes : on lui offre de l'hydromel et de la bouillie, souvenirs peut-être du temps où l'on ne connaissait pas encore le vin ni le pain. Ce sont des dieux terribles, avides de sang (1), et qui semblent la gueule effrayante de l'abîme : *Thanatos*, la Mort, *Hades*, *Cerbère*, les *Erynntes*.

En raison de leur demeure et aussi des mœurs agricoles des anciens Hellènes, les dieux chthoniens étaient étroitement apparentés aux divinités innombrables de la végétation et des champs : Fécondité de la terre, *Damia* et *Auxemia* d'Epidaure ; Rosée, *Hersè*, et Clarté solaire, *Aglaia* (Athènes) ; soc Briseur de Mottes, *Erechtée* ; Moisson, *Cecrops* ; Mûrisseur de raisins, *Opaôn* (Athènes) ; Déesses de naissance, *Iphigénie* et *Ilithya* ; Guérisseurs, *Paian*

(1) Les bandelettes de laine rouge s'employaient pour vouer aux dieux infernaux : nous savons que chez les Primitifs, le rouge signifie le sang.

et *Iasos*, *Chiron* (Thessalie), *Hygie* (Athènes), *Charites*, *Heures*, etc.

Le culte des ancêtres était le centre de la vie familiale. Les défunts emportaient avec eux les présents utiles qu'on déposait dans la tombe ; un sacrifice à leur dernière demeure resta dans les coutumes jusqu'à Solon qui l'interdit. Pour les morts d'importance, on ne reculait pas devant un sacrifice humain dans les époques reculées (funérailles de Patrocle) (1). On s'efforçait de rendre le tombeau durable et si possible, pour les héros, permanent; peut-être dans la pensée, que nous connaissons ailleurs, que la survivance est proportionnée à la qualité du mort. Celui-ci n'abandonne pas la maison : on pense qu'il réside sous le seuil, dans les fondations, sous le foyer, etc., peut-être parce qu'on y a mis quelques restes de lui. Dans le repas de famille, la première offrande est pour lui. Son tombeau est un lieu sacré.

Mais il arriva très vite que le culte des morts s'affaiblit et que les rites s'effacèrent : ce sera l'un des traits singuliers de la religion grecque, religion, dirait-on, de « déracinés ».

Sur le culte des ancêtres se greffa tout naturellement celui des héros : ancêtres de grande famille, chefs puissants, fondateurs de villes, et parfois même divinités locales déchues ou supplantées. *Ulysse, Thésée, Persée, Œdipe,* paraissent plutôt d'anciens dieux que d'anciens chefs.

En étudiant les Primitifs, nous avons vu le vrai caractère du culte des animaux, des arbres et des pierres : on n'adore pas la bête, la plante ou le rocher comme des dieux, mais on les vénère comme résidences d'esprits divins. Admettra-t-on que les Hellè-

(1) La couleur du deuil était le noir, à la différence de beaucoup d'autres peuples pour qui c'est le blanc.

nes furent plus naïfs que les Bantous ? La fusion qui se fit entre ces vieux cultes et ceux des dieux du panthéon ne se révèle à nous que par ses résultats : nous n'en pouvons suivre le mécanisme. Mais la réalité de ces cultes dans l'antiquité grecque est attestée par des survivances, par les attributs et les épithètes des divinités (1), par les Métamorphoses qu'on leur attribuait : autant de souvenirs plus ou moins déformés de la lutte entre cultes indigènes et cultes introduits, des synthèses qui se produisirent, des déchéances et de l'oubli qui en furent parfois le résultat.

Les serpents (de Demêter, d'Asclepios, etc.), la colombe (d'Aphrodite), l'Aigle (Zeus), la chouette (Athèna), le dauphin (Apollon, Poseidon), le taureau (Zeus ; cf. les bucranes) et la vache (Hèra), le cygne, les poissons (*Il.* XVI, 407), etc., étaient anciennement honorés en diverses régions (2). Il en fut de même pour les arbres : lauriers de Tempé, oliviers d'Athènes (3), noyer d'Artémis à Carye, chênes (de Zeus, des Dryades et Hamadryades), frênes (Mélies), myrte de Trézène à feuilles trouées, palmiers, cyprès, vigne et figuier en Crête, etc.

Les pierres et rochers sacrés naturellement ne manquaient pas plus que dans les autres régions du

(1) Il existe deux Dictionnaires de ces épithètes, publiés dans le *Lexikon der Mythologie* de W. H. Roscher, chez Teubner, Leipzig : Bruchmann, *Epitheta Deorum apud pœtas græc.*, 1893, et Carter, *Epitheta Deorum apud pœtas latin.*, 1902.

(2) A Eleusis, le serpent de Démèter ; à Athènes, le serpent de l'Acropole ; les serpents d'Asclepios, qui sont regardés comme incarnant les âmes des héros (comparer croyances égyptiennes et africaines) ; à Olympie. — Pour de plus amples détails, consulter le *Dictionnaire des Antiquités grecques et romaines*, de Daremberg et Saglio, in-4°, Paris, Hachette, 1873-1918, en utilisant la *Table* méthodique, qui groupe les titres par matières.

(3) V., outre l'art. ARBORES SACRÆ de Daremberg et Saglio, les éditions de Lysias, *sur l'Olivier*

monde, héritage des temps préhistoriques. Les pierres dressées, brutes ou taillées, bétyles ou cippes, étaient vénérées dans les temples jusqu'aux premiers siècles de notre ère (1). Le nom même d'Aréo*page* rappelle les deux pierres-*fites* près desquelles se plaçaient plaignant et accusé. Les Hermès commencèrent par être de simples colonnes de pierres. Et les vieilles idoles informes, les *xoana*, ne manquaient pas, grossières ébauches humaines avec parfois une tête d'animal. Il y faut joindre les aérolithes ou pierres de foudre, objet de superstition jusqu'à nos jours.

Enfin les Hellènes apportaient certainement avec eux la croyance aux génies bons et mauvais (*daïmones*) attachés à chacun des hommes et gouvernant sa destinée. Le destin, la *Moïra*, prend de l'importance à mesure que se perd l'idée de la bonté et de la bienfaisance divines.

Le Cycle Ionien : *Homère* (2) (IXe s. av. J.-C.) — Détachés par la violence de la patrie primitive, arrachés au foyer, condamnés pendant des années et peut-être des générations à la vie d'aventures et de combats, jetés vers cette Asie aux cultes si différents, aux divinités si choquantes pour l'esprit hellène, brusquement envahis par une civilisation beaucoup plus avancée que la leur, les Grecs d'Asie trouvèrent réunies en eux toutes les conditions les

(1) V. Lithoï argoï dans Daremberg et Saglio ; Pausanias, VII, 22 ; VIII, 48, etc.

(2) Consulter, outre les histoires littéraires et les histoires de la civilisation, le livre de J. Girard, qui a encore beaucoup de bon (V. à la fin du chapitre), et Alf. Roussel, prof^r de sanscrit à l'Univ. de Fribourg, *La Religion dans Homère*, in-8°, Paris, Maisonneuve, 1914. — Parmi les histoires de la Littérature grecque sont particulièrement importantes celle de MM. Croiset, Paris, (Fontemoing) de Boccard, et celle de Christ, dans le *Handbuch* d'I. v. Müller, Munich, Becker.

plus néfastes pour le sentiment religieux, déracinement, aventures, vie des camps, étapes brusquées. Il leur resta peu de chose des croyances primitives : à peu près plus d'esprit religieux ; les dieux devinrent des héros de roman ; la destinée, la nécessité remplaça toute autre puissance supérieure.

L'*Iliade* et l'*Odyssée* sont les témoins de cette usure brusquée des croyances. Toute la religion et toute la métaphysique en tiennent en quelques lignes. Homère n'a aucune idée d'un dieu unique, immatériel, créateur et père des hommes. Tous les problèmes qui roulent autour de ces idées, il ne les aperçoit même pas. Et ses dieux n'ont plus de divin que le nom : ce sont des hommes plus beaux, plus forts, plus passionnés, capables de jouir plus intensément de la vie et d'en jouir indéfiniment, grâce à leur sang mystérieux, l'*ichôr*, et au *nectar* et à l'*ambroisie* dont ils se nourrissent. Le plus grand d'entre eux sera le plus impudique, et d'ailleurs d'une puissance relative, soumis à la *Moïra* et s'inclinant devant les menaces du Soleil. Comme les hommes ils peuvent être trompés, blessés, vaincus ; ils ont leurs querelles, souvent ridicules, leurs vengeances, leurs passions basses, leurs trahisons, leurs lâchetés. Visiblement ils ne sont plus que des acteurs dont joue brillamment une imagination incomparable.

Ils forment un peuple organisé hiérarchiquement comme ceux de la terre : *Zeus*, monarque souverain, a succédé à son père *Kronos* qu'il a détroné ; il partage l'empire du monde avec deux autres Kronides : *Poseidôn* (les mers) et *Hadès* (enfers) mais en restant leur suzerain. Il a son épouse-reine : *Hèra*. *Athèna*, sa fille préférée, joue déjà un grand rôle : déesse guerrière dans l'Iliade, elle est surtout la sage conseillère dans l'Odyssée. Les fils de Zeus sont déjà nombreux : *Arès* dieu de la guerre, *He-*

phaèstos, le forgeron boiteux, vieux souvenir indo-européen, *Hermès*, meurtrier d'Argus aux cent yeux et, dans la seconde *Nekuya*, conducteur des âmes (H. psychopompe). *Aphrodite*, la dorée, est connue comme originaire de Chypre et de Cythère. *Apollon* est déjà le centre de nombreux mythes difficiles à disséquer. Le cycle de *Dyonisos* et *Deméter* n'est pas encore connu ; ces deux divinités ne sont mentionnées qu'en passant.

Par Ulysse nous savons que le culte du foyer survivait cependant encore et celui des *Nymphes* ; mais il y a peu de traces dans Homère du culte des morts.

Une seule fois (*Il.* VI. 92), il est question d'une idole, statue assise d'Athèna, à Troie. Les *agalmata* dont on parle ailleurs ne nous sont pas autrement connus en dehors de l'archéologie. Les enceintes sacrées (*téménoi*) et les bois sacrés (*alsoi*), très nombreux, restent les temples habituels où sacrifient le père de famille et le chef de tribu. Il y a des prêtres cependant, surtout devins et diseurs de bonne aventure, mariés (la fille de Chrysès est assez connue), ne formant point une caste sacerdotale.

Offrandes, sacrifices, prières, ne répondent à aucune organisation régulière. On y recourt suivant les occasions. D'ailleurs la prière n'a rien d'une effusion du cœur. On se sent sous la complète dépendance des dieux, leur instrument ; on met sous leur protection tout ce qu'on a, tout ce qu'on fait. Mais on ne songe ni a la pureté de conscience, ni à la sainteté divine. Gloire, honneur, richesse, accaparent toute l'attention, dans les limites fatales ou la *Moïra* les a bornés pour chacun. Quant aux dieux, ils prennent ces prières pour ce qu'elles valent : refusent, accordent, à leur fantaisie : le suppliant rebuté a la ressource des injures.

Au total, sous cet éclat de couleurs et cette admi-

rable beauté des lignes, la vie est assombrie et les perspectives en sont assez pessimistes : d'abord cette impersonnelle, impartiale, mais aveugle *Moïra*, la Règle (cf. la *rita* indo-iranienne) suprême, que rien ni personne, fut-il dieu, ne saurait fléchir ; puis la mort, grâce à quoi « les générations des hommes passent comme les feuilles » (*Od.* XX, 18) ; enfin un au delà sur lequel on n'a que des opinions vagues et divergentes.

Les deux descriptions qui en sont faites, les deux *Nekyias* (*Od.* XI et XXIV) sont inconciliables (1). A. — L'âme, double du corps (*eidôlon*), si celui-ci a eu l'immense bonheur de la sépulture, voit s'ouvrir devant elle le royaume souterrain d'Hadès. Sa pâle vie n'y sera guère entretenue que par le sang des animaux noirs versé par les vivants dans les sacrifices funéraires. Mais il vaudrait mieux « être sur terre serviteur d'un pauvre hère que roi de tous les morts», comme dit Achille dans un vers fameux (*Od.* XI. 489). A part les Titans : Tytyos, Tantale et Sisyphe, dont les supplices se rattachent à des mythes mal connus, on ne voit pas qu'il y ait une rémunération équitable dans l'autre monde pour la vertu, ni de châtiment pour le vice. Telles sont les idées de la première *Nekyia* et généralement de l'ensemble des poèmes homériques.

B. — Dans la seconde et *Od.* IV. 561-568, tout se métamorphose : ce sont les prairies d'asphodèles des Champs Elysées, le séjour bienheureux des Iles Fortunées, quelque part, très loin, dans l'Ouest, où règnent, sans avoir passé par la mort, Ménélas et Rhadamanthe. Perspectives sereines issues peut-

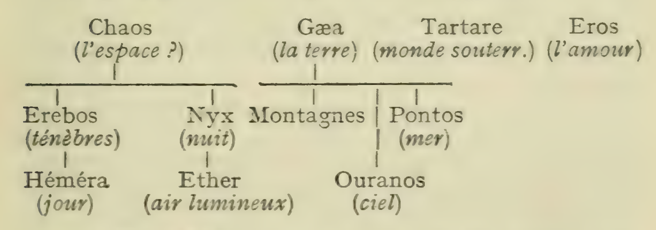
(1) Les philologues les mieux avertis, un Munro par exemple, renoncent à accorder les deux descriptions. C'est que la première reflète les croyances purement helléniques et que la seconde a subi l'influence des initiations (Mystères ou Orphisme).

être des mystères égyptiens. Mais là non plus, ce n'est pas la vertu qui donne accès ; ce sont les alliances et la parenté de Zeus.

Tout celà récèle un monde déjà sceptique, dont le meilleur aspect moral était encore le sens antique de l'hospitalité, développé par les mœurs orientales et entretenu par les légendes de visites divines.

Le Cycle Béotien : *Hésiode* (VIIIe s.) (1). — En Grèce propre, l'évolution s'accomplissait d'une façon plus lente, si l'on en juge par les écrits d'Hésiode (*Œuvres et Jours* et surtout *Théogonie*), postérieurs d'environ un siècle à ceux d'Homère. On se souvenait encore des vieux mythes nés de la fusion des croyances indigènes et importées ; mais déjà on les considérait comme une intéressante archéologie. On se croyait dans un siècle de progrès et la généalogie des dieux semblait témoigner d'une victoire de la raison, à travers quatre grandes étapes:

1° *Origines* : quatre êtres divins élémentaires :



2° *Règne d'Ouranos* : De son union avec Gæa, naissent les dieux, les Titans, les Cyclopes, les Géants aux cent bras (mythes encore fort obscurs). Mais Ouranos, pour sa cruauté, — il ensevelit ses enfants dans les profondeurs de la terre, — est détrôné par Kronos.

(1) V. J. Girard, *l. c.*

3° *Règne de Kronos*, naissance des Parques, de la Mort, de la Vieillesse, du Sommeil, etc., abstractions personnifiées, — des Nymphes et des monstres : Harpies, Chimère, Gorgones, Sphinx, etc., tout un catalogue de légendes qui sont pour nous énigmatiques.

4° *Règne de Zeus* qui a renversé et mutilé odieusement son père. Les Titans se liguent contre lui ; aidé par les Géants et les autres Kronides, il précipite ses ennemis dans le Tartare : nouvelle série de problèmes non encore résolus. Là commencent les générations divines des livres homériques, dernier mot du progrès à cette époque.

II. — LE PANTHÉON PANHELLÉNIQUE

Le grec était trop individualiste et indiscipliné pour accepter un corps de doctrines définies ; et puis il y croyait trop peu pour se faire scrupule de les modifier. Il y eut donc un perpétuel et vaste flottement des croyances, des récits et des mythes, au gré des pays, des familles et des individus. « La doctrine était peu de chose ; c'étaient les pratiques qui étaient l'important ; c'étaient elles qui étaient obligatoires et impérieuses » (1). Aussi les Grecs se perdaient-ils eux-mêmes dans leur mythologie, et l'historien des religions s'y trouve en plein maquis (2).
Cependant on admettait en gros, dans toute l'Hellade les mêmes figures divines.

(1) Fustel de Coulanges, *La Cité antique*, p. 195.
(2) Principales *Mythologies* classiques : P. Decharme, Paris, Garnier 1879, où fleurit l'explication des mythes par les forces de la nature, à la mode du temps. Ces explications ont passé dans le *Dictionnaire* de Bailly et dans le petit manuel de *Mythologie* de M. de la Ville de Mirmont. Ces interprétations, plus ingénieuses que solides, ne répondent plus à la science actuelle bien souvent. Quant aux autres Mythologies, elles ne valent pas d'être nommées.

Cycle archaïque. — Les vieilles divinités que supplanteront Zeus et les Kronides étaient :

Gæa, la terre mère, qui se retrouvera dans la *Dèméter* du cycle d'Eleusis ; c'est une vieille divinité indo-européenne liée à la vie agricole (avec *Korê*, la végétation printanière), adorée primitivement dans beaucoup de sanctuaires, à Delphes en particulier, où le serpent Python était son intermédiaire avant d'être supplanté (la légende dira *tué*) par Apollon. Quand la vie de cité l'emporta sur l'agriculture, Gæa prit les attributs de la Justice, *Thémis*.

Ouranos, le ciel, ne semble pas avoir été adoré, mais dans les cosmogonies on lui voit jouer le même rôle qu'au ciel dans les croyances égyptiennes.

Kronos qui interrompt, de même que le Shou égyptien, l'union du ciel et de la terre, n'avait rien de commun avec le temps (*chronos*). Mais le calembourg né de ce rapprochement eut de grandes conséquences pour sa physionomie définitive. Pendant les *Kronia*, comme pendant les Saturnales, les esclaves étaient temporairement émancipés. Pourquoi ? Il nous faudrait connaître les origines de culte pour répondre.

Le feu était honoré, comme objet du culte familial et national, sous le nom de *Hestia*, et sous celui d'*Héphaistos* comme agent volcanique, spécialement à Lemnos ; *Prométhée*, malicieux et rusé, très différent, dans la tradition, du héros titanesque d'Eschyle, en rappelait l'invention et les usages industriels. Mais que de choses encore échappent, dans ces physionomies divines, à notre explication !

Perséphone, reine des morts, rappelle la Holda germanique ; mais comme elle exerce son pouvoir sur les demeures souterraines, on lui attribue le retour annuel de la végétation printanière. Lequel de ces deux traits est le primitif ? On l'ignore.

Poseidon était lui aussi un dieu de la fécondité, très en faveur à Athènes avant Athèna. Dieu des chevaux et dieu de la mer, patron des éleveurs et des caboteurs du rivage : assemblage non moins énigmatique que Kronos.

Cycle classique. — Il n'y a pas de séparation réelle entre les divinités précédentes et les suivantes, mais un rôle de premier plan et une humanisation plus complète distinguent celles-ci à l'époque classique.

Zeus, dont la destinée resta toujours liée à la civilisation et à l'art grecs, représente un entrelacement prodigieux de cultes et de légendes, depuis les plus barbares jusqu'aux plus riches d'idéal. Héritier du dieu céleste indo-européen, souverain des dieux et des hommes, maître des phénomènes atmosphériques : foudre, pluie, neige, il s'est agrégé de nombreux mythes locaux : haut-lieu de l'Olympe (Thessalie), chêne de Dodone avec sa source et son oracle, dieu crétois de la lumière (Mt Ida), dieu crétois de la végétation (taureau crétois), etc. Au moral il réunit quantité de traits contradictoires : passions et vices méprisables, avènement au pouvoir par une usurpation impie, et par contre toute-puissance, connaissance de l'avenir, majesté souveraine (le Zeus de Phidias, à Athènes), protection de la famille et de la cité, par suite dieu de l'hospitalité et de la victoire, purificateur et vengeur, appui des suppliants... Cette physionomie morale nous achemine au dieu unique, excellent et tout puissant, de la philosophie stoïcienne (IIIe s. ap. J.-C.).

Héra son épouse, semble avoir été primitivement une déesse de la pluie à Argos (1). La vache lui était

(1) Aussi Zeus pour lui plaire a pris la forme du coucou, oiseau de la pluie printanière.

consacrée, comme à Zeus le taureau (1). Protectrice de l'épouse, du bonheur conjugal et maternel, elle elle est une des rares divinités qui résisteront à la décadence et maintiendront leur caractère moral. Son culte à Argos comprenait, au printemps, la célébration de son mariage avec Zeus : procession du couple divin, décoration du lit nuptial, cérémonies du mariage et des noces.

Athèna, devenue fille de Zeus, était une très ancienne divinité locale (Nymphe de l'olivier ?) répandue dans tout le Peloponnèse et en Laconie antérieurement à l'arrivée des Doriens. Elle s'identifia à nombre d'autres divinités et s'agrégea nombre de légendes dont nous ne pouvons débrouiller tout l'écheveau. D'où lui vient son nom de *Pallas* ? que signifie sa lutte avec la Gorgone ? et sa naissance du front de Zeus ? et son histoire ? mystères. A l'époque historique elle se substitue surtout aux déesses protectrices des villes (Sparte, Athènes, etc.) et son rôle est surtout moral et politique. Elle est la protectrice des acropoles, la vierge guerrière, et par suite la garante des travaux de la paix, des affaires publiques (*boulaia*, *agoraia*), du commerce, de l'industrie, des arts, des métiers et travaux manuels (*ergané*), de la santé (*hygieia*), etc. Nul représentant du panthéon grec n'incarna mieux qu'Athèna le génie attique.

Hermès est un autre enchevêtrement de mythes variés. Il réunit en lui un dieu des troupeaux, un dieu de la fécondité résidant dans les « pierres levées » (Hérodote), un dieu voleur de vaches (mythe indo-européen : la pluie ?). Dieu chthonien (trésors,

(1) D'où l'épithète de *boôpis* (Hom.) ; on la représentait avec une tête de vache. D'où également la mythe d'Io, sa prêtresse changée en vache, c'est-à-dire que Héra absorba son symbole cultuel.

mines, etc.), d'où les serpents de son caducée, par suite dieu de sorciers (sa baguette magique était primitivement une petite fourche), il devient naturellement le guide des âmes dans l'autre monde (H. psychopompe ; *Od.* XXIV), par suite le guide des vivants dans leurs voyages (poteaux des carrefours), le dieu rapide, le héraut de Zeus (Il. XXIV) et finalement, suivant pas à pas l'extension de la civilisation grecque, le dieu du commerce, mais aussi des voleurs (*dolios*), des diplomates et des orateurs (*logios*), de la culture physique (*agonios*), l'éphèbe entraîné à la lutte et vigoureux...

Apollon est une figure plus complexe encore. Dieu des bergers (*nomios, napalos*, en Laconie), des troupeaux (*carneios* le cornu, en Laconie), des prairies (*Aristaios*, à Céos et jusqu'en Sardaigne), des vergers (*maléatos*), destructeur des souris (*Sminthaios*), il supplanta (1) un dieu de la végétation antédorien dont le culte rappelait beaucoup celui d'Adonis (*Hyacinthe*, à Amiclée, anc. capitale de la Laconie) ; un dieu marin (*Delphinios*) apporté de Crète à Elis par les négociants Crétois et qui donna son nouveau nom à Delphes ; capta là-même l'oracle de Gaïa associé au culte du serpent Python ; capta également les cultes de dieux locaux guérisseurs : *Iatros, Paiaon, Asclepios*, et finalement (Ve s. av. J.-C.) celui de *Helios*, le soleil, qui n'est nullement son aspect primitif. C'est à son oracle de Delphes qu'il doit sa beauté supérieure de prêtre et prophète céleste, modèle des expiations après le crime, dieu de la poésie et des arts, choryphée des Muses et des Grâces (*A. délien*), le prestigieux fils de Zeus et de Latone en un mot (2).

(1 Et le mythe dira, comme toujours, *tua*.
(2 Cette légende de Latone est encore inexpliquée.

Artémis, dont les vieux *xoana* se trouvaient dans les temples de l'Attique et du Péloponnèse à l'époque historique, était une déesse des animaux et des campagnes (1) ; par suite elle devint la poétique chasseresse des bois et des montagnes. Pour faire pendant à son frère Apollon, on l'identifia aux déesses lunaires *Semélé* (d'où scn rôle de patronne féminine) et *Hécate* (donc guide du monde souterrain, *A. hégémone*). La fusion avec le culte d'*Iphigénie* (2) en fit une déesse de la naissance et comme conséquence de la croissance des adolescents (*A. orthia*). Vierge, elle sera la gardienne de la Chasteté, jusqu'au jour où les influences Asiatiques la corrompront complètement, par fusion avec Astarté et Cybèle (*A. d'Ephèse*). La chaste Artémis devint ainsi « l'idole la plus puissante du paganisme récent, le monument du dérèglement de l'esprit classique obscurci » (3).

Arès, dieu de la guerre, est probablement d'origine thrace, mais en tout cas très anciennement acclimaté en Grèce, à Athènes (Aréopage), à Thèbes et dans les pays du Nord. Il faut noter que dans le culte il avait pour épouse légitime Aphrodite, et c'est sans doute là un trait primitif.

Aphrodite est l'une des divinités à affinités orientales et sémitiques les plus évidentes. Mais elle eut une prodigieuse fortune dans l'héllénisme, grâce à son culte dissolu, à son anthropomorphisme si ancien qu'il remonte à la préhistoire et si attrayant pour la plastique grecque, au mythe du bel adolescent aimé d'elle, qui meurt et renaît chaque année (Adonis, symbole de la végétation printanière). Mais

(1) *A. Braurôn* était honorée en Attique par la danse de l'ours célébrée par les jeunes filles ; cf. métamorphose de Callisto en ourse.
(2) Le mythe dira qu'Iphigénie devint sa prêtresse.
(3) Chantepie de la Saussaye, *Manuel*, p. 531.

il est très vraisemblable que des éléments indigènes préexistaient à l'importation du culte d'Astarté dans toute la Grèce archaïque, des hauts lieux sacrés, particulièrement au Mont Eryx, semblent en témoigner.

Plus tard, Aphrodite apparut sous deux formes opposées : *A. Pandêmos* l'Aphrodite de tous les dèmes, qu'un calembour abaissa jusqu'au ruisseau sans heurter la conscience grecque, et la « céleste » *Uranie*, dont le nom ne laisse pas soupçonner les réelles souillures

Cycle d'Eleusis (1). — Un groupe de divinités d'importation plus récente mais étayées sur des cultes anciens, présidait aux célèbres mystères d'Eleusis : c'est **Dêmêter**, la déesse de la terre nourricière, fondue avec la vieille Gaea, *Koré*, sa fille, la végétation printanière qui renaît et meurt chaque année, et *Dyonisos*, autre Dieu de la vie végétale.

Dyonisos (Bacchos, Iacchos), réunit en lui des éléments extrêmement variés. D'abord un ancien dieu de la végétation (2) alimentée par les eaux courantes, honoré sur le Pangée, à Sabazis et dans les Balkans (Thrace)et fêté au solstice d'hiver sur les hauts lieux par des scènes nocturnes de délire et de fakirisme (3), servit de support aux importations postérieures. C'est ce dieu que connaît Homère, sans relation encore avec le vin ni l'ivresse alcoolique (*Od.* IX. 198). Delphes, Thèbes, etc., eurent aussi des dieux plus ou moins analogues qui fusionnèrent dans le même

(1) V. P. Foucart, *Le Culte de Dyonisos en Attique*, in-4°, Imprimerie Nat[le], lib. Klincksieck, Paris, 1904. *(Mém. Acad. Inscript.*, t. XXXII.) ; *Les Grands Mystères d'Eleusis*, Ibid, 1900 ; *Les Mystères d'Eleusis*, in-8°, Paris, A. Picard, 1914.

(2) Représentée par la feuille de lierre.

(3) On y trouve aussi des traces du culte du serpent.

personnage unique. Le Dyonisos crétois servit de transition à l'élément dominant, au mythe égyptien d'Osiris ressuscitant pour engendrer Horus. D'autre part, les Hittites d'Asie Mineure (XVe s. av. J.-C.), possédaient un dieu de la vigne dont l'image rappelle beaucoup celle de Bacchos (1), et Osiris était déjà lui-même en étroite relation avec la végétation en général et celle de la vigne en particulier. Ainsi se prépara l'immense succès de Dyonisos en pays grec : « son culte enivrant et populaire se répandit avec le vin et la démocratie » (2). Le phénomène de la fermentation fera nommer Dyonisos, comme Soma d'ailleurs, le dieu « deux fois né » (= sorti de la cuisse de Zeus) ; comme Osiris, il sera une divinité du monde souterrain : enfin son rôle, ses rites, ses étroites attaches à Priape (symbole Osirien lui-même), etc., lui rattacheront le taureau sacré. Iacchos n'est qu'une personnification récente (VIe s. av. J.-C.) du chant des mystes.

Dyonisos fit un mal inouï en Grèce, par les danses épidémiques de son culte (à rapprocher de celles du moyen âge en Allemagne), par les forfaits sanglants des Ménades, par les orgies sexuelles qu'il propagea (cf. infra, pour les Dyonisies). Et pourtant le « miracle grec » opéra si bien, dans son culte et par lui, que l'art dramatique en est sorti, comédie et tragédie.

Demi-dieux et héros. — Innombrables comme chez les autres indo-européens sont les divinités secondaires, gracieuses : (*Eros*, *Nymphes* et Dryades, Néréides (50) et *Oceanides* (3000) ; ou terribles : (*Furies*, *Erynnies*, *Kères*, etc). Des êtres à demi ani-

(1) V. figure dans R. Billiard, *La Vigne dans l'Antiquité* in-4° Lyon, Lardanchet, 1913, p. 34.
(2) Chantepie de la Saussaye, *l. c.*, p. 534.

maux, comme *Pan*, les *Silènes* et les *Satyres* rappellent probablement de vieux cultes égéens ou protoégéens.

Mais du VIIIe au VIe siècle, sous l'influence sans doute de l'épopée et par contre-coup des événements politiques, de la fondation des cités et des colonies, le *culte des héros* prit un développement considérable. Agamemnon, Ménélas, Hélène (Sparte), Thésée (Attique), Achille (dieu de la mer sur les côtes du Péloponnèse et de la Mer Noire), Adraste (Sicyone), Diomède (? dieu de la tempête, en Thrace, lié au mythe du rapt des chevaux), eurent leurs sanctuaires et leurs fêtes.

Le principal fut le héros dorien **Héraclès**, pour lequel toutes les écoles ont essayé leurs explications, toutes jusqu'ici insuffisantes. Des liens mal connus le rattachent au Melqart tyrien.

Les esprits des croyances populaires présidant aux fonctions de la vie humaine ou cosmique formeraient une longue liste (1) impossible à donner ici.

Le Merveilleux. — Le principal merveilleux pour les grecs consistait en les guérisons obtenues dans les sanctuaires d'Apollon Asclépios, les *Asclepeia* (2).

(1) M. Ch. Michel a réuni nos renseignements sur *Les esprits dans les croyances populaires de l'ancienne Grèce*, dans *Rev. d'Hist. et Litt. rel.* 1900, p. 200. — Citons : *Triptolémos*, qui accomplit le triple labour, *Kourotrophos*, qui soigne les nourrissons, *Eunostos*, honoré par les meuniers, *Taraxippos*, qui effrayait les chevaux dans les courses, *Matton*, *Deipneus*, génies des banquets, etc.

(2) V. *Dict* Daremberg et Saglio : ASCLEPEION, INCUBATIO, MEDICUS.— A. Defrasse et H. Lechat, *Epidaure*, in-f°, Paris (Quantin) May et Motteroz, 1895, p. 141-161. — Inscriptions : texte grec, dans *Cavvadias*, Publication de la Société Archéologique d'Athènes, t. II, Athènes, 1900 (édit. de vulgarisation) ; trad. dans Defrasse-Lechat, suprà, et dans *Revue Archéol.*, 1884, II, 77, et 1885, I, 265. — P. Girard, *L'Asclepeion d'Athènes*, in-8°, Paris, Fontemoing, 1881. — Sur la réalité des guérisons d'Epidaure, voir Mangenot-Bertrin dans *Rev. du Clergé Français*, 1917 et 1918.

Les fouilles nous ont livré 43 récits complets de guérisons ou de « miracles » gravés sur des stèles à Epidaure et obtenus en général par la pratique de l'*incubation* : on passait la nuit dans le sanctuaire, et quelque rêve révélait ou accomplissait la merveille attendue, à moins que ce résultat ne fût obtenu par le ministère des serviteurs du temple et des chiens ou des serpents sacrés. Il serait naïf de croire à tous ces récits des « Mille et une nuits », comme les appellent les auteurs d'« *Epidaure* », contes surtout cocasses quand ils ne sont pas révoltants. L'opinion des auteurs mêmes des inscriptions se révèle à nous par cette incise significative : racontant la guérison, très possible en effet, d'un ulcère par la langue des chiens : « et ceci est un fait réel » ajoutent-ils. Les autres récits leur inspiraient une moindre confiance.

A côté de ces légendes, il faut mentionner quelques faits historiques dont certains Pères ont admis l'authencité, tout en les attribuant au pouvoir des démons (1) ; et aussi les oracles qui furent l'une des formes les plus authentiquement grecques de la divination (2). Les principaux étaient celui de Zeus à Dodone : le dieu manifestait sa volonté par une brise mystérieuse qui agitait les feuilles du chêne sacré ; celui d'Apollon à Delphes, le plus illustre du monde grec : la Pythie y était inspirée directement par Apollon ; et, plus tard, celui d'Ammon (Zeus), en Egypte : l'avenir y était annoncé par les

(1) Voir *Rev. du Clergé Français, l. c.*, 2e article de M. Mangenot.

(2) Voir Bouché-Leclercq, *Histoire de la divination dans l'antiquité*, 4 vol. in-8°, Paris, Leroux, 1879-1882. — La forme littéraire créée par les oracles fut de très bonne heure, plusieurs siècles avant notre ère, utilisée par les Juifs pour répandre le Messianisme et menacer les ennemis de leur patrie. Telle est l'origine de plusieurs des *Livres Sibyllins*. Edit. Alexandre, Didot, 1869.

oscillations de la statue divine portée processionnellement sur les épaules des prêtres (1).

Le Culte (2). — A l'époque connue de nous par les textes, le culte a perdu son indépendance politique ; il est devenu chose d'Etat : nouvelle preuve d'un long passé religieux qui nous échappe. La nation est la communauté du culte ; elle est de fondation divine ou inspirée (Solon, Lycurgue) ; les devoirs civiques sont des devoirs religieux. On peut croire ce qu'on voudra : on ne peut sans crime, manquer aux rites traditionnels, aux lois de la cité ; *nomos* est la coutume qui fait loi. C'est pourquoi on trouve les actes du culte étudiés parmi les institutions publiques.

De nombreuses enceintes sacrées existaient encore, concurremment avec les *temples*, inviolables (*asylos*) comme elles. Ceux-ci étaient orientés vers l'Orient tandis que les chapelles des héros l'étaient vers l'occident. On y conservait souvent des souvenirs sacrés, comme l'ancre des Argonautes ou la galère de Thésée.

Les *prêtres* étaient indépendants les uns des autres, sans hiérarchie organisée ; indispensables pour les cérémonies du culte dans le sanctuaire, ils cédaient la place aux magistrats devant les autels publics. Des prêtresses étaient attachées à certains cultes et à certaines déesses.

Les *offrandes* étaient des plus variées, suivant la profession du fidèle et les goûts de la divinité : instru-

(1) Gæa, Poseidôn, Pluton, Dyonisos, Pan, Aphrodite, Athèna, Héraclès, les héros, les morts, avaient également leurs oracles. Sérapis eut le sien en Egypte, mystificateur et cruel, à l'encontre de celui d'Asclépios.

(2) V. Boxler, *Précis des institutions publiques de la Grèce et de Rome*, in-12, 3e édit. Lecoffre, Paris, 1910, et Fustel, *Cité antique.*

ments du musicien, filets du pêcheur, objets d'art, animaux, hiérodules, gateaux et fruits, encens et libations. Des animaux blancs étaient *sacrifiés* aux dieux olympiens, de noirs aux héros et aux mânes, les premiers le matin, les seconds vers le soir. Les anciens sacrifices humains persistèrent très longtemps : Thémistocle immola trois prisonniers perses avant Salamine et l'on immolait encore des victimes humaines en Arcadie au temps de Pausanias.

Parmi les actes religieux, il faut compter le *serment* et la *malédiction* dont le lien engageait la divinité elle-même et, par suite, paraissait à Lycurgue une incomparable garantie pour l'Etat.

Dans chaque maison, Hestia avait son autel (cf. le culte d'Agni) et à côté d'elle les divers grands dieux, contrairement aux coutumes romaines. On y ajoutait souvent *Agathodémon*, *Ploutos* et, dans l'aristocratie, le héros familial. Parmi les rites du culte privé, il faut signaler, cinq jours après la naissance, l'*amphidromie*, dans laquelle on portait l'enfant autour du foyer ; au mariage, le sacrifice à Hèra *gamelia* et divers rites locaux, comme le bain de la fiancée ; enfin pour les morts, on arrosait les tombes avec des libations de vin, de lait ou de miel, aux anniversaires et au 30e jour du mois ; le 3e jour des Anthesthéries (en février), on leur offrait des légumes cuits, puis on les adjurait de se retirer tranquilles. On était ainsi assuré contre les revenants. L'inhumation, à l'époque classique, avait succédé à la crémation introduite aux temps préhistoriques.

Pas plus que pour les croyances, il n'y eut jamais d'uniformité pour les fêtes. Chaque dieu, chaque cité eurent les leurs. Nous ne nommerons que les plus célèbres.

Athèna avait ses processions annuelles, et, tous les quatre ans, ce grand cortège de tous les repré-

sentants de l'hellénisme (*Panathénées*). A la lueur des flambeaux, derrière les Porteuses de corbeilles (*Canéphores*), les Vieillards aux rameaux d'olivier (*Thallophoroi*) et les quatre petites Porteuse de Rosée (*Arrhephoroi*), était porté le précieux peplos jaune safran pieusement brodé par les Athéniennes (*Ergastinaï*).

Apollon avait, à Athènes, en mai, les processions et les chœurs des *Thargélies*, cérémonie à caractère expiatoire, au cours de laquelle on jetait, dit-on, un homme et une femme à la mer.

Innombrables étaient les fêtes de Dyonisos. *Les Dyonisies des champs* ou *Petites Dyonisies*, vite oublieuses du mythe Osirien et tournées en débauches, se célébraient en décembre ; on y célébrait le vin nouveau et la fécondité ; on y sacrifiait un bouc ; des jeux et des farces auxquels on se livrait sortirent la comédie et la tragédie. En Janvier, on célébrait dans Athènes les fêtes du Pressoir (*Lenæa*) ; en mars, les *Grandes Dyonisies* ou Dyonisies urbaines, d'un caractère tout différent, plutôt politique et national. C'était l'occasion des concours tragiques. En février, les 3 jours des *Anthestéries*, dégustation du vin nouveau et concours de brocs, mariage du dieu et de la *basilissa* destiné à ranimer la végétation nouvelle, offrande de légumes cuits aux morts et au Dyonisos chtonien (1).

(1) Il faut noter tout particulièrement la fête des *Hydrophories* qui avait lieu, à Athènes, chaque année le troisième jour des Anthestéries, jour de deuil consacré aux morts. Voici en quels termes la commente Fr. Lenormant : « Les Grecs avaient deux légendes principales et différentes sur le cataclysme qui détruisit l'humanité primitive. La première se rattachait au nom d'Ogygès... La seconde est la légende Messalienne de Deucalion... Ce déluge de Deucalion est, dans la tradition grecque, celui qui a le plus le caractère du déluge universel. Beaucoup d'auteurs disent qu'il s'étendit à toute la terre et que l'humanité entière y périt. A Athènes, on célébrait en mémoire de cet évènement, et pour apaiser les mânes des morts

En l'honneur de Dêmêter, les paysans attiques célébraient en hiver la fête du Fléau (*Haloa*), les labours d'automme (*Proérosia*) et, en été, la maturité des moissons (*Chloeia*). Partout en Grèce on avait des fêtes de végétation analogues.

Enfin Zeus, honoré surtout à Olympie, moins à Athènes, possédait entre autre solennités les curieuses *Bouphonia*, où le sacrificateur prenait la fuite tandis qu'on faisait le procès de la hache ensanglantée.

Aux fêtes religieuses il faut joindre les grands *Jeux*, Olympiques, Pythiques, Isthmique, et Néméens, d'un caractère sacré très net à l'origine.

Les Mystères. — Les sociétés secrètes des Primitifs nous aideront à mieux comprendre l'origine psychologique et sociale des Initiations ou Mystères dans la Grèce classique. Historiquement, nous l'avons vu, leurs éléments constitutifs étaient d'ori-

du cataclysme, une cérémonie appelée *Hydrophoria*, laquelle avait une analogie si étroite avec celle qui était en usage à Hiérapolis de Syrie, qu'il est difficile de ne pas voir ici une importation syro-phénicienne et le résultat d'une assimilation établie dès une haute antiquité entre le déluge de Deucalion et le déluge de Hasisadra, comme l'établit aussi l'auteur du traité *Sur la déesse Syrienne*. Auprès du temple de Zeus Olympien, l'on montrait une fissure dans le sol, longue d'une coudée seulement, par laquelle on disait que les eaux du déluge avaient été englouties dans la terre. Là, le 3[e] jour de la fête des Anthestéries, c'est-à-dire le 13 du mois d'anthestérion, vers le commencement de mars, on venait verser dans le gouffre de l'eau et de la farine mêlée de miel, ainsi qu'on faisait dans la fosse que l'on creusait à l'occident du tombeau, dans les sacrifices funèbres des Athéniens. » *Histoire Ancienne de l'Orient*, 9[e] édit., Paris, 1881, t. I, p. 72-3.

Et l'auteur conclut : « Dans tous ces récits diluviens de la Grèce, on ne saurait douter qu'à l'antique tradition du cataclysme qui avait fait périr l'humanité, tradition commune à tous les peuples aryens, se mêle le souvenir plus ou moins précis des catastrophes locales... On concilia les différents récits en admettant trois déluges successifs. » Mais ces traditions grecques forment un très éloquent témoignage des traditions primitives conservées par les trois grandes races dont parle la Genèse : Sémites, Hamites, et Japhétites.

gine exotique, au moins les éléments dominants, mais si bien implantés en terre héllénique que les Mystères étaient devenus des institutions d'Etat.

Les plus célèbres et les mieux connus étaient ceux d'Eleusis dont nous avons étudié déjà le cycle mythique. Ils datent du XVe siècle avant J.-C.

Ils avaient lieu tous les ans : en février (anthestérion), les Petits Mystères ; en septembre (boëdromion), les Grands Mystères ou Eleusinies : ils constituaient deux étapes de l'initiation.

Petits Mystères : célébrés dans un faubourg d'Athènes (Agra), ils comprenaient une purification sur les rives de l'Ilissos et peut-être un enseignement oral.

Grands Mystères : initiation proprement dite. Les initiés se nommeront désormais les *mystes*. Le 15 de boëdromion, ils se réunissaient dans le Pœcile, où deux dignitaires, l'hiérophante et le daduque, faisaient la « proclamation » (1), prononçaient les exclusives, imposaient le secret absolu. Le 16 baignade expiatoire dans la mer ; chacun y lave le jeune porc qu'il immolera à Démêter. Deux jours de jeûne et d'abstinence. Puis procession d'Athènes à Eleusis, avec chants et exclamations sacrées en l'honneur de Iacchos, dont on porte en triomphe la statue. A Eleusis : purification, jeûne et sacrifices ; absorption de la bouillie sacrée (cycéon), parcours des régions du monde souterrain, passage des ténèbres et de la terreur à la lumière et à la sérénité, arrivée à la demeure mystérieuse de la déesse (*anactoron*), enseignement oral des formules secrètes (*aporréta*), spectacles dramatiques et contemplation des objets sacrés (2).

(1) Comme dans le mythe de Her, fils d'Armenios, Platon, *République*, X.

(2) Cf. Aristophane, *Grenouilles*, V. 137, 143, 154-160, etc.

Deux drames composaient ces spectacles : Enlèvement de Koré et courses de Démêter à la recherche de sa fille, Hiérogamie de Zeus et de Démêter. Qu'étaient les objets sacrés ? les statues tout à coup dévoilées de Démêter et de sa fille ?... Des épis de blé ? des objets obscènes ? Les suppositons sont multiples.

Au bout d'un an, le myste pouvait se présenter au degré supérieur de l'initiations et devenir *épopte*. De l'époptie nous ne connaissons avec précision qu'un rite admiré par saint Hippolyte : l'ostension en silence, à l'assemblée, de l'épi de blé, symbole du culte de Démêter, mère, comme Isis, de l'agriculture. Mais il y avait d'autres cérémonies de nous inconnues, dont saint Grégoire de Nazianze a noté l'indécence (1).

Y avait-il un enseignement dogmatique proprement dit ? Il semblerait plutôt que non. C'est par l'effet de tous ces spectacles et de toutes ces cérémonies que le myste s'instruisait, acquérant la foi à une survie bienheureuse dans le monde souterrain : chœurs gracieux qui se dérouleront dans les prairies semées de roses des champs élyséens (2). Ainsi toute la substance des Mystères semble avoir été de répandre cet état d'âme des Egyptiens passionnément tendu vers l'autre monde, et la substitution des perspectives heureuses qu'ouvrait déjà la 2e *Nekya* aux anciennes croyances si désolées sur la situation des ombres et leur « mourante » vie. Mais par suite des symboles grossièrement naturalistes qu'ils contenaient, les Mystères se déformèrent dans le même sens que l'Orphisme.

(1) Greg. Naz. *Or.* 39, 4.
(2) Aristophane, *Grenouilles*, 446 sq. — Comparez les prairies d'Ialou.

Les Orphiques (1). — Les Mystères étaient institution d'Etat ; les confréries orphiques au contraire étaient des sociétés religieuses libres (*thiases, éranoï*). En outre chez celles-ci dominait la doctrine remplacée chez ceux-là par le spectacle. Les orphiques avaient une et même plusieurs théologies, ils avaient leurs prescriptions morales. Par ailleurs les initiés ici aussi étaient des mystes et les destinées de l'autre vie faisaient l'objet de leurs préoccupations.

Un fonds grec avec de nombreux éléments étrangers en proportions impossibles à définir, thraces, crétois, phrygiens, égyptiens, pythogoriciens, vinrent aboutir à ce mouvement complexe, qui par là rappelle beaucoup le chaos gnostique des premiers siècles chrétiens. L'Orphisme rendait aux Hellènes ce parfum évaporé qui manquait tant à leur religion : une piété intérieure. De là son grand succès dès le VIe siècle avant J.-C. parmi les classes cultivées. Quand se disloquèrent les communautés pythagoriciennes, beaucoup de leurs adeptes passèrent à l'orphisme, lui apportant la doctrine de la métempsychose et de la délivrance. Ils écrivirent même les ouvrages qui circulaient sous le nom d'Orphée et dont le principal auteur était Onomacrite.

Philosophie autant que religion, l'Orphisme se rapprocha successivement de toutes les écoles : Pythagoriciens, Platoniciens, Stoïciens, Néo-Platoniciens, et même du Christianisme. Il n'y a donc pas unité de doctrines ; théogonie, cosmogonie, croyances et pratiques y sont confuses et parfois contradictoires. Ce qui domine cependant, c'est l'idée que l'homme naît coupable, et qu'il doit par suite expier

(1) Voir les textes orphiques dans Abel, *Orphica*, Leipzig, 1885 ; l'art. ORPHICA dans Daremberg et Saglio, (P. Monceaux) ; P. Girard, ouvrage cité.

par des jeûnes et des pénitences. Il faut se délivrer de la série des renaissances, par l'ascétisme, par le détachement de tout ce qui est soumis à la mort, par l'abstinence de la nourriture animale. Les peines de l'enfer achèveront de purifier ce qui aura échappé aux pénitences terrestres. L'âme deviendra alors éternelle comme Dieu lui-même : sa vie réelle commencera seulement (1).

Aux enfers, l'une des ressources de l'initié sera sa connaissance des lieux et des formules, grâce au rituel funéraire issu du *Livre des Morts.*

Les Orphiques admettaient l'ancien Panthéon. Ils y ajoutaient seulement des dieux nouveaux, dont le plus célèbre est Dyonisos *Zagreus*, d'origine crétoise et phrygienne. Fils incestueux de Zeus et de Perséphone par l'intermédiaire du serpent de Démêler (2), Zagreus est poursuivi de la haine des Titans qu'a excités la Jalousie d'Héra. Il leur échappe par une série de métamorphoses jusqu'à ce qu'enfin, sous la forme d'un taureau, il soit par eux saisi et mis en pièces. Zeus foudroie les Titans : de leurs cendres sort le genre humain qui portera toujours avec lui le germe du mal, élément titanique. Du sang de Zagreus dérivera au contraire le principe du bien. Enfin du cœur de Zagreus, Zeus tire le nouveau Dyonisos ressuscité. On voit facilement la parenté de cette légende avec le mythe d'Osiris

L'Orphisme eut son culte et ses mystères : purification (bain de lait), libations, offrandes ; représentation du mythe de Zagreus, avec dépècement d'un taureau vivant dont on mangeait la chair crue, révélation de formules sacrées pour le voyage souterrain.

(1) Sur le Cycle des renaissances, voir *Orphica*, fragm. 223, 226 ; Platon, *Rep.* II, 364, E ; *Phèdre*, 62 B.

(2) Celà nous reporte aux « miracles » d'Epidaure, qui relatent plusieurs naissances procurées par les serpents sacrés.

Au cours de son histoire, l'Orphisme ne cessa de se compliquer et de se déformer. Certains adeptes l'entraînaient vers un fructueux charlatanisme ; d'autres vers la pente qu'indique assez l'adoption du symbole priapique ; d'autres par contre vers un monothéisme apparent fort voisin en réalité du panthéisme (1).

Aux premiers siècles du christianisme l'Orphisme existait encore ; on regardait Orphée comme une sorte d'inspiré, si bien qu'on le représentait sur les parois des catacombes et que, dans l'art, il s'identifia parfois au Bon Pasteur (2).

III. — DÉCADENCE ET DISPARITION

En donnant aux dieux la beauté physique, on leur retirait la beauté morale. Les fables qu'on en racontait devenaient un scandale pour la conscience et un problème délicat pour l'éducation. Aussi ce furent bien des conséquences directes et immédiates de l'anthropomorphisme que la rupture entre la philosophie et la religion, la naissance du scepticisme, la lutte de plus en plus violente et générale des penseurs contre les mythes anthropomorphiques.

Le scepticisme (3). — Dans leur conception du

(1) *Orphica*, fragm. 7 : « Zeus est un... Hadès est un... il y a un seul Dieu en toutes choses. »

(2) Cf. S. Aug. *Contra Faustum*, XVII, 15. — Les autres Mystères de la Grèce nous sont assez mal connus : Mystères des Cabires, célébrés surtout par les marins, en particulier à Samothrace, comme dieux de la fécondité (symboles habituels) ; ces mystères comprenaient, primitivement du moins, des purifications et une Confession. — Mystères de Sabazios, décrits par Démosthène, *Pour la Couronne*, 259-260.

(3) Cf. P. Decharme, *La Critique des traditions religieuses chez les Grecs*, in-8°, A. Picard, Paris, 1904. — Pour l'histoire de la philosophie grecque, consulter : Ed. Zeller, *La Philosophie des*

monde, les philosophes ioniens avaient laissé de côté l'humanité immortelle de l'Olympe homérique ; les Eléates s'étaient efforcés de lui substituer la divinité une et éternelle ; les sophistes se chargèrent de répandre la négation et le scepticisme, scepticisme provisoire de Protagoras (positivisme et agnosticisme, dirait-on aujourd'hui) : « Des dieux, je ne puis dire ni qu'ils sont, ni qu'ils ne sont pas » ; scepticisme radical de Gorgias, nihiliste pur et simple (« Il n'y a rien »), de Critias (« La religion est l'œuvre d'une politique habile »), d'Hippias (« Les coutumes religieuses sont essentiellement variables : la nature au contraire est toujours la même »).

Les sophistes eurent leur plus illustre représentant en la personne d'Euripide. Tandis que Pindare et Eschyle défendaient les croyances traditionnelles en les purifiant tout en inclinant inconsciemment au panthéisme ; que Sophocle paraît se reposer tranquillement dans les doctrines héréditaires tout en ouvrant sa maison au moins à un culte nouveau : il fut l'introducteur d'Asclepios à Athènes ; et qu'Aristophane défend contre Cléon, Socrate (1) et Euripide la vieille religion comme tradition nationale ; tout en bouffonnant sur les dieux comme chose sans importance, Euripide avec science et esprit travaille consciencieusement à détruire les légendes mythologiques, au nom du bon sens, de la logique, de la morale, etc. Mais par contre il célébrait la piété

Grecs, trad. E. Boutroux, 3 vol. in-8°, Paris, Hachette, 1887 et suiv. (I et II, avant Socrate ; III Socrate et les Socratiques, Platon) ; Th. Gomperz, *Les Penseurs de la Grèce*², 3 vol. in-8°, Lausanne-Paris, Alcan, 1908 (I, Ioniens ; II, Socrate et Socratiques ; III, Aristote). Mais Gomperz ne remplace pas Zeller.

(1) Socrate ne combattait pas les idées ni les pratiques religieuses ; il travaillait à côté et cherchait à fonder une psychologie et une morale. Pour lui, son *dæmonion* était bien une voix divine.

mystique des Mystères, admettait les équivalences orphiques (Dêmêter=Rhéa=Cybèle, Gæa=Hestia, Hélios=Apollon), donnait, dans les *Bacchantes*, la résignation comme dernier mot de la sagesse, et finalement dans le *Penthée* aboutissait à un aveu d'impuissance devant la divinité : surprenante et instructive évolution d'une âme plus religieuse qu'il ne paraît !

Néanmoins la conscience publique défendait sa religion par la force des lois : en 425 un décret mettait à prix la tête de Diagoras, pour cause d'athéisme ; en 411, Athènes bannissait Protagoras et brûlait ses manuscrits sur l'agora ; en 399, Socrate buvait la cigüe. Le culte restait la grande force de la religion grecque et la marque du civisme. Mais jamais formalisme pur n'a réussi à sauver une religion.

Période hellénistique. — Au temps d'Alexandre, le mouvement d'endosmose et d'exosmose se prépipita jusqu'à transfuser conplètement le contenu religieux. Les dieux grecs s'établirent à Alexandrie, en Asie, en Thrace, mais en perdant leur physionomie propre pour s'assimiler à Isis (Dêmêter), à Osiris (Dyonisos, Adonis), à Sérapis (Zeus, Dyonisos, Asclépios), à Bendis de Thrace (Artémis, Hécate), etc. On a appris d'Evhémère que les dieux sont d'anciens grands hommes grandis par le culte et l'on n'a donc pas scrupule à adorer Alexandre, ni les Ptolémées d'Alexandrie, ni les Séleucides d'Antioche, ni les Attalides de Pergame.

Les culte égyptiens et orientaux, entraînés à la remorque des Mystères et de l'Orphisme, gagnent la Grèce, la Sicile et l'Italie. La déesse phrygienne était établie en Afrique dès le V[e] siècle. Attis, Atargatis et Mîthra par contre eurent très peu de

succès et ne recrutèrent leurs fidèles que dans le monde romain (1).

Mais le pompeux décor des solennités religieuses n'exerçait plus aucune influence sur la vie individuelle et presque plus sur la vie civile. Seules les sociétés et confréries privées entretenaient les sentiments mystiques des initiés. La superstition devenait de plus en plus envahissante. La Moïra est remplacée par la Veine, *Tyché* ; l'astrologie, la magie, le culte des démons triomphent : Plutarque, Maxime de Tyr (IIe s. ap. J.-C.), Porphyre font des démons les intermédiaires entre Dieu et les hommes et de leur culte un étai pour les superstitions populaires.

On a présenté la décomposition religieuse du monde grec comme favorisant l'avènement du Christianisme. C'est là une erreur : le Christianisme, en refusant tout compromis avec les idées et les pratiques païennes, heurtait de front ce que l'opinion d'alors appelait large tolérance et esprit moderne.

Conclusion. — La religion des grecs fut complexe comme leur âme et comme leur histoire.

Comparée aux autres religions du groupe indo-européen, elle en reproduit originairement les traits essentiels, mais s'en distingue par une précoce soumission au jeu de la froide raison. Rapidement le divin s'humanise et l'homme de l'Hellade plus que tout autre mesure toute chose à sa propre mesure. Il perd très vite le sens du mystère que l'Egypte ou l'Inde gardèrent toujours si irréductible. Pour mieux saisir l'univers, le grec le réduit à sa taille, et, dans son âme même, il ne veut guère apercevoir que les

(1) V. G. Lafaye, *Histoire du Culte des divinités d'Alexandrie*, in-8°, Paris, Thorin, 1884. — F. Cumont, *Les Religions Orientales dans le Paganisme romain*, in-12°, Paris, Leroux, 1909.

purs éléments rationels. Ainsi pour mieux compren dre, il comprend moins.

De là ce précoce scepticisme religieux que ne compense nullement le sentiment de la beauté que ce peuple possédait à un degré unique.

Aux autres religions antiques manquait l'humanité ; la religion grecque s'était humanisée au point de laisser fuir le divin. C'est le christianisme qui viendra, entre ces deux éléments, apporter l'équilibre.

Aux autres religions antiques manquait trop souvent le sens de la beauté. L'imagination grecque créa ce monde de divinités d'une richesse plastique incomparable et dont l'art humain garde à jamais l'éblouissement. Mais ce fut aux dépens de la beauté morale et de la vie intérieure. Sur ce terrain encore le Christianisme eut à rétablir la beauté dans son domaine le plus noble, qui est celui des âmes.

Au total le grand service que semble avoir rendu la religion grecque à la « Préparation Evangélique », ce fut, en collaboration avec la philosophie, de permettre à l'homme de se mieux connaître et par là de mesurer ses insuffisances.

A CONSULTER :

Abbé O. Habert. — *La religion de la Grèce antique*, in-12, Paris, Lethielleux, 1910. — Article dans J. Bricout, *Où en est l'histoire des religions* ? t. I.

Abbé Louis, *Doctrines religieuses des philosophes grecs*, 1 vol. in-12, Paris, Lethielleux, 1909.

J. Huby, S. J., dans *Christus*.

CHAPITRE XIV

LES ROMAINS

Si les Grecs furent, dans la famille indo-européenne, les Enfants prodigues, les Romains en furent au contraire les fils rangés et laborieux, gardiens des traditions séculaires (1). Mais en contraste avec la Parabole évangélique les Romains finirent par emprunter au Prodigue son scepticisme et sa faiblesse morale.

Ils appelèrent celà le triomphe de la civilisation grecque (*Græcia capta ferum victorem cepit...*), sans se douter qu'ils sonnaient le glas de leurs propres croyances et préparaient ainsi la catastrophe finale où devait sombrer leur vaste Empire (2).

(1) L'opposition qu'on établit couramment dans les *Manuels* entre la religion abstraite des Romains et celle des Grecs toute pleine de légendes, n'est pas absolument légitime : on prend la religion romaine archaïque, — qui nous est si peu connue, dont les légendes n'ont pas été recueillies, — et d'autre part la religion grecque des temps classiques, dont le processus était beaucoup plus avancé.

(2) Pour la bibliographie générale, consulter L. Laurand, *l. c.* — Dans B. Modestov, *Introduction à l'Histoire Romaine*, trad. M. Delines, avec Préface de S. Reinach, in-4°, Paris, Alcan, 1907, il y a peu à prendre, la première moitié du vol. portant sur l'âge de pierre en Italie, et la seconde sur les Etrusques. — Pour l'archéologie reli-

I. — LA RELIGION ARCHAIQUE

Ethnographie ; divisions historiques ; sources. — L'Italie fut successivement peuplée par des populations préhistoriques d'affinités inconnues (1), par les Ligures dont la langue a laissé des traces assez nombreuses (2), les Etrusques qui apportèrent avec eux, d'Orient peut-être, le bronze, l'incinération et les villages à plan géométrique (3), enfin par les vagues successives des Indo-Européens : Ombriens, Volsques, Sabins, Osques et Latins. Tous ces peuples du centre de l'Italie avaient même race et substantiellement même religion, sœur des religions grecque et celtiques. Les colons phéniciens, les nombreux émigrants grecs qui, surtout à partir du VIIIe s., peuplèrent la Sicile et l'Italie du Sud (Grande Grèce) communiquèrent de très bonne heure leur civilisation et, en partie du moins, leurs croyances aux peuplades indigènes.

En 753 av. J.-C. une peuplade latine fondait

gieuse, voir R. Cagnat et V. Chapot, *Manuel d'Archéologie romaine*, t. I, in-8°, Paris, A. Picard, 1917. — Sur la religion, un excellent résumé de Boissier, dans *Rev. d'Hist. des religions*, 1881, p. 289-323 (et dans *Encyclopédie des Sciences religieuses*.) — J. Marquardt, *Le Culte chez les Romains*, trad. Brissaud, 2 vol. in-8°, Paris, Fontemoing, 1889-90 (du *Manuel* Mommsen-Marquardt). — G. Wissowa, *Religion und Cultus der Rœmer*, un vol. in-8° du *Handbuch*, A. I. v. Müller, Munich, Beck, 1902 — Marquardt voit surtout les institutions, Wissowa surtout les croyances. — Le *Dictionnaire* de Daremberg et Saglio, en utilisant les *tables*. — Ceux, en allemand, de Pauly-Wissowa et de Roscher étaient fréquemment cités avant la guerre. — Quant à l'esquisse donnée par Bouché-Leclercq dans son *Manuel des Institutions romaines*, in-8°, Hachette, 1886, elle est, comme le vol. introuvable.

(1) Voir au chapitre de la *Préhistoire*. Sergi en a fait la « race méditerranéenne » (?), africaine d'origine (?).

(2) V. d'Arbois de Jubainville, *Les Premiers habitants de l'Europe* 2 vol. in-8°, Paris Thorin, 1889-1894 (pub. par G. Dottin), Cf. G. Dottin, *Anc. peuples de l'Europe* et *Manuel*.

(3) Conservé dans la *castrametatio*.

Rome, la future maîtresse du monde. Deux siècles de monarchie (753-509), deux autres siècles de luttes entre patriciens et plébéiens (509-300 env.), trois siècles de république aristocratique (1) pendant lesquelles se continuèrent les conquêtes extérieures (Guerres puniques 264-241, 218-202 et 152-146 ; Macédoine et Grèce province romaines : 146 ; protectorat sur l'Egypte, 81 ; conquête de la Gaule : 58-51), quatre siècles de régime Impérial (14 après J.-C. — 395 : mort de Théodore, partage de l'Empire entre ses deux fils) : telles sont les grandes coupures de l'histoire romaine.

Pour l'étude de la religion, nos sources sont les unes *littéraires* : Virgile avec le précieux commentaire de Servius ; Ovide, Tite-Live, Varron, Festus abrégé par Paul, Pline, Aulu-Gelle, Cicéron, Apulée et les Pères ; les autres *épigraphiques* : dédicaces et inscriptions diverses, Tables Eugubines (2), *Actes* des Frères Arvales (3) et des Jeux séculaires, Fastes et calendriers (4) ; les autres enfin *archéologiques* : temples, statues, bas-reliefs et peintures.

Eléments religieux primitifs. — Quel fut exactement l'apport religieux des Latins, celui des Sabins et des autres populations italiques ? Quel fut, dans la Rome même des premiers jours, celui des deux tribus, Ramnes et Tities ? Celà est impossible à dire. Aux Etrusques il semble bien que l'on ne peut guère faire remonter autre chose que l'ha-

(1) Et non démocratique !

(2) Bréal, *Les Tables Eugubines*, 1875. Elles furent découvertes à Gubbio (Iguvium), en Ombrie ; d'où leur nom.

(3) Edon, *Nouvelle étude sur le chant lémural*, 8° Belin, Paris, 1884. On y trouvera les textes. Mais les solutions proposées n'ont pas toujours été acceptées.

(4) *Corpus Inscript. Latin*, t. VI, 2023 et suiv. pour Actes des Fr. Arvales ; t. I. 2e ed., p. 203 et suiv. pour Fastes et calendriers.

ruspicine, industrie privée divinatoire qui ne fut jamais en grande considération.

En bloc, la religion romaine archaïque, « la religion de Numa » comme on dit plus tard, était certainement très voisine des autres religions indo-européennes et construite des mêmes éléments : polythéisme naturaliste avec un dieu du ciel lumineux en tête. C'est *Dius*, qui se retrouvera plus tard dans Janus, le « dieu des dieux », le « créateur bienfaisant » du vieux rituel, dans Juppiter (*Dius pater*, cf. *Marspiter*), dans *Dius Fidius* identifié à diverses autres divinités : Jupiter, Semo-Sancus, etc. Il y a une *Dea Dia* qui fait pendant.

Puis diverses figures que nous avons rencontrées sous des formes voisines : déesse du foyer, du feu sacré de la maison : *Vesta* ; dieu de la guerre : *Mars* (=*Quirinus*) avec sa parèdre *Nerio* ; divinités ou génies de la maison : *Penates*, *Lares* ; divinités champêtres : la terre (*Tellus mater*, *Dea Dia*), génies des forêts (*Faunus*, *Silvanus*), génies ou dieu des semailles (*Saturnus*, avec la vieille déesse *Lua*), des moissons (*Consus* et *Ops*), de la croissance (*Ceres*), des fleurs (*Flora*), des fruits (*Pomona*), des prairies (*Pales*), des limites (*Silvanus*), de la rouille des céréales (*Robigus*), des sources (*Camenæ*, *Lymphæ*, *Fons* et *Fontus*, *Juturna*, *Egérie*), des fleuves (*Tiberinus*, *Volturnus*, etc.), du feu céleste (*Summanus*), du feu terrestre (*Volcanus* et *Maia*), du temps (*Angerona* pour les jours ; *Anna Perenna* pour les années), de la mort (*Larenta*, *Carna*, *Veiovis*), etc ; enfin les âmes des morts : *Manes*, *Ombres*, *Lemures*, *Larves*. Il y eut un culte des pierres, des arbres, des animaux dont nous apercevons les survivances.

Ces dieux originaires du pays sont les *Dieux indigètes*. Des dieux d'importation, *Dii novensides* vinrent se joindre à eux à partir de la dynastie étrusque

des Tarquins. Au cours d'une guerre contre les Sabins, Tarquin l'Ancien voua un temple à la triade Jupiter-Junon-Minerve, si vénérée des Etrusques : ce fut le temple de Jupiter Capitolin. Jusque là, la plèbe n'avait droit qu'à une religion privée, au culte familial : les *sacra publica* étaient l'apanage des Patriciens. Mais le temple de Jupiter Capitolin s'ouvrit à tous. Enfin, avec les Tarquins, l'influence grecque pénètre à Rome : on y introduit les *Livres Sibyllins* qui joueront un si grand rôle dans l'abandon des divinités nationales, et on crée un collège spécial pour le service des divinités nouvelles (Quindecemvirs). C'est une véritable révolution religieuse qui s'accomplit : la substitution des dieux grecs aux dieux romains.

C'est ainsi que Diane, Minerve, Vénus, puis Apollon, Liber, Mercure, Esculape, Proserpine, Artémis, Cybèle, s'introduisirent à Rome, supplantèrent les anciennes divinités, qu'on finit par oublier (*Dii incerti* de Varron), et amenèrent avec eux ces deux éléments inséparables : anthropomorphisme et scepticisme.

Encore une étape et les cultes de l'Orient : *Isis* et *Osiris*, Bellone, Mithra, raviveront dans l'Empire romain le sentiment religieux et attireront dans les cœurs cette soif du divin que le Christianisme est venu satisfaire.

Au total, trois aspects successifs résument l'évolution de la religion romaine : croyances archaïques vraiment nationales, liées aux grandes qualités morales qui ont fait la grandeur de Rome, — grécisation continue de la période républicaine, abandon des vieilles croyances et déclin parallèle de la moralité, — restauration de l'époque impériale et triomphe foudroyant des cultes orientaux, sensuels et

sanglants, mais pathétiques, mystérieux, promettant la purification du cœur et le bonheur de l'autre vie.

II. — LE PANTHÉON CLASSIQUE

A. — *Dieux Indigètes*

Pour le génie romain, les dieux étaient des forces surnaturelles (*numina*) et non pas des héros pour roman d'aventures. C'est pourquoi la personnalité de chacun d'eux était beaucoup moins délimitée, moins concrétisée que celle des divinités grecques.

D'autre part beaucoup de ces dieux romains avaient cédé la place avant l'éclosion de la littérature latine (1), et nous sommes par suite très peu renseignés sur eux. Mais ce serait un très grand tort de prendre notre ignorance comme preuve de leur inconsistance.

Enfin, beaucoup sont parallèles entre eux et semblent faire double ou triple emploi : *Faunes* et *Silvain*, *Lymphæ* et *Camenæ*, *Mars* et *Quirinus*, etc. Celà peut tenir à des origines diverses : un dieu sabin par exemple aura les traits d'un dieu proprement romain ; celà peut tenir à ce que nous ne savons plus distinguer leurs traits individuels ; celà peut tenir enfin à l'abus des synonymes propre au formalisme scrupuleux des Romains. Pour être sûr d'invoquer un dieu sous tous ses aspects, sous tous les noms qui lui plaisaient, on multipliait ceux-ci, on en dressait des listes, les *indigitamenta*, véritables litanies de noms divins (2).

(1) Au temps d'Ennius la fusion avec les dieux grecs était déjà opérée.

(2) On a ainsi pour *Junon* : Iterdica, Domiduca, Fluonia, Ossipago, Cinxia, Lucina, etc. *Nomina numina* ! C'est un « travail microbien qui décomposait incessamment l'idée divine » (A. Baudrillart, *l. c.* p. 11), et avec la fureur d'abstraction d'un peuple de juristes.

Janus (1) n'eut jamais d'équivalent grec : c'est un dieu bien authentiquement latin et romain, qui très anciennement tenait le premier rang dans les croyances, comme son prêtre, le *Rex Sacrorum*, dans le cérémonial.

Il ne constituait nullement d'ailleurs une déité abstraite et inconsistante, comme on se plaît à en attribuer aux Romains : l'imagination en faisait un roi de l'âge d'or, accueillant pour Saturne et recevant de lui l'agriculture et l'art nautique.

Quand, comment, et pourquoi devint-il le *dieu de la porte*, comme Vesta l'était du foyer ? Est-ce par une simple assimilation philologique, comme celà s'est vu souvent ? (2) Il est possible. Porte de la case primitive et porte de la ville sont sous sa protection (3). Il ouvre et il ferme (*J. patulcus* et *J. clusius*), il préside au départ et au retour ; il a donc deux visages (*bifrons*), et son temple restera ouvert tant qu'il y aura départ et retour, c'est-à-dire pendant toutes les guerres (4).

De là l'importance de son culte dans l'Etat. Par là même aussi, il est le dieu de tous les commencements: du jour (*J. matutinus*), du mois (*kalendæ*), de l'année (*Januarius* = Janvier), de toute entreprise, de toute industrie ; il est à l'origine même de la vie, (*consivius*, *J. Pater*) ; finalement il redevient le démiurge du début (5).

Les calendes de chaque mois étaient ses fêtes ;

(1) Etymol. probablement *Dius* (Djanus), cf. Zeus, Ziou, etc., = brillant.

(2) De là la théorie de Max Muller, sur la « maladie de langage. » Un fait exact devient une erreur quand on le déforme en système.

(3) Comparer *Limentinus* pour le seuil, *Cardea* pour les gonds, etc.

(4) Cette coutume subsistait encore au IV[e] s. après J.-C. — En 11 siècles le temple de Janus fut rarement fermé et toujours pour peu de temps !

(5) Ovide, *Fastes*, I, 117 39 ; Macrobe, I, 9, 14.

on lui offrait alors au Janual, son temple, un gateau spécial. Mais celles de Janvier, les *strênæ*, étaient populaires entre toutes : on échangeait des cadeaux et l'on mettait en train tous les travaux habituels de l'année.

On le confondit souvent avec *Portumnus* et *Portus Tiberinus*, dieux des ports, de la batellerie, qui ouvrent les portes sur la mer comme Janus sur la terre. Assimilation philologique encore. (*Portunalia*, le 17 août).

En dehors de Rome, il y a peu de traces du culte de Janus. On lui associa d'abord *Djana*, féminin de Janus, déesse de la lune comme lui du soleil, puis *Vesta*, le feu du foyer, et plus tard Junon, par assimilation verbale.

Mars, au nom énigmatique, était également honoré dès les temps les plus reculés en Italie comme l'une des divinités principales et celà chez toutes les anciennes peuplades italiques. Etrusques, Ombriens, Sabins, Osques, Latins avaient déjà leur mois de *Mars* ; à Rome on conservait sur le Palatin, la première habitée des sept collines, les lances prophétiques (*hastae marciae*) et les douze boucliers (*ancilla*) qui s'agitaient d'eux-mêmes aux heures critiques. Le *flamen Martialis* comptait parmi les trois flamens majeurs (1).

Parallèlement, sur le Quirinal était honoré *Quirinus* dont les attributs étaient les mêmes et qu'anciens et modernes ont toujours identifié à Mars. Celui-ci représentait l'apport latin et probablement même celui de la tribu des Ramnes, Quirinus celui des Sabins ; mais il resta le mars civil.

Ce Mars-Quirinus antique était avant tout un dieu

(1) On avait d'abord le *Rex* (Janus), puis *Fl. Dialis* (Jupiter), *Fl. Martialis*, *Fl. Quirinalis* (Quirinus).

rustique, hôte des grands paturages et des forêts ; le loup (1), le pic, animaux forestiers, ce dernier considéré comme prophétique parce qu'il annonce la pluie, lui étaient consacrés. On le confondait ainsi avec *Faunus* et *Silvanus*. Le chêne, le cornouiller, le laurier, le figuier étaient ses arbres préférés. Après le défrichement des grandes forêts, Mars devint le protecteur des récoltes, champs, vignobles et vergers (2), le dieu du printemps où la végétation s'épanouit en promesses et de l'automne où l'on en recueille les bienfaits. C'étaient là aussi les dates de ses fêtes.

Tout le mois de mars lui était voué (3). Pendant les 20 premiers jours, les Saliens, voués à son culte, procédaient à des purifications et portaient dans toute la ville en procession les boucliers sacrés. Aux ides, le 15, on chassait le vieux Mars, *Mamurius Veturius* : un homme couvert de peaux de bêtes et représentant la végétation desséchée de l'année précédente ou l'esprit pernicieux pour les récoltes. Le 19, purification solennelle des armes de guerre. Le 14 avaient eu lieu les courses de chevaux qui ont fait de Mars un dieu de la cavalerie.

Dans les calamités publiques, on dévouait à Mars une génération, *ver sacrum*, qui à vingt ans devait s'exiler : un certains nombre de ces émigrations, souvenir probable d'anciens sacrifices humains, sont connues dans l'histoire.

Le 29 mai, à Rome, avaient lieu les *Ambarvalia* (4),

(1) Cf. La louve de Romulus. En sabin loup = *hirpus* ; d'où les *Hirpini*, collège sacerdotal. — Pour le Pic : Cf. *Picus Martius*.

(2) V. Caton, *De re rustica*, 83.

(3) Janvier et Mars sont les seuls mois romains à dénomination religieuse et encore seul le premier jour de janvier était-il réellement consacré à Janus.

(4) Comparez *ambire* : on processionnait autour des champs. Fête absorbée et transformée par les Rogations.

cérémonies de purification pour les champs et la ville elle-même. A Mars était adressé le sacrifice des *suovetaurilia*, porc, bélier et taureau, avec la prière, conservée par Caton, de veiller sur les campagnes et, plus tard, de donner la victoire au combat.

En octobre, avait lieu une série de fêtes analogues à celles du mois de mars. Les courses de chevaux s'y terminaient par le sacrifice du coursier de droite dans l'attelage vainqueur : *october equus*. On se disputait sa tête détachée du corps. C'était un rite de récolt, comme nous en avons vu à plusieurs reprises.

Et pourtant à l'époque classique Mars est un dieu de la guerre. Quand on la déclare, le général frappe les *ancilia* en disant : *Mars, vigila* ! A la victoire, on lui offre des sacrifices. *M. Gradivus*, qui autrefois était vraisemblablement dieu de la croissance, devient, par un jeu de la sémantique, le dieu des fantassins. Sous l'Empire, *M. Ultor* est le protecteur des légionnaires. Comment s'est opérée cette transformation ?

Peut-être l'attirail guerrier des Saliens était destiné à chasser des récoltes les influences malfaisantes : le cas serait loin d'être unique (cf. les Curètes, par ex.) (1). La substitution du caractère guerrier se serait accomplie de ce fait lentement et sans secousse, facilitée encore par l'arrivée d'Arès en terre latine. On peut admettre aussi que de très bonne heure Mars avait un caractère complexe et possédait déjà l'humeur guerrière.

On lui donnait primitivement comme épouse une vieille déesse mal connue *Nerio*, probablement

(1) Les boucliers sacrés existaient également dans la religion grecque primitive et dès l'époque égéenne. Comparez palladium et égide.

apportée par la famille sabine des Claudii (1), ou encore *Anna Perenna* (2), ou *Duelona* (=*Bellona*) autre équivalent de Nerio (3).

Très voisins de Mars, sinon même simples épithètes personnifiées, étaient originairement **Silvanus**, le Forestier, gardien des bornes du champ, dieu tutélaire et prophétique, mais parfois tracassier et malin, **Faunus**, le Propice, le fécondateur des troupeaux (*F. inuus*), l'inspirateur des songes prophétiques, le dieu de la vie pastorale et agricole. L'un et l'autre tenaient très peu de place dans le culte officiel et c'est sans doute ce qui les amena au rang de divinités secondaires.

On rattachait au culte de Faunus (*F. Lupercus*) un vieux rite agraire indo-européen conservé sous la forme des *Lupercales* (15 fév.). C'était une cérémonie purificatoire assez analogue à celle de Mamurius Veturius. On y sacrifiait des chèvres et des boucs, en substitution des anciennes victimes humaines. Puis les Luperques couraient à travers la ville, conférant aux femmes la fécondité en les frappant de leurs lanières en cuir de bouc. Un repas solennel clôturait la fête qui devenait alors extrêmement licencieuse (4).

(1) D'où probablement le surnom de Néron.

(2) Parce que la fête de celle-ci se célébrait le 15 mars, début de l'année civile autrefois.

(3) Le culte primitif de Mars fut certainement sanglant et cruel. D'ailleurs « on ne retrouve peut-être chez aucun autre peuple autant de rites attestant la suppression d'anciens sacrifices humains. Il paraît même (cf. Ovide *Fastes*, v. 623) qu'on y avait connu la coutume de tuer les vieillards à un âge déterminé ». Lefébure, dans *Rev. Hist. des Rel.* 1909, t. 59, p. 79. Le *Romanus atrox* avait bien mérité son surnom. — Le grand travail de W. Manhardt, *Wald und Feld Kulte*, Berlin, 2 vol. in-8°, 1905, fourmille de faits et d'exemples aptes à faire comprendre la transformation de Mars.

(4) Ici encore il faut renvoyer à Manhardt, partic[t] t. II, p. 330 et suiv. Le cuir de bouc est un symbole de fécondité. D'autre part le bouc est souvent un substitut d'un loup ou du chien, personnifiant

C'était encore une sorte de Mars rustique que *Robigus*, la Rouille des blés personnifiée, dieu particulier à la banlieue romaine. Les *Robigalia* du 25 avril comprenaient elles aussi le sacrifice d'une brebis et d'un chien fauve, symboles du démon des céréales (1).

Saturnus, antique Dieu des semailles (*sata*) et de la richesse agricole, avait sa légende comme Janus. Mais influencé très tôt par le Kronos grec, plus tard même par les Molochs orientaux, il acquit une physionomie très complexe et toute nouvelle : le dieu qui dévore ses enfants et avale la pierre enveloppée de langes, le dieu détrôné.

Les Saturnales (le 15 décembre) n'étaient d'abord qu'une fête des semailles, où on immolait un porc à Saturne. Mais organisées en 217 av. J.-C. après Trasimène, et développées encore par César, elles furent prolongées par six jours de réjouissances. Les esclaves étaient admis au sacrifice ce qui leur conférait cette « liberté de décembre » dont parle Horace. Malgré le sens péjoratif donné depuis à leur nom, les Saturnales n'avaient ni les cruautés ni les débauches de beaucoup d'autres fêtes païennes, car les Pères n'y ont critiqué que les jeux de gladiateurs.

On associait à Saturne *Lua*, ennemie des moissons. *Consus* était un autre dieu des semailles et des travaux agricoles, associé à *Ops*, divinité peu connue. Les *Consualia* avaient lieu au 15 décembre et le

le génie du champ. Cf. rite de la dernière gerbe chez les Germains et autres indo-européens et aussi le rapprochement entre *hircus*, bouc et *hirpus* (sabin) = loup. — C'est le pape Gelase qui fixa au 15 février la Purification de la Vierge pour faire oublier les Lupercales.

(1) Cf. Ovide, *Fastes*, IV. 905. — Ces fêtes tombèrent également au dernier degré de la licence. — Bien frappantes sont ces répliques d'un même rite fondamental : on a l'impression que chacun représente l'apport d'une tribu différente.

21 août ; les fêtes d'Ops suivaient à quatre jours d'intervalle. A ces fêtes on déblayait l'autel de Consus, couvert de terre pendant le reste de l'année, et on laissait les animaux agricoles, couronnés de fleurs, en liberté. C'est aux Consualia d'août qu'eut lieu l'enlèvement des Sabines.

Probablement faut-il voir aussi en *Semo Sancus* un antique génie des semailles, devenu grâce à la seconde partie de son nom le gardien des serments, *Dius Fidius* (1).

Jupiter (2) honoré de toute antiquité par les peuples italiques, ne tenait pas cependant le premier rang de la hiérarchie divine aux époques archaïques : les litanies et les monnaies en sont le témoignage irrécusable. Peut-être était-il un double de Janus, répandu chez toutes les tribus latines au lieu d'être restreint comme lui à une seule.

En tout cas son premier sanctuaire à Rome fut un bois de hêtres (*J. Fagutalis*), avec oracle, sur l'Esquilin.

Jupiter apparaît comme un dieu de lumière (*J. Lucetius*) à qui sont consacrées les ides, époques de la pleine lune ; un dieu des phénomènes célestes et atmosphériques (*J. Fulgus, Tonitrualis, Pluvius, Elicius*=qui fait descendre la pluie) (3) ; mais aussi un dieu de la force créatrice (*J. Liber*), de la vie agricole (*J. Dapalis* : dieu des semailles, *J. Terminus:* dieu des bornes), de la fécondité des vignes : c'est à lui que sont consacrées les *Vinalia* (23 avril :

(1) La fameuse et unique statue découverte à Rome en 1855 porte ces quatre mots comme inscription.

(2) De *Dius*, gén. *Diovis*, et *pater*. — En étrusque : *Tinia* ou *Tina*.

(3) Dans la cérémonie de l'*aquœlicium* on versait de l'eau sur le *lapis manalis* pour obtenir la pluie. On retrouve à peu près partout et dans tous les temps des rites analogues ; les Germains versaient de l'eau dans les puits pour les empêcher de tarir

V. priora ; 19 août : *V. rustica* ; 11 oct., après vendanges : *V. meditrinalia*, fête du vin nouveau).

Il est le dieu de la cité et des traités d'alliance (*J. Feretrius*) (1), le dieu de la Victoire (*J. Victor*) et des armées (*J. Stator*, = qui sistit aciem), de l'alliance latine (*J. Latiaris*). Quand Tarquin eut introduit dans le temple à trois nefs du Capitole la triade étrusque : Jupiter-Junon-Minerve et les rites toscans, Jupiter prit le titre de Capitolin, en attendant celui d'*Optimus Maximus* qu'il tiendra des écoles philosophiques.

Le temple de Jupiter Capitolin fut désormais le centre du culte officiel, national et municipal. Le dieu y siégeait sur la chaise curule ; devant lui le jeune romain recevait ses droits de citoyen, le magistrat entrait en charge ; on y conservait les communiqués victorieux et les indemnités des vaincus.

Cette extension continue de la personnalité de Jupiter amena l'incorporation au grand dieu de plus d'une figure locale ou secondaire : *Dius Fidius*, — *Summanus* qui semble avoir été un dieu sabin de la foudre nocturne ou matinale, avant d'être celui des voleurs, — peut-être le soleil divinisé, qui fut certainement honoré très anciennement, mais on ignore sous quel nom.

Junon, honorée de tous les peuples du Latium, fut d'abord le *genius* féminin (*tutela pariendi*) : chaque femme a sa *juno*, comme chaque homme son genius c'est-à-dire son principe de virilité. L'un comme l'autre au début sont conçus sous la forme de serpents. Puis elle devient la parèdre de Jupiter

(1) D'où la grande formule sacramentelle : *per Jovem Lapidem*. — Pour d'autres il s'agit de la pierre sacrée sur laquelle on immolait les victimes. — L'ancienne explication de *J. Feretrius*, faisait dériver ce nom des trophées que les généraux vainqueurs venaient déposer dans un sanctuaire.

et, comme telle, déesse de lumière (*Lucetia*, *Mater Matuta*, lumière du matin, comme Janus Matutinus), déesse lunaire à qui la *Regina sacrorum* immole à la nouvelle lune (calendes) un agneau ou une truie (*J. Regina*). Tout le mois de juin (*junonius*) lui est consacré. Etant la lumineuse (*Lucina*) elle devient la sage-femme divine, celle qui fait voir le jour à l'enfant. En conséquence elle assiste la jeune épousée (*J. Pronuba*), lui prodigue ses conseils (*J. Moneta*) (1), préside à l'hymen (*J. Juga*), en assure la fécondité, veille à la délivrance de l'accouchée (*J. Sospita*). Au total Junon personnifie la divinité protectrice de la matrone romaine.

Vesta perpétue, parallèlement à *Hestia*, mais indépendamment d'elle, le vieux culte indo-européen du foyer, foyer privé et foyer public (*V. publica P. R.*), du foyer où l'on cuit la farine délayée du pain primitif : ses fêtes du 9 juin sont aussi celles des meuniers et des boulangers. Divinité foncièrement italique, elle possédait, depuis une antiquité reculée, ses prêtresses, les 4 Vestales, puis 6 au temps des rois, choisies par le *Pontifex Maximus* (2) pour représenter sa « famille » au foyer de l'Etat dans la *Regia*.

C'est entre 6 et 10 ans que les vestales, pour trente années, étaient consacrées au culte de Vesta. Elles devaient être sans défaut corporel et posséder encore leur père et leur mère. On connait leur tâche : l'entretien du feu perpétuel et la garde de l'eau

(1) En 269, un atelier monétaire fut établi au Capitole sur l'emplacement du sanctuaire de *J. Moneta*, mais en conserva le nom, d'où notre mot français *monnaie*.

(2) Au *Pontifex Maximus*, le *Rex* même était subordonné. — Ce nom de *pontifex* reste énigmatique. Il ne suffit peut-être pas pour l'expliquer de rappeler que le Pont sublicius était un pont sacré, d'où le fer était proscrit.

puisée à la source Egérie ou Camène. Le feu était renouvelé chaque année, en mars, par frottement de bois séché. Les vestales conservaient également le sang de l'*Equus october* et du veau des *Fordicidia*.

Le culte de Vesta consistait en offrandes de mets, de saumure, de farine d'épeautre grillée, pilée et salée (*mola salsa*), en prières quotidiennes et en une fête annuelle, les *Vestalia* (9 juin) : les vestales ofraient la *mola salsa* et les femmes venaient pieds nus processionnellement demander la bénédiction de leur ménage. Les autres cérémonies nous sont mal connues.

Lares et **Penates**. Les deux Pénates sont des *dii* ou *divi*, à la différence de *Lar* et de *Genius* : ils sont les protecteurs de la pièce aux provisions d'hiver (*penus*) reculée au fond de la maison (*penetrale*). La table, avec la salière, les écuelles et le plat, leur est également vouée et on leur offre les prémices de toute nourriture (1). Le foyer qui sert à la cuisine et l'enfume (cf. *atrium* de *ater*) est leur autel, avant qu'un *sacrarium* spécial, le laraire, ne soit chargé de porter leurs deux statues avec celle du Lare. On y joignit d'abord Vesta, puis tous les autres dieux honorés dans la famille. Tous ces dieux familiers tiennent au cœur au même titre que la maison natale. C'est le père de famille qui seul a qualité pour accomplir les rites qu'ils exigent. La *Regia* possédait également ses *Penates patrii*.

Les Lares (en étrusque *lar*=chef), ne sont point des divinités ni des morts divinisés, mais des esprits bienfaisants. Dans le *Chant des Arvales* et dans Caton, ils apparaissent comme des puissances favorables aux laboureurs (cf. les *Semones*) ; on les honore dans les bois sacrés, on leur sacrifie spécialement le

(1) A l'un les boissons, à l'autre les aliments solides.

chien ; ils sont alors très voisins de Silvain et de Priape. A la jonction de deux territoires, on honore les *Lares compitales*, qui présideront ensuite aux carrefours et dont le culte devient par là petit à petit un culte public (*Lares præstites*, L. tutélaires).

Plus tard seulement, sous l'influence de la vie de cité, les Lares sont confondus avec les Mânes et leur culte devient analogue à celui des Pénates (1).

Tellus. Avec son antique époux *Tellumo*, *Tellus mater* personnifiait la fécondité de la terre ; elle se confondit très vite avec *Ceres* (de *créare* ?, du campanien *kerus*, génie ?), la « déesse » importée de Campanie, qui l'avait reçue elle-même des colonies grecques (VIII-VII s. avant J.-C.).

Aux *Fordicidia*, en avril, on lui immolait une vache pleine pour assurer la prospérité des semailles ; avant la moisson, et, parce qu'elle offrait une demeure aux morts, devant le corps d'un défunt on lui immolait une truie (*porca præsentanea*). En qualité de *Bona Dea* (=*Ops*, *Maia*, *Fauna*), déesse de fécondité dont le nom était tenu secret et le culte interdit aux hommes (2), elle était honorée par les Vestales et par les femmes dans des fêtes nocturnes qui tournaient à l'orgie (décembre). Après la fusion avec Cérès, la *Bona Dea* devint *Dea Damia*, en même temps que Bacchus remplaçait le vieux *Liber Pater*. Le culte de ces divinités, quoique très populaire, resta essentiellement grec. Tellus n'avait qu'un temple à Rome, construit en 268 av. J.-C. à l'occasion d'un tremblement de terre ; Cérès y avait été officiellement introduite dès 496 pour conjurer une disette. Les *Cerealia*, d'abord fêtes extraordinaires, furent en-

(1) Pour quelques érudits, le Lare est l'esprit où s'incarne la race et Pénate serait une simple épithète.
(2) Affaire Clodius.

suite célébrées annuellement du 12 au 19 avril pour rappeler l'invention de l'agriculture ; en plus des offrandes et sacrifices, elles comportaient des courses de chevaux et un lâcher de renards avec torches allumées à la queue pour conjurer la rouille des céréales.

Pomona, Flora, Pales sont également de très antiques divinités rustiques de l'Italie. Pomone s'est vue rapprochée par la légende de *Vertumnus*, l'antomne (*Annus vertens*). Quant à Palès, dont les fêtes (21 avril) se célébraient le jour anniversaire de la fondation de Rome, c'était, avant l'époque historique, un dieu, et, plus tard, une déesse de la nature, de la vie rustique et pastorale. Aux Palilies, célèbres par la description d'Ovide (1), il y avait une lustration des maisons et des étables (2), avec fumigations de souffre et offrande de gâteaux, et le soir, des feux que l'on devait franchir en dansant.

Camenæ. Le culte des eaux et celui du feu souterrain (*Volcanus* et *Maia*) semblent avoir tenu chez les anciens italiques beaucoup moins de place que chez leurs frères du Nord. Néanmoins ils révéraient beaucoup d'esprits des eaux : *Fontus*, *Juturna*, *Lymphæ* (les nymphes), qui président aux sources en général, *Camenæ* locales, comme *Egeria* près de la porte Capène. Elles ont des pouvoirs magiques (cf. *lymphatici*) et divinatoires, sont les déesses des *carmina* (incantations, d'où plus tard les Muses), et aussi des guérisons ; en particulier *Carmentis*, qui deviendra la mère d'Evandre dans la légende, a la spécialité de hâter la délivrance.

Genius. A défaut de textes antérieurs aux

(1) *Fastes*, IV, 728 s.q.

(2) Avec les cendres prises au foyer de Vesta, mélange provenant de tiges de fèves, de sang d'*October equus* et du veau mort-né des *Fordicidia*.

guerres puniques, la langue révèle l'antiquité du culte du génie individuel, de la force virile (*tutela generandi*) parallèle à la *juno* des femmes. On l'honorait sous la forme du serpent, tout comme chez beaucoup de noirs contemporains ; si bien, qu'au dire de Pline, sans les incendies, la ville eut été infestée de serpents (1).

Le genius des ancêtres ne pouvait manquer de s'identifier avec les Manes ; puis tout cela se confondit avec les Pénates et les Lares.

Toute chose a son genius, sa force cachée, les dieux eux-mêmes (non chez les Grecs), les villes, les lieux (*genius loci*), les états, les empereurs, etc. *Bonus Eventus, Fatus Bonus*, est le bon génie, issu d'une personnification du destin (*fatum*). Les *Fatae* des inscriptions viennent de là (2).

Manes, les bons, (cf. *immanis*) ainsi nommés pour les conjurer plus que pour les louer, sont l'objet d'un culte exclusivement familial, mais archaïque et peu connu. Sur les tombes avaient lieu primitivement des sacrifices humains ; on leur substitua des poupées de cire (*maniae, oscilla, pilae*) suspendues aux arbres, le sacrifice d'un chien à l'antique *Mania*, des combats de gladiateurs, qui furent primitivement des jeux funèbres. Neuf jours après les funérailles, premier anniversaire (*novemdiale*) : on offre des fleurs, des débris de vases, des fruits, du sel, du vin, des fèves, des œufs, du lait, du miel ; le myrte, le lys, la rose, le crocus, la violette sont les fleurs habituelles des *horti religiosi*. Aux *Feralia* (en février), fête des

(1) De là les légendes de grands hommes nés de serpents ou changés en serpents, cf. *Æneid*. v. 85 sq. — Pour l'antiquité du culte, cf. la vieille *Genita Mana* à qui on sacrifiait des chiens pour obtenir la protection de la famille, et les expressions *lectus genialis* et *indulgere genio*.

(2) Cf. nos fées ; mais elles sont surtout redevables à la mythologie celtique et germanique.

morts, on renouvelle ces offrandes. (Les jours de ces fêtes consacrés aux morts de la famille sont proprement les *Parentalia*). Le sigle D. M. S. est suffisamment connu.

Les morts étaient en rapport avec les dieux des régions souterraines par la fosse ouverte à la fondation d'une ville (le *mundus*), où l'on jetait la terre apportée de la patrie et, trois fois par an, les prémices ; cette fosse était fermée par le *lapis manalis*, dalle censée s'ouvrir sur le monde inférieur.

Parmi les morts, les criminels et tous ceux qu'une mort violente avait privés de sépulture, paraissaient les plus redoutables : sous forme de spectres ou de squelettes, ils revenaient tourmenter les vivants (*larvae*). Les autres fantômes (*lemures*) étaient moins redoutés. Pendant les neuf jours qui suivaient un décès comme pendant tout le mois de mai on avait à se protéger cependant contre eux : le père de famille, pendant la nuit, parcourait la maison en jetant derrière lui des fèves noires pour « se racheter et racheter les siens » (*Lemuralia*, 9,11 et 13 mai) (1).

Dii incerti. D'un certain nombre des plus antiques divinités latines, nous ne connaissons que le nom. Telles sont : *Furrina*, qui possédait un temple, un *flamen*, des fêtes au 25 juillet ; *Diva Angerona* (21 décembre : *Divalia* ou *Angeronalia*=retour du soleil après le solstice ?) ; *Anna Perenna* (15 mars : ancien premier de l'an) ; *Libitina*, antique Vénus latine (*V. Libitina*), devenue, comment et pourquoi ? déesse des funérailles ; elle avait un bois sacré et un temple où l'on versait une pièce de monnaie à chaque

(1) Bien avant Pythagore et dans les plus anciennes croyances égyptiennes, la fève paraissait un réceptacle de vie très puissant, une incarnation de l'âme des morts. Pour les initiés et les orphiques, en manger c'était manger la tête de ses parents.

décès ; *Virbius* (le soleil ? Asclepios (Wissowa) ? le compagnon des *Vires*, nymphes des bocages verdoyants ?), etc.

B. — *Dieux importés*

Diane, l'antique parèdre de Janus se trouva hellénisée aussitôt que son culte se répandit. Dans la littérature, dans les arts, elle s'identifia complètement avec Artémis. Cependant quelques sanctuaires conservèrent ses anciens rites : Nemus, aujourd'hui Némi, dans les Monts Albains ; Aricie, centre d'un culte étrange et disparate, où l'on n'obtenait le sacerdoce qu'en tuant le prêtre en exercice, où des fêtes nocturnes étaient célébrées par les femmes à la lumière des torches ; mont Tifata, près de Capoue; à Rome, sur l'Aventin, les fêtes étaient également réservées aux esclaves et aux femmes (ides d'août). Tout celà atteste une ancienne divinité rurale des forêts. Elle devint souvent le synonyme de *Luna*, qui eut un culte très ancien mais très peu connu. « Plus on approche des derniers temps du paganisme, remarque M. Legrand, plus on voit que, d'une manière générale, le soleil et la lune se dégagent d'Apollon et de Diane et même sont juxtaposés, avec leur caractère de divinités astronomiques, à ces personnifications morales » (1).

Minerve (anc. *Menerva*, de *mens*) ne nous est plus connue que sous sa forme hellénisée de déesse de l'intelligence, des arts et de l'industrie. Elle fut introduite à Rome par les Etrusques qui l'avaient reçue de Falériès. Avec Jupiter et Junon, elle forme la triade étrusque. La fête des corporations reconnues

(1) *Dict. des antiquités* de Daremberg et Saglio, t. III, 2e p., p. 1391.

par l'Etat (grandes *Quinquatries*, 19 mars), celle des joueurs de flûte (petites *Quinquatries*, 13 juin) devinrent ses solennités. Elle parut pour la première fois dans un *lectisternium* en 217 avant J.-C. (1).

Fortuna, qui n'était pas une divinité romaine mais des régions nord-est de l'Italie, fut très anciennement introduite et répandue mais sans perdre l'indétermination originelle de son caractère. Divinité champêtre (fête le 24 juin), déesse mère, personnification des dérogations fortuites au rigide destin, elle finit par s'assimiler aux plus disparates dévotions : *Fides*, *Spes*, *Panthea* (=déesse de toutes les classes sociales).

Les **Dioscures** arrivèrent à Rome, avec les Cabires, à la fin du IVe siècle, en conséquence d'un vœu du dictateur à la bataille du lac Régille. Restés grecs de caractère et d'aspect, ils furent honorés comme protecteurs dans les combats et guides du navigateur; puis, sous l'Empire, ils prirent un caractère funéraire symbolique très curieux, en raison de leur légendaire séjour alterné au ciel et dans les enfers.

Vénus primitivement très voisine de *Flora*, *Libitina*, *Feronia*, était la déesse de la nature en fleurs, du printemps de la vie et du printemps de l'année. De là l'assimilation à Aphrodite, mais en ne retenant de celle-ci que l'aspect voluptueux. D'où les types plastiques en compagnie de Cupidon. — *Feronia*,

(1) Le *lectisternium* est une cérémonie propitiatoire ou l'on sert un repas aux dieux étrangers étendus sur des lits de parade. Probablement cet usage est-il emprunté aux Grecs. C'était aux Duumvirs, surveillants des Livres sibyllins, que revenait le droit d'ordonner ces cérémonies. Elles furent des occasions d'introduire des divinités étrangères dans des buts plus politiques que religieux. Le premier lectisternium date de 389 av. J.-C. (Tive-Live, V. 13). Il comprenait trois couples divins. Celui de 217 en comprenait six, et était accompagné d'un *ver sacrum*.

qui fut apportée à Rome par les Sabins, était une déesse de la végétation des céréales. Honorée en compagnie du dieu solaire *Soranus*, elle avait sa fête au solstice d'été : les *hirpi sorani* y marchaient sur des charbons ardents pour favoriser la maturation des moissons.

Hercule et **Apollon** furent importés, par l'Étrurie, de la Grande Grèce et spécialement de Cumes, le premier à une époque inconnue, le second par Tarquin le superbe en 432 av. J.-C., à la suite d'un vœu pendant une peste. Ils devinrent vite très populaires sans rien dépouiller de leur physionomie originelle.

Liber Pater (cf. *libare*) était un dieu italique très ancien, protecteur semble-t-il, de la vie humaine et de la vie champêtre, mais sans lien aucun avec la vigne, peut-être un dieu de la fécondité. Aux *Liberalia* (27 mars) avaient lieu des phallophories ; on lui offrait des gâteaux ; les jeunes gens quittaient la robe prétexte. C'était donc vraisemblablement une ancienne fête d'initiation. Mais dès que Dionysos eut été apporté des colonies grecques en Campanie, la fusion se produisit, par l'intermédiaire du Iacchos des mystères. Le culte de *Bacchus* prit dès lors un développemement nouveau, grâce à son alliance avec la brillante viticulture italienne. Les collèges de vignerons et de marchands de vin l'adoptèrent d'enthousiasme.

Quant aux fêtes orgiastiques des *Bacchanales*, apportées également de la Grande Grèce vers la fin du III[e] siècle av. J.-C., elles durent être interdites en 186 av. J.-C. après un procès fameux où furent impliquées sept mille personnes et où se révélèrent toute espèce de forfaits (1).

(1) Tite-Live, XXXIX, 8-19.

Céres, Mercure, Vulcain, Neptune sont également, sous leur forme classique, des divinités d'importation fondues avec des dieux indigènes archaïques. La première devint rapidement, sous l'influence du culte de Dèmêter, le substitut plastique de *Tellus, Ops, Bona Dea*, même de *Fortuna. Mercure*, (de *merx*), qui, sans aucun doute, était une très ancienne divinité italique, nous apparait assimilé à Hermès dès les guerres puniques. Il était associé à Cérès, comme le commerce à l'agriculture. Son premier temple à Rome lui fut dédié en 495, à la suite d'une disette et sur l'ordre des *Livres Sibyllins*. Il était avant tout le dieu de la confrérie des *Mercuriales* qui comprenait tous les commerçants groupés aux abords du *pomœrium*. Sans doute possédait-il de nombreuses chapelles aux carrefours. Sa personnalité ne cessa de s'élargir : sous l'empire il personnifiait le peuple romain et, dans les provinces, il s'assimilait aussi bien des divinités orientales que des dieux gaulois.

Le vieux *Vulcanus* était très honoré en compagnie de *Maia* (pour *maj-ia*, d'où *maius*, le mois de mai), comme divinités de la croissance des végétaux (de là leurs fêtes au 23 mars), mais plus encore comme les dieux du feu tel que l'utilise la métallurgie (*V. mulciber, M. volcanalis*). Destructeurs et bienfaisants tout à la fois, c'est à eux qu'on demandait d'arrêter les incendies (*Stata Mater*) (1).

Le vieux *Neptunus* n'avait vraisemblablement aucun lien avec la mer : aux *Neptunalia* (23 juillet), on construisait des huttes de feuillage (*umbræ*, cf. *Scenopegia*, Fête des Tabernacles) qui sont pour nous des énigmes. Où et pourquoi se fit l'assimilation

(1) Le Volcanal, plateau qui domine les comices, étant regardé comme le lieu de réconciliation des Latins et des Sabins, le culte de Vulcain prit une signification politique. Quant à Maia, on la confondit avec la Maia grecque, mère de Mercure.

avec Poseidon, dont l'histoire est également pour nous pleine de problèmes ? nous l'ignorons. Dans la plus ancienne circonstance où figure son culte (lectisterne de 399), il est déjà tout hellénisé et souverain des océans (1).

Proserpine et **Hécate**, à la différence des précédents, sont purement grecques d'origine, bien que nominalement latinisées, l'une par *Libera*, l'autre par *Luna* et *Diane*. C'est en 496 av. J.-C. que fut introduite, sur un oracle sibyllin, la triade Dèmêter-Dionysos-Coré (Perséphone), sous la forme Ceres-Liber-Libera. Proserpine garda toujours son aspect spécialement infernal. C'est ainsi qu'en 249 un nouvel oracle des livres sibyllins ordonna la célébration de trois nuits sacrées en l'honneur de *Dis Pater* (2) et de Proserpine, fête qui. réorganisée par Auguste, donna les *Ludi sæculares*. Quant à Hécate, c'est surtout la Magicienne, et toujours sous sa forme triple, que les Romains connurent en elle.

III. — LES CULTES ORIENTAUX

C'est par l'intermédiaire de l'hellénisme triomphant que l'Orient hellénisé soumit à son ascendant le monde romain. Ses cultes qui n'étaient plus d'impersonnelles formes du civisme, mais ébranlaient l'être individuel jusqu'en ses plus intimes profondeurs, triomphèrent vite des anciens rites désormais sans saveur. En décomposant le solide organisme des croyances nationales, ils préparèrent le triomphe du christianisme.

(1) Pourtant dans le nord de l'Italie et en Afrique, il est plus spécialement le dieu des lacs et des sources.
(2) Calqué pour le nom et pour la chose, sur l'épithète divinisée *Ploutôn*.

Aux Latins l'Asie Mineure donna Cybèle ; l'Egypte, Isis et Sérapis ; la Syrie, son Astarté sous forme de la *Syria Dea* ; la Perse, Mithra, seule divinité des pays non annexés qui se soit installée à Rome, qui resta purement exotique, et qui, sans avoir eu la moindre prise sur l'âme hellénique, bouleversa l'âme romaine.

Cybèle, la *Magna Mater*, ouvrit la brèche par laquelle tout l'Orient allait passer. Son culte, qui incluait celui des arbres, des animaux et des pierres, qui exigeait des cérémonies sensuelles et un extatisme violent tout-à-fait contraires à la dignité romaine, fut apporté à Rome pendant la seconde guerre punique, en 204 av. J.-C., comme accompagnement de l'aérolithe noir dont Attale, roi de Pergame, faisait don au peuple romain. Scipion Nasica l'installa au Palatin et la défaite d'Annibal à Zama confirma la confiance qu'on venait de mettre en la déesse de l'Ida et de Pessinonte. C'était une déesse de la terre, mère féconde de toutes choses, souveraine maîtresse des fauves. Elle est l'épouse d'Attis, mais garde de ses origines le régime du matriarcat, où le mari est subordonné à la femme.

Quand les Phrygiens (indo-européens) furent chassés de Thrace et s'installèrent en Asie Mineure, ils firent de leur Attis l'équivalent du Dyonisos Sabazios et adoptèrent les étranges pratiques des Galles et des moines mendiants (métragyrtes).

Très voisine de Cybèle, mais plus sanguinaire encore dans ses rites, était la déesse des Gorges du Taurus cappadocien, *Mâ*, dont on fit une *Bellone*. Introduite par Sylla, sur la foi d'un songe, elle jouit d'une grande vogue pendant quelque temps. Ses prêtres furent spécialement appelés les *fanatici*, en raison de leur féroce fakirismes.

Sous Claude les fêtes de la Magna Mater devinrent officielles (15-28 mars). Le 15 avait lieu la procession

des porteurs de roseaux (*Cannophores*) ; le 21, le convoi funèbre d'Attis, représenté par un pin abattu et entouré de bandelettes, que portait au Palatin la Confrérie des porteurs d'arbres (dendrophores) ; suivait un jour de tristesse et d'abstinence ; le 24 (équinoxe) on célébrait les funérailles par des libations de sang et des mutilations, après quoi avait lieu une assez louche veillée des mystes (hiérogamie?) ; le 26 était jour de jubilation ou mieux de délire, que suivait, le 27, un repos bien mérité. Enfin le 28 on offrait un bain à la statue d'argent de Cybèle.

Les brillants cortèges de la Grande Mère, les espoirs d'immortalité qu'elle apportait furent sans doute causes de son succès, mais aussi de l'effort tenté par quelques autres cultes pour s'y rattacher : le dieu lunaire et en même temps chthonien de toute la Phrygie, *Mèn*, « *tyrannus* », s'était dès longtemps assimilé à Attis ; le dieu thraco-phrygien *Sabazius*, à qui une secte judéo-païenne réunissait même *Iahvé Sebaoth*, Υψιστος, le Très-Haut, fit de même ; *Anahita*, du couple perse Mithra-Anahita, rattachée à Cybèle, permit au Mithriacisme d'évoluer à l'ombre de Cybèle et gratifia celle-ci du taurobole (milieu du IIe s.). La poursuite au lasso et l'immolation rituelle donnèrent naissance aux jeux du cirque et aux modernes *corridas*.Les vieux rites primitifs se perpétuaient également dans l'aspersion du sang qui suivait : en descendant dans la fosse, le myste est censé mourir ; le sang dont il se frotte ou qu'il boit lui rend une vie nouvelle (*in æternum renatus*) et la foule l'adore de loin.

Pour ces cultes, les chrétiens n'avaient que répulsion et mépris et ceux qui ont prétendu voir dans la Semaine Sainte une contrefaçon du *dies sanguinis* (24 mars) n'ont été que ridicules.

Isis et Sérapis furent adorés dans le monde latin

pendant plus de cinq cents ans. Dès le IIIe siècle avant J.-C., Isis et Osiris avaient abordé en Italie ; au siècle suivant, ils y possédaient de nombreux fidèles. Suspect à plus d'un titre, pour ses origines, pour son secret, pour son excessive émotivité, pour sa morale relachée, leur culte fut à diverses reprises proscrit et violemment combattu par le Sénat. N'empêche que sous l'Empire il reçut de Caligula et de Caracalla des sanctuaires officiels, sans pour celà s'italianiser le moins du monde. A cette époque les Isiaques étaient répandus partout.

Très souple au point de permettre toutes les identifications et d'englober, comme tant de cultes égyptiens, les notions les plus contradictoires, cette religion semble avoir parcouru, dans le monde latin, deux étapes très différentes. A son introduction en Italie, Isis apparut comme un équivalent de Vénus tandis qu'Harpocrate devenait un Éros (1). Mais au IIe siècle, par une interprétation nouvelle du rituel, elle proposait un idéal de piété et de purification par la souffrance. Le culte d'Isis et Sérapis conserva intégralement son ordonnance égyptienne : service quotidien et fêtes saisonnières. Au 5 mars, le *Navigium Isidis* rouvrait la navigation par le lancement de la barque d'Isis, et, au début de novembre, l'*Inventio Osiridis*, avec les lamentations désespérées de la recherche et l'explosion de joie de la reconstitution du corps divin, apportait aux initiés l'espoir d'une immortalité heureuse près des sources fraîches des champs d'Ialou (2).

La **Dea Syra** fut importée par les esclaves syriens, les marchands, les légionnaires, retenus au culte d'Astarté par sa basse luxure et ses rites sanglants.

(1) De là le mot de Juvénal, VI, 489 : *Isiacœ sacraria lenae.*
(2) Cf. Apulée, *Metam.* XI, 7 sq. ; XXIII.

Aux second et troisième siècles, l'ascendant des idées eschatologiques et de l'astrologie babylonienne semble avoir influé sur ce culte dans le même sens que pour le précédent. A côté d'Astarté, à deux reprises, les empereurs (Héliogabale en 218, et Aurélien 270-275) tentèrent d'introduire Baal pour supplanter Jupiter (*sol Invictus*, *Cœlus*, *Deus æternus*). « Le panthéisme solaire s'imposa durant l'Empire au monde tout entier » (1).

Mais ce fut surtout par l'intermédiaire du Mithriacisme. Le **Mithra** iranien se fit une place à part dans le Mazdéisme en Asie Mineure et s'y sémitisa en des circonstances encore mal connues. C'est de Cappadoce, où le rencontrèrent les légions, qu'il se répandit avec une rapidité foudroyante tout le long des frontières (Ier s.). En 307 Dioclétien et ses collègues pouvaient lui consacrer un sanctuaire à Carnuntum, sur le Danube, comme au « protecteur de l'Empire » (2).

Par la déification du principe du Mal, le Mazdéisme donnait un aspect nouveau au problème de l'univers et à la vie un sens plus passionné ; par ses « commandements », Mithra imposait à ses sectateurs une morale, très mal connue de nous, mais incluant certainement la fidélité absolue au serment, la loyauté, la fraternité des initiés, le respect de l'autorité, le culte de la pureté spirituelle (3). Ces croyances donnaient un nouveau sens à la vie, qui est l'état

(1) Fr. Cumont, *Les Religions Orientales dans le paganisme romain* p. 161.

(2) Fr. Cumont, *Textes et Monuments figurés relatifs aux mystèrer de Mithra*, 2 vol. in-4°, Bruxelles, Lamertin, 1899-1896 ; *Les Mystères de Mithra*, 8°, ibid. 3e éd., 1913.

(3) « Mithra vit seul, Mithra est chaste, Mithra est saint (*sanctus*) et il se plaît à trouver parmi ses fidèles, nous dit Tertullien (*De praescript. haereticor.* 40), des femmes et des hommes voués à la continence. » F. Cumont. *Relig. Orient*, p. 190.

de guerre contre le mal : Mithra le dieu « invincible » assiste ses fidèles dans la lutte, leur ménage les joies du ciel, dans l'éternelle clarté, en attendant la résurrection et le breuvage d'immortalité.

Moins simples étaient les mythes mithriaques dont on retrouve les épisodes sur les monuments. Ils comprenaient une lutte de Mithra avec le soleil suivie de la réconciliation et du couronnement du dieu par les rayons solaires ; un combat avec le taureau, premier-né d'Ormuzd, d'où sortent, par de bizarres moyens, les plantes et les animaux ; une lutte avec Ahriman, qui aboutit au déluge d'où l'un des humains s'échappe, dans une arche, avec ses bestiaux. Tout celà est hérité du Mazdéisme et purement à la surface hellénisé.

Les initiés (*sacrati*) passaient par sept degrés successifs et prenaient des noms correspondants : Corbeau (*corax*), Mystérieux (*cryphius* ; allusion à une cérémonie d'apparition sous un voile qu'on retire, *ostensio* ?), Soldat (*miles*) dans la lutte contre le mal, engagé par serment et peut-être marqué au fer rouge. Jusque-là « *Serviteur* » de Mithra, il va devenir dans les grades suivants *Participant* (au banquet sacrificiel ?), Lion (*leo*), Perse (*Perses*), Courrier de Mithra (*heliodromos*), Père (*pater*) chargé de diriger le culte. Un Père des Pères se trouvait au sommet de la hiérarchie.

Des épreuves fort pénibles étaient imposées au néophyte : franchir d'un bond un fossé plein d'eau les mains liées avec des entrailles de poulet, meurtre simulé, marques au fer, etc. Les cérémonies cultuelles comprenaient baptême, purification par le miel, oblation du pain et de l'eau et sans doute absorption de ceux-ci (1) ; tardivement seulement

(1) Cf. Justin, *Apol.* I, 66 ; Tertullien, *De præscript.* c. XL.

on adopta le rite fameux, venu des cultes sémitiques, du *taurobole* : le néophyte, au fond du sanctuaire, longue cave étroite, se couchait sous un placher à claire-voie au-dessus duquel on égorgeait le taureau ; du sang qui ruisselait il se lavait soigneusement le corps, pour être lavé de tous ses péchés et renaître à une vie nouvelle.

La carrière de cette étrange religion fut brillante mais assez courte. A partir du IVe siècle, elle disparaît avec une rapidité pareille à celle de sa rapide fortune.

Quant aux analogies avec le christianisme, puérilement exploitées au dernier siècle, elles sont surtout extérieures et n'impliquent aucun rapport historique (1).

Au total, sous l'Empire, la religion romaine n'est plus qu'un informe chaos de croyances et de rites, dont aucune n'exclut les autres. On peut être à la fois sectateur d'Isis, de Cybèle et de Mithra. L'idolâtrie solaire à peu près complètement panthéiste forme ainsi le dernier aboutissement du paganisme romain, mais sous l'aspect d'une « immense équivoque, où chacun, selon ses goûts et ses tendances, voit ce qu'il veut, l'esprit ou la matière, et qui se concilie à la fois avec les aspirations élevées d'une élite parmi les païens et avec les grossiers instincts de la foule » (2).

(1) Le *Manichéisme* au contraire est un compromis entre le Mazdéisme et le christianisme. Manès fut un hérétique aussi bien pour les Mazdéens, qui l'ont écorché vif, que pour les chrétiens ; son rôle fut parallèle à celui de Philon et des Gnostiques.— Sur les « religions de mystères » et le christianisme, voir : *Dictionnaire Apologétique*, fasc. 16 (Jacquier) ; *Revue pratique d'Apologétique* 1913 (Mangenot : S. *Paul et les mystères païens*) ; *Ami du Clergé*, 1921, p. 177 sq.

(2) P. Allard, *Julien l'Apostat*, Paris, 1900, I. p. 18. — Le *culte des empereurs* marque l'usure rapide et profonde du sentiment religieux des Romains au contact de la Grèce, qui avait si facilement divinisé ses héros, et de l'Asie qui adorait ses rois. C'est à Jules

Cette inconcevable confusion, constituait un milieu de culture de premier ordre pour les superstitions astrologiques et magiques de tout ordre et de toute origine. Les « Chaldéens », expulsés en 139, avaient retrouvé sous l'Empire un succès énorme, et les pratiques magiques les plus horribles survivaient à tous les édits.

Conclusion. — Dans l'ensemble de son histoire, la religion romaine suit une courbe assez voisine de celle que décrit la nation elle-même. Grandeur et décadence politique correspondent à une conscience religieuse intègre ou dégradée. Une loi de pesanteur semble entraîner les croyances romaines vers le vide. L'aboutissement, c'est le mot de Pilate à Jésus : « *Quid est veritas* ? » où se résument tous les doutes mortels d'une société qui n'a plus de ressort.

Le polythéisme était descendu au panthéisme et au matérialisme le plus grossier ; la divinité s'était abaissée au domaine des sens. Les pratiques religieuses finissaient par saper les mœurs elles-mêmes et par abaisser l'homme de plus en plus vers la terre.

Aussi les besoins supérieurs que put faire naître dans les âmes l'invasion des cultes orientaux, furent-ils balancés par d'autres tendances qui créèrent de sérieux obstacles au christianisme, et avant tout par la propension à se mêler et à s'agglutiner qui caractérisait toutes ces religions. Absolument exclusif, au contraire, de toutes autres croyances, le Christianisme, loin de se présenter à elles comme une

César, de son vivant, que le Sénat, pour la première fois, vota un temple, des prêtres et un flamine. On continua sous Auguste, que son essai de restauration religieuse obligeait à plus de réserves : il exigea que toujours, à son propre culte, fut associé celui de Rome. Quelques empereurs seulement, par trop indignes, furent exclus de l'apothéose.

synthèse supérieure, fut en butte à leur violente hostilité.

A CONSULTER :

A. Baudrillart. — *La Religion Romaine*, 1 vol. in-12 (*Sc. et Religion*, n°343). Paris, Bloud.

G. Boissier. — *La Religion romaine d'Auguste aux Antonins*, 2 vol. in-12, Paris, Hachette ; *La fin du Paganisme*, 2 vol. in-12, ibid.

F. Cumont, *Les religions Orientales dans le Paganisme romain*, 1 vol. in-12, Paris, Leroux, 1907 ; 2e éd. 1909.

CHAPITRE XV

L'ISLAMISME

Si l'Islamisme apparaît comme une religion plutôt artificielle, son étude a cependant le grand intérêt de faire voir le mécanisme d'un grand mouvement religieux en pleine époque historique, et, de plus, de fixer les idées sur une religion qui entre aujourd'hui en contact avec notre civilisation sur tant de points du vieux monde.

Origines ethniques ; chronologie ; sources. — De sang sémite, de langues sémitiques (rameau méridional), superposés et mêlés à une vague antérieure de négritos hamitiques, mais en tout cas reliquat des grandes émigrations sémites, les premiers habitants de l'Arabie exercèrent longtemps une forte attraction sur les groupes aberrants des autres rameaux de même sang (Jectanides, descendants d'Héber, *Genèse*, X, 24, et Ismaëlites). Sabéens, Minéens, Himyarites exercèrent successivement une relative hégémonie sur les autres tribus arabes et c'est à peu près toute leur histoire.

Au VI[e] siècle les tribus du sud (Yémen) s'oppo-

saient à celles du nord et du centre (Ismaëlites) par une civilisation plus avancée, des mœurs plus sédentaires, une religion plus rapprochée du monothéisme grâce aux abondantes infiltrations juives et chrétiennes (monophysisme et nestorianisme) ; les Ismaëlites étaient en majeure partie nomades et attachés au vieux paganisme sémitique.

L'histoire de l'Islam, qui commence au VI[e] siècle, se divise en deux grandes périodes, l'une d'expansion politique et religieuse formidable (VII-XIII[e] s.), l'autre de scissions, de déclin politique et intellectuel, mais où n'a pas disparu toute la force contagieuse du sentiment religieux.

Les sources sont le *Coran* contenant tous les enseignements de Mahomet, où Allah en personne est censé parler, la Tradition (*hâdit*) comprenant les autres enseignements du prophète, les récits de ses familiers, les informations sur ses faits et gestes : matière immense et très mêlée ; les abrégés pratiques (*figh*). D'innombrables légendes se sont développées autour des origines (1).

Débuts de Mahomet. — Mahomet (Mohammed) est né à la Mecque. Sa mère était déjà veuve et d'une condition médiocre. Il appartenait au groupe des Hâchimites, fraction assez importante de la tribu des Qoraïchites. Confié, selon la coutume des riches marchands mecquois, à une nourrice bédouine du désert (?), il perdit bientôt sa mère puis son grand-père qui l'avait recueilli et fut élevé par son oncle Abou-Tâlib, le chef du clan Hâchimite. Mais Mohammed restait pauvre et dut, paraît-il, se faire berger (?) puis quelque chose comme chamelier dans les caravanes trafiquant avec la Syrie. Ces voyages

(1) Nous marquons d'un point d'interrogation les récits contestés.

ne manquèrent pas de l'obliger à des comparaisons qui, sans doute, lui ouvrirent des horizons religieux inattendus.

Fort habile dès ce moment comme il se montrera toute sa vie, il réussit fort bien dans l'art du trafic, puisqu'une riche veuve de la Mecque et sa parente éloignée, Khadïdja, le prit à son service et plus tard, passant outre à l'opposition paternelle, en fit son mari.

Voilà l'orphelin sans fortune devenu, à vingt quatre ans, riche et influent. Il cesse ses voyages, et vit dans le repos, sinon dans le calme intérieur. En effet l'inquiètude religieuse, à une date et dans des circonstances qui nous sont inconnues, ne tarde pas, dit-on, à s'emparer de lui et à le dominer. Il recherche la solitude et consacre cette période de quinze années à la méditation (?). Il aimait pour celà se retirer dans les cavernes des collines environnantes et c'est dans l'une d'elles qu'il aura, à quarante ans, sa première « révélation ».

La religion qu'il voyait pratiquée par les Arabes était un culte assez composite et incohérent, à l'usage de la tribu, mais sans prise sur les sentiments intimes. Le fétichisme grossier, le culte des arbres et des pierres, des morts, des astres, etc., s'y mêlait à la vénération de divinités locales, généralement très anciennes (1), et au culte d'Allah. Ces divinités étaient fréquemment adorées sous la forme de blocs de pierre, souvent des aérolithes, quelquefois entourés d'une construction, au voisinage d'une source et d'un arbre où pendaient les offrandes. Parfois une vaste enceinte peuplée d'animaux sauvages ou appri-

(1) L'une d'elles *Al-Lât* est déjà citée par Hérodote sous la forme *Alilat* ; c'est un pendant féminin d'Allah.

voisés, gazelles, chameaux, etc., complétait le sanctuaire. Les sacrifices d'animaux suivis d'un banquet rituel étaient, avec les processions et le pélerinage de La Mecque, les principales pratiques du culte.

Le temple de la Mecque était un sanctuaire cubique (*Ka'aba*, cube) abritant la fameuse pierre noire. C'était la « maison d'Allah » et originairement le centre du culte des Qoraïchites. Il s'y faisait une grande affluence ; les foires, les déclamations des poètes, les conventions et les proclamations d'intérêt public y précédaient le grand sacrifice solennel. On ne quittait guère la ville sans avoir accompli les sept tournées autour du sanctuaire, avoir baisé la pierre noire et bu l'eau de la source sacrée. Par une entente entre les tribus, une grande trève de trois mois garantisait la paix et la sécurité des fêtes.

Cette unité de sanctuaire, jointe au culte d'Allah et à la connaissance de diverses croyances juives et chrétiennes, était un acheminement vers le monothéisme ; mais tout celà restait fort empêtré de paganisme et le spectacle de cette mixture ne pouvait qu'accroître le malaise religieux de Mahomet.

Ni hystérique ni épileptique, comme quelques-uns l'ont prétendu, — l'unité de sa vie, le développement conséquent et fort habile de son action le démontrent; — ni simple imposteur, — la force d'âme parmi les insuccès et les persécutions, l'énergie morale, le ton de sincérité, l'estime de son entourage en sont la preuve, — Mahomet fut un réformateur sincère, mais peu scrupuleux sur les moyens. « Mieux nous connaissons les meilleures biographies et la source pure qui nous livre son esprit, le Coran, plus fermement nous sommes convaincus que Mahomet s'est cru véritablement appelé à la mission de remplacer

le culte idolatrique des Arabes par une religion plus haute et béatifiante » (1).

Mahomet avait donc quarante ans quand un jour, tandis qu'il méditait dans une caverne du mont Hirâ, il entendit, pensa-t-il, un messager divin qui lui disait : « Lis au nom de ton maître ! » (2). L'émotion profonde qui s'ensuivit fut le début d'une douloureuse période d'angoisse et de doute où Mahomet se demandait s'il n'avait pas été la victime des Djinns. Pourtant la répétition et la fréquence d'états et de faits analogues finirent par créer en lui la conviction et il commença sa carrière de prophète (vers 610). Mais il lui manquera toujours la culture intellectuelle, la rigueur logique et la délicatesse morale que ne lui donnait point sa formation première.

La carrière du « Prophète ». — Dans ses premières prédications à La Mecque, la forme d'enseignement de Mahomet fut assez primitive. Elle ne semble avoir compris qu'une « profession de foi en un seul Dieu, Allah, en Mahomet son prophète, en un jugement après la mort suivi d'éternelles récompenses ou d'éternelles peines. Ce premier message insistait sur la pratique de la prière ou récitation du Coran, précédée d'ablutions rituelles, matin et soir ; il exhortait à la justice, à l'aumône et dénonçait l'injustice et la tyrannie des Qoraïchites, à qui Mahomet était chargé de prédire un rapide et terrible châtiment, la ruine de leur cité » (3).

(1) Schwally ; *Geschichte des Qorans*, I, p. 3. — Tout celà n'exclut pas un état nerveux anormal. La névrose est fréquemment la rançon du génie, comme le disait Grasset.

(2) *Coran*, soura 96.

(3) R. P. Power, S.J., *La personnalité et la doctrine de Mahomet*, dans *Semaine d'Ethnologie religieuse*, IIe session, Paris, Beauchesne, 1914, p. 425.

Cette première prédication se distinguait par des tendances pratiquement socialistes et souleva contre elle les riches tandis qu'elle attirait les esclaves. A ces derniers Mahomet permit de renoncer de bouche à sa doctrine, tout en y restant attachés intérieurement. On voit dès ce premier geste la médiocrité de son sens moral. Les tracasseries et les persécutions dirigées contre les sectateurs du nouveau prophète déterminèrent quelques membres de la communauté musulmane à s'exiler en Abyssinie (vers 615).

Quant à Mahomet il s'appuyait sur son clan, comme le voulaient les mœurs arabes. Les Qoraïchites tentèrent donc un compromis avec lui et les siens : il reconnut les trois grandes déesses païennes de la Mecque comme des puissances célestes capables d'intercéder près d'Allah (1).

Cette concession le réconciliait avec ses compatriotes ; mais dans la suite, il raya ce passage du Coran, déclarant qu'il avait été trompé par le diable. Cette palinodie irrita bien plus encore les Mecquois et ils auraient mis, en conséquence, en interdit tout le clan Hâchimite (?).

Alors germa en Mahomet l'idée, si étrange en cet Orient patriarcal, d'abandonner sa tribu. Fort mal accueilli d'abord dans la ville voisine de Taïf, il s'aperçut que les Médinois venus au pélerinage de la Mecque goûtaient mieux sa doctrine et leur fit prendre l'engagement solennel de lui accorder la même protection qu'à leurs femmes et à leurs enfants. Ainsi il rompait les liens de la tribu et fondait un nouveau groupement : la communauté de religion. C'est dans ces conditions qu'il quitta la Mecque pour Médine.

Cette rupture et cette création d'un lien nouveau

(1) Soura 17 et 53.

correspondent exactement à l'*hégire*, qui n'est pas la « fuite », comme on le dit généralement, mais le renoncement volontaire aux liens sociaux antérieurs (622).

Le prophète arrivait à la tête de 70 disciples et d'un petit nombre de néophytes, proclamant l'absolue égalité, de droit et de condition, entre les siens et les païens et Juifs de Médine ; il jouait le rôle de pacificateur, de juge et de général à l'intérieur de la nouvelle communauté. Mais les Qoraïchites sont exclus du bénéfice de ces dispositions et l'on doit les traiter en ennemis de Dieu, en ennemis tout court.

Les lois essentielles de l'Islam furent posées pendant cette période et trahissent l'influence des idées juives. La prière devint obligatoire, avec ses menues observances ; de même le jeûne, d'abord un jour par an, puis pendant tout le mois de Ramadan ; l'aumône se changea en contribution obligatoire au trésor de guerre ; le nombre des femmes fut limité à quatre ; la viande de porc fut interdite ainsi que l'usage du vin. Rien dans ces emprunts au judaïsme médinois ne pouvait choquer Mahomet : pour lui, sa religion était l'équivalent de celle des Juifs et des chrétiens ; chaque nation devant posséder son prophète et sa forme religieuse propre, il donnait aux Arabes l'un et l'autre.

Pour rallier à lui les Arabes, il annexa les fêtes de la Mecque à sa nouvelle religion en les attribuant à Abraham : c'était un élément païen à côté des pratiques juives. Comme à Médine il fallait vivre, on se fit pilleurs de caravanes. L'un de ces coups de main ayant eu lieu pendant la trêve sacrée, Mahomet excusa cet acte par une révélation et relâcha les coupables après quelques reproches fort anodins.

Pour en finir, les Mecquois firent accompagner de 900 hommes une caravane syrienne que Mahomet

attendait avec 300 des siens. Néanmoins il remporta la victoire, près du puits de Badr (16 mars 624), fit de nombreux prisonniers, conquit un important butin et de riches rançons. Ce succès amena des conséquences considérables. Allah s'était prononcé pour Mahomet ; ce lui fut un énorme prestige.

Il en profita d'abord pour persécuter les Juifs de Médine, qui décidément restaient réfractaires à ses avances. Il voulait les passer tous au fil de l'épée, mais retenu par l'opinion, il dut se contenter de dépouiller et d'expulser la plupart d'entre eux. Pour les autres, il les accusa, sans preuve, d'intelligence avec les Mecquois, et l'an 5 de l'hégire, fit massacrer 700 d'entre eux et vendre en esclavage leurs femmes et leurs enfants.

Puis il tourna ses armes contre les autres Juifs déjà exilés, puis contre les tribus arabes. Au printemps de 628, il tenta un coup d'audace : avec ses soldats habillés en pélerins, il se mit en route pour la Mecque, confiant qu'on n'oserait point violer vis-à-vis de lui la trêve sacrée dont il avait fait lui-même si bon marché.Le résultat fut un compromis avec les Mecquois : le pélerinage serait remis à l'année suivante et Mahomet pourrait alors séjourner trois jours à la Mecque. En outre on convenait d'une suspension d'armes pour une durée de dix ans. L'année suivante il ne manqua pas le pélerinage et se fit des amis influents. Enfin en 630 la ville tomba entre ses mains. Il fit détruire les idoles, mettre à mort quelques irréconciliables, puis proclama l'amnistie générale.

En 633, Mahomet mourait dans sa maison de Médine après avoir accompli l'œuvre de sa vie : l'Arabie entière était courbée sous le joug de l'Islam.

Le Coran. — Mahomet était illettré. Une partie

de ses enseignements avait donc été notée par un secrétaire sur des bouts de papier, des feuilles de palmier, des omoplates de mouton (employées en guise d'ardoises dans les écoles arabes), des pierres, etc. D'autres avaient été conservés de mémoire par ses disciples. Tous les textes donnés pour des révélations étaient en prose rimée. Le premier recueil en fut composé sous le premier calife Abou-Bekr et la recension définitive, où furent adoptés un dialecte unique et un ordre invariable, était officiellement reconnue en 660. C'est le Coran, avec ses 30 sections et ses 114 chapitres (*soura*), divisés à leur tour en versets.

Les souras sont disposées arbitrairement, sans tenir aucun compte de l'ordre chronologique, mais plutôt d'après leur longueur. C'est donc un énorme inconvénient pour suivre le développement de la pensée musulmane, inconvénient très incomplètement compensé par l'indication de la rubrique qui précède chaque source pour indiquer son lieu d'origine : La Mecque ou Médine. Les plus longues d'entre elles sont d'ailleurs composées de morceaux visiblement différents et ces indications ont alors besoin d'être controlées par les commentaires arabes et aussi par la critique interne.

Le style du Coran est assez clair, ému, imagé et passionné dans les plus anciens passages, dépourvu de flamme et d'art dans les plus récents. Les premiers sont surtout une peinture des châtiments de l'enfer ; plus tard, viennent des histoires assez peu variées ; finalement ce ne sont plus guère que des discussions théologiques ou juridiques.

Destiné à être récité, le *Coran* (=lecture) se lit à la façon de la Loi dans les synagogues, sur un ton intermédiaire entre le chant et la récitation. C'est tout un art et peu répandu. Il est la matière principale,

parfois unique, de l'enseignement, la base de la littérature et de la langue arabes. Tout musulman en sait de longs passages, beaucoup peuvent le réciter d'un bout à l'autre (1).

La tradition (*hâdit*). — A côté de ces textes, les récits oraux se sont multipliés. Sur bien des points nouveaux, en effet, on se trouvait embarrassé après la mort de Mahomet. On allait donc consulter sa veuve et ses intimes : « Le prophète a-t-il parlé de cas analogues ? Comment s'est-il comporté en pareille circonstance ? » Les réponses, cela va de sci, devinrent vite fantaisistes et l'on finit par attribuer à la pratique personnelle de Mahomet (*sonna*) une multitude de faits apocryphes et contradictoires. On chercha à en fixer la valeur en mettant par écrit pour chaque tradition la *chaîne* ou liste des témoins et des garants. Par là, on distinguait des traditions saines, faibles ou fausses. Un collecteur du IXe siècle ne conserva qu'un peu plus de 7000 traditions sur 600.000. Les musulmans sonnites admettent comme canoniques ces recueils, mais la critique trouve encore beaucoup à y reprendre.

Autres sources. — Pour s'y reconnaître parmi ce désordre, on fut bien vite obligé de composer des abrégés méthodiques enseignant clairement les devoirs du musulman. Ce sont les livres de *Fiqh*, qui se rangent derrière quatre principaux jurisconsultes anciens (IIe et IIIe siècles de l'hégire) et constituent les quatre écoles orthodoxes : Hanafites, Mâlikites, Châfiites et Hanbalites. Entre ces écoles, les différences sont peu importantes.

(1) Bonne traduction française de Kasimirski (1854), Paris, Charpentier, 1891.

En outre de ces trois grandes sources, les juristes en invoquèrent encore deux autres : le consentement universel des croyants qui conféra une sorte d'infaillibilité : « la communauté musulmane ne peut s'accorder sur une erreur »; et le raisonnement par analogie.

Les dogmes islamiques. — On ne trouve point dans le Coran, et encore moins dans la tradition, un corps de doctrines bien déterminé. Beaucoup de problèmes n'y sont ni posés ni résolus (par exemple, la prédestination).

Deux dogmes paraissent capitaux au musulman : l'unité de Dieu et la mission de Mahomet. Celui-ci n'ayant compris ni le dogme de la Trinité ni celui de l'Incarnation, les a toujours pris pour des formes du polythéisme. Son Dieu est néanmoins certainement celui des sectes judéo-chrétiennes des confins de l'Arabie ; le nom même d'Allah vient d'elles. Il lui attribue sept attributs (éternité, toute-puissance, création, etc.).

Ce monothéisme puissamment affirmé produisit une impression profonde sur les Arabes.

L'homme est sous la complète dépendance de Dieu qui conduit ou égare qui il lui plaît, et cependant l'homme est considéré comme libre et responsable. L'Islam n'admet pas le fatalisme moral ; quant au fatalisme physique, il est dans le tempérament de tous les orientaux et prend surtout la forme de la résignation.

A la croyance en Dieu, les auteurs musulmans ajoutent cinq articles pour parfaire le *credo* de l'islam : croyance aux anges, au Coran, aux prophètes (dont les traditions portent le nombre à 124.000 et même 400.000), à la résurrection et à la prédestination.

La vie future revêt, comme on sait, un aspect très matérialiste et semble se rattacher comme source à la vision d'Ezéchiel. Un jugement général suivra la résurrection. Mais le Coran ne s'est pas prononcé sur l'éternité des peines ; les théologiens ont dû intervenir (en particulier Achari, 874-935) et c'est la non-éternité qui a prévalu. L'enseignement orthodoxe y ajoute la vision béatifique, sous l'influence des courants mystiques.

L'idée que le Coran donne de l'enfer est fort amusante : il est transportable ; on l'amène sur l'ordre de Dieu, comme une locomotive, dit Kasimirski, comme un monstre mugissant, pense M. Carra de Vaux. Ailleurs pourtant le Coran en fait une description plutôt architecturale.

Quant au paradis, il est décrit par Mahomet comme un de ces jardins orientaux aux eaux claires et aux fruits succulents, avec des pavillons somptueux et des jouissances surtout sensuelles auxquelles contribuent les houris.

L'histoire des dogmes. — Les « croyants », après la mort de Mahomet, ne tardèrent pas à se diviser sur bien des points que le Prophète avait négligé de régler.

D'abord sur le choix de son successeur, qui devenait en même temps le chef des croyants, puis sur la prédestination et les dogmes connexes. Une secte surtout joua un grand rôle dans l'élaboration de la dogmatique : ce sont les Motazélites (les séparatistes). Profitant de l'étude de la philosophie grecque pour discuter les dogmes coraniques, ils prirent assez bien l'attitude de libre-penseurs. Ils firent scandale surtout quand ils professèrent la non-éternité du Coran contre les traditionalistes (sonnites), et y virent une chose créée. Ils niaient également

l'éternité des attributs divins et la prédestination. Ce mouvement fut réprimé dès le IX[e] siècle : les plus avancés tombèrent dans l'incrédulité pure et simple ; les autres renfermèrent leurs discussions dans le sein des écoles.

Mais après eux il y eut toujours des sectes incrédules et même athées dans l'islam : le fameux poète persan Omar Khayyâm (XI[e] siècle)est un exemple de leur influence.

La piété musulmane. — Pas plus que les dogmes, la loi religieuse n'a jamais revêtu dans l'islam une forme systématique. Cependant on distingue couramment cinq grands devoirs pour le pieux musulman ; on les appelle les « cinq piliers » de l'islam : la profession de foi aux dogmes précédemment énumérés, la prière, l'aumône, le jeûne, le pélerinage de la Mecque.

La prière (*Salât*). Evidemment empruntée aux pratiques monastiques, la prière doit se faire cinq fois par jour : entre le point du jour et le lever du soleil, à midi, dans l'après-midi, au coucher du soleil, après la tombée de la nuit. Elle se fait où l'on se trouve ; seule, celle de midi, le vendredi, se fait dans les mosquées avec une solennité particulière. Il n'y a pas d'autre forme de culte.

Le muezzin ou chantre de la prière, fait lentement le tour du minaret, les mains ouvertes de chaque côté du visage, le pouce fermant l'oreille, et il module lentement l'appel : « Dieu est le plus grand ! (4 fois). J'atteste qu'il n'y a de Dieu qu'Allah (2 fois). J'atteste que Mahomet est le prophète d'Allah (2 fois). Venez à la prière (2 fois) ; venez au salut (2 fois). Et Dieu est le plus grand ! Il n'y a de Dieu qu'Allah ! »

A cet appel, le musulman se lave le visage, les bras jusqu'au coude, les pieds jusqu'à la cheville.

Dans le désert il se frotte de sable. Dictées par l'idée de pureté rituelle, ces ablutions se rattachent aux pratiques judaïques. Dans le même but, le fidèle étend son tapis de prière ; puis il se tourne vers la Mecque, direction qu'indique dans la Mosquée un panneau décoré (le *mihrâb*), et, debout, puis prosterné et enfin assis sur les talons, prononce les courtes formules qui reproduisent à peu près celles du muezzin, avec en outre la *fâtihah* (=l'ouvrante), ou sourate qui ouvre le Coran. Cette dernière est un peu le *pater* musulman:

« Gloire à Dieu, seigneur des mondes ! le clément, le miséricordieux, maître du jour du jugement. C'est toi que nous servons et c'est à toi que nous demandons secours. Conduis-nous dans le sentier droit, le sentier de ceux à qui tu es favorable. contre qui tu n'es pas irrité et qui ne s'égarent pas. »

En outre il existe quelques prières spéciales, les unes pour les femmes, les autres suivant les confrèries ; l'une des plus belles est celle des soldats sur le champ de bataille, commandée par le Coran lui-même (IV, 102-104).

Notons avec le P. Power que « la complète absence de respect humain des musulmans, lorsqu'ils s'acquittent de la prière prescrite, pourrait servir de modèle à beaucoup de chrétiens » (1).

L'impôt tel que le prescrit Mahomet sous le nom de *kazât* (purification, aumône expiatoire), est encore un héritage du judaïsme. De fait il représentait d'abord l'obligation de secourir les malheureux ; puis Mahomet rassembla l'argent des aumônes à Médine pour en employer une partie à gagner les gens influents à l'islamisme. Après la mort du Prophète, le *kazât* devint l'impôt légal imposé à tous

(1) Dans *Christus*, p. 557.

les croyants et calculé d'après la fortune de chacun d'eux. Mais l'obligation de l'aumône subsiste parallèlement et, notamment à la fin du Ramadân, dans tous les pays musulmans, les fidèles fournissent à titre d'aumône du blé, du riz, des dattes, etc.

Le *jeûne* dure tout le mois de Ramadân. Il tient donc originairement du carême chrétien que les orientaux observaient alors en jeûnant jusqu'au coucher du soleil. Défense donc jusqu'à cette heure de manger, boire, fumer et respirer des parfums. A partir de quatorze ans, le jeûne est obligatoire pour tous, à l'exception des malades, des voyageurs, des soldats en expédition, qui compensent en payant une certaine somme. Comme le calendrier musulman est encore le calendrier lunaire, le Ramadân fait en 33 ans le tour de l'année et peut tomber en toute saison. En été, il devient fort pénible ; n'empêche qu'il est très observé surtout chez les pauvres. Pourtant on peut affirmer que c'est une pratique excessive, en désaccord avec une vie active et qui ne conviendrait qu'à des contemplatifs. D'ailleurs elle est, dans l'islam, fort peu moralisatrice, car la tempérance cesse avec la tombée de la nuit.

La fin du Ramadân est célébrée par trois jours de fête, le *petit Beïram* célébré avec beaucoup d'éclat.

Le *pèlerinage à la Mecque* est obligatoire, une fois dans sa vie, pour tout musulman qui en a les moyens. Le rassemblement se fait sur la colline d'Arafat, à une vingtaine de kilomètres de la Mecque. Les pèlerins se mettent en route, sur l'ordre de l'iman (1),

(1) Ce mot signifie président, parce qu'ils président un culte, dans les mosquées, comme représentants du calife. Ce ne sont pas des prêtres : il n'y en a pas dans l'islam, mais des guides de prière. Les musulmans n'ont pas de clergé proprement dit, seulement des *ulémas*, « docteurs », formés par les universités en même temps que les *muftis*, jurisconsultes chargés de répondre aux doutes sur les points litigieux.

après le coucher du soleil. On s'arrête à 6 kilomètres de là, pour passer la nuit en prières. Ils ont quitté leurs vêtements ordinaires pour revêtir le costume rituel, fait de deux pièces de laine blanche (1). Le lendemain matin, chaque pélerin ramasse sept cailloux dont on se servira, à mi-chemin de la Mecque, à Mina, pour « lapider le diable » représenté par une pile de pierres blanches. C'est là aussi que se font les fameux sacrifices qui laissent sur le sol quelque 100.000 cadavres d'animaux dont la corruption est le foyer habituel des épidémies de peste et de choléra.

Sitôt arrivés à la Mecque, commencent les visites rituelles à la « mosquée sainte ». On tourne sept fois autour de la Kaabah en se pressant contre l'angle où est encastré le bolide, reste du culte fétichiste des pierres en Arabie. On baise la pierre noire. On se rend ensuite au puits Zemzem, à 24 pas de la pierre noire : on boit de l'eau, on s'en lave le corps, on en emporte des fioles. Enfin les fervents accomplissent une course aller et retour entre les deux collines de Merwa et de Safa, deux mots qui signifient pierre, pour symboliser l'union entre ces deux sanctuaires.

Rentré dans son pays, le pélerin aura le droit de porter le turban vert avec le titre de *haddji* (=pélerin).

On le voit, tous ces rites sont des survivances du fétichisme primitif ; mais pour les islamiser, la légende les rattache à l'histoire d'Abraham.

Morale sociale. — L'islam a profondément péné-

et les *kâdis* ou juges. Il y avait plus de 200 muftis dans l'empire ottoman avec le *cheick ul-islam* comme chef. L'importance de ce dernier personnage est donc capitale dans le monde musulman et les anglais ne l'ont pas oublié pendant la grande guerre.

(1) Il semble bien que dans le pélerinage païen antérieur, même ce vêtement rudimentaire n'existait pas.

tré la vie familiale. Il a réduit à quatre le nombre des femmes légitimes (1), mais a ravalé encore leur rôle social et rendu fort difficile pour l'avenir l'émancipation des femmes. Par contre, il a favorisé les esclaves et attribué la valeur d'une bonne œuvre à leur mise en liberté.

Le Code de pureté de l'islam est emprunté du judaïsme, mais simplifié : le vin et la viande de porc sont interdits, ainsi que la chair, en principe du moins, de tout animal qui n'aurait pas été égorgé dans les formes rituelles. Le contact d'un cadavre, le sommeil, certaines fonctions physiologiques doivent êtres suivis d'une ablution. La circoncision est obligatoire, bien que le Coran n'en fasse pas mention, parce qu'elle était dès cette époque d'usage courant chez les Arabes.

Reste le précepte de la guerre sainte, certainement le plus original de toutes les prescriptions islamiques. « Combattez dans la voie de Dieu jusqu'à ce que tout culte soit celui du Dieu unique ». Si contraire à l'esprit de douceur des autres religions universalistes, cette prescription est certainement née de l'instinct belliqueux du chef de bande et c'est à elle que l'islamisme a dû sa prodigieuse extension. Le brave soldat devint ainsi un martyr, le service militaire un devoir religieux et la conquête un apostolat.

La mystique. — Tant par besoin intérieur chez les natures les plus élevées que par l'influence chrétienne, un certain ascétisme se développa dans divers milieux musulmans. Contrairement au texte du Coran qui assimile le culte des saints au polythéisme

(1) Mahomet se déclara exempté de cette restriction par une révélation spéciale.

et qui bannit le monachisme de l'islam, ce dernier a ses « saints » (*wali*) et ses religieux (*soufi*).

Les premiers sont de pieux personnages qu'on regarde comme les amis de Dieu et qui s'adonnent au mysticisme. Si l'unité ne se trouve nulle part dans l'islam, *a fortiori* est-elle totalement absente des doctrines mystiques. Celle qui a été admise comme orthodoxe a visiblement subi l'influence chrétienne. Les théories de la « vie purgative », de la vocation religieuse, des étapes du combat spirituel, du renoncement au monde et à la volonté propre, se retrouvent très analogues chez les grands mystiques des XIIe et XIIIe siècles, dans les deux religions. Néanmoins un abîme sépare les deux mysticismes : l'islam n'aperçoit Dieu que comme un terme très lointain, sans lien d'amour pour l'homme. De là deux tendances également néfastes ches ses ascètes : le panthéisme et le pessimisme. En outre, comme nous le verrons à propos du soufisme, très souvent les limites de l'ascétisme et de l'incrédulité sont très voisines.

Le plus grand mystique de l'islam fut Gazali (1058-1111), le fondateur de la dogmatique sonnite. Son grand ouvrage, la *Rénovation des sciences religieuses*, est une sorte d'encyclopédie de l'islam, édifiante, et courageuse contre le vice ; l'intention mystique y prend le pas sur la philosophie rationelle (1).

Un *soufi* est un « homme à la robe de laine (*soufa*) », qui a renoncé au monde pour revêtir la bure. Il a renoncé au monde, mais ne s'en est pas toujours retiré ; seulement, en plus des prescriptions religieuses qu'il observe très scrupuleusement, il se joint

(1) V. le *Gazâli*, de M. Carra de Vaux, Alcan, (Coll. des grands philosophes), 1901.

à d'autres soufis pour accomplir certains exercices de dévotion en commun. Dès les premiers siècles de l'islam, le soufisme se développa d'abord sans doute au contact de la Syrie, puis surtout dans les milieux persans (1). Il y eut des confréries, des monastères et de véritables ordres religieux. L'un des plus répandus et des plus importants est celui des Kadriah fondé par Djîlâni au XIIe siècle et appliqué à la pratique de la pauvreté.

Plus célèbres encore sont les derviches tourneurs (*mevlévis*) fondés au XIIIe siècle par l'un des plus grands poètes persans, Djélal ed-Dîn de Roum. C'est un ordre d'artistes, aimable et doux, où la musique et la danse sont les principaux moyen du culte. « Le mouvement rythmé de la valse procure au religieux certains sentiments de béatitude plus ou moins voisins de l'extase » (2). Il existe beaucoup d'autres confréries de derviches, chacune avec son costume, ses insignes, son monastère, où l'on se réunit une ou plusieurs fois par semaine pour les exercices, ses règles fixes établies par le fondateur. On s'entraîne ainsi de longues années sous l'autorité d'un directeur (*cheïkh*, en persan *pîr*), avant de devenir un *soufi* « profès ». Les exercices ne sont pas moins variés que les ordres, puisque chez quelques uns l'exaltation va jusqu'à avaler du verre pilé, des charbons ardents ou des serpents, à se faire des blessures sanglantes. La morale y sombre souvent tout-à-fait. Les derviches mendiants ou *fakirs* sont universellement connus pour leurs exploits singuliers.

Les sectes. — Les divisions entre musulmans se

(1) L'influence du mazdéisme cependant, pas plus que celle du bouddhisme, ne s'y manifeste pas.

(2) Carra de Vaux, *La Doctrine de l'Islam*, Beauchesne, 1909, p. 234.

sont multipliées au cours des siècles. Nous avons vu que les *Sonnites* sont les orthodoxes attentifs à se modeler sur la doctrine et l'exemple du Prophète.

Les *Chiites* sont issus d'une scission politique et représentaient primitivement le parti « légitimiste », contre les califes Ommeyades et Abassides (1). Les Chiites se fractionnèrent à leur tour (*Zaïdites,* qui se rapprochèrent des motazilites ; *Duodécimains* qui reconnaissaient en tout douze souverains légitimes), mais un trait fondamental les distingue, d'une extrême importance dans l'islamisme moderne : l'adaptation des croyances messianiques juives, l'attente du Mâhdi, l'homme extraordinaire « dirigé de Dieu », dont la venue doit assurer le règne universel de l'Islam. Il doit être, pensent les Chiites, de la postérité de Fatima (2). On voit comme une pareille croyance est de nature à favoriser les aventuriers et les imposteurs, à multiplier troubles et soulèvements. C'est ce qui est arrivé fréquemment, par exemple avec l'avènement de la dynastie Fatimite, la secte des *Assassins,* le mouvement *Bâbiste,* la prise tragique de Khartoum (1885), nos difficultés au Maroc (1908). A tout instant, dans le monde musulman, peut surgir un faux mâhdi avec lequel l'Europe pourrait avoir à compter.

C'est au XIe siècle que la fameuse secte des Assas-

(1) Mahomet n'avait pas de fils, mais plusieurs filles. A sa mort, son oncle Abou-Bekr, puis Omar I, puis Otsmân son gendre, lui succédèrent. Ce dernier mécontenta tout le monde pour sa mauvaise administration et un autre gendre de Mahomet, Ali, qui avait épousé Fatima et en faveur de qui on prêtait un propos exprès au Prophète, prit le Califat. De nombreux adversaires se révoltèrent contre lui sous la direction du gouverneur de Syrie *Moawiya,* futur fondateur de la dynastie ommeyade.

(2) Pour les musulmans orthodoxes, le mahdi n'est au contraire qu'un personnage dont la venue, comme celle d'Elie, doit annoncer la fin du monde.

sins (1) fit son apparition dans les régions montagneuses de la Perse et du Caucase. Organisés fortement en société secrète sous les ordres du « *Vieux de la Montagne* », ils pratiquaient l'assassinat méthodique et, pendant deux siècles, jouirent d'une puissance effrayante. Les Ismaïliens d'aujourd'hui (Syrie, Inde) en sont les descendants, mais ont renoncé depuis longtemps à ces pratiques criminelles.

Le *Bâb* (Mîrza Ali Mohammed, 1820-1850), essaya une réforme du chiisme persan, tombé fort bas tant au point de vue religieux qu'au point de vue moral. Ses idées, mélange bizarre de soufisme, de kabale et de patriotisme, se répandirent d'abord avec rapidité, et, après qu'il eut été fusillé à Tébriz par l'autorité militaire de son pays, se propagèrent encore en secret. Mais le dernier Mahdi bâbiste (Beha Allah, d'où le Béhaïsme), fut interné à Chypre à la fin du XIXe siècle.

Situation et perspectives de l'Islam. — Le monde musulman actuel se divise en deux grandes fractions ennemies, sonnites et chiites, les premiers répandus dans les diverses régions de l'Asie et de l'Afrique, les seconds cantonnés en Perse et dans les Indes anglaises.

En *Arabie* centrale se trouvent les plus purs représentants de la religion coranique ; ils y constituent un royaume puissant : ce sont les Wahâbites. Disciples d'Abd el-Wahâb (XVIIIe siècle), ils jetèrent l'anathème sur toutes les innovations introduites au cours des âges dans l'islam : culte des saints, chapelet, tabac, etc. C'est un mouvement puritain et fanatique, qui se propagea par l'épée. Au début du

(1) Du mot arabe *hachîh*, chanvre, parce qu'ils en préparaient une drogue enivrante.

XIXe siècle, ces sectaires s'emparèrent par la violence des sanctuaires orthodoxes de la Mecque et de Médine, du temple chiite de Kerbela, et les détruisirent. Il fallut, pour les refouler, l'intervention des armées égyptiennes.

En *Asie mineure*, les Turcs et les Arabes sont sonnites, ainsi qu'en général dans l'Asie intérieure. Depuis très longtemps l'islamisne a pénétré en Chine, tant par les provinces nord-ouest que par le port de Canton. Le nombre des musulmans chinois est considérable puisqu'on l'évalue à une trentaine de millions.

En *Indo-Chine* française, la religion musulmane n'est représentée que par la petite nationalité Cham (120-150.000 âmes), dont les uns (Cambodge) paraissent plutôt sonnites, les autres (Annam) plutôt chiites ; mais leur religion est noyée dans un grossier brahmanisme mêlé de paganisme indigène.

L'*Empire indien* compte près de 70 millions de musulmans, presque un quart de sa population totale. Ici encore la religion du Prophète fut apportée par la force (au Xe siècle par Mahmoud le Gasnévide). Mais il y a eu plus d'un échange entre islam et hindouisme. Les musulmans hindous sont une force avec laquelle l'Angleterre doit compter. Aussi les protège-t-elle avec un certain aveuglement sur la valeur civilisatrice de l'Islam dont elle pourrait un jour se repentir (1).

(1) Voir un curieux spécimen de l'opinion anglaise dans *Semaine d'ethmologie religieuse de Louvain*, 1913, Beauchesne, 1914, Conférence du R.P. Damen, S. J. p. 477-498 : supériorité du type de Bengali musulman sur ses compatriotes hindouistes, supériorité morale (plus de mariages d'enfants), supériorité de caractère (virilité, dignité), relèvement social par la suppression des castes, l'habileté au commerce, la fusion des religions, etc. — Dans la conférence suivante, le R. P. Blatter, S. J., établit solidement que 1° le monothéisme de l'Islam perd sa rigidité au contact du polythéisme hindou ;

Une ébauche de fusion synthétique entre hindouisme et islam fut tentée au XVIe sicèle par Nanak, fondateur de la religion des Sikhs, puis renouvelée par Akbar (1556-1605), le grand souverain de l'époque Mongole. Les résultats ne furent pas durables.

De nos jours est parti des Indes le mouvement du Nouvel Islam, qui, malgré ses protestations, ne garde de l'Islam que le nom et n'est qu'un rationanalisme mal déguisé, à qui manque tout sentiment religieux véritable.

La *Perse* est le centre du chiisme et l'islam y est tombé fort bas. « Les *molla*, qu'on a pu nommer assez exactement les rabbins de l'islam, sont pour la plupart ignorants et fanatiques ; ils parviennent à grand peine à obtenir un respect tout extérieur. La piété n'est le plus souvent qu'hypocrisie ; l'incroyance est professée en secret ; les obscurs propos du soufisme, qu'ils ont continuellement à la bouche, les subtilités allégoriques, leur ont brouillé l'esprit et fait perdre le sens moral. Ceci n'empêche point que le fanatisme soit chez eux bien plus fortement enraciné que chez les sonnites ; la superstition aussi n'y est point rare » (1).

Dans l'*archipel malais*, l'islam se répand assez vite, en refoulant ou en englobant les croyances païennes. On y compterait une trentaine de millions de musulmans sonnites, la plupart de rite châfiite.

En *Afrique*, l'islam a pris pied dès le XIe siècle, mais sa grande extension en pays nègre ne date que du siècle dernier. L'activité des puissantes

2° l'égalité démocratique de l'Islam se laisse influencer par l'esprit des castes; 3° la « révélation » coranique a beaucoup à souffrir du rationalisme du Nouvel Islam et des autres sectes ; 4° ainsi que d'un christianisme douteux et sophistiqué.

(1) Th. Houtsma, dans Chantepie de la Saussaye, *Manuel*, p. 308.

confréries religieuses, comme les Senoussis du Ouadaï, fit pénétrer chez les indigènes à la fois l'organisation et le fanatisme musulman. A la faveur de l'organisation coloniale européenne, qui partout jusqu'à ces derniers temps avait la naïveté de le favoriser, l'islam s'infiltre partout par ses marchands et ses marabouts, s'impose par tous les moyens à la simplicité des nègres, s'annexe habilement tous les éléments actifs, tous les partis dominants. Les nouveaux adeptes ignorent d'ailleurs à peu près tout de la religion musulmane et leurs maîtres ne sont guère moins ignorants qu'eux. « Petit est le nombre, dit un bon observateur, de ceux qui prient et observent le ramadan » (1). Leur niveau moral s'est plutôt abaissé, et parfois très sensiblement. Ils n'ont acquis qu'un orgueil plus grand et le mépris de l'infidèle. « L'islam est un moule à empreinte rapide et profonde. Dès qu'un individu est musulman, les caractères ethniques chez lui passent au second plan et s'effacent pour faire apparaître, en un relief frappant, dans le *facies* même, l'islam, l'état d'âme musulman, cette combinaison d'orgueil, de mépris, de fausseté, de corruption du cœur, qui se fait sentir sans déguisement aux ennemis, qui se cache aux amis, aux gens qu'il faut cultiver, sous le voile de l'obséquiosité, d'une politesse raffinée, d'une diplomatie qui sait prendre les apparences du dévouement le plus empressé ; mais où l'honnête homme ne trouve rien de franc, d'épanoui, qui lui permette de se livrer et de se confier » (2).

L'opinion nègre s'exprime avec beaucoup de bon sens dans ce refrain de l'Ouganda : « Si tu veux des

(1) R. P. Eugène Durand, (Miss. Etrang.), dans le même recueil, p. 515.
(2) R. P. E. Durand, *Ibid.* p. 518-519.

femmes fais-toi musulman, si tu veux le ciel fais-toi catholique. »

Conclusion. — Dieu despote qui crée pour l'enfer tous les non-croyants, paradis qui n'est qu'une émancipation assez grossière, culte mêlé de paganisme, morale inférieure qui admet la polygamie, le divorce et l'esclavage, religion d'orgueil, de stagnation et d'intolérance : ce sont autant de visibles tares et de dangereux déficits.

L'islamisation s'est faite le plus souvent par la force ou par la ruse ; ce ne sont jamais que des causes passagères de succès. Et quand on fait honneur à la religion musulmane d'avoir supprimé les sacrifices humains du paganisme africain ou asiatique, on oublie de calculer le nombre des victimes, infiniment supérieur, immolées par l'islam pour s'implanter dans l'ancien monde. Ce fut une grosse erreur, dont ils commencent pourtant à revenir, des fonctionnaires coloniaux européens, de faire toute confiance à l'islam, de réserver toutes les faveurs aux musulmans. Ils n'ont fait en celà qu'élargir et envenimer une plaie dont ils ne seront pas les derniers à souffrir. Cependant « là où l'islam n'a pas été notoirement favorisé, le christianisme, malgré les exigences de sa morale, les épreuves de son catéchuménat, le petit nombre de ses missionnaires, l'a vite emporté » (1).

D'ailleurs « les progrès de l'islam affaiblissent d'autant le pouvoir de l'Européen conquérant. Il est sectaire et envahissant ; si on ne le réprime, il passe de suite à la tyrannie des non-conformistes par ses adeptes. Il est irréductible au progrès de la vraie civilisation, car il faut à sa paresse le travail

(1) R. P. E. Durand, l. c. p. 525 et 527.

des esclaves, à la satisfaction de son sensualisme le commerce des femmes et la polygamie sans frein. »

De ses progrès ou de son recul dépend essentiellement l'avenir politique, moral et religieux des peuples musulmans.

A CONSULTER :

CARRA DE VAUX. — *La doctrine de l'Islam*, 1 vol. in-12, Paris Beauchesne, 1909.
R. P. E. POWER, dans *Christus*, p. 541-585.
O. HOUDAS. — *L'islamisme*, 1 vol. in-12, Paris, Dujarric, 1901. Non catholique.
TH. HOUTSMA et R. BASSET. — *Encyclopédie de l'Islam*, in-8°, en publication depuis 1908. — Non catholique.
Mgr. LANDRIEUX. — *Le trompe-l'œil de l'Islam*, in-12, Paris, Beauchesne, 1913.
I. GOLDZIHER. — *Le dogme et la loi de l'Islam*, trad. F. Arin, in-8°, Paris, Geuthner, 1921. — Non catholique.

CONCLUSION GÉNÉRALE

Ce que nous venons de voir, dans les pages qui précèdent, c'est le spectacle émouvant de l'humanité à la poursuite du divin, et, livrée à ses seules forces, se laissant abuser et égarer, au cours de cette poursuite, par mille apparences et par mille folies. L'histoire des religions non chrétiennes constitue un éloquent commentaire de la formule recueillie par saint Paul et qui résume les aspirations du paganisme en même temps que ses insuffisances : *Ignoto Deo.*

Mais à contempler tant de religions diverses et parfois contradictoires, n'y a-t-il pas quelque risque de scepticisme ? — Ce serait une solution bien pauvre et bien superficielle. Toute analyse, toute histoire, en quelque ordre que ce soit, systèmes philosophiques, écoles littéraires, écoles artistiques, mèneraient également, superficiellement conduites, à quelque forme de scepticisme, dilettantisme ou anarchie. Mais une vue plus profonde a vite raison de ces états morbides et fait jaillir des lumières imprévues.

Tout d'abord l'histoire nous a montré, parallèlement à la sociologie que nous invoquions dans l'*Introduction*, que la religion est bien la passion la plus profonde de l'humanité, son aspiration la plus universelle et la plus impérieuse comme la plus féconde et la plus créatrice.

En outre elle nous a fait soupçonner le jeu de certaines forces que nous pourrions peut-être appeler des *Lois*

et essayer, — avec beaucoup de réserves, — de préciser et de définir.

A. — **Des lois régissent le fonds religieux commun:**

1° *Loi de constance psychologique* : certains besoins fondamentaux de l'âme humaine se montrent à nous comme universels : nous avons essayé de les classer sous le nom de « Canevas religieux. » Cette constatation est de grande importance : elle élargit le champ de l'Apologétique et lui donne une base expérimentale solide : la religion qui répondra le mieux à ces aspirations universelles sera donc, même humainement parlant, la meilleure.

Corollaire : la permanence et la survivance des rites sont assurées à proportion de la profondeur des sentiments qui y sont engagés et auxquels ils répondent. Ainsi les repas funéraires des temps préhistoriques se survivent jusqu'à nos jours en beaucoup de campagnes, sous des formes très reconnaissables, parce que les sentiments de la famille sont parmi les plus puissants de tous. Même quand les croyances ont disparu, les rites tendent à persister (ex : feux de la Saint-Jean). De là l'importance du Folk-lore.

2° *Loi d'interaction du moral et du religieux.* Nous avons vu l'étroite interdépendance de ces deux éléments au cours de l'évolution historique de chacune des grandes religions. C'est un fait que, chez les nations (et comment celà serait-il, s'il n'en allait de même pour les individus ?) quand le ressort des croyances est rompu, celui de la force morale est bien près de se rompre également.

3° *Loi de dominance du religieux.* Outre qu'elle résulte de la précédente, elle est facile à constater chez les individus et chez les sociétés. La teinte particulière que revêt le sentiment religieux chez les uns ou chez les autres colore de ses reflets tout le reste de leur vie mentale et par conséquent les mœurs mêmes et les institutions.

B. — **Des lois régissent le processus de chaque religion :**

1° *Loi de dégradation de l'énergie religieuse.* Dans toutes les religions que nous avons étudiées nous avons constaté

ce glissement, cette force de pesanteur qui semblent les entraîner des régions supérieures vers les plus basses. Telle l'Egypte finissant dans la zoolâtrie.

2° *Loi de soumission au rythme politique.* Nous avons vu également qu'au lieu d'obéir à un rythme intérieur dans leur expansion ou leur régression, dans leurs phases de succès ou de revers, ces religions se plient la plupart du temps aux circonstances politiques, suivent, dans la courbe qu'elles décrivent, les vicissitudes du pouvoir qui les soutient ou qui les combat.

3° *Loi du sol.* Les exceptions à la loi précédente obéissent à la loi du sol, — qui elle-même est une application de la loi de constance psychologique et de la survivance des rites : un pays passse dans des mains différentes le plus souvent en gardant, malgré ces changements, les mêmes pratiques religieuses. Elles se perpétuent comme si elles étaient attachées au sol.

4e *Loi de passage de l'énergie morale dans l'esthétique et l'esprit critique.* Nous avons vu toutes ces religions perdre de leur prestige à mesure que l'esprit critique se développait et ne plus laisser d'elles, chez leurs derniers adeptes, qu'un goût prononcé pour l'archéologie. Il leur manque, semble-t-il, un principe de renouvellement, une sève intérieure.

C. — **Des lois régissent-elles également le processus religieux général de l'humanité ?**

On peut le supposer, mais il ne semble pas qu'elles soient d'ores et déjà découvertes.

On a proposé une loi de laïcisation générale (S. Reinach), d'après laquelle toute civilisation ayant commencé par être entièrement religieuse finirait par être entièrement laïque. Incontestable dans sa première partie, cette théorie est on ne peut plus contestable dans la seconde. « L'irréligion de l'avenir » (Guyau, Loisy), n'est pas essentiellement différente.

Ce qui serait plus intéressant à fixer, ce seraient les grandes lignes de l'histoire générale des religions. Ne pourrait-on discerner une succession de grandes phases comparables, pour ainsi dire, aux quatre grands cycles

de la géologie ? Celà ne semble guère possible à l'heure actuelle. Du moins il semble que l'on puisse déterminer, sinon des phases de succession, du moins des phases de prépondérance. Avant le christianisme, nous pourrions en ce sens distinguer :

1. **Phase primitive**. Aux origines mêmes de la religion ; elle se révèle chaque jour plus inaccessible à la science. « Ni l'Ethnographie, ni l'Archéologie, ni l'union de ces deux sciences ne sont capables de nous conduire aux origines absolues de la Religion... Entre la religion aurignacienne et les premiers tressaillements religieux de l'âme humaine, il ya un abîme de millénaires » (1).

2. **Phase préhistorique**, si peu connue de nous, mais sur laquelle il n'est pas impossible qu'une science nouvelle, l'Ethnologie religieuse, apporte des lumières infiniment précieuses (2).

(1) R. P. Mainage, O. P. dans *Revue des sc. Phil.* et *Théol.*, 1920, p. 98-102.

(2) Science nouvelle, qui semble féconde en promesses, l'*Ethnologie*, dont le R. P. W. Schmidt est un des plus brillants représentants, paraît devoir apporter à l'histoire des religions un ensemble imposant de vues nouvelles.

Elle a un objet très général, puisqu'elle embrasse toute la vie des peuples, au moins dans ses grandes lignes, mais cet objet comprend précisément l'histoire des religions. Le plus important de ses résultats récents est, sans doute, la démonstration que les séries rectilignes et ininterrompues gratuitement prêtées par l'évolutionnisme au développement des civilisations, n'existent pas. Ce qui existe au contraire, ce sont des séries nombreuses et indépendantes, en étroite connexion avec les objets de la culture matérielle, et que l'on nomme les *cycles culturels*.

D'après les conférences du P. Schmidt à la *Semaine d'Ethnologie religieuse*, de 1913 (IIe session), *Compte-rendu*, Paris, Beauchesne, 1914, p. 50-65 et 358, — nous croyons pouvoir reconstituer ainsi les cycles admis par le directeur d'*Anthropos* :

1° Civilisation des *Pygmées* ;

2° Premier *Cycle prétotémiste* (Civilisation primitive : le radeau). Une mythologie astrale très peu importante ; quelques traces de totémisme dans les initiations. Déjà l'idée très nette d'un Être suprême.

3° Second *Cycle prétotémiste patriarcal* (Civilisation du boomerang, auvent ou hutte, radeau ; instruments de musique à un ton). Mythologie lunaire.

3. **Phase de prépondérance sémitique** (Civilisations égyptienne et Assyrienne). Religions sensuelles et sanglantes, cultes orgiastiques.

4. **Phase de prépondérance aryenne** (Civilisations persane, hellénique et romaine). Religions rationnelles et esthétiques.

D. — **Religions non chrétiennes et christianisme.**

Il doit y avoir grand intérêt à rechercher comment les lois que nous avons essayé de dégager, s'appliqueraient à la religion chrétienne.

Nous voyons d'abord que les trois premières : constance psychologique, interaction du moral et du religieux, dominance du religieux se vérifient en lui dans leur plénitude.

Mais nous constatons aussitôt que les suivantes sont en opposition directe avec lui :

1° Au lieu de cette dégradation de l'énergie religieuse qui semble être la règle ailleurs, ici nous distinguons au contraire une sorte de sublimation, d'intériorisation de cette énergie, qui fait que la vie intérieure s'y développe de plus en plus.

4° *Cycle totémiste patriarcal* (Maison ronde, toit conique, bateau creusé dans un tronc d'arbre, lance et poignard, javelot et cuirasse ; ornementation en lignes droites et angles aigus). Mythologie solaire. Magie.

5° En Océanie et dans les deux Amériques : 1er *Cycle matriarcal* (exogamique ; deux clans à l'intérieur de la tribu, exogamie de clan, non de tribu ; bateau en planches). Caractères du cycle matriarcal africain ci-dessous.

2e *Cycle matriarcal* (libre : plus de clans). Mêmes caractères.

Ou, en Afrique, *un seul Cycle matriarcal* (maison stable, village, culture du sol par les femmes, d'où leur importance dans la vie économique). Mânisme, avec, comme conséquence, affaiblissement de la croyance à l'Etre suprême. Mythologie lunaire. Tendance de ce cycle à envahir de vastes territoires.

6° Nouvelle invasion du *cycle totémiste patriarcal.*

L'Australie ne possède que les formes inférieures des cycles prétotémistes. D'où l'on conclut qu'elle avait déjà une culture ancienne très enracinée quand lui arrivèrent les éléments des nouveaux cycles, dont elle ne retint que les plus homogènes. Elle aurait donc connu : un cycle patriarcal sans totémisme, puis une invasion du totémisme patriarcal, enfin le cycle matriarcal.

2° Au lieu de cette soumission au rythme politique, se révèle un rythme vital propre et indépendant, doué d'une telle puissance de réaction que les périodes de persécution sont pour lui des renaissances.

3° Au lieu d'obéir à la loi du sol, il est visible qu'il en est totalement affranchi et le domine.

4° Enfin l'énergie morale et religieuse s'y trouve maintenue au même *tonus* général par une autorité centrale dogmatique qui joue, entre autres, le rôle de régulateur.

Ceci nous amène à préciser la portée apologétique de l'Histoire des Religions qui postule ainsi, par les tendances invincibles, les influences, les lacunes qu'elle découvre, une religion plus stable, plus autonome, plus parfaite, plus transcendante, en un mot plus faite pour remplir pleinement ce canevas religieux qui résume les besoins profonds de l'âme humaine.

On peut maintenant essayer de dégager le rôle historique des religions païennes du point de vue de la Philosophie chrétienne de l'Histoire, et alors elles nous apparaissent comme une préparation, quoique d'ordre inférieur, au Christianisme :

1° Par la culture du sentiment religieux ;

2° Par les besoins moraux que créaient dans les âmes leurs lacunes ;

3° Par les éléments de vérité que contenait chacune d'elles, pareils aux fragments d'un miroir brisé dont chacun pourtant reflète un peu de ciel.

INDEX ALPHABÉTIQUE

A

Açvins, 176.
Adonis, 257.
Adonis Tammouz, 96, 97, 138.
Aglaia, 238.
Agni, 177.
Ahoura Mazda, 162.
Akkadiens, 93.
Akbar, 324.
Allah, 81, 304 et suiv.
Amitabha, 203.
Amida Bouddha, 204.
Anahita, 295.
Angro-Mainyous, 163, 165.
Anubis, 121.
Aphrodite, 243, 251.
Apollon, 243, 250, 291.
aréopage, 241.
Arès, 242, 251.
Aristaios, 250.
Artémis, 251.
Aryens, 74 et suiv., 116.
Asclépios, 255.
Assassins ,322.
assemblées, 214.
Astarté, 82, 121, 137, 252.
Athèna, 242, 249, 257.
Attis, 266, 294.
AUGUSTIN (S[t]), 27.
Auxemia, 238.
Avatars, 189, 190.
Avesta, 160.
Aztèques, 86.

B

Baal, 81, 82, 136, 146.
Bâb, 322.
Bacchus, 291.
Balder, 226.
BÉDIER, 20.
béhaïsme, 322.
beïram, 316.
Bélisama, 210.
Bellone, 294.
BOISSIER, 301.
Bona Dea, 285.
Borvo, 209.
Bouddha, 195,
bouddhisme, 155.
BOULE M., 33, 34.
BOUYSSONIE (abbés), 33, 35!
Brahma, 187.
Brahmanisme, 185.
BREUIL (abbé), 33.
BRICOUT (abbé), 29, 108.
BROGLIE (abbé de), 13, 29.

C

Cabires, 137, 264.
Camenæ, 286.
Cananéens, 138.
Cecrops, 238.
Cerbère, 238.
Cérès, 272, 285, 292.
CHANTEPIE DE LA SAUSSAYE, 29.
Chams, 323.
Chaos, 245.
Chapelle-aux-Saints (la) 33-34.
Charites, 239.
Chiites, 321.
Chiron, 239.

circoncision, 60, 83, 318.
Çiva, 187.
Clodius, 285.
COMBARIEU, 20.
communion, 87.
confession, 58, 199, 205, 264.
Confucius, 148.
Consus, 280.
Coran, 310.
corridas, 295.
crémation, voir *incinération*.
Critias, 265.
croix 90, - voir *swastika*.
Cro-Magnon, 32-34.
CUMONT, 301.
Cybèle, 294.

D

Dagon, 140.
dalaï-lama, 202.
Damia (Dea), 238, 285.
décharnement, 124.
DÉCHELETTE, 32, 36, 67, 68.
déluge, 258.
Dèmêter, 243, 247, 252.
DENIKER, 41-42.
derviches, 320.
DHORME (R. P.), 80 et suiv., 92, 108, 142.
Diane, 289.
Dioscures, 290.
Dius, 272.
Dius Fidius, 281, 282.
Donar, 228.
DOTTIN, 38, 68, 74, 221.
double, 124, 134.
Droug, 163.
Druides, 216.
DUPUIS, 12.
DURKHEIM, 18, 21.
DUSSAUD, 17, 37, 67 et suiv., 77, 111.
Dyaus Pitar, 76.
Dyonisies, 258.
Dyonisos, 243, 252.

E

El, 81.
Elamites, 92.
Elfes, 231,
Eleusis, 260.
embaumement, 124.
endogamie, 53.
Epidaure, 255.
Epona, 210.
Erechtée, 238.
ERMAN, 135.
Erynnies, 238.
Eschmoun, 137.
Esus, 210.
Evhémère, 266.
exogamie, 53.

F

fakirs, 320.
Fatæ, 287.
Faunus, 279.
Feronia, 291.
fétiches, 23, 47-48.
feux de la St-Jean, 232.
Flora, 286.
foires, 214.
fordicidia, 285, 286.
Fortuna, 290.
FRAZER, 18.
Freyr, 226.
FUSTEL, 13, 76, 79.

G

Gautama, 195.
Gæa, 247.
genius, 286.
Gorgias, 265.
Grimaldi, 32-34.

H

Hadad, 141.
Hadès, 238, 242.
haôma, 163, 166, 168.
Harpocrate, 296.
HAUG, 31, 35, 36.
Hécate, 251, 293.
hégire, 308.

Hephaistos, 243, 247.
Hèra, 242, 248.
Héraclès, 254, 291.
Hermès, 241, 243, 249.
hermétiques (livres), 130, 171.
Hersè, 238.
HÉSIODE, 245.
Hestia, 247.
Heures, 239.
hindouisme, 188.
Hippias, 265.
hirpi, 291.
HOMÈRE, 241.
1 Horus, 120.
2 Horus, 123, 133.
HUBY, 29.
Hyacinthe, 250.
Hygie, 239.

I

Iacchos, 253.
Iasos, 239.
idolâtrie, 44.
immortalité, 126
incinération, 38, 72, 180, 257, 270.
incubatio, 255.
Indra, 176.
initiations, 59, 63.
Ilithya, 238.
Io, 249.
Iphigénie, 238, 251.
Irmin, 226.
ISAÏE, 28.
Isis, 123, 131, 133, 296.

J

jaïnisme, 192.
JAMES (W.), 21.
Janus, 275.
jeux, 259, 295.
jinas, 193.
jugement des morts, 125.
Junon, 282.
Jupiter, 281.

K

kalpa, 197.
Kamosh, 139.
karma, 197.
Khamis, 154.
kobolds, 231.
Korê, 247, 252.
Kronos, 242, 245-246, 247

L

LAGRANGE (R. P.), 23, 80-81, 83, 108.
lamaïsme, 202.
LANG (A.), 23, 25.
Lao-Tse, 148.
LAPPARENT (de), 33.
Lares, 284.
lectisternium, 290.
LE ROY (Mgr), 15, 19, 22, 25, 27, 35, 42-65 passim.
Liber Pater, 291.
linga, 187.
Loki, 226, 228.
loup-garou, 230.
Lugh, 210.
lupercales, 279.

M

Mâ, 294.
Mages, 169.
Magna Mater, 294.
mâhdi, 321.
Mahomet, 303 et suiv.
MAINAGE (R. P.), 39.
Mamurius Veturius, 277.
mânes, 287.
Manès, Mani, 171, 299.
Manichéisme, 171, 299.
Manou, 186.
Mansuy (saint), 34.
Mars, 272, 276
Matres, 211.
Matronæ, 211.
MEILLET, 76.
Melek, 81.
Melkart, 137.
Mèn, 295.
Mercure, 292.
Minerve, 289.

Mithra, 162, 165, 266, 297.
Mitra, 176.
moïra, 243, 244.
mola salsa, 78.
momification, 89, 124.
MORGAN (de), 92.
MORTILLET (de), 17.
MULLER (Max), 13, 16.
mystères, 259.

N

Néanderthal, 32 et suiv.
nekyas, 244.
Neptune, 292.
Nerthus, 228.
Nixes, 231.
Nouvel Islam, 324.

O

Obéron, 231.
october equus, 278, 286.
Odin, 226.
Œdipe, 239.
Ogmios, 210.
Opaôn, 238.
Ops, 280.
oracles, 255.
orphisme, 262.
Osiris, 123, 129, 131, 133.
oulaï, 78.
Ouranos, 245, 247.

P

Paian, 238.
Palès, 286.
Pallas, 249.
Pan, 254.
pardons, 214,
parias, 186.
PAUL (saint), 28.
PAYOT, 21, 33, 42.
Penates, 284.
Perkounas, 223.
Pérou, 88.
Persée, 239.
Perséphone, 247.
Phéniciens, 136.
Philistins, 140.
Pomona, 286
Portumnus, 276.
Poseidon, 242, 248.
possessions, 64.
Prométhée, 247.
Proserpine, 293.
Protagoras, 265.

Q

QUATREFAGES (de), 34.
quinquatries, 289.
Quirinus, 276.

R

REINACH (S.), 16, 17, 29, 70, 74.
répondants, 126.
résurrection, 125, 168.
RÉVILLE, 16, 43.
Robigus, 280.
Roudra, 176.
Rubezahl, 231.
rubrication des cadavres, 35, 38, 60.

S

Sabazius, 295.
Sarapis, Sérapis, 114, 135, 296.
Satyres, 254.
Saturnus, 272, 280.
Sémélé, 251.
Semo Sancus, 281.
shinto, 150, 152.
sibyllins (livres), 273
Sicks, 201, 324.
Silènes, 254.
Silvanus, 279.
SMITH, 16, 23.
sociétés secrètes, 63.
Socrate, 265, 266.
sôma, 159, 177, 178

Sonnites, 321.
Soranus, 291.
sorciers, 63.
soufis, 319, 320.
Souméŗiens, 92.
SPENCER, 16, 42.
Summanus, 282.
Syra Dea, 140, 296.
Syriens, 140.
swastika, 69, 211.

T

tabou, 24, 56.
Tanit, 137.
taoïsme, 148.
Taranis, 209.
taurobole, 295, 299.
Tellus, 285.
temple, 126.
Teutatès, 210.
Thanatos, 238.
Thésée, 239.
Thor, 226, 228.
TIELE, 12, 13.
Titans, 244, 246.
totem, 23, 24, 53, 86.
TOUTAIN, 24.
triades, 116.
Trimourti, 189.
tumulus, 73.
TYLOR, 16, 74.

U

Ulysse, 239.

V

VALLÉE-POUSSIN (de la), 17.
Varouna, 176.
Védas, 173.
Véhicules (Petit et *Grand)* 195.
Velléda, 232.
Vénus, 290.
Vertumnus, 286.
Vesta, 272, 283.
vestales, 283.
vierges du soleil, 89.
VINCENT, 142.
VIREY, 135.
Vishnou, 176, 187, 190.
Vulcain, 292.

W

Wahâbites, 322.
Walkyries, 228.
Walhalla, 228, 229.
Walpurgis, 232.
WINKLER, 16.
Wodan, 226.

Z

Zagreus, 263.
Zeus, 241, 246, 248
Ziou, 225.

TABLE DES MATIÈRES

Avant-Propos 7

I. — Introduction générale : Questions de Méthode. — Questions de Principes 11

PREMIÈRE PARTIE

Religions Pré- et Proto-historiques

II. — Les Préhistoriques 31
III. — Les Non-Civilisés 40
IV. — Les religions proto-historiques : — Les Egéens. — Les Indo-Européens. — Les Proto-Sémites. — Les Américains 66

DEUXIÈME PARTIE

Religions historiques

A. — *Sémites et Sémitisés*

V — Babylonie et Assyrie. 91
VI — L'Egypte 109
VII. — Les autres groupes Sémitiques : Phéniciens, Cananéens, Syriens. 136

B. — *Les races Jaunes*

VIII. — Chine et Japon 143

C. — *Les Indo-Europeens*

IX. — Les Indo-Iraniens : Médo-Perses ; Inde Védique. — Appendice : Manichéens 157
X. — Les Indo-Iraniens : Brahmanisme et Bouddhisme 184
XI. — Les Celtes. 207
XII. — Les Slaves et les Germains. . . . 222
XIII. — Les Hellènes 234
XIV. — Les Romains 269
XV. — L'Islamisme. 302

Conclusion générale 329

Index alphabétique 335

Imp. J. DUVIVIER, 62, Rue du Haze, Tourcoing
Composition Monotype

FOURNIER, P
BL
80
.F68
Manuel de l'histoire des religions non-chretiennes.